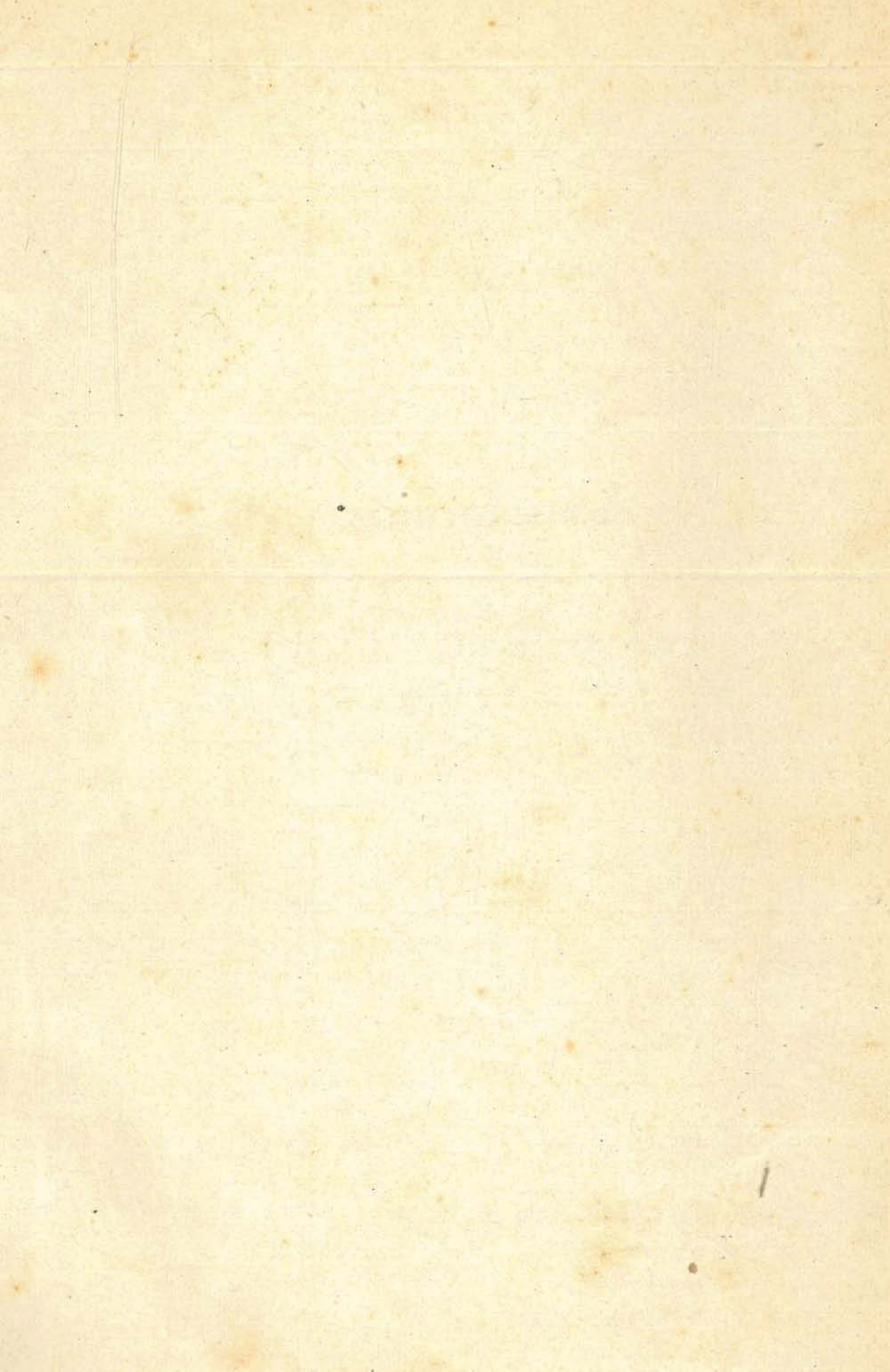


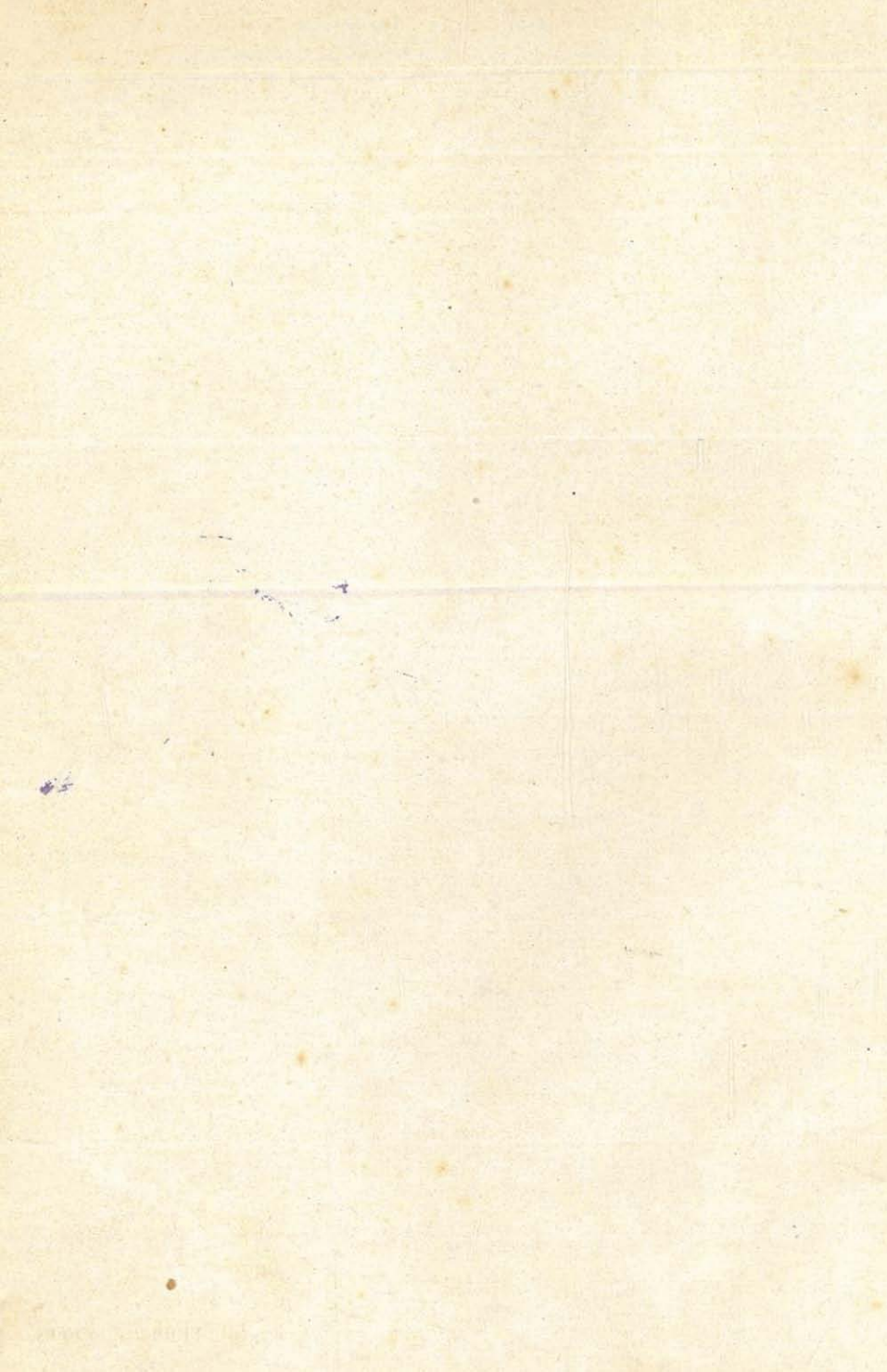
GÉOGRAPHIE
DES
PICOS
DE
EUROPE

XX-223







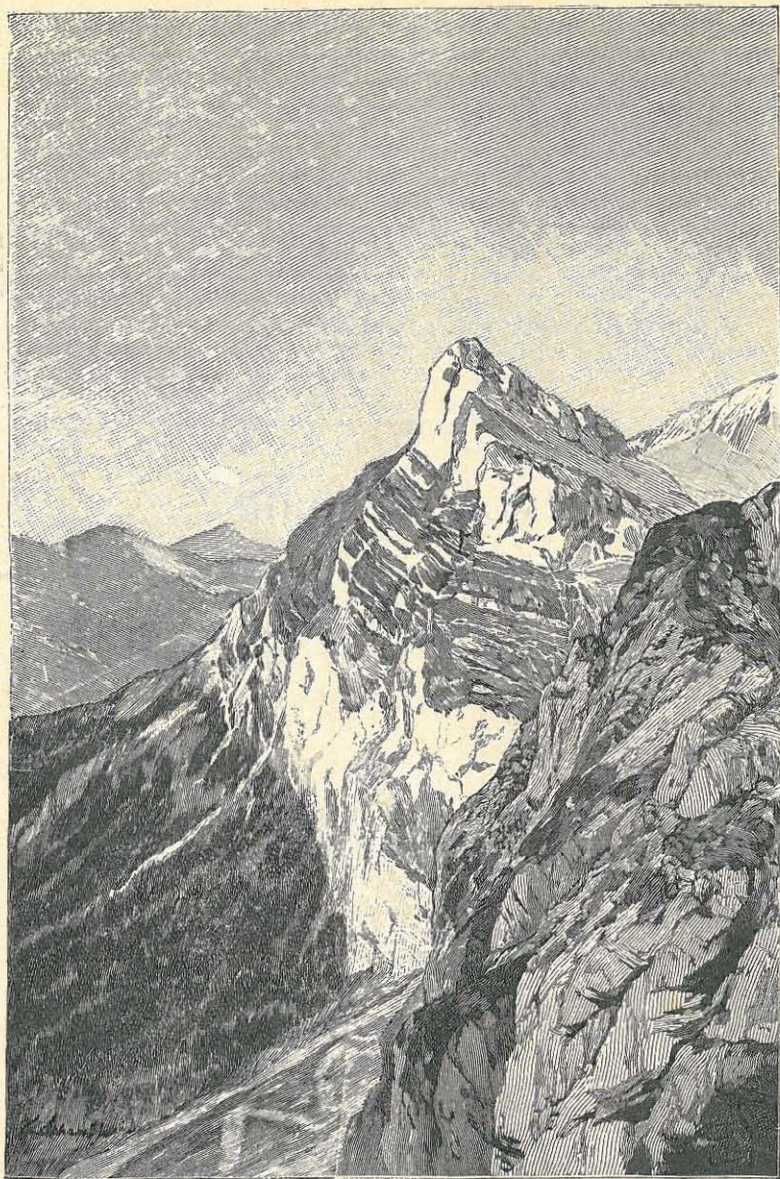


MONOGRAPHIE
DES
PICOS DE EUROPA

*Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.*

Es propiedad.

Copyright 1922 by HENRY BARRÈRE.



PEÑA REMOÑA

Dessin de Schrader d'après une photographie de M. Aguirre Zorilla
(*Annuaire du C. A. F. de 1893*)

R. 8. 501

XX-223

MONOGRAPHIE DES PICOS DE EUROPA

(Pyrénées Cantabriques et Asturiennes)

ÉTUDES ET VOYAGES

PAR LE

COMTE DE SAINT-SAUD

Cartes dressées et dessinées par le Capitaine L. Maury

CALCULS PAR LE COLONEL PRUDENT, LE CAPITAINE MAURY,
MM. EYDOUX ET DE SAINT-SAUD

PRÉFACE PAR F. SCHRADER

Fundamenta ejus in montibus sanctis.
(Ps. 86).

*Los reinos de España se han fundado al
pié de las peñas Santas y Sagras.*



PARIS
HENRY BARRÈRE
Éditeur-Géographe
21, rue du Bac, 21

CHEZ L'AUTEUR
à
La Roche-Chalais
(Dordogne)

266185 5917

A la Mémoire
du Lieutenant-Colonel PRUDENT

qui fut mon initiateur à l'orographie des Pyrénées

A la mémoire
de PAUL LABROUCHE

qui m'accompagna aux Picos de Europa
en 1891, 1892 et 1906

Aymar D'ARLOT DE SAINT-SAUD

*Président de la Section du Sud-Ouest du Club Alpin
Français,*

*Membre d'honneur du Club Alpin Espagnol,
des Sociétés Peñalara et Picos de Europa,*

Membre délégué du Centre Excursionista de Catalunya,

*Président de la Commission Franco-Espagnole de
Toponymie-Topographie de la Fédération Pyrénéiste,*

Correspondant du Ministère de l'Instruction Publique,

Inspecteur de la Société Française d'Archéologie.



PRÉFACE

Les Picos de Europa

L'auteur de cet ouvrage, en me demandant de le présenter à ses lecteurs, m'a recommandé avant tout de me préoccuper de son sujet, plutôt que de lui. J'y ferai de mon mieux ; mais sa demande même me rappelle notre vieille amitié, datant de 46 ans, étrangère d'abord à toute préoccupation géographique, puis bientôt transformée, fortifiée, chez l'un comme chez l'autre, par l'influence de la passion des montagnes, passion qui, pour lui comme pour moi, débuta par le coup de foudre. C'est dans une rencontre imprévue sur la cime du Taillon, au dessus de Gavarnie, que, me voyant étudier et tracer un profil circulaire de l'horizon qui nous environnait, il voulut, sans plus attendre, mettre la main à l'œuvre. Sa vocation de topographe ou d'orographe était désormais fixée.

Rien ne l'en détourna plus. Si sa vie et ses études l'avaient mieux préparé au Droit qu'aux Mathématiques, il s'astreignit dès lors à un entraînement qui lui permit bientôt de recueillir des données topographiques, que d'autres, pendant trente ans, l'aiderent à mettre en œuvre ; depuis lors, chaque été le vit continuer fidèlement le travail commencé l'été précédent ; rapporter un riche butin de renseignements, de visées angulaires, d'observations barométriques qu'il confiait, à son retour d'octobre, à un spécialiste (le plus souvent notre ami commun du Service Géographique de l'Armée, le Capitaine, puis Commandant, puis Lieutenant-Colonel Prudent, maître en dessin topographique). Celui-ci, avec l'aide tenace de l'explorateur, transformait en cartographie les données recueillies par lui sur le terrain.

Et ici, dès le début, une question se présente : Comment expliquer l'apparition subite, dans les Pyrénées, peu après 1871, d'une pléiade de topographes, inconscients la veille, passionnés le lendemain, grâce auxquels l'architecture ou la *tectonique* pyrénéenne surgit brusquement dans la géographie européenne, remplaçant les vallées fantaisistes et les alignements imaginaires, qui prétendaient représenter les Pyrénées (ou du moins leur versant méridional) avant 1870 ?

Cette date, liée à l'éclosion de l'Alpinisme en France, explique peut-être le sens profond de l'apparition de vocations cartographiques imprévues, par l'action desquelles les Pyrénées, désormais étudiées et connues, ont remplacé l'orographie inexistante du versant méridional d'il y a 50 ans (1).

Les jeunes débutants alpinistes d'alors, hommes mûrs ou vieillards aujourd'hui, n'ont rencontré nulle part en Europe un champ d'action aussi passionnant et aussi fécond que le versant méridional des Pyrénées.

C'est aujourd'hui dans la partie occidentale de la chaîne, où les deux versants dépendent de l'Espagne, que nous transporte l'exploration des *Picos de Europa*, plus à l'ouest que toutes les explorations précédentes. Là se prolonge la chaîne Asturienne et Cantabrique, dont le versant N., au lieu de redescendre sur les plaines de France, plonge au fond du *Gouf* de Cap-Breton. C'est là, dans le massif culminant de la chaîne cantabrique, que nous allons suivre l'auteur et chercher à définir la nature et la signification de son œuvre.

Si nous voulons nous rendre compte des vues synthétiques successivement esquissées depuis le XVIII^e siècle pour systématiser les Pyrénées, nous serons frappés de ce fait que, jusque au deuxième tiers du XIX^e, aucune de ces descriptions techniques ne fut appuyée sur une image quelque peu précise des deux versants réunis. Seul, celui du Nord avait été l'objet de levés assez précis pour permettre des généralisations approximatives ; mais aucun géographe, jusque là, sauf Ramond, n'avait su discerner, du haut des sommets culminants, l'ordonnance d'ensemble des deux versants Nord et Sud. Encore, sa vision (presque géniale)

(1) Voir H. Beraldi : *Cent Ans aux Pyrénées*, et les publications du Club Alpin français, de la Société Ramond, le *Bulletin Pyrénéen*, etc.

en devinant dans les Pyrénées des alignements « successifs et obliques », ne pouvait-elle pas parvenir d'emblée à les situer avec exactitude. Il fallait pour cela encore un siècle, et l'exploration complète du versant méridional.

Même difficulté pour définir les rapports généraux qui unissaient les Pyrénées isthmiques avec les Pyrénées du Golfe, les montagnes de Cantabrie. La dépression de 600 m. env. d'altitude, qui coupe la chaîne au S.-O. de la baie de Biscaye, séparait-elle deux systèmes différents, ou deux fractions de la même protubérance montagnaise ? Il serait encore aujourd'hui délicat de se prononcer sur ce point de pure théorie ; car rien ne permet de définir ni ne permettra peut être jamais de tracer d'un seul mot et d'une façon absolue les limites d'un système résultant d'actions et d'impulsions aussi complexes.

Ce qui commence à paraître certain, c'est que l'arête et la dépression séparatives, qui divisent ou *rattachent* dans leur longueur les Pyrénées isthmiques et les Pyrénées littorales, sont alignées suivant l'orientation O. S. O. - E. N. E., qui, d'après certains géologues, continuerait sous les flots méditerranéens le prolongement des chaînes de Cerdagne et du littoral Catalan, jusqu'aux monts des Alpes méridionales ou de la Corse.

Cette orientation ne semble pas sans rapports avec celle de la profonde fracture sous-marine de Cap-Breton, qui n'a été étudiée avec précision que récemment, et qui ajoute un trait nouveau à l'architecture de cette partie de la chaîne. Si, d'ailleurs, on considère l'angle que forme la direction des chaînons qui, plus à l'ouest, se relèvent, jusqu'aux caps biscaïens de *Machichaco* et de *Ajo*, voisins de Bilbao et de Santander, on ne peut pas méconnaître que chacun de ces deux promontoires forme l'extrémité d'un long pli des Sierras du versant sud des Pyrénées, prolongé dans la direction dominante des alignements fragmentaires (O. 30° N.) que nous avons rencontrés dans toute la longueur de la chaîne. Il semble même vraisemblable, d'après les dernières observations de l'auteur du présent volume, mises habilement en œuvre par la construction cartographique du Capitaine Maury, que le plissement E. N. E. - O. S. O. oriente la haute chaîne cantabrique du Cap de Ajo vers les picos de Europa, d'où un nouvel alignement s'oriente parallèlement à l'Ebre et à la Garonne, ainsi qu'aux grands chaînons N. O. - S. E. des

Pyrénées, comme pour encadrer au S. et au N. la longue dépression du grand fleuve espagnol et de son voisin français, qui suivent, inversement l'un à l'autre, le gauchissement de la chaîne pyrénéenne. Il serait imprudent encore d'en dire davantage ; mais l'apparition des mêmes directions dans deux œuvres cartographiques complètement indépendantes (nos Pyrénées isthmiques et les Picos de Europa de MM. de St Saud et Maury) semble impliquer un rapport entre les deux fractions Est et Ouest de la chaîne entière, comme si ces directions formaient une sorte de charnière à l'O. des Basses-Pyrénées, au N. du surgissement granitique d'Ursouïa.

Malgré la réserve bien naturelle à un topographe parlant de géologie, nous ferons allusion ici à la remarquable thèse de M. L. Mengaud sur la région cantabrique, en constatant encore les concordances de la carte qui accompagne cette thèse, ainsi que celles de la communication du même auteur et de M. Léon Bertrand à l'Académie des Sciences, et les tracés stratigraphiques des études de L. Mallada (1).

Il semblerait que ces directions forment comme une articulation à l'ouest des Basses-Pyrénées, à la rencontre de leur dernier pointement occidental de granit.

Si ces chaînons sont moins élevés, de façon absolue, que les Monts-Maudits ou le Mont-Perdu des Pyrénées centrales, leur hauteur au dessus de leur base est, à 200 ou 300 m. près, égale à celle qui sépare Luchon ou Luz des deux grands sommets qui dominent leur horizon. Le voisinage de l'Océan leur donne une majesté mystérieuse, quand, par les journées de vent du sud, on les voit parfois, de la côte des Landes, surgir au loin, dominant la mer sombre de leur couronne de neige.

Leur nom, d'origine controversée, ne serait-il pas un souvenir des expéditions basques vers la pêche de la baleine, alors que revenant vers l'Europe, portés sur les grandes vagues de l'Atlantique, les navigateurs de Biscaye distinguaient d'abord l'approche de leur golfe par l'apparition de ce massif de montagnes neigeuses ?

Quant à leur degré de parenté avec les Pyrénées, attendons

(1) V. aussi : E. de Margerie et F. Schrader. *Aperçu de la structure géologique des Pyrénées* ; Ann. C. A. F. 1891. — P. Termier. *Sur la structure géologique de la Cordillère cantabrique dans la province de Santander.*

et laissons encore travailler les cartographes. La carte qui accompagne ce volume est, à vrai dire, la première qui entre réellement dans le détail des monts dominants de Cantabrie. Dans cinquante ans peut-être, ces régions seront connues dans leur configuration exacte, au point où le sont aujourd'hui les Pyrénées isthmiques.

En attendant, soulignons entre elles deux différences radicales. Ces montagnes, avons-nous dit, plongent au nord dans la fosse du golfe de Biscaye, limitée par le gouffre de Cap-Breton. Mais, tandis que les véritables Pyrénées redescendent vers le Sud jusqu'à la vallée de l'Èbre, les passages de montagne, à l'Ouest du col d'Idiazabal, ne s'abaissent plus vers le Sud, mais continuent à s'élever vers les plateaux de Léon et de Castille, situés presque à mi-hauteur des monts cantabriques qui les limitent au Nord.

Il est impossible de ne pas trouver étrange le long abandon relatif, par les voyageurs purement touristes, de cette région montagnaise, dont les admirables *Rias*, comparables aux fjords de Norvège, laissent à tous ceux qui les ont vues, ne fut-ce que pendant quelques heures d'escale, un souvenir ineffaçable.

Toujours est-il que notre ami nous décrit une chaîne plus alpestre que nous pouvions nous y attendre. En outre, ces montagnes, qui nous faisaient l'effet de régions perdues, nous apparaissent visitées, parcourues et admirées par de nombreux touristes, à la fois artistes, studieux et passionnés. Certains même, comme le marquis de Villaviciosa, notre collègue au Club Alpin Français, ou comme le roi Alphonse XIII, ont déjà exercé une puissante influence sur le monde des montagnes de l'Europe Sud-Occidentale, et sont déjà arrivés, par exemple, à fonder, à côté du domaine national de Covadonga aux Picos de Europa, sur le revers aragonais de nos Pyrénées calcaires, le Parc National d'Arazas, qui devrait déjà correspondre avec un parc similaire autour de Gavarnie.

Ce fier pays de Galice, d'Asturies et de Biscaye, qui parvint au moyen âge à repousser l'agression et l'invasion africaines, se révèle à nous à travers les pages sympathiques que leur consacre notre cher cartographe, en même temps qu'il leur apporte peut-être la bienfaisante contagion de la topographie de monta-

gne, qui a depuis 50 ans métamorphosé la connaissance de nos Pyrénées isthmiques.

Qu'il nous soit, à ce propos et en terminant, permis de citer, à côté de notre collègue et ami, M. le Comte de Saint-Saud, celui grâce à l'aide duquel ses levés et observations ont pris la forme d'une véritable carte digne de ce nom, à l'échelle déjà respectable du 100.000^e : M. le capitaine Maury. Son ouvrage solide porte la marque d'une conscience scrupuleuse. Il ne sollicite pas les observations, quand celles-ci ne donnent pas de résultat complet et définitif. Il laisse l'indécis dans l'indécision, l'inachevé dans son inachèvement, et la valeur de l'œuvre n'en est que plus grande et plus digne de confiance.

Continuant sur les bases de ses devanciers, qu'il cite avec scrupule, il rattache ainsi les anciennes études aux nouvelles, et le passé à l'avenir.

A ce passé, nous ne ferons allusion que par deux mots, non que son intérêt soit moindre, certes, que celui de l'étude scientifique ; mais il faut nous limiter. Disons donc seulement combien, dans cette région si particulière, la contexture du relief et celle de l'histoire s'appuient l'une sur l'autre : mentionnons l'arrêt des invasions mauresques à la limite des plateaux semi-africains d'Espagne ; la résistance de l'Europe et de la civilisation chrétienne ; l'apparition du pèlerinage de Santiago de Compostelle, à l'extrémité des monts, sous la blanche traînée des étoiles (le Chemin de saint Jacques du moyen âge) ; le souvenir du roi Pélage et le site extraordinaire de Covadonga, plus à l'Est, sous l'ombre même des Peñas de Europa ; enfin l'existence, dans le pays aux grottes merveilleuses, de ce peuple d'origine inconnue qui, entre France et Espagne, occupe l'angle des provinces basques. Tout cela donne à ce coin occidental de l'Europe un caractère légendaire que l'auteur a pris un soin pieux de ne point passer sous silence.

Nous le laisserons maintenant prendre par la main ses lecteurs, et leur révéler les Picos de Europa.

F. SCHRADER.

Président honoraire du Club Alpin Français,

Vice-président de la Société Ramond,

Membre honoraire de la Sociedad Real de Geografía de Madrid,
du Club Alpin Espagnol,

et de la Société de Peñalara.

Je dois absolument et à mes lecteurs et à moi-même d'ajouter quelques lignes à cette si intéressante préface, qui présente les Pics d'Europe sous un aspect nouveau. Elles exprimeront à mon vieil ami, Schrader, qui fut mon parrain au Club Alpin, ma très vive reconnaissance pour le grand honneur et le témoignage réel d'affection que cet éminent géographe, ce Pyrénéiste savant, qui incarne notre chaîne et qui a découvert une grande partie de son versant espagnol, m'a donnés en voulant bien écrire la préface de mon petit travail (1).

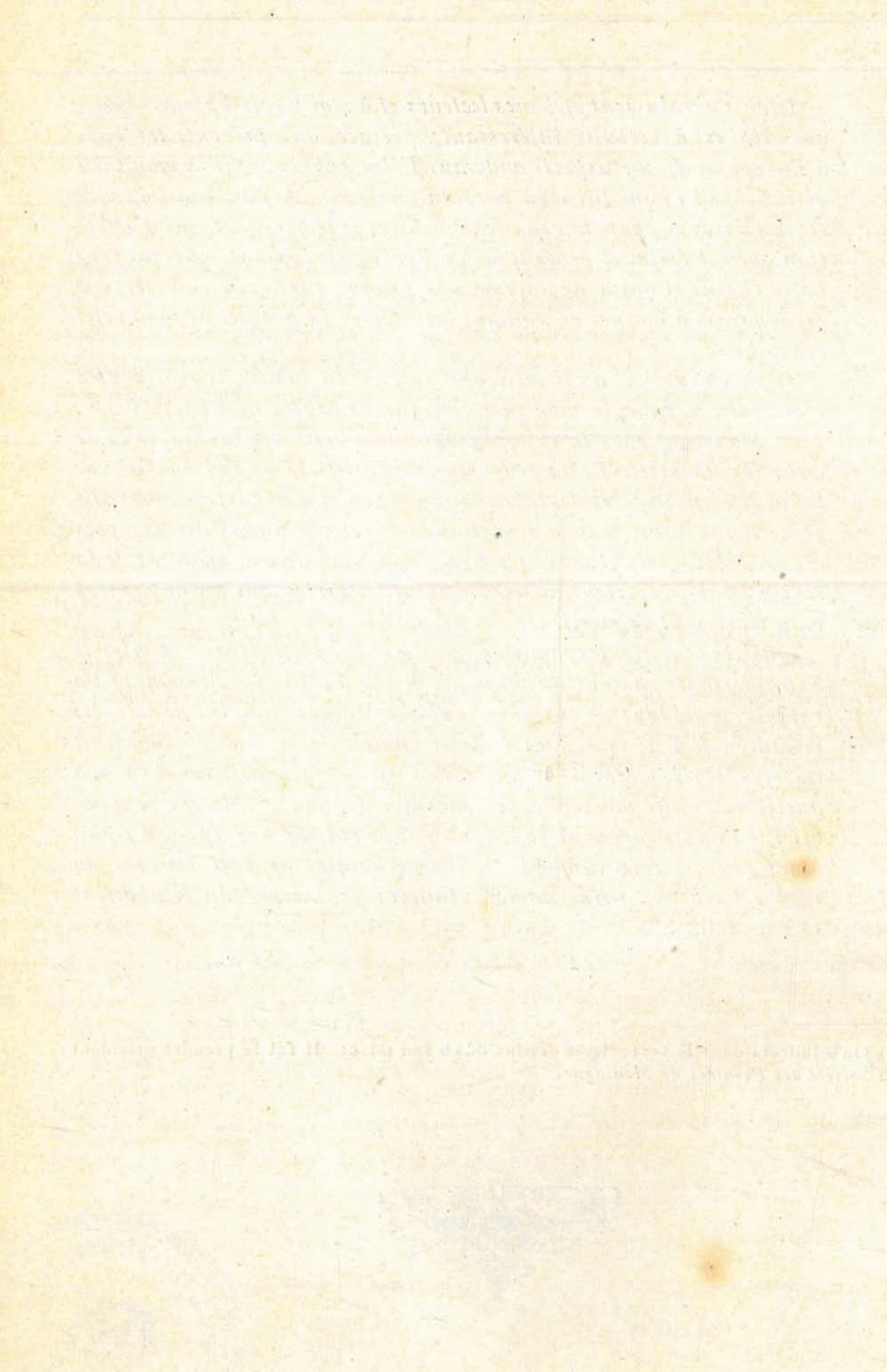
Je suis heureux qu'il ait rendu justice au labeur ingrat dont a bien voulu se charger mon cher collègue, le capitaine d'Etat-Major, Léon Maury, géodésien et topographe de mérite. A lui aussi va de cœur l'expression de la plus sincère gratitude. Sans son œuvre toute de conscience et de labeur ingrat, où il a apporté son intelligence et son soin, mes observations et relevés n'eussent pas pris corps. Les courtes et modestes lignes, qu'il a signées au début de la sixième partie révèlent sa science, dont les cartes qui accompagnent mon livre sont la meilleure des preuves.

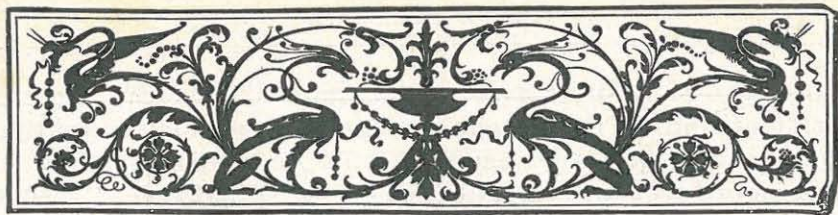
Quelles excellentes amitiés procure la Montagne ! Celle de Schrader date surtout de notre ascension du Taillon, comme il l'a rappelé, précédant de quelques jours la longée avec lui de la crête méridionale d'Araças, dont il me fit admirer les assises étrangement colorées et le Cotatuero, qui s'ouvrait en face de nous. On sait quelle aquarelle merveilleuse s'en suivit. Quant à Maury je n'oublierai jamais comment je le connus : ce fut un soir d'été de 1900, alors que, simple candidat à Polytechnique, il vint coucher au refuge Packe, où j'étais campé, étudiant le massif du Neoubielh. O sors felix !

St S.

(1) On admirera dans le texte trois dessins dûs à son talent. Il fut le premier président de la Société des Peintres de Montagne.







AVERTISSEMENT

Les excursions, accompagnées d'études géographiques, qu'avec mon regretté ami, Paul Labrousse, j'ai faites de 1890 à 1893 dans un massif des Pyrénées occidentales — prolongation de la chaîne le long de la côte cantabrique — ont été l'objet de différents articles épuisés depuis longtemps. Pour donner un tout plus homogène sur ces excursions et sur celles plus récentes que nous et des touristes tant français qu'espagnols avons faites dans ce massif, PICOS DE EUROPA, pour présenter aussi quelques données scientifiques, avec une nouvelle édition d'une carte esquisse de cette région intéressante et pratiquée relativement depuis peu, due à mon excellent ami, le capitaine Léon Maury, j'avais depuis longtemps résolu d'offrir, sous une forme nouvelle, nos observations anciennes et récentes. La guerre mondiale, en éclatant, retarda l'impression et m'obligea à une refonte du texte préparé. Malgré mon désir cette étude monographique sera incomplète.

Il est de toute justice de dire que l'érudit Labrousse a été en grande partie le rédacteur du récit de nos premiers voyages. Aussi, lorsque j'ai rédigé, l'an dernier, cette refonte, je n'ai pu mieux faire, d'accord avec lui, que de lui emprunter, comme ce sera expliqué plus loin, des idées, des aperçus, des phrases entières de son style imagé, plein d'humour, en un mot pittoresque comme le pays parcouru. Hommage à sa mémoire.

Juste aussi un hommage respectueux à celle du digne et excellent ami et instigateur de mes premières explorations pyrénéennes, qu'il dirigea par la suite, le feu colonel Prudent. Grâce à lui, si j'ai un peu contribué à faire connaître les Pyrénées surtout espagnoles, j'ai pu mettre sur pied en forme de cartes et de tableaux orométriques les relevés, tours d'horizon gonio-graphiques, itinéraires et observations de toutes natures, dont avec la plus exquise et la plus patiente bienveillance il m'avait donné l'enseignement (1). Les calculs de nos *tournées* aux Pics d'Europe de 1890 à 1893 lui sont dûs, ainsi que la carte parue dans l'Annuaire du Club Alpin Français de 1893. Cette carte est la base de celle du présent livre.

Celle-ci est due au capitaine d'artillerie breveté Maury, après une amicale et fructueuse collaboration, pour les calculs, de M. Denis Eydoux, ingénieur des Ponts et Chaussées. Je ne saurais trop les remercier tous les deux du plus profond de mon cœur. Je laisse le soin à M. Maury d'expliquer ce qui concerne leur travail mutuel, qui, quoique de longueur inégale, n'en a pas moins une valeur scientifique de premier ordre. Je ne sais comment lui exprimer, comme elle le mérite, ma gratitude la plus sincère, unie à la plus vive reconnaissance.

Nommer tous ceux qui, en Espagne, ont facilité notre tâche m'impose un devoir aussi agréable que délicat. Agréable, car nommer les amis dont la fidélité a été une véritable collaboration est doux pour moi ; délicat, parce que j'ai peur, après tant d'années d'oublier quelqu'un (2).

D'abord un souvenir ému à la mémoire de l'ingénieur des Mines, D. Marcial de Olavarria, dont il sera parlé plus loin.

Je suis fier d'avoir à remercier, qu'ils me pardonnent que ce soit en de trop courtes lignes :

D. Ricardo Acebal del Cueto, l'éminent ingénieur en chef des *Montes* (3) de la province d'Oviedo. C'est un *aficionado*

(1) Spécialement présentés dans ma *Contribution à la Carte des Pyrénées Espagnoles* (Toulouse, Privat, 1892), dans mon *Etude orographique... du Néouvielle* (Macon, Protat, 1902) et dans différents annuaires du C. A. F. de 1879 à 1894 ; puis dans les cartes, en préparation avec MM. Eydoux et Maury des lacs d'Orédon, Cailhaouas, etc...

(2) Je crois devoir user de l'ordre alphabétique, pour n'avoir pas à citer un nom avant l'autre.

(3) Ce mot correspond à nos Eaux et Forêts.

(fervent) du massif occidental des Picos, dont il me facilita l'étude par tous moyens en son pouvoir.

D. Benigno de Arce. En 1908 il me reçut, à Andara, avec la même cordialité que 18 ans auparavant. Il sera également parlé de lui plus loin.



Cliché de S. Saud.

ANDARA
CASETÓN MAZARRAZA

D. Manuel Bustamante-Gomez, négociant de Potes, membre d'honneur du C. A. E., une des têtes de la Sociedad Picos de Europa et des Amis de la Liébana. Il aime trop sa belle Liébana pour ne pas en faire dignement les honneurs. En 1906, 1907 et 1908, j'ai passé avec lui des heures d'intimité vraiment charmantes ; je n'ai jamais fait en vain appel à sa connaissance de la Liébana et du massif d'Andara.

M. William Mckenzie, ingénieur en chef des mines anglaises « The Asturiana Mines. » Il fut à l'ouest des Picos ce que M. de Arce était à l'est. Lorsque je l'entrevis un soir, à Covadonga, en 1894, je ne prévoyais pas ce que lui et ses ingénieurs seraient

pour moi douze ans ou treize ans plus tard. J'ai reçu de lui des renseignements, des plans, des projets de chemins fort utiles, puis, à la Picota, une hospitalité inappréciable. Il en sera reparlé.

D. Rafael Martin, ingénieur en chef des Caminos Canales y Puertos de la province d'Oviedo, qui m'a procuré des plans de routes, etc...

Tout près du *casetón* d'Andara se dresse celui de la mine de MM. Mazarrasa. En 1908 j'y fus accueilli pendant quatre jours par D. Agustin Mazarrasa comme si nous étions de vieux amis. Quelles bonnes amitiés procure la montagne !

D. Felipe Menendez, de Gijón. Pour lui je ne puis trouver de paroles capables d'exprimer ma reconnaissance la plus vive, la plus chaleureuse. Les termes me manquent vraiment. Grâce à mes relations cordiales remontant à plus de vingt ans avec cet intelligent Asturien, si aimable, si ponctuel, si dévoué en tout et pour tout, ami sincère le plus hospitalier et le plus obligeant qu'on puisse désirer, la présente étude sur les Picos de Europa a été facilitée au point que c'est à lui d'abord que la reprise en est due, puis qu'elle a été menée à bonne fin. M. Menendez excursionna avec nous en 1906 et 1908 et vint me retrouver à Covadonga en 1907. Sa gracieuse intervention m'a procuré quelques uns des clichés de ce livre.

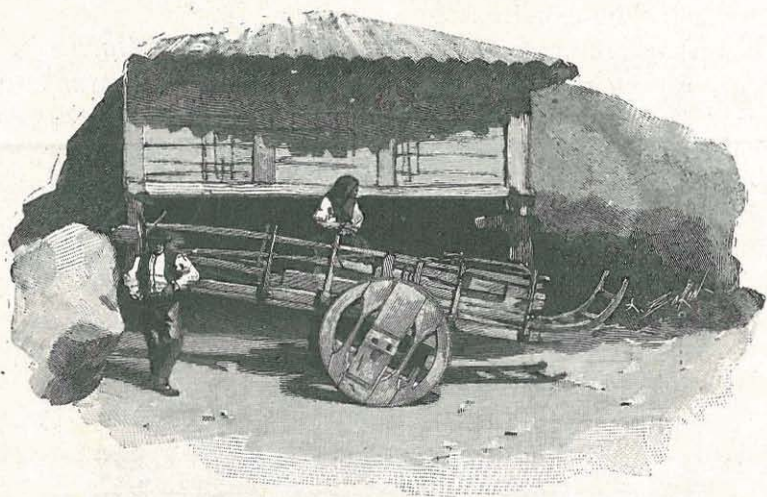
D. Domingo de Orueta, ingénieur des Mines, de Gijón. Les recommandations locales, le prêt de tentes par ce grand *aficionado* des Picos, ont singulièrement aidé nos excursions.

D. Lorenzo Perez de Valdeón. En 1908 j'ai connu cet intelligent curé de Cuenabres chez le curé de Soto de Valdeón. Il s'en suivit entre nous une longue correspondance historique et géographique.

D. Pedro Pidal, marquis de Villaviciosa-de-Asturias, sénateur, Commissaire royal des Parcs Nationaux. Pour un passionné des Pics d'Europe, certes ç'en est un, cet excellent ami. Ce que depuis vingt ans il fait *chez et pour* eux, on ne saurait trop le dire : organisation de chasses royales ou personnelles, ascensions de tout premier ordre, études et écrits touristiques des plus variés, organisation du Parc National de Covadonga. Ses recommandations, ses guides, ses plans, combien ils ont facilité la seconde série de nos voyages ! N'ai-je pas passé avec lui quatre jours charmants sous la tente dans le massif des Santos ?

J'ai usé et abusé de son amitié, comme j'en use encore dans toute question pyrénéenne.

Un savant mexicain, mais d'origine bavaroise (il demeure à Munich), le D^r Gustav Schulze, a étudié la géologie des Picos pendant quelques années. Son étude n'a pas encore paru. Je ne doute pas qu'elle ne soit de première valeur. Et sur les lieux en 1907 et par écrit, que de renseignements, que de détails intéressants j'ai obtenus de lui ! De ses photographies et de ses observations barométriques m'ont été bien utiles. Je parlerai de ce savant plus en détail.



CHARIOT ASTURIEN

Gravure extraite du *Tour du Monde* (Librairie Hachette)
d'après une photographie de M. de Saint Saud

J'ai trouvé en D. Julio Somoza Garcia Sala, auteur de remarquables ouvrages sur les Asturies (voir plus loin) une aide constante pour élucider des problèmes historiques et linguistiques. Comme D. Gerardo de Uria, de Gijón, il m'a aidé de ses lumières et de sa connaissance approfondie des antiquités asturiennes. A eux deux, sincère reconnaissance.

L'intrépide et zélé vice-président de la jeune et vaillante société montagnarde, Peñalara, D. Antonio Victory, connaît bien les Pics d'Europe ; je tiens à le remercier ici de son inlas-

sable et active obligeance à m'avoir procuré de belles épreuves photographiques.

D. José Villanova de Campos, ingénieur en chef des Obras Publicas (nos *Ponts et Chaussées*) de la province de Santander, m'a procuré d'utiles plans et profils de routes.

J'ai pris de si nombreuses notes dans l'excellente publication — en collaboration avec le marquis de Villaviciosa — de D. José Zabala, mon collègue au C. A. F. et à Peñalara, dont il est question plus loin, que je dois faire la plus cordiale et sympathique mention de cet intrépide grimpeur, excursionniste émérite doublé d'un écrivain de talent et, ce qui ne gâte rien, d'un photographe excellent.

Je dois remercier aussi l'importante *Maison Hachette*, de Paris, qui a bien voulu me prêter neuf clichés, illustrant notre article du Tour du Monde, sans oublier le Comité de Direction du C. A. F., qui m'en a prêté trois.

1

2



Cliché de S. Saud

MASSIF CENTRAL VU DE LA TABLA-DE-LECHUGALES

1. Signal de Cortes.

2. Peña Vieja.

PREMIÈRE PARTIE

GÉNÉRALITÉS

I. — Nom. — Étymologie. — Cartographie

NOM. — ÉTYMOLOGIE. — « On sait la gracieuse légende d'Europe, fille du roi phénicien Agénor, qu'un taureau divin, qui n'était autre que Jupiter, enleva sur sa croupe agile jusqu'à la terre qui a gardé son nom. Faut-il rapporter à ce mythe, — qu'explique peut-être la profonde connaissance du monde antique chez ce peuple phénicien, si hardi à la découverte, — l'appellation de *Pics d'Europe* (*Picos de Europa*) que porte le plus occidental des grands massifs calcaires pyrénéens ? Est-il possible que quelque colonie ou quelque navigateur ait baptisé cette chaîne, en souvenir du pays natal et de ses traditions pies ? En tout cas il est difficile d'admettre que des marins, revenant du Nouveau Monde, aient salué ainsi, les premiers, cette haute chaîne, qu'ils avaient aperçue du fond des mers. On oublie que l'Amérique n'est connue que depuis le xv^e siècle, et que les galiotes, avant de voir les cimes des *Picos*, avaient, l'espace de cent lieues, doublé la terre ferme, et longé le littoral de Galice, puis les côtes asturiennes. On ne saurait, à moins de l'établir, donner une origine récente à une dénomination orographique, et, en cette matière, la présomption est toujours pour une possession d'état ancienne ; d'autre part, l'examen des lieux et l'étude des conditions climatériques de cette région permettent d'écarter sans discussion une semblable hypothèse, la chaîne de *Europa* se trouvant placée vers le milieu de la Cordillère cantabrique, et par suite de l'accumulation de

vapeurs qu'attire sa masse isolée, n'étant visible que par des jours clairs et rares. » (1).

Cette opinion, répétée sans aucune preuve, avait cependant généralement cours. Pour D. Casiano de Prado ce sont les marins, mais arrivant du nord, qui les désignent ainsi, au moment de toucher terre sur la côte cantabrique ou basque (2). Or si on aborde seulement à l'ouest de Gijón ou en Biscaye on ne peut voir les Picos de Europa.

Les roses des vents, qui figurent sur les anciennes cartes marines, étaient destinées à donner, tracés en degrés, les angles des routes à faire, ou les angles de relèvements des points remarquables des côtes. A la bibliothèque de Weimar (on sait combien elle est riche en documents géographiques) j'ai vu, sur une carte marine de 1424, qu'on a fait partir d'un coin de la côte cantabrique, placé entre Aviles et Santander, une de ces grandes prolongées roses, dont les lignes vont jusqu'au bord des cartes ; j'observai que le centre de cette ligne est placé là où sont les Picos de Europa. Ces montagnes si élevées devaient donc servir, au moyen âge, de repère officiel pour la navigation côtière.

Elisée Reclus, de son côté, a dit dans sa *Géographie Universelle* (I, 878) (3) que ce nom « de coïncidence bizarre de Pitons d'Europe est peut-être d'origine euskarienne. » Europe, se disant Europa en castillan, il est permis d'en douter. En tout cas, le vocable est acquis ; il n'y a qu'à le conserver.

Si *Europa* est ancien, le mot *picos*, qui le précède, est relativement récent ; autrefois on disait plus souvent *peñas*. — *Peña* (en langue romane, *pène*) est une désignation de hauteur, moins accentuée que celle de *pico* (*pic* en français, piton plus aigu que la *pène*). — Aussi anciennement que *peña* le mot *montes* fut usité, comme on va le voir.

On sait combien il est difficile de se documenter sur les questions hispaniques. La mention la plus ancienne des Pics

(1) Il m'a paru absolument juste et équitable de mettre entre guillemets les phrases tirées de notre première publication et dues en partie à la plume de Paul Labrousse.

(2) « Nombre que se les dió por ser los primeros picos que los navegantes descubren, viniendo por la parte del Norte a tomar tierra en Asturias, Vizcaya ó Santander. »

(3) Il ajoute qu'on les désigne sous le nom d' « Illustres Montagnes » ; je n'ai lu ni n'ai entendu dire cela nulle part.

d'Europe, arrivée à ma connaissance, est insérée dans un livre du XVII^e siècle, intitulé *Poblacion eclesiástica*. Son auteur, moine bénédictin du petit monastère de Santo Toribio, près de Potes, dit (T. I, p. 3) que le nom de la vallée est Liébana et se nomme (aussi) Libania, par la blancheur de la neige, qui couronne le sommet de ses Peñas de Europa (1).

La célèbre abbaye de Sahagun, au royaume de León (2), avait de nombreuses possessions dans la cordillère cantabrique ; son territoire religieux s'étendait jusque sur une partie de la Liébana. La carte, reproduction d'un manuscrit du moyen âge qui en a été publiée, il y a près de cinquante ans (3) indique de nombreux massifs entre la source de l'Ebre, à l'est, appelée Igarri et le port de Razon, à l'ouest, mais il ne les désigne pas. C'est regrettable, car c'est* probablement là la carte la plus ancienne de la région, que nous avons étudiée.

On n'y voit que des noms de localités, tels que *Anezo* (Aniezo), *Camalenno* (Camaleño) etc..., dont nous parlerons, et le port de *Petras-Longas* (Piedras-Luengas). Un seul nom de pic : *Peña Coradita*, qui pourrait bien correspondre au signal géodésique de Peña Corada. Sur cette carte il y a, sur le rio Pisuerga (appelé Pisorgas), à l'ouest d'Aguilar (de Campóo) une localité marquée *Rauanale* (4). Je me demande s'il ne faudrait pas rapprocher ce nom, en changeant l'*u* en *v*, du mot *Ravanelle*, qui, précédé de *M.* et inscrit en gros caractères, dénomme à lui tout seul les montagnes asturiennes, dans une carte de 1553, intitulée *La nueva descripcion de tutta la Francia e la Spagna*.

Mais remontons plus haut encore. Il est fort possible que le nom ancien de notre massif asturo-cantabrique soit Idubeda. Labrousche a donné, dans la *Revue des Études Basques* de juillet-

(1) « Este nombre es Liébana y se llama Libania ó por la blancura de la nieve que ocupa lo alto de sus Peñas de Europa. » — (Ce texte est également cité dans le livre de M. Zabala, mais avec deux fois Liébana — pas Libania — ni le ó). — Il y est dit que le P. Sota, contemporain d'Arzuzaiz, dit dans sa *Cronica de los Principes* : « se llaman hasta hoy Peñas de Europa ... rocas blancas... que hacen muralla en Liébana. »

(2) Je l'ai visitée en archéologue, en 1894, ne me doutant pas hélas ! à ce moment là de la richesse de sa bibliothèque, de ses manuscrits, sans cela...

(3) *Plano del territorio de Sahagun. Siglos del X a XIV*, publié en lithographie dans *Indice de los Documentos del monasterio de Sahagun... publicada por el Archivo Nacional. Ariban, Madrid, 1874.*

(4) Je suis en effet passé, en allant du pic d'Espigüete à Aguilar, au petit col de Ravanal.

décembre 1919, de curieuses lignes sur ce sujet d'après Strabon et Marca. Voici d'abord ce que dit Strabon, qui vivait au 1^{er} siècle : « L'intérieur du pays, compris entre les Pyrénées et le côté septentrional de l'Ibérie jusqu'au pays des Astures, est coupé principalement par deux chaînes de montagnes. L'une, parallèle aux Pyrénées, commence au pays des Cantabres et aboutit à la Méditerranée ; on la nomme Idubeda. L'autre, qui porte le nom d'Orospeda sort du milieu de la première et se dirige... vers le midi de la côte » (1). En note : « L'Idubeda peut être considérée comme une longue branche, qui se détache des montagnes de Santillana, dans laquelle l'Ebre prend sa source. »

Observons d'abord que, pour Strabon, les Pyrénées se dirigent jusqu'aux Asturies, puis, que le traducteur annotateur indique que l'Idubeda est le point de départ de la chaîne qui déterminera au sud le bassin de l'Ebre ; mais, comme le dit fort bien Labrousche, et comme je l'ai observé moi-même au Moncayo, cette chaîne n'est point continue et n'a que des plissements. Si Strabon l'eut mieux connue, il n'eut pas songé à lui attribuer un nom unique jusqu'à la Méditerranée, comme il le fait avec raison pour les Pyrénées.

Bien que le nœud géographique des trois mers (voir plus loin) ne soit que voisin — tout voisin il est vrai — des Pics d'Europe, Labrousche dit : « Le massif appelé Idubeda (par Strabon) ne peut être que le haut massif calcaire... (des) Pics d'Europe. Ce massif, qui, en sa partie centrale, dite des Urrieles, est le nœud des provinces de León, Oviedo et Santander et est occupé par des races différentes sur ses diverses faces, a été confondu par les anciens avec la chaîne (2) des Pyrénées, qu'elle écrase de sa raideur, de son altitude, de sa majesté. — Par une première confusion... l'Ebre a été considérée comme prenant sa source au nœud formé par Idubeda et les Pyrénées. » J'insiste : cette confusion est tout ce qu'il y a de plus plausible, mais... Idubeda est absolument oublié.

Je me demande d'autre part si le vrai nom de l'ensemble du massif des Picos de Europa, ou tout au moins celui du massif central, ne serait pas *Cornion* (mot que l'on peut traduire par

(1) Strabon, III p. 469. Edition impériale, an XIII.

(2) Labrousche a voulu parler de la cordillère, grande ligne de faite.

grande corne). Ainsi les désignent encore de vieux bergers et des chasseurs de la région de Covadonga et de Cangas, en un mot les gens du peuple asturien, vivant au pied du massif occidental. Ayant lu sur la carte de la province d'Oviedo de Coello, datant de 1860 (ou *circa*), comme dans celle de Guillermo Schultz, postérieure d'une quinzaine d'années, le nom de *Peñas de Cornion*, attribué à de vagues montagnes délimitant cette province à l'est et n'ayant jamais rencontré ce nom appliqué à un point particulier, je finis par me poser cette question : n'est-ce pas ainsi que les anciens, et même beaucoup d'actuels, Asturiens, désigneraient ce massif à tours, à bastions gigantesques, tel, en un mot, qu'il se présente à la vue des gens de l'ouest ?

Un jour, à Arrio, juste en face des dents rébarbatives du Ceredo et du Llambrion, je demandai aux bergers réunis : « Mais enfin, toutes ces grandes montagnes, devant nous, là, tout près — (et je leur désignais le massif central) — comment les appelez-vous. — *Los Picos de Cornion*, me répondirent-ils sans hésiter. — Cependant on les nomme *los Picos de Europa*. — Oh ! oui, nous le savons, *la gente ilustrada* (les gens instruits) ; mais, pour nous, c'est les Picos de Cornion. » Je fus éclairé, ou du moins ma supposition prit corps. Or, mon ami Menendez, qui était présent, est absolument de cet avis.

Pour en revenir à la terminologie actuelle, *Picos de Europa* est admis et employé partout et par tous. Dans le pays, surtout en conversation, on dit *Picos* tout court. Je dois ajouter que quelques pyrénéistes espagnols, s'appuyant sur la carte de Schultz, appellent de nos jours, à tort à mon avis, *picos de Cornion* le massif des Peñas Santas.

CARTOGRAPHIE. — La plus ancienne carte qui, à notre connaissance du moins, mentionne notre massif est celle intitulée : « Il principato delle Asturie, descritto da Giacomo Cantelli da Vignola... 1696 » (1). On voit inscrit sur cette carte italienne *Montes de Europa*, rien plus, entre les rios Asta et Deva. — Les mêmes mots, *Monts d'Europe*, figurent, pour la région que nous avons étudiée, depuis le rio Asta (*sic*), que le

(1) Bibliothèque Nationale, Département des Cartes, Portefeuille 188, Chemise 2.

géographe fait s'emboucher dans la mer à Villaviciosa, jusqu'au rio Deva, dans une carte parue en 1704, intitulée : « Le Royaume de Galice divisé en plusieurs territoires et les Asturies divisées en Asturies d'Oviedo et de Santillana, dressez d'après les Mémoires de Rodrigo Mendez Silva » (1).

Parlons maintenant des cartes du géographe espagnol, Lopez. Dans une feuille intitulée « Laredo », parue en 1774, il indique les *Peñas de Europa*. Dans un fragment de la feuille 32, gravée en 1777 et qui est intercalée dans l'édition de 1818 de son atlas (2), nous commençons à relever quelques noms intéressants : *Urrieles* (nom donné parfois au massif central des Picos, comme je l'expliquerai). — *Campos de Pandebano*. — *Sitio de las vegas del Toro*, près de Sotres. (Voir au *Glossaire*).

Dans la carte « Asturias principatus... ad D. F. Lopez... 1798 » les mots *Peñas de Europa* ne sont que dans un coin, en petits caractères et touchant au territoire de Cabrales, et, dans ce territoire, un seul nom de montagnes : *Peña de Urrieles*. Si, dans cette carte, nous examinons la feuille qui donne le sud des Asturies, nous remarquons que *Peñas de Europa* ne s'applique qu'à un petit figuré de montagnes, placé entre Arenas (de Cabrales), l'Abadia (petite chapelle) de Naranco et Potes. Ceci correspondrait aux pics entourant Aliva. On observera que les villages de Bulnes et de Sotres y sont placés au sud de la chapelle de Naranco, c'est-à-dire de Fuente-De, quand ils sont juste au nord.

En 1801 Lopez donna une nouvelle édition de son atlas (3). Les mots *Peña* (sans *s*) *de Europa*, s'appliquent dans la feuille Burgos (où se trouve la Liébana) à notre massif central des Pics d'Europe et à celui oriental, ou d'Andara. On y lit aussi : *peña de Urchieles (sic)* ; Sotres y est placé au S.-O. de Potes au lieu du N.-O. — Dans la feuille 13, éditée en 1810, *Peñas de Europa* est placé comme dans la précédente, mais *Urrieles* figure à

(1) Anciennement les Asturies confinaient aux provinces basques ; la Vieille Castille n'arrivait pas jusqu'au Golfe de Gascogne. Les auteurs, qui se sont occupés de cette question, ne sont pas d'accord entre eux pour la délimitation de ces provinces et de ce que l'on nomme la Cantabrie. — Dans cette carte la Liébana est inscrite dans les Asturies de Santillana.

(2) Bibl. Nation., etc., Portefeuille 11.

(3) Bibl. Nation., Départ. des Cartes, Portefeuille 11.

côté du village de Tresviso (!) La Peña Sagra est mentionnée et bien placée. La feuille 29 de cet atlas donne le Valdeón, mais sans rien à son sujet.

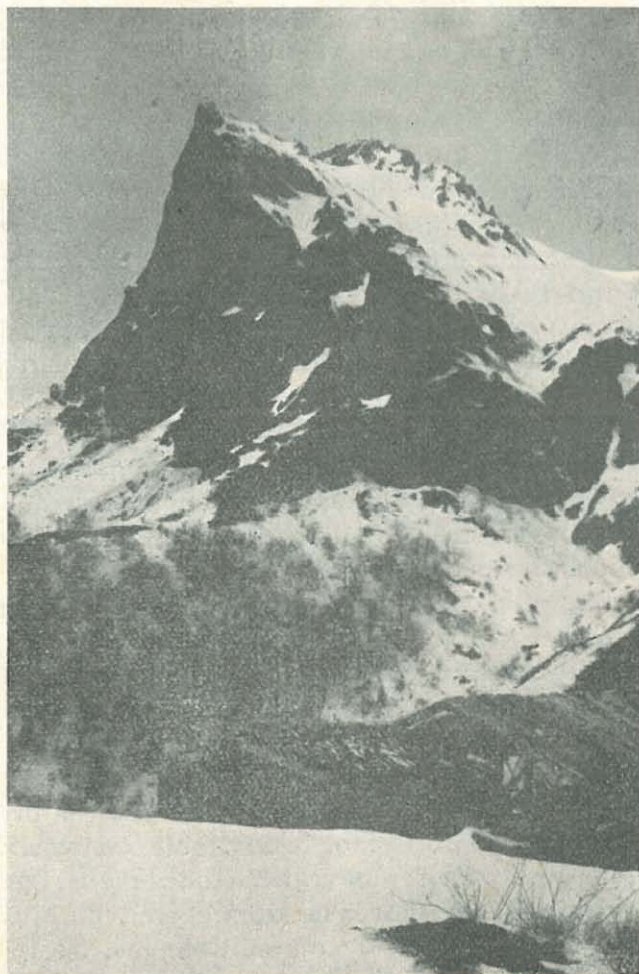
Je ne puis m'empêcher d'indiquer de curieuses choses, relevées sur une carte espagnole non datée (elle est des environs de 1820), intitulée : « Galicia, Asturias, León, Castilla-la-Vieja ». 1° Les villages de Posada et de Santa Marina, dans le Valdeón, ne sont pas sur le Cares, mais en l'air sur le versant méridional de la cordillère; le Valdeón est supprimé. 2° Le rio Sella ne remonte ni à Ribota, ni à Oseja-de-Sajambre. 3° La cordillère de Cuera est appelée Peña Mellera. 4° Un *puerto de Europa* est placé au sud et tout à côté du village de Tresviso. 5° Il n'y a qu'un chemin tracé entre ceux qui vont de Potes à Nansa et de Potes à Cervera par Bendejo; puis celui du port de Tarna, très à l'est; c'est la route (romaine ?) Arenas, Portilla, puerto de Hurgano, dont il sera question plus loin.

J'aurais bien désiré examiner une carte des Asturies, que le général français Jomini fit paraître à cette époque. Elle est citée au tome II. p. 189, de l'ouvrage du général Berthaut sur les Ingénieurs Géographes. Elle doit certainement donner quelque chose sur nos monts cantabres et asturiens. Je n'ai pu voir non plus une carte en six feuilles, éditée en espagnol, mais parue en France, en 1823, due à A. Donnet, attaché au Cadastre. Son titre extrêmement long (16 lignes) commence par « Mapa civil y militar de España y Portugal. » Les opérations géodésiques des officiers français, espagnols et anglais ont servi, dit-il, à l'établir.

En dehors d'une carte géologique du nord de la province de Palencia, D. Casiano de Prado, le véritable *inventeur* des Pics d'Europe, n'a pas dû laisser de vraie carte des Picos. La copie que j'ai d'une partie de ses relevés ne donne rien de plus que son récit. En résumé jusqu'à lui comme données, c'est-à-dire jusqu'au milieu du XIX^e siècle, ce n'est sur eux que confusions, hésitations, erreurs graves, en un mot mystère.

En 1862 D. Francisco Coello y Quesada, colonel du génie, publia les feuilles des provinces d'Oviedo et de Santander de son *Atlas de España* au 200.000^e. Il ne dit pas *Picos* mais *Peñas de Europa*. Là nous commençons à y trouver quelques bonnes indications telles que Sierra de Andra (*sic*), S. Melar et Peña

del Ferro (*sic*) dans le massif oriental ; cuerno de Peñasagra :
« L'atlas provincial de Martin Ferreiro, paru en 1864 à l'échelle du 770.000^e, révèle une hésitation : les cartes de León



Cliché Zabala

PIC DE VALDECORO

et de Santander portent *Picos de Europa* ; la carte d'Oviedo, *Peñas* ; la carte de Palencia, ne donnant aucun détail au delà de la cordillère, s'arrête net à Puerto de Pineda et à Sierras Albas. Dans son introduction Ferreiro ne nomme pas les Pics

d'Europe, il donne simplement parmi les altitudes principales : *Pirineos asturianos ; torre de Ceredo 2.678^m* » (1). Jusqu'à notre exploration cette altitude était géographiquement tenue pour exacte.

Elisée Reclus dans sa note (*vide supra*) donne p. 880 une petite carte, médiocre esquisse des Picos, où figure seulement la Peña Vieja.

Vint ensuite la carte *Mapa Topográfico de la Provincia de Oviedo*, par D. Guillermo Schultz, à l'échelle bizarre du 127.500^e. Elle fut publiée en..., puis en 1878 et rééditée en 1903, par la Commission de la Carte Géologique d'Espagne (2). Bonne pour la géologie et la toponymie, elle est très défectueuse au point de vue topographique, et les montagnes y sont dessinées de façon fantaisiste. Néanmoins elle nous a rendu grand service, nous donnant d'excellents noms de sierras, de puertos, etc... Elle place assez bien les Urrieles et appelle le massif des Santas : *Picos de Cornion*, ce que nous croyons une erreur.

De notre carte, parue dans l'annuaire du Club Alpin de 1893, il sera parlé plus loin. Elle a souvent été utilisée dans la confection de cartes plus modernes françaises, espagnoles, allemandes (v. g. Baedeker). Elle a grandement servi, ainsi que de nos esquisses de mes plus récents relevés, à l'établissement de celle au 50.000^e, très claire, très nette, d'un dessin de montagne peu heureux, qui a paru dans le livre *Picos de Europa*, dû à la plume de MM. de Villaviciosa et Zabala, dont l'éloge est plus loin. Néanmoins on ne peut considérer celle-ci comme bonne au point de vue scientifiquement topographique (3).

Jusqu'à ces dernières années le gouvernement espagnol semblait s'intéresser peu à la cartographie cantabro-asturienne. C'est notre carte de 1893 qui servit à déterminer le territoire de la réserve de chasse du Roi, comme elle a servi à Alphonse XIII, ainsi que l'ont dit les journaux, lorsqu'il est allé tirer les

(1) *Les Pics d'Europe. Notes vieilles et neuves*, par P. Labrousse. Pau, 1906.

(2) Les cartes des Obras públicas pour les provinces d'Oviedo, León et Santander sont celles de la dite Commission Géologique, coloris du terrain en moins, bonnes au point de vue documentaire, sans valeur au point de vue de la précision géographique.

(3) Des triangles figurent sur quelques points que j'ai stationnés avec la règle à éclimètre, mais on a oublié d'indiquer ce qu'ils signifient. Les deux peñas Santas ont leur désignation mal placée.

isards à la Peña Vieja. Il n'y a pas, à ma connaissance du moins, de relevés par cheminements le long des chemins, comme en d'autres parties de l'Espagne. Toutefois, en 1907, un capitaine d'Etat-Major a relevé — j'ignore avec quels instruments — les itinéraires suivants : Espinama, Aliva, Cain, Arrio, Covadonga ; puis, en sens inverse, Covadonga, Bufarrera, Camarmeña, Bulnes, Sotres, Tielve, Arenas. On a refusé de me donner connaissance de ce travail, prétextant — douze ans après — qu'il n'était pas encore approuvé. Jadis, au retour de mes petites campagnes géographiques en Aragon et Catalogne, j'en transmettais bien, assez souvent, les résultats à l'Institut Géographique de Madrid, chargé de la géodésie espagnole. Les temps ont changé...

II. — Orographie

Il est intéressant de rappeler que les montagnes escarpées de la Cantabrie (1), furent — comme le versant aragonais des Pyrénées — le premier berceau des croisades espagnoles. Tout autres que celles des plaines sont les races des montagnes. La configuration du sol influe grandement sur leurs caractères divers ; les auteurs latins savent bien le dire, quand ils parlent des peuples de l'Ibérie. Aussi les montagnes asturo-cantabriques conservent-elles de par la tradition un certain caractère sacré.

Ces dernières années on a fait des enquêtes critiques sur les luttes héroïques qui s'y déroulèrent, au VIII^e siècle. Il serait curieux de les voir approfondir. « Les sciences géographiques sont toujours un puissant auxiliaire de l'histoire. La topographie peut, en effet, éclaircir des problèmes (2) ; la toponymie, préciser des conjectures ; l'orographie, expliquer des coups de force ; et la géologie, fournir son contingent à la vérité historique, en édifiant ces lois physiques immuables, qui ne datent que par siècles et ont donné aux hommes d'autrefois, comme cela à

(1) *Cantabriae maritimæ parte mons prorupte altus*, a dit Pline, cité par Zabala dans son livre ; lequel ajoute que le géographe arabe, Edris, dit qu'en Cantabrie il y a des roches inaccessibles et escarpées, coupées de gorges étroites.

(2) Voir dans la dernière partie ce que dis de la déroute des Mahométans, après la bataille de Covadonga.

lieu dans ces montagnes (1) des cavernes pour les abriter et du métal pour forger leurs armes. »

Pendant quatre années d'abord, de 1890 à 1893, puis pendant trois autres, de 1906 à 1908 nous avons étudié les Picos de Europa. Cette sorte d'exploration « ne saurait avoir un programme aussi étendu que de reprendre à nouveau, documents en mains et cartes à l'appui le procès des origines de l'Espagne des Alphonse et des Ferdinand. Notre programme, plus modeste, s'est réduit à parcourir dans ses parties hautes et à visiter dans ses vallées un pays très mal connu ; à relever les altitudes d'une chaîne qui n'avait été mesurée qu'une fois ; fort incomplètement, et dont plusieurs cimes étaient encore vierges ; à rechercher, en courant et au hasard du voyage, les influences qu'a eues sur les destinées politiques de l'Espagne et sur la constitution climatologique de ses grands plateaux, l'existence d'un puissant massif montagneux, bâti de roches et veiné de neiges, qui s'avance comme un avant-poste de l'Europe, dont il porte le nom, sur une côte, qu'il isole de la péninsule et qu'il découpe. »

Ce massif occupe dans le système pyrénéen une place de tout premier ordre ; sa réhabilitation apporte un appoint à la thèse de Labrousse, devenue mienne, qui blâme « l'usage de limiter la chaîne des Pyrénées à une section, qui en fait une frontière politique. ». Les anciennes cartes ne traçaient qu'une seule arête pour l'échine pyrénéenne ; les nouvelles cartes l'empâtent de ses contreforts essentiels et ont changé le mur paradoxal d'autrefois en une région montagneuse, diversement étendue. Néanmoins les atlas, si généreux lorsqu'ils consacrent une planche spéciale au système des Alpes, maintiennent généralement les Pyrénées dans leur cadre étroit et politique. »

Cette délimitation commence à être abandonnée. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le lecteur au volume des *Guides-Joanne*, consacré aux Pyrénées, pour y lire attentivement la note remarquable qui lui sert d'introduction. Elle dit textuellement que « la chaîne des Pyrénées s'étend du Cap Creus, sur les bords de la Méditerranée, jusqu'au Cap Toriñana, où elle disparaît dans l'Océan Atlantique. » A l'ouest de cette

(1) Les célèbres grottes préhistoriques d'Altamira, avec leurs fresques, sont en plaines Asturies de Santillana, sans oublier celles de Vidiago (Llanes).

chaîne, de 1.500 kilomètres de long, il y a « les Pyrénées Cantabres et Asturiques... (dont) les montagnes se relèvent graduellement et atteignent aux Picos de Europa la hauteur maxima des Pyrénées Cantabres. » Je ne puis m'empêcher d'ajouter les lignes suivantes, qui prouvent combien Strabon avait dit juste : « Les Pyrénées Cantabriques se relient à l'ensemble des monts de la Péninsule. De la Peña Labra, qui domine les sources de l'Ebre et qui s'élève à 2.000 mètres un chaînon se détache vers le sud-est (1) et va, par les hauteurs de Bernorio et les monts de Oca, hauts de 2.000 mètres à peine, rejoindre le Moncayo. »

Ce qui est vrai en orographie est vrai aussi en géologie, car l'éminent géologue. M. Mengaud, dit, dans son ouvrage, dont il sera parlé « La région cantabrique... il faut la rattacher aux Pyrénées par sa tectonique. Elle est affectée de plis et de directions de l'âge pyrénéen. »

Ainsi, il ne faut pas oublier toute la cordillère cantabrique, placer les Pics d'Europe sur la cordillère même et ne leur donner qu'une cote d'altitude, qui pourrait faire croire à un massif restreint et isolé. Il en fut de même pour une région, qui offre quelque analogie avec eux, les Dolomites du Tirol, dont on citait jadis deux ou trois pointes dépassant 3.000 mètres, alors que seize sur les dix-huit massifs bien déterminés, qui les composent, ont chacun une sinon plusieurs pointes dépassant cette altitude (2).

Les Picos de Europa sont donc un massif puissant, isolé, très caractéristique, très original de forme, qui se dresse, parallèlement et en la dépassant, au nord de la cordillère cantabrique, tout en en restant très voisin, dont deux profondes vallées, la Liébana et le Valdeón — on peut ajouter celle du Sajambre, d'importance minime — la séparent (3). Il est calcaire et ne le cède en rien aux massifs calcaires des Eaux-Bonnes et des Marborés (Gavarnie). Le délimiter toutefois par la géologie seule

(1) Ce n'est pas précisément à la Labra que se détache ce chaînon et que se trouve le nœud géographique des trois mers, mais tout auprès, au pic de los Asnos. Comme je le dirai, mes suppositions ont été confirmées sur place.

(2) Voir *Aux Dolomites*, par de Saint Saud, Bordeaux 1911.

(3) Et même au col, appelé collada de Valdeón ou Remoña, la grande échine, partage des eaux, touche le massif central.

serait un peu difficile, parce que les assises du calcaire carbonifère, qui le compose, se prolongent sous d'autres roches et que leurs affleurements s'étendent un peu loin.

Nous préférons borner les Picos de Europa par : la rive gauche du Deva (S.-E. et E.); le rio Sella (S.-O. et O.) jusqu'à Cangas; et par la route d'Onis et du bas Cares (N.).

Ces trois cours d'eau jouent un rôle important dans la géographie des Picos. Ils naissent sur la cordillère et, après avoir eux et leurs affluents arrosé trois vallées, qui s'épanouissent en éventail entre elles et les Picos, ils traversent notre massif et ses prolongements pour atteindre le Golfe de Gascogne, par des gorges extraordinairement étroites. Ces gorges peuvent être désignées sous les noms de : la Hermida, Trea (Cain, Camarmeña), Sella ou los Beyos. J'hésiterais à ajouter que ce sont peut-être ce qu'on appelle des torrents « reséquents qui par érosions regressives ont poussé les têtes de leurs vallées au delà des lignes de faîte » (1), si le Dr Schulze ne l'insinuait pas dans les notes géologiques, qu'il m'a communiquées.

Le Deva long, presque depuis sa source, le massif d'Andara, recevant du sud d'importants affluents, qui, comme lui, arrosent la Liébana. Arrêté brusquement par la chaîne sud-nord, que nous appellerons Labra-Sagra, il s'ouvre une voie vers le nord, à la Peña Ventosa.

Le Cares, en sortant du Valdeón, après s'être faulilé d'in vraisemblable façon entre le massif Cerredo-Lalbo, et les escarpements d'Arrio-Ondon sur l'autre côté, se trouve arrêté à son tour, en plein district de Cabrales, par la longue sierra ou cordillera de Cuera, parallèle à la côte. Il doit s'infléchir à angle droit vers l'est et alors ne tarde pas à rencontrer le Deva, près de Panes.

Quant au Sella, il prend sa source dans une haute vallée, le Sajambre, qui, comme la précédente, dépend sinon de l'ancien royaume de León (ce serait à rechercher) du moins de la province moderne de ce nom (2). Par le défilé, qui commence à

(1) *Topologie*, par le Général Berthaut, I, 209.

(2) Les communications avec les hautes vallées méridionales par les cols bas, larges, transitables presque en tout temps, du Ponton, de Trave, de Ruedas expliqueraient assez bien cette délimitation; alors qu'il était infiniment plus difficile de communiquer avec la côte en franchissant les Picos, ou en suivant leurs torrents.

Covarcil et est dénommé Beyos en une partie de son parcours, il se dirige vers le nord-ouest, arrive à Cangas et se jette dans la mer à la *ria* de Ribadesella.

Un quatrième cours d'eau, moins important et prenant sa source, comme le Deva, en pleins Picos, le Duje (1) doit être signalé parce qu'il délimite, en partie les massifs (des Picos) central et oriental, uni qu'il est en direction au ruisseau d'Igüedri, depuis la dépression d'Aliva.

En un mot, les Pics d'Europe forment trois massifs très distincts : 1° l'*Oriental* ou d'*Andara*, limité par le rio Deva au sud et à l'ouest, par le Cares au nord, par le Duje à l'ouest, avec un signal géodésique de 1^{er} ordre, le Cortes. — 2° le *Central* appelé *Urrieles* ou *Oriellos* (2) et jadis *Cornion* (*vide supra*), borné au sud par les hauts vallons du Valdeón et le Deva naissant, à l'est et au nord par le Duje, à l'ouest par le Cares. — 3° l'*Occidental* ou des *Peñas Santas*, appelé aussi d'Enol et même



LE MASSIF DES ORIELLOS, VUE PRISE DU GLACIER DE LLAMBRION

Gravure extraite du *Tour du Monde* (Librairie Hachette) d'après une photographie de M. de Saint Saud

(1) D. Julio Somoza Garcia, dans le tome II, p. 440 de son important ouvrage, *Gijon en la Historia*, où il nous fait l'honneur de nous citer, dit que ce rio se nomme aussi de la *Llomba del Toro* (voir au *Glossaire*), et *rio de Tielve* dans sa partie inférieure.

(2) J'ai maintes fois entendu ces deux noms. J'ai lu dans le livre d'Amador de los Rios,

de Covadonga (désignations moins exactes). Ses limites sauf à l'est (rio Cares) sont plus difficiles à établir. Donnons lui le Valdeón et le Sajambre au midi et à l'ouest, le Sella, ou ce qui serait préférable, son petit affluent, le Dobra (1); alors brusquons, à sa rencontre avec le torrent de Gueña, et arrivons à Covadonga. Puis, par la grande route de Cangas, qui, par la vallée d'Onis et le col d'Ortiguero ou de Salce, rejoint celle du Cares, nous délimiterons le nord de ce troisième massif. En réalité sa délimitation est un peu arbitraire, je n'insiste pas. Des trois massifs c'est la superficie de l'occidental qui serait la plus étendue, alors que le central qui se termine en pointe, au nord, est le plus resserré, mais il n'offre pas comme ce dernier, tant de cimes escarpées, enchevêtrées et pleines d'hoyos.

La superficie des Picos de Europa peut être évaluée à près de 750 kilomètres carrés. De l'est à l'ouest, de la Hermida à Covadonga, sa longueur est de 40 kilomètres, et, du sud au nord, de la collada de Valdeón à Arenas, elle est de 20 kilomètres.

III. — Géologie. — Climatologie

GÉOLOGIE. — « Un ensemble de particularités rendent le massif asturien d'une exploration pénible, mais lui donnent un caractère d'une étrange grandeur. Dans ces terrains crétacés, qui élèvent leurs redressements d'une éclatante blancheur au milieu de soulèvements gris ou rouges, formés de schistes ou de conglomérats, se creusent d'immenses entonnoirs. Appelées d'un nom qui correspond au masculin de marmite (*ollo*) (2), et à son équivalent linguistique (*oule*) dans l'idiome pyrénéen français, ces dépressions isolent une crête après l'autre et forment un désert sans végétation, où la vie animale n'est représentée que par de nombreux troupeaux d'isards et quelques papillons. Les eaux des névés et des flaques glaciaires comme

Santander p. 14; castillo de los Urrioles; D. Lorenzo Perez de Valdeón écrit *Urbiellos*, et Madoz, *Uriel*.

(1) Mes collègues du C. A. E. et de Peñalara insistent pour que j'y englobe la sierra de Beza qui atteint 2.044 m.

(2) Nous avons adopté la forme *hoyo* depuis que ces lignes ont été écrites. Voir au *Glossaire*.

les pluies, très fréquentes dans le massif, s'engloutissent au fond de ces entonnoirs, entre les fissures du calcaire, tombant parfois, comme au nord de la Peña Santa, dans un gouffre entr'ouvert, où elles disparaissent sourdement. Elles ressortent plus bas, dans les riches terres à travers lesquelles la roche a déjeté ces tours, terres où les torrents coulent à pleins bords et où les sources ne tarissent pas, au milieu de prés plantureux et d'arbres de toutes essences. Lorsqu'on a quitté le pays de la soif et de la misère, rien n'est doux, bon et charmant comme de retrouver, au pied des murailles, ces eaux jalouses qui ont voyagé souterrainement et jaillissent, fraîches et abondantes, dans un pays embaumé de fleurs.

« Mais elle est aussi bien belle la « mauvaise terre » (*mala tierra*), comme l'appellent les chasseurs de la contrée. Dans ce désert de pierres, alignant le long des oules leurs parois verticales brisées d'éboulis, les crêtes se dressent avec fierté, affectant toutes les formes connues et inconnues, réelles ou fantastiques, cylindres, cônes, pyramides, trapèzes, têtes ou membres d'hommes ou d'animaux, groupes modernes ou antiques, arbres pétrifiés, les mille et une fantaisies d'une statuaire extravagante, que n'effraient ni le surplomb, ni le porte-à-faux, ni le vide, ni le disloqué. Non seulement les arêtes se dentellent en monuments dont l'aspect varie à tous les angles de perspective et dont la couleur change à toutes les heures du jour, mais le cœur de la roche lui-même est un énorme panneau sculpté, une sorte de bas-relief, fait des stries de calcaire et où, sans grands frais d'imagination, l'on peut suivre les figurations les plus étranges. La photographie elle-même conserve la vie de ces rochers et les ciselures qui les tapissent, tant ces lignes sont accentuées et fouillées par le hasard des érosions. »

Les tremblements de terre sont-ils rares ou fréquents aux Picos? Je n'ai pu le savoir, mais je sais qu'on leur attribue, ainsi qu'à des pluies torrentielles qui, en décembre 1916, sont tombées dans le massif d'Andara et ainsi ont dû faire éclater les réservoirs souterrains des eaux infiltrées du calcaire, une sorte de cataclysme, accompagné de chutes de rochers énormes dans la commune de Cillorigo, détruisant des ponts, même sur le Deva, interceptant les communications avec Colio.

Je ne suis pas géologue, je vais donc être simplement *doctus cum amico*. J'ai eu le plaisir de recevoir chez moi et de me trouver aux Picos, puis à Munich avec le Dr Gustav Schulze, dont j'ai parlé. C'est un géologue distingué, qui s'est épris d'une passion pour ces belles montagnes. Avec une obligeance parfaite, ce savant, doublé d'un ascensionniste de tout premier ordre, m'a donné de nombreuses notes, en m'autorisant à les utiliser. Je souhaite que la paix lui permette de publier l'étude qu'il a préparée. Ses recherches géologiques se sont étendues, de 1905 à 1908, du rivage de la mer jusque sur le plateau du León.

Les Pics d'Europe sont essentiellement constitués de couches du système carbonifère inférieur (1), fortement redressées en plis uniclinaux, qui plongent en général vers le nord. Ce calcaire est surtout représenté par du calcaire en roche massive très dure, de couleur très claire, rarement noire, à cristaux de quartz, parfois dolomitisée, recouvert à son tour par des schistes, des grès, des conglomérats et des calcaires foncés. Les dernières couches n'entrent que très accessoirement dans la composition du massif même et occupent là le centre, généralement laminé et souvent étiré, des plis sinclinaux. Le marbre griotte des grandes Pyrénées et des quartzites précambriennes apparaissent au noyau des anticlinaux sous le carbonifère (2).

M. Mengaud, professeur à l'Université de Toulouse, dans ses *Recherches Géologiques dans la Région Cantabrique* (Toulouse, 1820), dit de son côté que le calcaire dinantien constitue les Picos, dont il forme « l'imposante masse..., dur, marmoréen, parfois domilitiqué et minéralisé » (M. Barrois l'appelle quelquefois *calcaire des cañons*) « affleure sur de larges surfaces... est en recouvrement sur des terrains plus récents... et est marin comme celui des Pyrénées. »

(1) Voir plus loin ce qu'en disait, en 1853, notre compatriote, M. de Verneuil, qui, dès 1849, décrirait « le premier nummulite des environs de S. Vicente-de-La-Barquera et de Colombres (Unquera). » *Recherches géologiques...* par Mengaud, p. 209.

(2) Me trouvant avec M. Schulze, à Cavadonga, je me souviens fort bien qu'il me dit ne pas croire que le marbre rouge de la célèbre grotte fut du marbre griotte, bien que M. Barrois ait dit, dans le Bulletin de 1881 de la Société Géologique du Nord, qu'elle était ouverte dans un escarpement de calcaire rouge, marbre griotte, utilisé dans l'industrie et le plus caractéristique des montagnes du nord de l'Espagne.

Ces roches forment les régions désertiques et les cimes escarpées et déchiquetées, qui frappent le touriste. L'homogénéité dans la composition du terrain et le peu de résistance du calcaire carbonifère aux agents atmosphériques dissolvants ont présenté pour l'érosion des conditions assez uniformes, pour que, sur une surface très étendue, elle ne puisse modeler des formes de relief très accentuées.

Au sud du massif, les affleurements calcaires cessent brusquement et le calcaire carbonifère repose en stratifications inversées. La limite septentrionale du massif suit la vallée du Cares, de Panes à Ortiguero (en montant), puis la dépression jusqu'à Cangas-de-Onis. Celle-ci correspond à une longue sinclinale, assez régulière, de grès, schistes et conglomérats. Le Dr Schulze a observé sur la longue sierra de Cuera, qui longe, au nord, la vallée inférieure du Cares, comme je l'ai dit, des hoyos très profonds, ayant jusqu'à 50 mètres de profondeur et souvent plus de 50 mètres de diamètre. Pour Guillermo Schultz sa carte géologique indique que tout le sommet de la sierra de Cuera appartient au crétacé carbonifère, qui s'étend par couches jusqu'à Llanes. Cette vallée du Cares inférieur a été formée, à une époque géologique très ancienne, le long des affleurements de ces couches de grès etc..., qui résistent peu à la destruction atmosphérique. Elle était creusée avant l'époque supracrétacée ; la mer, en y pénétrant, y déposa ses sédiments en stratification transgressive sur les couches redressées et dénudées du système carbonifère.

Le plissement des couches carbonifères des Picos doit être encore plus ancien, probablement hercinien ; l'érosion commença à un temps très reculé, afin de creuser ces *cañones* profonds, qui ont maintenant leur point de départ dans les schistes et les conglomérats de la cordillère. Ces gorges, qui s'enfoncent, en le perforant, à travers le massif calcaire des Pics d'Europe, plus élevé que la cordillère, ont été formées par l'érosion (peut-être le long) de cassures transversales préexistantes. Il est possible que leurs torrents aient pris autrefois leur source dans le massif même, puis en aient envahi la région du sud, la coupant en faisant reculer la ligne de partage des eaux dans cette direction. Le rio Duje ne pourrait-il représenter un état intermédiaire,

le seuil d'Aliva ayant été plus résistant ? (1) La cause de la reséquence de la ligne de partage des eaux s'expliquerait par le fait, bien connu — c'est pour les hautes Pyrénées françaises et les Pyrénées catalano-aragonaises centrales que cela pourrait aussi se dire, — que l'érosion est beaucoup plus intensive sur le versant exposé au septentrion que sur celui exposé au midi, où les précipitations atmosphériques sont presque nulles, alors que le long du Golfe...

D'après Schulze les grands cirques des Picos (vallées en éventail) de la Liébana, du Valdeón, du Sajambre et celui plus petit du Carombo ou Frade (Haut Dobra) ont la même origine géologique (schistes). Dans les Dolomites (actuellement italiennes) il y a des cirques qui ne sont pas toujours le fait du sapelement des assises calcaires et qui proviennent d'un encaissement, dû souvent à un changement progressif de base. Sauf peut-être au Pozo de Andara, je ne crois pas qu'on en trouve aux Picos.

Il serait tentant, comme le proposait Labrousche, de surnommer la région : les Dolomites Espagnoles. Certainement il y a une certaine ressemblance entre les montagnes dolomitiques tyroliennes (dolomies triasiques) et le massif *de cujus* ; mais, comme je l'ai constaté, dans le voyage que je fis, en 1910, à celles-ci un peu dans un but de comparaison, elle est plus apparente que réelle. Aux Picos peu de roches sédimentaires, peu de ces îlots délabrés et aussi, peu de dolomites. Les dolomites, qu'on y rencontre, sont par pochettes et sont plutôt, comme me le disait Schulze, des calcaires dolomités, car ils forment un peu de réaction avec l'acide chlorhydrique.

Il y a des glaciers aux Picos. M. de Prado en avait entrevu un ou deux. Nous, nous en avons constaté plusieurs et je les ai signalés, en 1893, à un savant autrichien, le Dr Penck, que cette question intéressait vivement, m'avait-il dit à Huelva, lors du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique (2). Ils sont dans les Santas, auprès du Pico del Neveron (Pic du Glacier), au nord du Llambrion et au sud du Cerredo. On les

(1) Là M. Mengaud a trouvé une fenêtre tectonique. — Voir ce que j'ai dit plus haut des torrents reséquents.

(2) Il publia à Leipzig, en 1897, dans le *Geogr. Zeitschrift*, une étude intitulée *Die Picos de Europa und de Cantabrische Gebirge*.

verra sur notre carte, sauf celui du Neveron, oublié (1).

J'avais constaté une importante moraine glaciaire entre Comeya et le puerto de Ondon. Ayant écrit à ce sujet à Schulze, voici ce qu'il me répondait d'Unquera, en août 1907 : « C'est en



POZO DE ANDARA

effet une moraine très prononcée que vous avez vue à la vega de Belvin, j'ai passé là l'année dernière. C'est une partie de la moraine latérale de l'ancien glacier du Casaro, échappée à

(1) Un M. Obermaier a publié à Madrid, en 1914, un *Estudio de los Glaciers de los Picos de Europa*. Je regrette de n'avoir pu consulter ce travail, pas plus que l'*Excursion geologica a los Picos de Europa*, publiée par Carballo, en 1911, dans le bulletin de la Société espagnole d'Histoire Naturelle.

l'érosion. Avez-vous vu les moraines superbes de la vega de Llama, près de la route d'Andara ? Elles dérivent latéralement d'un glacier, qui réunissait les glaces du versant nord du massif d'Andara. Il tombait en séracs dans l'Urdon. J'ai trouvé à Unquera des fragments de roches granitiques roulés ; je ne sais d'où ils peuvent venir » (1).

Les Picos de Europa sont riches en minerais et spécialement en calamine (silicate hydraté de zinc) et en blende (zinc). On y rencontre aussi des veines de sulfures de plomb et de pyrites de fer. J'aurai occasion de revenir sur ce sujet en racontant mes excursions aux mines des trois massifs.

CLIMATOLOGIE. — Au point de vue climatologie je n'ai pas fait d'assez sérieuses observations pour donner des aperçus, même approximatifs. Ce que je puis assurer c'est que les très beaux jours sont rares sur la côte cantabrique et sur les montagnes avoisinantes. Non seulement les brouillards, sans oublier les neiges hivernales, mais les pluies intenses y sont fréquents, en toutes saisons. Celles-ci sont plus abondantes, bien qu'il y ait moins d'orages, que dans les Basses et Hautes Pyrénées. La proximité immédiate de la mer, du terrible Golfe de Gascogne, explique ces chutes d'eau. Plus encore que dans nos régions pyrénéennes, où le vent du nord n'amène guère que deux jours de mauvais temps, ce vent est à redouter aux Picos. Il y chasse probablement, alors en y faisant résoudre en pluie, tout ce qui a été amoncelé dans le golfe lors des dépressions, qui arrivent de l'Atlantique. Les vents venant de l'ouest y sont assez fréquents et à redouter aussi.

Le phénomène d'absorption des vapeurs océaniques par les vents chauds d'Aragon et de Catalogne sur la frontière de nos Pyrénées françaises ou sur un espace restreint de leurs sierras espagnoles, se manifeste également ici (2), le plateau

(1) J'en ai trouvé aussi au sud de Potes. On m'a dit qu'il y avait des affleurements granitiques près de la cordillère, vers la Peña Labra. Prado en signale à la Peña Prieta.

(2) Je fus témoin de ce phénomène aux Canaries. Partant de Santa-Cruz de Ténériffe et en remontant le versant orienté vers le Sahara par une chaleur intense et un temps des plus clairs, je fus saisi, en arrivant au passage de la Laguna, qui fait descendre sur Orotava par le versant ouest — donc soumis au régime océanique pur, — par un brouillard épais, qui ne dépassait pas cette petite ligne de faite et cela avec au moins 15° de moins de température à l'ombre.

montueux du León et de la Vieille Castille y jouant le rôle des sierras sousjacentes au *Pirineo* — car, pour le peuple de cette partie de l'Aragon et de la Catalogne, les Pyrénées (*el Pirineo*) cessent aux pics, relativement escarpés, qui, là-bas, forment la crête étroite, parallèle à la frontière (ne pas s'inquiéter des torrents qui la *fendent*) et dépassant 2.300 à 2.500 mètres.

Il pleut assez rarement sur ces hauts plateaux ; la neige n'y séjourne pas. La dessiccation, qui est leur caractéristique, vient plutôt de la rareté de l'eau que de la nature absorbante du sous-sol. — Comme dans les Pyrénées françaises les hauts sommets sont quelques fois découverts, quand la brume égalisée règne à une altitude moyenne, formant ce qu'on nomme : la mer de nuages.

Aux Picos, les nuages se forment dans les bas vallons avec une rapidité des plus grandes. La Liébana n'est que relativement assez bien garantie du mauvais temps par la crête d'Andara, cependant si élevée au dessus de cette grande vallée. Il y a là des assauts terribles de vents, aussi violents que sur les ports ou sur les pointes de la cordillère, spécialement au point où commence la gorge de la Hermida (en amont). Nous en parlerons dans le paragraphe de la deuxième partie consacré à cette importante vallée.

Quant au climat il est sensiblement le même que celui des Basses-Pyrénées et des Provinces basques ; un peu plus humide peut-être.

IV. — Voies d'accès Moyens de Communications

VOIES D'ACCÈS. — Les cartes qui accompagnent cette étude, démontrent combien les Pics d'Europe sont facilement abordables. Il est peu, si non pas, de massif montagneux de la Péninsule (le Guadarrama excepté) qui soit si bien encadré de belles et bonnes routes, horriblement poussiéreuses cependant. Le chemin de fer, à voie étroite, cantabrico-asturien suit le rivage de la mer et longe ainsi le piédestal des Picos. Qu'on parte de Santander ou d'Oviedo, on est rendu en quelques heures au



point désiré, pour entrer dans leur cœur. De France, l'arrivée par la ligne pittoresque Saint-Sébastien, Bilbao, Santander évite l'ennui que nous éprouvions, lors de nos premières excursions, de passer par Burgos et Venta-de-Baños. Oh ! ces demi-nuits à Venta ! (1)

Par trois grandes routes on aborde les Picos de Europa.

1. — La première et la principale est celle qui part d'Unquera, sur le bord de la mer, et monte droit au sud jusqu'au port de Piedras-Luengas (1.365 mèr.), en commençant par suivre le rio Deva et le superbe défilé de la Hermida, le long des escarpements d'Andara (le calcaire carbonifère traverse la gorge) (2). En débouchant dans la Liébana cette *carretera real*, qui date à peine de 60 ans, s'unit tout près de la petite ville de Potes avec la route qui, par la vallée secondaire de Cercedo et le port de S. Glorio au S.-O., mettra en relation le pays de Liébana avec celui du León. Le nom officiel de celle-ci est : Ojedo a Riaño. Elle est faite par l'Etat. En 1921 elle ne dépassait pas Badia, ni sur l'autre versant Llánaves en remontant.

Il est heureux que le tronçon, qui de Potes remontait depuis longtemps le cours du Deva, pendant 7 kilomètres jusqu'à Camaleño, ait été terminé, assez récemment, jusqu'à Espinama (3), dernier village, avec Pido, occidental de la Liébana. Il serait à désirer que cette belle route, qui longe les escarpements méridionaux du massif d'Andara, s'élevât, après avoir dépassé Espinama, par des lacets faciles vers les cols de Remoña (1.825 mèr ; 1.816 mèr.) pour descendre non moins facilement dans le Valdeón. Remontant ensuite au Pan-de-Ruedas (pentes faciles) elle irait s'unir, au Ponton même (1.293 mèr.) à la belle route, dite du Sella.

Ce projet (4), sur lequel je me suis permis d'appeler à plusieurs reprises l'attention des montañeses de la Liébana et

(1) Lors de ma toute première excursion sur la côte cantabrique, en 1881, je quittai la voie ferrée à Zumárraga, près de Saint-Sébastien, et ne la repris que près de Leon. C'est donc en diligence que j'allai à Bilbao, à Santander, à Covadonga, à Oviedo et au col de Pajares.

(2) D'Unquera à Potes, il y a deux services quotidiens d'omnibus automobiles.

(3) Il ne figure pas sur notre carte, achevée, je l'ai dit, en 1914.

(4) Dans les listes des Obras Públicas il est mentionné comme bien d'autres, mais suivi, comme bien d'autres aussi, de *sin estudiar* (non étudié).

celle des Valdeoneses, a été un peu étudié par notre ami, le sénateur, marquis de Villaviciosa, un des plus grands *préconisateurs* des Pics d'Europe. Malheureusement pas de sociétés de mines à intervenir; puis lui fait tort la route ci-dessus du S. Glorio, qui ne semble présenter d'utilité que pour la vallée de Cerrecedo.

Sur la route, dite de Unquera à Cervera-de-Pisuerga, s'embranchent tout à côté du port de Piedras-Luengas, au pied de la Peña Labra, une route terminée seulement en 1909, presque parallèle à celle du Deva. Elle longe les contreforts orientaux de la Peña Sagra et dessert les vallées de Polaciones et de Tudanca; c'est une variante, un peu un hors-d'œuvre dans sa partie supérieure (1). A la Hermita s'embranchent un tronçon qui ne dépasse pas Peñarrubia. J'en parlerai plus loin.

II. — La route, que j'appellerai sousjacente, est celle qui part de Cangas-de-Onis, ou mieux, de Soto, près de Covadonga, passe à Onis, monte au col d'Ortiguero ou Llamargon (355 m.) (un embranchement rejoint, par le nord, celle de la côte : Villaviciosa à Unquera) et descend dans l'*ayuntamiento* (district municipal) de Cabrales. A Arenas elle tombe sur le coude du rio Cares, dont il a été parlé; elle en épouse alors le cours inférieur resserrée entre les sierras de Cuera et de Oceño-Mier. Là encore il est plus que question, comme lors de nos passages, de greffer une route qui, par la gorge extraordinaire du Cares, en remonterait le cours, traverserait le Valdeón pour rejoindre, au Ponton, la suivante; elle est commencée. C'est à la captation de la houille blanche qu'on la devra. Quant à la première, ce n'est guère qu'il y a une vingtaine d'années qu'elle est terminée. En 1908 sa *réception* officielle n'avait pas encore eu lieu. Bien qu'elle ne soit qu'à une quinzaine de kilomètres à vol d'oiseau des Urrieles, et malgré le tronçon de Camarmeña, il est presque aussi pratique, pour atteindre ce massif central, d'y arriver par Potes et Espinama.

(1) C'est sans nul doute près de cette route que José de Pereda, l'excellent écrivain *montañés*, a situé les épisodes vécus de son délicieux roman, *Peñas Arriba*, d'une lecture si attachante, tant en castillan, tout émaillé qu'il soit d'une foule d'expressions *montañeses*, qu'en français, car, traduit par Tollet et Perrin, il a paru sous le titre : *Dans la Montagne* (Librairie Delagrave 1918).

III. — La troisième grande route — que nous avons vu achever également — est bien un peu en dehors des Picos, si on veut, mais elle leur est intimement liée par son passage au milieu des contreforts du massif occidental, par sa traversée du Sajambre et par les débouchés qu'elle donne au Valdeón. Cette route part de Cangas-de-Onis et remonte le cours du Sella, tout le long du défilé merveilleux, décrit plus loin, avant d'atteindre la vallée en éventail du Sajambre et le Ponton, port célèbre sur la cordillère, où j'ai planté ma tente en 1908 (1.293 mè.). De là elle descend sur le León, à Riaño, avec des paysages ravissants, à en juger d'après les photographies que l'on m'a données.

Je ne cite que pour mémoire la petite route qui, partant de Covadonga, ne dépassait pas, il y a 10 ans, le col de Uverdon et qui est maintenant terminée jusqu'au lac Enol, rapprochant ainsi les touristes du pied des Santas.

Un chemin de fer à voie étroite, destiné moins au transport des touristes et des pèlerins à Covadonga qu'à celui, jusqu'à la mer, des minerais de The Asturias Mines, prend sur la ligne asturienne à Arriondas, arrive à Cangas-de-Onis, et, en suivant la route, remonte jusqu'à Covadonga. Quand paraîtront ces pages peut-être aura-t-on réalisé ce désir de bien des Espagnols : un train partant vers 6 heures de Saint-Sébastien et arrivant à Covadonga vers 21 ou 22 heures, sans transbordement à Bilbao et à Santander. — En 1913 un essai fut tenté.

MOYENS DE COMMUNICATIONS. — Quels étaient, non seulement au moyen âge mais jusqu'au milieu du XIX^e siècle par la partie orientale, et jusqu'au XX^e pour l'occidentale, des Picos de Europa, les moyens de communications ?

Ils étaient et sont encore en maints endroits assez différents de ceux que les Français, depuis 50 ans, et les Espagnols depuis beaucoup moins, qui vont dans les Pyrénées d'Aragon et de Catalogne, peuvent observer. Là-bas, par des sentiers très étroits (1), mal tracés parfois, à mi-flanc de montagne la plu-

(1) Dans de certains sentiers, uniques pour mettre un village en communication avec un autre, longeant le précipice d'un côté et la paroi rocheuse de l'autre, le tracé n'a pas plus de 40 centimètres de large, et on y passe à mulet !

part du temps, évitant l'étroitesse du ravin profond et traître, l'Espagnol transite et trafique avec le mulet. En Cantabrie, en Asturies et probablement en Galice, l'indigène, n'usant guère de cette *caballeria* forte et solide (il a cependant des chevaux ; quant à l'âne et rien, c'est à peu près la même chose), utilise la race bovine, l'attelant à de petits charriots, *bâtis* pour supporter heurts et cahotements. Alors il a établi des sentiers plus larges. Je dis *sentiers* car on ne peut vraiment appeler *chemins* des tracés où la loi d'équilibre perd ses droits, celle de la pente, 20 %, parfois, également. Leur nom est *camino de herradura*.

Ces espèces de mauvais chemins ont été tracés un peu au petit bonheur et suivant les besoins agricoles, le long des replis du terrain. Un éboulement en a-t-il emporté un tronçon, on retrace à côté.

Les gorges et les défilés sont évités à tout prix : loi naturelle, loi de sécurité, loi d'utilité, car là il n'y a ni pacage ni bois. C'est certes assez quand on est obligé de les traverser, sur des passerelles de fortune pour passer d'un côté à l'autre, ou d'un vallon dans celui voisin. Les chemins *ad usum populi* sont donc très souvent perpendiculaires aux grands cours d'eau, quand le thalweg de ceux-ci ne passe pas dans une vallée, ou un vallon relativement ouvert.

Les communications entre grandes, comme entre moyennes vallées n'existaient jadis — c'est une *loi absolue* à ne pas oublier, pour comprendre bien des choses, dont des faits historiques — que par les ports les plus ouverts, les plus larges ; donc pas par des défilés, à de très rares exceptions près (1). On voit encore les ruines de tours, gardiennes de ces chemins. Sur celui de Peñarrubia, elles sont, et pour cause, assez rapprochées. En effet les Liébanais — c'est là un exemple typique, — enserrée de tous côtés qu'est leur vallée, se trouvaient dans l'obligation de passer par les ports de Sierro et de S. Glorio et surtout par ceux de Peñarrubia.

Pour atteindre ceux-ci on descendait de Potes à Lebeña sans trop de difficulté. Par les hauteurs de Franco on se dirigeait

(1) Il en est de même pour les anciennes grandes voies de transit dans l'autre partie des Pyrénées, avec l'exemple frappant de l'ancienne route de Saint-Jean-Pied-de-Port à Roncevaux ; et cependant le Valcarlos n'est pas très encaissé.

vers Peñarrubia (Cicera) — le chemin existe encore (1) — on passait aux puertos du collado de la Hoz et on descendait sur Puente-Nansa. Il y avait une voie plus directe et plus ancienne, voie visigothe, dit-on (ne serait-elle pas plutôt romaine ?) : Potes, Bedoya, puerto de Taruey ; elle rejoignait la précédente dans le val de Maron, les contreforts du pic de Usnedo l'empêchant de rejoindre celui de Lamason.

Je ne suis pas disposé à croire que le port de S. Glorio fut très fréquenté au moyen âge. Celui de Sierro, remplacé de nos jours par celui voisin de Piedras-Luengas, d'où on se rendait à Cervera, l'était davantage. Cette *calleja* muletière passait par Vendejo, Caloca, le port de Siero, ou mieux de Sierras Albas (2), Casavegas, Camasobres et le rio Pisuerga. — Or, pendant quatre à cinq mois de l'année, soit à cause de la neige, soit à cause des tempêtes permanentes régnant sur ces puertos ouverts à tous les vents, ces passages sont comme fermés.

Qu'on jette un coup d'œil sur la carte et que l'on examine, par exemple, la position du village de Tresviso : le chemin muletier de l'Urdon n'existait pas (il n'a été créé que pour l'exploitation des mines d'Andara, avant la création de la petite route qui y monte depuis la Hermida), ses habitants ne pouvaient communiquer qu'avec ceux de Beges et de Tielve, et comme en ligne droite. — Autre exemple : on ne pouvait sortir de la Hermida que par les hauteurs de Caldas (ayuntamiento de Peñarrubia) et en rejoignant à Cicera la voie de Potes. — Le chemin de Camarmeña à Cabrales se présentait avec de telles difficultés qu'on transitait plutôt par les puertos d'Oston avec Berodia et avec Gamonedo.

On m'a assuré que depuis le col du Frontal, au nord des sources de l'Ebre, jusqu'à celui de Ventaniella, les communications entre le littoral et les plateaux de Castille et de León au midi de la ligne de faite, par des chemins à demi carrossables (charrettes à bœufs) n'existaient pas au moyen-âge. Si, cependant ! j'ai la conviction que de Llanes à ces plateaux, il y

(1) On le transforme en ce moment en une route carrossable, terminée de la Hermida au dessus de Cicera et sur l'autre côté entre Puente-Nansa et Lombraña.

(2) Prado indique ce col, lui donnant 1.308 mètr. d'altitude, dans sa carte de Palencia de 1856.

eut un bon chemin, chemin antique, abandonné peut-être à la fin du moyen âge, sinon plus tard, en tout cas à l'époque où, se repeuplant de plus en plus (le déboisement des *montes* est aussi un facteur), les régions, dont nous parlons, commençaient à être sillonnées de ces sortes de mauvais petits *caminos* pour chars, longeant les montagnes, unissant entre eux les villages dont je viens de parler.

De Llanes, dont le port avait meilleur mouillage sans doute que de nos jours et en tout cas était assez fréquenté, — Charles Quint ne dédaignait pas d'y débarquer — la voie antique suivait peut-être la route actuelle du rio Bedon (las Cabras). Arrivée au col de Salce ou à celui d'Ortiguero, elle descendait dans le Cabrales, à Arenas. Là, par des zigs-zags admirablement tracés, elle s'élevait sur les premiers contreforts des Picos de Europa, dans la direction méridionale.

Je possède bien des publications et articles de toutes sortes sur les Asturies et la *Montaña* (1) je n'ai jamais ouï parler de cette voie, que j'ose qualifier de *romaine*. M. Bustamante m'a dit, depuis que j'y suis allé, que son souvenir n'en est pas complètement perdu dans la Liébana. En 1906, voulant aller, depuis Arenas, visiter les ports de Corao et d'Era, pour voir ce qu'il y avait un peu par là, je fus tout surpris de suivre une voie large, pavée, établie comme les voies romaines, voie comme je n'en avais jamais encore rencontré en montagne. Elle ne se présentait du reste que par tronçons. Arrivée sur ces puertos, elle se dirigeait vers Tielve et Sotres. Passant au cœur des Picos — il est vrai qu'en ce point elle a perdu son caractère de chaussée (*calzada*, comme on dénomme encore ce chemin) — elle remontait le ruisseau du Duje supérieur, passait à la llomba de Toro, aux puertos d'Aliva et descendait sur Espinama.

Là, il est possible qu'elle bifurquat et qu'un embranchement allât vers l'est (direction de Potes et peut-être de Peñarrubia). En tout cas cette voie montait vers les ports du Valdeón (col sud de Remoña), traversant la cordillère au large *pan* de Trave (passage de la travée ou de la traversière) à une altitude in-

(1) Le versant septentrional des Pyrénées de la Vieille-Castille (autrefois Asturias-de-Santillana) se nomme simplement *la Montaña*; sa population, *los Montañeses*; et ce qui s'y rattache *montañés*. Cette population *cantabre* a infiniment d'affinités avec celle *asturienne*. Voir au *Glossaire*.

férieure à 1.600 mètres et descendait à Portilla-la-Reina et à Riaño. Sur ce parcours, spécialement près de Riaño, M. Bustamante m'assure qu'il existe encore des traces de dallages. J'ai bien suivi cette fin de voie en 1890 et en 1893, mais je ne me souviens de parties pavées que près de Portilla. Elle passait par deux très courts défilés rocheux, d'abord à Igüedri puis à Portilla. Or à Igüedri, (il serait intéressant de rechercher l'étymologie de ce nom), près d'Aliva, il y avait jadis un moyen de fermer ce passage, par une porte entre les rochers (1). Le nom de Portilla-la-Reina (petit portail ou portelle royale ?) semble bien indiquer quelque chose de pareil.

On sait qu'au moyen âge les Ordres religieux étaient chargés de la garde des hospices, des refuges, placés sur les passages fréquentés de la montagne ; le Saint-Bernard toujours, Roncevaux jadis, sont parmi les exemples les plus connus. Des donations de terres, de forêts étaient faites par les rois, les évêques, les seigneurs en faveur de ces hospices. Or le cartulaire de l'abbaye de Santo Toribio, dans la Liébana, nous apprend que les souverains des Asturies et du León avaient donné des terrains aux couvents des Bénédictins de Pembedes et d'Espinama (2). Le cartulaire de celle de Sahagun, près de León, mentionne des concessions similaires, mais pour des points de l'autre versant (sud) de la cordillère. La conclusion est facile à tirer.

En résumé cette sorte de chaussée pavée, ou dallée pour être plus exact, était la seule transitable entre les deux points mentionnés plus haut, bien que la froidure s'y fasse souvent sentir. L'enneigement ne devait la rendre impraticable que pendant quelques semaines.

Il résulte d'un commencement d'enquête, que je fis à ce sujet, que cette voie était au temps jadis suivie par tous les gens du littoral, de Ribadesella à Colombres, et par tous les Asturiens des districts d'Onis, Cabrales et Peñamellera. Cela s'explique aussi par le fait que la haute vallée de l'Eslea (je l'ai constaté en

(1) *Peñas Arriba*, Edition de 1907, p. 264.

(2) La chapelle de Naranco, près d'Espinama et de cette antique voie, ne serait-elle pas celle d'un petit hospice de montagne ? Que penser aussi de celle d'Aliva ?

amont de Riaño ; je suppose qu'il en est de même en aval) est plus fertile que celle du Pisuerga.

On a prétendu que Charles Quint avait suivi cette *calzada*. D. Manuel de Foronda a démontré l'erreur de cette allégation dans son livre *De Llanes a Cavadonga*.

V. — Itinéraires de Savants et de Touristes Bibliographie (1)

Les premiers voyageurs et savants, qui ont visité les Picos de Europa, sont D. Casiano de Prado, ingénieur espagnol des mines, et MM. de Verneuil et de Lorie, géologues français. La relation de l'exploration du premier a paru dans la *Revista Minera*, numéros des 15 février et 4 mars 1860. Le tirage à part est extrêmement rare, son titre est : *Valdeón — Cain — La Canal de Trea — Ascensión á los Picos de Europa. Madrid 1860* (in-4° de 20 pages avec carte) (2). La jeune et excellente société alpiniste madrilène, appelée Peñalara, a eu la bonne idée de reproduire dans son Bulletin de 1916 la publication de Prado avec son portrait. Si ce savant (1797-1866) est le découvreur des Picos, puisqu'il les entrevit en 1845, notons, en bon Français, que, lors de la première ascension qu'il y fit, il était accompagné de deux de nos compatriotes. L'un, Verneuil, ayant étudié la géologie de la sierra de Cuera et du district de Cabrales au pied des Pics d'Europe, fut ainsi appelé à les contempler, peut-être avant Prado, car il donne dans le *Bulletin Géologique de France* (1844-1845) une description de fossiles du terrain paléozoïque dans les Asturies.

A dire vrai même, Prado n'est pas le premier à avoir publié quelque chose sur les Picos de Europa ; l'honneur en revient à ce compagnon d'une de ses explorations géologiques, le dit M. de Verneuil. En effet celui-ci publia, en 1854, donc six ans avant

(1) Ne connaissant ni tous les itinéraires ni toutes les publications, où il est parlé assez longuement des Pics d'Europe, je m'excuse des lacunes qu'on rencontrera dans ce chapitre. On est prié de vouloir bien n'y trouver qu'un aperçu général.

(2) L'exemplaire que me communiqua, en 1892, M. Coello, n'avait pas cette carte. Je n'ai pu la citer aux pages cartographie. Je n'ai de Prado que la copie de ses relevés manuscrits.

Prado, le récit d'un long voyage géologique en Espagne, dans lequel il consacre deux pages aux Picos (1). « Les Pics d'Europe... dit-il, sont entièrement composés de calcaire carbonifère. Cette roche, appelée par les Anglais calcaire de montagne... nulle part en Europe ne s'élève à de pareilles hauteurs et ne forme de montagnes plus accidentées et plus déchirées. Un des exemples les plus remarquables de ces profondes déchirures est celui qu'offre l'emplacement du petit village de Cain... 2000 mètres plus bas que la Peña de Liordes... Ses habitants voient la neige rarement, même en hiver, couvrir le sol de leurs prairies. Un seul sentier, inaccessible même aux chevaux, les met en communication avec le reste du monde... la torre de Salinas est un des pics du groupe qu'on appelle Peña de Liordes. » Il raconte en quelques lignes son ascension à ce pic. Il parle de la torre de Llambrion, des Moñas « de neiges abondantes au 1^{er} août » des pics Espigüete, Cubil-de-Can et ajoute qu'on ne trouve « aucun fossile dans le calcaire des Pics d'Europe, mais près d'Arenas de Cabrales ». Il parle aussi de l'altitude des Picos, auxquels il attribue 2.500 à 2.600 mètres.

Honneur à la France d'avoir, comme pour les Pyrénées aragonaises et catalanes, parlé la première des Pics d'Europe en 1854 et, d'avoir, juste quarante ans plus tard donné sur eux une étude géographique complète. — Mais revenons à D. Casiano de Prado. « Il rappelle, en tête de son travail, que le massif d'Europe est le troisième en hauteur de la péninsule, la Sierra Nevada et les Pyrénées d'Aragon et de Catalogne dépassant seules l'altitude de 2.700 mètres. Il ne discute pas le point de savoir si ce massif appartient ou non au système pyrénéen, et il attribue le nom, dont il a été baptisé, aux navigateurs venant des mers du Nord, à destination des côtes cantabriques. Cette opinion — nous l'avons déjà dit — paraît aussi peu acceptable que celle qui rapporte ce nom aux expéditions américaines.

« M. de Prado aperçut pour la première fois les Pics d'Europe en 1845, du sommet de la Peña Corada, en Castille. Le

(1) *Bulletin Géologique de France*, 1853-54, p. 683. — Nous donnons le nom de Verneuil à une pointe innommée du chaînon de Salinas, et celui de Lorieux à un sommet de la même région.

mauvais temps le fit échouer dans une première tentative en 1851. Deux ans plus tard, il donna rendez-vous à Riaño à deux de ses collègues de la Société Géologique de France, MM. de Verneuil et de Lorière, et prit comme point de départ Portilla-Reina, le plus haut village de la vallée de l'Esla. Le 28 juillet 1853, les explorateurs firent l'ascension de la tour de Salinas, en suivant le chaînon de rattachement du massif central des Picos à la cordillère cantabrique. Ils furent déçus dans leur espoir d'avoir atteint le point culminant du système, et surpris du grand nombre de montagnes élevées qui se dressaient autour de leur station. A la descente, ils firent halte à la bergerie de Remoña et couchèrent à Portilla.

« Le lendemain, M. de Prado et ses compagnons franchirent de nouveau la chaîne cantabrique au Pan de Trave et descendirent dans le Valdeón. Ils traversèrent les villages de Santa Marina et de Prada, où ils passèrent la nuit après avoir visité Cain. L'aubergiste, qui les reçut, leur dit le nom de la montagne gravie la veille et celui de la cime qui passait pour la plus élevée de la chaîne, la tour de Llambrion, « où se forment les premiers nuages aux changements de temps et les premières neiges de l'automne ».

« Le jour suivant, la petite expédition se démembre, M. de Prado passant dans la Liébana et par le Pan de Trave (ou plutôt par le col de Remoña), et ses amis dans le Sajambre par le Pan de Ruedas.

« En 1855, M. de Prado revient à Santa Marina; mais un départ tardif et un baromètre brisé font avorter une unique ascension qui semble avoir été dirigée sur Llambrion.

« Le 6 août 1856, l'explorateur retournait à Cain et visitait la gorge en aval de ce village, qu'il appelle *canal de Trea*. Chassé par le mauvais temps, il battait en retraite sur Riaño, et, de Santa Marina, renouvelait bientôt sa tentative à la tour de Llambrion. Le 11 du même mois, il campait à la bergerie de Liordes et atteignait, après une rude ascension, le sommet de Llambrion, qu'il reconnaissait n'être que le second en altitude du massif. Il rapporta des calculs qui lui permirent de donner la cote du col de las Nieves et de huit pointes, cotes admises jusqu'avant nos excursions, mais inexactes. Il lui fut affirmé qu'une seule cime, le Naranjo-de-Bulnes, était inaccessible, et

il crut pouvoir constater l'existence de glaciers. M. de Prado était accompagné d'un ingénieur sous ses ordres, D. Joaquin

1 2 3 4



Cliché de S. Saub.

MASSIF DU LLAMBRION

Vue prise en montant à la Torre Olavarria

1. TORRE CASIANO DE PRADO, — 2. TORRE DE LLAMBRION, — 3. TIRO TIRSO.
4. TIRO LLAGO.

Boguerin, et de cinq autres personnes qui devaient être des chasseurs du Valdeón. Le manque de vivres l'obligea, le lendemain, à descendre du col de las Nieves, et il ne paraît pas que l'exploration ait eu d'autres suites.

« Prado a le mérite d'avoir donné le premier relevé des principaux sommets des Picos de Europa. Il ne faut pas perdre de vue que ses quatre campagnes n'ont pu aboutir qu'à deux ascensions isolées dans le massif lui-même, celles de la tour de Salinas et de la tour de Llambrion, et on ne saurait être surpris si des observations faites sur un petit nombre de stations et sur un réseau géodésique incomplet et partiellement calculé ne lui ont permis de donner que des résultats imparfaits.

« L'ingénieur espagnol n'a fourni aucun renseignement orographique sur le système, qu'il avait scientifiquement découvert, et il paraît même ignorer complètement l'existence des trois massifs qui se partagent la chaîne. En tous cas ses relevés ne s'appliquent qu'au massif central, auquel appartiennent Llambrion et Salinas, à l'exception de deux crêtes du massif occidental auquel il attribue certaines altitudes qui se trouvent aujourd'hui modifiées d'une manière notable.

« Quant au massif oriental, il n'en est nulle part question dans son mémoire. Ce massif devait avoir cependant, à quelques années de là, d'étranges destinées ; et la fortune qu'allait attirer sur les villages circonvoisins l'exploitation des riches filons de zinc que renferment ses roches à 2.000 mètres de hauteur, devait être la cause que le plus modeste des trois massifs passerait, dans l'opinion commune, pour constituer à lui seul la chaîne d'Europe » (1).

Après Prado, un Anglais, John Ormsby. Dans un article paru, en 1872, dans l'*Alpine Journal*, intitulé *The mountains of Spain*, il parle longuement des Pics d'Europe et je crois, à mon tour, devoir faire connaître ce qu'il en dit. C'est assez curieux.

Il divise les Pyrénées en trois parties : Méditerranée à la vallée de Baztan et à la Bidasoa ; de ce point à la Peña Labra ; de celle-ci à l'Atlantique. La Peña Prieta forme (c'est lui qui parle) un noyau avec des contreforts rayonnant au sud et au nord. Ceux du sud ne sont pas hauts mais de forme escarpée. Espigüete est de forme absolument étonnante, très aigüe. Bien

(1) On m'avait dit que dans le *Bulletin Géologique de France*, de 1860, je trouverais une note de Prado sur la géologie du bassin inférieur du Cares. C'est une erreur. Il n'y a de lui (p. 516) qu'une description de fossiles qu'on rencontre dans la chaîne cantabrique. On pourrait avoir confondu avec le Bulletin de la Société de Géologie du Nord.

que ce pic semble inaccessible, son escalade ne donne que beaucoup de peine, mais on est récompensé par la vue dont on jouit sur les Picos de Europa. Ceux-ci forment un groupe de pics au nord de la chaîne, proprement dite. D'un côté sort le Deva, de l'autre le Cares. De plusieurs côtés une masse calcaire s'élève comme un mur au-dessus des vallées, couronnées par des rangées de pics, comme il n'en avait vu qu'aux Dolomites. [L'auteur discute ensuite les altitudes inscrites sur la carte de Coello, comparées à celles données par son baromètre anéroïde, sans se douter des grandes erreurs de ces instruments, quand elles ne sont pas observées et calculées suivant une méthode scrupuleuse. Il fait une ascension au S.-E. de Potes « sur une belle crête hardie », qu'il ne nomme pas ; peut être la Biorna. Ayant appris que les ingénieurs du gouvernement (*sic*) avaient découvert, après de pénibles recherches, que la tour de Llambrion, était la plus élevée, Ormsby résolut de s'y rendre, accompagné d'Eusebio, de Santa-Marina-de-Valdeón, qui avait fait partie de l'expédition antérieure (1)].

L'intérieur du massif, dit-il, (je continue la traduction en la résumant) fait l'effet de rayons de miel, avec ses labyrinthes de cratères, de bassins séparés par des murs hérissés d'aiguilles. Tant que le sommet du Llambrion est en vue, bien ; mais, après l'escalade d'une ou deux crêtes, il disparaît à la vue du grimpeur. Eusebio ne s'y reconnaît plus, cherche de tous côtés son chemin, se montre rochassier remarquable et inspire de telles terreurs au porteur, que celui-ci déclare crânement ne pas vouloir aller plus loin. Mais Eusebio persévère et finit par crier d'avancer, il a trouvé par où grimper et « après un quart d'heure d'une dure escalade le sommet est atteint. Eusebio s'assoit dessus et soupire ; nous avons gravi un mauvais sommet ! Juste en face de nous était le véritable Simon Pure, seulement à 200 ou 300 mètres, mais séparé de nous par une fissure de quelques 1.500 pieds (*anglais, 450 mètres*) de profondeur. Exactement la même aventure m'était arrivée dans la sierra de Gredos, grâce à deux pics vus sur la même ligne. Ici c'était irrémédiable ; il nous aurait fallu plusieurs heures pour

(1) Si, comme possible, cette expédition est celle de Prado, on connaît ainsi le nom de son guide.

contourner le vide, qui était devant nous, et coucher une nuit dans la montagne. Ç'eut été faire trop d'honneur à une montagne de moins de 9.000. » (Les raisins sont trop verts... master Ormsby ! J'ai tenu à reproduire textuellement le récit de votre ascension, qui eut été plus intéressant si vous n'aviez été si sobre de détails, n'indiquant ni votre point de départ, ni votre voie d'ascension. Avez-vous gravi le Llambrion ? Serait ce le Cerredo que vous traitez avec un tel dédain ? Je ne crois pas, car entre les *torres* de Cerredo et de Llambrion il y a plus de 500 mètres, à vol d'oiseau et rien à contourner.)

Ormsby estime ensuite que la pointe qu'il méprise est de 100 pieds anglais (30 mètres) plus élevée que celle où il est. Il continue son récit en célébrant les beautés de ces pics, qui mériteraient, dit-il, un jour la visite de grimpeurs entreprenants. Il compare la Liébana à des vallées de la Suisse ou du Tirol ; ses gorges, à certains cañons de la Californie ; le défilé de la Hermida à la Via Mala (il en donne un joli dessin pris près de Cillorigo.) — Courte note sur le Cares, sa gorge, sur la Peña Mellera (avec un dessin au trait) ; description de Potes ; lignes écœurées sur les infectes auberges du versant méridional de la cordillère ; puis description de l'intérieur de chez Eusebio, où les petites *créatures* étaient si nombreuses qu'on ne pouvait bouger, sans risquer de marcher sur une d'elles, « Madame Eusebio prenait la victime et arrêtait sa bouche à un endroit connu du bébé. Sans limite d'âge tous les mioches jouissaient également du droit de tirer un rafraîchissement de la fontaine maternelle. » Viennent ensuite des notes sur la faune et la chasse aux Pics d'Europe. L'auteur termine son article par la critique des géographes, qui ont parlé des montagnes situées à l'ouest des Picos : Malte-Brun, Keeth, Johnson, Bruguière, Sommerville etc..., en donnant sur elles une quantité d'indications fausses (1).

(1) Bien que cela nous écarte de la région Picos, je ne puis résister à dire ce qu'ajoute Ormsby, à propos d'un livre de Bory de Saint-Vincent, consacré à l'Espagne, chez qui les auteurs ci-dessus auraient puisé leurs renseignements. « Sous l'autorité de Bory une montagne au N.-O. du León, appelée la *peña* de Peñaranda, de plus de 11.000 pieds (3.300 mètres), a obtenu une place dans la plupart des cartes et des livres sur les montagnes d'Espagne. Il y avait quelque chose de fascinant de trouver dans ce nœud retiré de la péninsule un rival du Nethou. J'y allai bien que les gens du pays aient déclaré en ignorer l'existence. La description était si précise, la position si vraisemblable... que je persistais à

Dans son *Europe Méridionale*, parue en 1875, Elisée Reclus, qui certainement connaissait la publication de Prado et probablement l'article d'Ormsby, consacre deux pages géographiques aux Picos de Europa, accompagnées d'une petite carte aussi bonne qu'elle pouvait l'être pour l'époque (*vide supra*). Peña Vieja est le seul pic qui y soit mentionné et Cerredo, le seul dont l'altitude soit dans le texte. Et dire que sans la lecture que je fis de ces pages l'orographie des Picos serait peut-être encore à faire !

Me rendant à l'invitation que m'avait faite un administrateur des Douanes espagnoles, que j'avais connu, l'année précédente, dans les montagnes de Catalogne, je résolus en mars 1881, d'aller lui rendre visite à Ribadesella, où il était alors employé, J'entrevis des cimes enneigées, visitai Covadonga et, en somme, ne pus recueillir aucun renseignement autre que : « Potes est au pied des deux plus hautes pointes des Pics d'Europe. Il y a des mines presque jusqu'au sommet ; les ascensions n'y sont certainement pas difficiles. » On verra combien c'était inexact.

Je rêvai de gravir ces deux plus hauts sommets. Mais, absorbé par mes petites explorations dans les Pyrénées catalano-aragonaises, neuf ans devaient s'écouler avant la réalisation de notre projet. Je dis *notre*, car, ayant parlé de lui à mon excellent et intrépide ami, Paul Labrousse, demeurant sur des hauteurs au-dessus de Bayonne, voici ce qu'il en dit dans son article *Les Pics d'Europe — Notes Vieilles et Neuves* (1). « Moi aussi je me demandais si parfois, par certaines soirées d'automne prodigieuses de clarté, dans les mirages lointains de la côte cantabrique, on ne voyait pas quelque chose au delà des caps splendidement bleus d'Ogoño, de Machichaco et de Santoña. Brisant la courbe avancée des montagnes biscayennes et castillanes, ces éperons rétifs — dont le dernier figure une île, son rattachement au continent étant inférieur à la ligne d'horizon — semblent dominés, dans l'immense éloignement, par des

croire M. Bory... C'était un mythe complet... tout avait été inventé, montagne, nom, altitude. La position indiquée n'est qu'une croupe de peut-être 3.000 pieds (1.500 mètr.) » Ormsby ajoute que le même auteur a *inventé*, sur les confins de la Galice et du León, une sierra, appelée Peñamellera, avec 9.500 pieds d'altitude soit 2.850 mètres.

(1) Pau, 1906. Tiré à part du *Bulletin Pyrénéen*, 1906.

lignes indécises, qu'on croirait flotter au-dessus d'eux comme des taches de ciel (1). Je ne garantis rien en ceci. Seul l'observateur, avec un télescope puissant, pendant la période où les vents du sud règnent en Labourd, sur la terrasse du phare de Biarritz ou simplement sur un belvédère de l'Atalaya ou de la Côte des Basques, pourrait déterminer si ces images estompées sont des réalités pyrénéennes ou des vapeurs molles, errant aux sommets de sierras plus basses entre Santander ou le bassin supérieur de l'Ebre. — Qu'elles fussent des montagnes ou des nuages, ces fantastiques visions nous séduisirent et l'étude des Pics d'Europe fut décidée. »

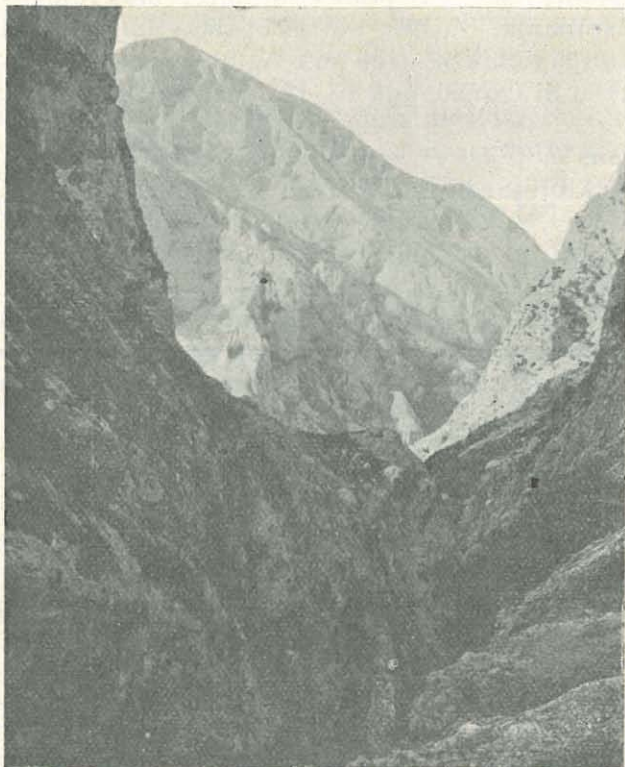
Telle est la genèse de nos excursions ; en voici le détail et les itinéraires.

En 1890 — Labrousche n'ayant pu me rejoindre — muni de renseignements vagues (j'avais en vain espéré me documenter à Madrid) ne concernant qu'Andara, j'arrivai de cette capitale à Santander et, par la diligence d'alors, à la Hermida. Je montai à Andara, gravis la plus haute cime de ce massif (Tabla de Lechugales, 2.445 mètres), descendis à Aliva, gravis la Peña Vieja (2.615 mèr.) (2), que les ingénieurs des mines m'avaient assuré être le point culminant des Picos, où je me vis au contraire à l'entrée d'un massif insoupçonné, d'une importance énorme. — Je ne connaissais pas alors, pas plus du reste que mes amis, les géographes madrilènes, que je venais de consulter, les notes de D. Casiano de Prado. — Je songeai à ascendre la Peña Prieta, dont on m'avait parlé, et allai pour cela à Portilla-la-Reina. Le mauvais temps m'obligea à rentrer en Liébana et je revins à Madrid, d'où je devais aller quelques jours plus tard à la découverte (le mot n'a rien d'exagéré) d'une autre région montagneuse de l'Espagne, les Batuecas, plus mystérieuse encore que les Picos d'Europe.

(1) Une de mes filles, qui habite sur la Côte d'Argent, au nord de Bayonne, a distinctement vu, en juin surtout, lors de certains couchers de soleil, le massif des Picos d'Europe avec ses neiges, dont elle n'est éloignée que de 160 kil. environ. Les montagnes du fond du golfe n'y gênent pas la vue comme de Bayonne.

(2) *Peña*, étant un nom commun, ne doit pas à notre avis lorsqu'il devient nom propre, être incorporé au mot suivant. Cependant, en Espagne, il y a tendance à agir ainsi ; de même qu'on écrit *Peñalara*, *Peñarrubia*, en un mot, on écrit parfois *Peñavieja*, *Peñasanta*. C'est comme si en français on disait : *Piclong*, *Picdumidi*.

En 1891, Labrousche et moi arrivons en Cantabrie par Reinosa : sources de l'Ebre, port du Frontal, S. Vicente-de-la-Barquera, Picayos, Potes, Liordès, échec au Llambrion, que comme Ormsby et Schulze plus tard nous ne pouvons trouver, Valdeón.



Cliché Victory.

CANAL DEL TEJO
(Rio de Bulnes)

De la Peña Bermeja nous n'osons gravir la Peña Santa-de-Castilla, dont la masse imposante nous est révélée. Par le Sella nous allons à Covadonga, pour aborder cette *torre* par le nord ; nous n'atteignons que la Peña Santa-de-Enol. Retour par le Cabrales, Santander et le bateau de Bilbao.

1892. — Arrivée et départ par Aguilar-de-Campóo. Cette fois nous avons un guide de Gavarnie, des guides-chasseurs locaux,

qui nous connaissent, des tentes, des lits de camp. La victoire est complète, nous la détaillons plus loin (Pics Cortes et Santa Ana, les deux Cerredo, Llambrion, Remoña, Gildar, Peña Santa, Espigüete).

En 1893, je revins seul pour compléter mes relevés dans les sierras d'Espinama, Bulnes, Sotres et dans le massif d'Andara. En 1894 mon sixième voyage aux Asturies fut archéologique et je ne dépassai ni Covadonga ni Lebeña. — Voici notre bibliographie.

Excursions dans les Pyrénées cantabriques, par A. de Saint Saud (Club Alpin Section du Sud-Ouest. Bulletin de juillet 1882. Tiré à part).

Aux Pics d'Europe, par Labrousche et de Saint Saud. (*Le Tour du Monde*, 17 et 24 février 1894).

Les Picos de Europa ; étude topographique par de Saint Saud et Labrousche. *Partie cartographique et calculs* par le colonel Prudent (*Annuaire du Club Alpin de 1893*, paru en juin 1894. — Tiré à part 1894).

Les Pics d'Europe ; Conférence, par de Saint Saud (C. A. F. Bulletin de juin 1894 de la section du S.-O. ; tiré à part).

Los Picos de Europa. Cantabria par de Saint Saud (Centre Excursionista de Catalunya, *Buttleti* de 1894).

Pyrénées Asturiennes et Pics d'Europe, par Labrousche et de Saint Saud (*Revue des Pyrénées* VI et VII. — Tiré à part 1895).

Oviedo à Santander, par de Saint Saud (*Annuaire du C. A. F. de 1894*. — Tiré à part 1895).

Pyrénées Cantabro-Asturiennes... Montagnes du nord de l'Espagne par de Saint Saud. (Communication faite au Congrès National de l'Alpinisme de 1900. Clermont 1901).

Les Pics d'Europe. Notes Vieilles et Nouvelles, par P. Labrousche (*Bulletin Pyrénéen* 1905. — Tiré à part 1906).

Pour continuer la bibliographie des Pics d'Europe, je vais indiquer simplement les publications qui, à ma connaissance, les concernent spécialement. Je ne signalerai ni les articles de journaux et de revues, ni, bien entendu, des livres ou des brochures, publiés en Espagne, où il est question d'eux, tels que *De Llanes a Covadonga* par D. Manuel de Foronda (Madrid 1893) ; *Gijón en la Historia* par J. Somoza (Gijón, 1908).

M. Albert Tissandier a publié dans *La Nature*, du 9 novembre 1895, le récit, intitulé *Excursions aux Pics d'Europe*, d'un petit voyage qu'il avait entrepris sur mes indications, accompagné de notre guide Bernat-Salles et d'un autre Gavarnien, P. Pujo. Il visita le massif d'Andara, qu'il aborda par Espinama, fit la première ascension de la Padierna (2.321 mèr.), dans le massif central, descendit dans le Valdeón par Liordes, passa le Sajambre et suivit la gorge du Sella, dont il donne un magnifique dessin. De Covadonga il alla à la mine de Bufarrera, d'où il fit, avec un des ingénieurs, l'ascension d'une pointe facile et indéterminée, dans le massif des peñas Santas, qui pourrait bien être la Torre Blanca, à en juger par le dessin de la Peña Santa, qu'il fit de son sommet.

L'historiographe des Pyrénées, M. Beraldi, a consacré dans *Cent Ans aux Pyrénées* (VI, 1903) quelques pages aux Pics d'Europe. Elles ne concernent que ce que nous en avons écrit. Elles résument et concisent (qu'on excuse ce néologisme) nos premières excursions avec l'humour, les phrases taillées au piolet et les mots piqués à l'alpen-stock, qui caractérisent le style original de cet érudit. En relisant ses premiers et rarissimes volumes, je me disais : « Comme Beraldi entre dans la peau des personnes dont il résume les explorations ou les livres, et de main de maître ! » Labrousche et moi avons éprouvé un certain orgueil à être ainsi *examinés* par lui. M. Beraldi se doutait-il à propos du Naranjo-de-Bulnes, qu'annonçant la conquête de cette cime pour le commencement du xx^e siècle, il prophétisait un événement tout proche ?

C'est qu'entre temps les Picos de Europa commençaient à faire parler d'eux *tras los montes*.

D. Pedro Pidal, marquis de Villaviciosa-de-Asturias, dont je suis si heureux de parler souvent dans ce livre, fut le vainqueur du Naranjo (voir plus loin les détails) les 4 et 5 août 1904. Le récit de son émouvante ascension, a paru dans la *Epoca* du 27 novembre suivant (1). Cet article a été traduit dans le *Bulletin*

(1) La narration a fait l'objet d'un tiré à part, format du journal. La date est exacte. L'*Alpine Journal* de 1906 donne par erreur 20 décembre. Labrousche dans ses *Notes Vieilles*

Pyrénéen de mars 1906, par Fontan de Négrin, qui en fit faire un tiré à part, intitulé : *Les Pics d'Europe. Le Naranjo de Bulnes*. L'intrépide marquis a gravi aussi la Peña Santa-de-Castilla. Sur cette ascension ni Labrousche ni moi n'avons pu avoir de précisions. J'en reparlerai.

Dans le même *Bulletin Pyrénéen* de cette année là (n° 10), notre regretté collègue, Fontan de Négrin, aussi excellent grimpeur que bon écrivain, signait un article intitulé : *Aux Picos de Europa. Asturias*. où il narre son excursion dans le massif avec les vicomtes d'Ussel et de Naurois. (De Covadonga à la Hermida par les Peñas Santas, Cain; les puertos d'Amueza et du Naranjo, tentative à ce pic, Sotres, Tresviso). En ces pages charmantes on sent revivre les heures délicieuses passées au fond des oules mystérieuses, dans le silence impressionnant que ne trouble même pas le murmure de l'eau. Je suis heureux d'avoir été le conseiller de cette excursion.

Cet article fut l'objet d'un tiré à part (Pau. Imprim. Empe-rauger, 1906). Mais le voyage de nos pyrénéistes méritait mieux. Aussi M. Fontan de Négrin a-t-il publié, en 1907, une nouvelle édition de ce *Aux Picos de Europa* (1). C'est en réalité une re-fonte de la première édition et illustré de manière artistique.

Alors parut aux Picos, le Dr Gustav Schulze, dont j'ai parlé. Ce géologue pensait pouvoir, en quelques mois, étudier la structure géologique de ce massif calcaire ; mais il avait compté sans les difficultés inhérentes aux excursions en Espagne. Pendant trois années de suite, de 1906 à 1908, il parcourut et étudia en tous sens les Picos, les sierras qui sont au nord et au sud et la région de Riaño. Il fit plusieurs ascensions dans les trois massifs (2) et n'échoua qu'à la Torre Santa. En 1907 j'eus le

dit que les articles relatant les ascensions du marquis de Villaviciosa sont du 20 septembre 1903 et du 20 décembre 1904. Il paraît surpris du peu de temps employé à l'escalade de la Santa de Castilla. Quoiqu'on en ait dit à Fontan, je demeure persuadé que Labrousche, Pidal et le Cainejo sont les seuls à avoir atteint le vrai sommet de cette torre Santa.

(1) Toulouse-Privat 1907. In 8° carré dont 50 exempl. sur hollandaise ; enrichi de phot. au platine.

(2) Pour 1906 seulement : Peña Santa-de-Enol, août. — Tiro-Tirso et Llambrion, 19 et 20 septembre. — Naranjo, 17 octobre. — Pics de Cerredo (avec Mier, de Bulnes) et de Cabrones, octobre — Les pics de Hierro et de Lechugales et Rasa del Inagotable furent gravés les 29 et 31 juillet 1907.

plaisir de passer plusieurs jours avec lui à Unquera, à la Hermita et à Potes. En 1908 nous ne pûmes nous rejoindre. Suivant mes indications il a fait d'intéressantes observations barométriques, que j'ai calculées suivant la méthode Goulier et intercalées dans les miennes. En 1910, à Munich, nous avons resuivi, contrôlé et complété mutuellement nos notes.

Le récit des escalades périlleuses de M. Schulze au Naranjo et au Tiro Tirso ont paru dans le tome XIV du *Jaresbericht des Akademischen Alpenvereins* (München, 1905-6, p. 81-3), car il est un des membres fondateurs de ce célèbre club de rochassiers-grimpeurs. Mes filles ont fait la traduction de cet article, écrit sans phraséologie, dans le *Bulletin Pyrénéen* de septembre 1907, sous le titre de *Première Ascension du Tiro-Tirso et Deuxième Ascension du Naranjo de Bulnes*. Je résumerai, à leur place, ces deux tours de force exécutés sans guide.

Une Anglaise, M^{me} Grande, née Constance Barnicoat, est allée plusieurs fois aux Picos. Sans avoir fait de grandes ascensions elle a publié dans le *Morning Leader* de Londres (octobre 1908) un article intitulé : *In the Asturias* ; puis un autre : *In Spanish Mountains. A Visit to Asturias*, paru dans le numéro d'avril 1909 de la *Christchurch Press* de la Nouvelle-Zélande.

Quelques publications espagnoles. — Dans la collection *España. Sus monumentos Su Naturaleza*, au volume *Santander*, par Amador de los Rios, il y a des notes intéressantes sur la Liébana et le massif d'Andara ; mais au volume *Asturias y León*, par Quadrado, il n'y a pour ainsi dire rien sur les deux autres massifs. On peut consulter : *Recuerdos de Liébana*, par Llorente ; la *Guia del Viajero en Asturias*, par Canella et Belmont (Gijón 1899) ; *Asturias. Su Historia... Bellezas*, par les mêmes (Gijón, 1905, in 4°) ; *De Cantabria* (Santander, 1890) ; le livre de Foronda, cité plus haut ; *Turismo Asturias*, par Antonio Nava Valdes (Luarca, 1914) ; de la page 73 à la page 100 il n'est question que des Picos et de leurs abords ; j'ai été surpris d'y trouver reproduites de mes photographies, sans autorisation ; *Santander, su provincia, guia práctica del Turista*, par Frenedo de la Calzada (Libreria moderna, Santander 1921) ; 20 pages

seulement sur les Picos, dans cet excellent guide. Dès 1864 A. Maestre avait publié en espagnol une description physique de la province de Santander. — *Liébana y los Picos de Europa*, sans nom d'auteur, édité en 1913 à Santander, par la Voz-de-la-Liébana ; importante publication illustrée. — Au point de vue minier nombreuses sont les brochures parues. Je n'en citerai que deux : *Apuntes... Calamina y Blenda... Picos de Europa... Sociedad La Providencia* (Madrid 1879) ; *Memoria acerca... minas de Peña Vieja... Picos de Europa* (Bilbao, 1903, in 4° ill.) — Pour les chasses d'Alphonse XII : *Las Cacerias Reales del Rey Don Alfonso XII á los Picos de Europa*, par Llorente (Madrid, 1882).

Autres publications. — Edgard Wigram, dans sa *Northern Spain* (London A. Black. 1906), consacre plusieurs pages aux Picos, au rio Urdon, avec de fort jolies, mais par trop fantaisistes, aquarelles. On m'a signalé, comme publié chez les mêmes éditeurs, en 1897, *In Northern Spain* par Hans Gadow, mais je ne connais pas ce volume ; pas plus que *Das unbekanntes Spanien* par Hielscher (Berlin, 1821), où quelques belles gravures accompagnent trois pages consacrées aux Picos. — La question du Pic de Tres Aguas a fait l'objet de trois petits articles : de M. G. Herment, de Labrousche, de moi-même. Il en sera parlé plus loin, dans le paragraphe consacré à ce nœud géographique.

Et maintenant arrivons à la pièce de résistance. Le Club Alpin Espagnol, dont je suis fier d'être membre d'honneur, a publié, en 1918, une étude magistrale intitulée *Picos de Europa*, due aux talents variés du marquis de Villaviciosa et de D. Jose F. Zabala, qui sont de ses membres les plus distingués. Dans ces 120 pages in 4°, traitées et présentées de main de maître par ces amoureux des Asturies, illustrées de façon remarquable, enrichies d'une petite carte en *bosquejo* et d'une des Picos eux-mêmes, à l'échelle approximative du 50.000^e (1) (je suis par trop honoré que ma carte de 1894 leur ait servi et de me voir si souvent et si aimablement cité dans le livre, où mon

(1) Quelques erreurs d'altitude surtout autour du Cerredo. Du reste cette carte est en réalité une amplification de ma première, mais avec un figuré du terrain fantaisiste ; ainsi les escarpements à l'ouest de Cain ne sont pas marqués. J'ai signalé la grave erreur concernant les peñas Santas.

portrait figure), dans ces 120 pages, dis-je, les articles les plus variés, les plus intéressants se succèdent, à la grande joie du lecteur, qu'il soit modeste touriste ou rochassier, historien ou simple amateur de paysages vécus et bien présentés. Les citer tous, je ne le puis ; mais je dois mentionner : *Ayer y Hoy* (Hier et Aujourd'hui) ; *Los Precursores* (les Précurseurs) ; *Glosario* (Glossaire) ; *Rios y Gargantas* (Torrents et Gorges) ; *Naranjo de Bulnes* ; *Peña Santa* ; notes sur les massifs et index des villages, sommets et ports (1) ; les chasses du roi actuel ; les ascensions sensationnelles. Pour compléter mon livre, je me suis parfois servi de celui de mes collègues. Je les remercie de m'y avoir autorisé et je les félicite tout ce qu'il y a de plus chaleureusement pour leur œuvre, monument digne des Picos de Europa.

J'ai mentionné huit Français, qui ont pénétré dans le massif des Pics d'Europe avant 1907 avec l'intention de le connaître et de l'étudier. Nous dépasserons la douzaine en y ajoutant MM. de Curel, Samazeuilh, de Montaigu, Maxwel, Herment, etc...

MM. de Curel y sont venus en chasseurs. François, l'académicien, l'auteur dramatique bien connu, avait, dès 1877, traqué les rebecos entre Cain, où il campa, et Covadonga. Son frère Albert, le grand chasseur pyrénéen, y chassa en 1889 avec le comte de Montaigu. Vers 1900, il y revint avec sa femme, ma cousine. De mes guides d'Espinama, que je lui avais indiqués, plusieurs lui servirent de rabatteurs (2).

Il y a bien un M. Prus, dont m'a parlé M. Prudent, qui serait venu, vers 1875, dans la Liébana, mais je ne sais rien de lui. Il me semble qu'il était attaché à la grande librairie géographique Hachette.

Au point de vue simplement touristique, je n'ai garde d'oublier de mentionner le voyage en automobile qu'exécuta, en septembre 1910, mon feu collègue bordelais du Club Alpin, M. Fernand Samazeuilh, à qui je donnai force tuyaux, comme on

(1) Il manque un peu de distinction dans la provenance et la valeur scientifique des altitudes données.

(2) Le vicomte Albert de Curel peut s'appeler un précurseur. N'a-t-il pas fait des ascensions remarquables, avec campements et chasses, dans la sierra de Gredos vers 1890 ? Malheureusement il n'a rien écrit ; ses exploits de grimpeur et de chasseur resteront hélas ! inconnus.

dit ; et cela pour attirer l'attention des amateurs de pittoresque et d'inédit. Ils devront aborder, sans trop de craintes, en auto les routes espagnoles, avec leur poussière, leurs fondrières, leurs *ventas* (petites auberges) et beaucoup... d'imprévis. Mais aussi pour compenser : de bons petits hôtels dans les petites villes, des sites variés et remarquables, des braves gens partout. M. Samazeuilh quitta la route de la côte, près de S. Vicente-de-la-Barquera, remonta celle du Nansa, longeant les escarpements orientaux de la Sagra, arriva au col de Piedras-Luengas, redescendit à Potes, à la Hermida, remonta le Cares, visita Covadonga puis visita le défilé du Sella, revint sur ses pas, alla à Oviedo etc...

MM. Herment accomplirent en bicyclette, en 1912, un voyage à peu près semblable, dont ils revinrent enthousiasmés. Je parle d'eux plus loin à propos du Pic de Tres Agüas ou de los Asnos.

VI. — Population. — Langage. — Glossaire

POPULATION. — « Le caractère sauvage et féroce des peuples astures et cantabres tient... aussi de la position du pays fort éloigné du reste de l'Ibérie... Ils deviennent plus indociles à proportion de la nature montueuse, qu'ils habitent. (1) » Ainsi parlait Strabon avec vérité, sauf que, si la rudesse existe encore, la férocité a cessé.

Comme mon étude n'est pas, en réalité, une monographie complète, il est des questions que je n'aborde pas et d'autres que je ne ferai qu'effleurer. Ce n'est pas en cent et quelques jours, passés aux Pics d'Europe, dont une partie au milieu des rochers, que j'aurais pu faire une étude sérieuse sur la population, qui les habite. Elle est d'origine celtique, comme sa voisine de Galice du reste, sans rapport avec la race euskarienne. On y retrouve un peu le type auvergnat et le caractère rude du montagnard, qui frappa Strabon.

Dans le Valdeón et le Sajambre la femme a un type très accentué, avec une tête, qui mériterait d'être mesurée : arca-

(1) Edition impériale, An XIII ; III, p. 451.

des sourcillères avancées, pommettes des joues saillantes, front bombé, nez droit. Elles portent « assez beau ».

En général chez le peuple la taille n'est pas très élevée ; elle est souvent trapue. Son caractère se résume en deux mots : braves gens. Ils sont francs, honnêtes, religieux, obligeants,



Cliché S. Saud

FEMMES DE CAIN (VALDÉON)

profondément bons et accueillants. Je n'ai jamais eu qu'à me louer de mes rapports avec eux, à quelque classe qu'ils appartenissent.

Nous n'avons pas entendu parler, dans nos excursions, d'une sorte de race maudite (à conférer avec nos *Cagots* des Pyrénées) qu'on rencontre (ou rencontrait) aux Pics d'Europe et à laquelle MM. de Villaviciosa et Zabala consacrent deux pages curieuses dans leur livre précité, ainsi qu'Aramburu dans sa *Monografía de Asturias* (où il ne souffle mot des Picos !). Il serait intéressant de savoir si ces *vaqueros* (ou *vaqueiros* en galicien et en bable), comme on les appelle, demeurent toujours dans les vallons si sauvages et encaissés, qui sont immédiatement au midi et au nord de la cordillère cantabrique, ne connaissant,

dit Quadrado, ni pain, ni vin, ni huile, n'ayant comme langage que des cris inarticulés (1). Je crains en cela un tableau forcé, une légende comme pour les Batuecas.

Bien qu'on parle de leur migration périodique, il ne s'agit point de bergers de ces troupeaux de mérinos qu'on rencontre aux Picos, dont je dois dire deux mots, tant est curieuse la loi médiévale qui régit la *Mesta*.

A la fin du xiv^e siècle fut importée en Espagne, d'Angleterre selon Hernanz de Vargas, de Barbarie plus vraisemblablement suivant d'autres auteurs, la race des moutons mérinos. Fiers de ces troupeaux les rois d'Espagne ont accordé à leurs propriétaires (Couronne, clergé, particuliers) de grands privilèges, toujours en vigueur. Ils forment une association puissante appelée *La Mesta*. Ces troupeaux transhumants passent l'hiver en Estramadura et l'été montent dans la Galice, les Asturies, la Montaña, où ils trouvent d'excellents pâturages estivaux. Pour ces trajets ces troupeaux ont des itinéraires absolument déterminés, dont ils ne peuvent s'écarter sous aucun prétexte ; les espèces de routes spéciales, qu'ils suivent, sont jalonnées d'abris ou sortes de parcs spéciaux et à eux réservés. Leurs bergers sont assez *brutos* (sauvages) — on le serait à moins ; — ils sont régis par un code particulier et les difficultés qu'eux et leurs troupeaux peuvent avoir entre eux sont jugés par des juges spéciaux, désignés par la *Mesta*. Leur costume est souvent composé d'un justaucorps en peau de *gamuza*, d'un gilet rouge ou bleu, lié sur le côté, et de jambières (cuissards) en peau de mouton, protégeant l'intérieur des jambes.

Le montagnard cantabre et asturien a eu ma confiance. Comme pour mes études orographiques en Aragon et en Catalogne, je me suis attaché à faire, aussi consciencieusement que possible, l'enquête des noms de lieux. Un topographe doit d'abord être un honnête homme, a dit notre maître en topographie, Henri Vallot ; or ces enquêtes sont de son ressort. Interrogeant le plus de personnes possibles, écoutant leur discussion lors de désaccords, souvent plus apparents que réels,

(1) « Grupos de pajizas cabañas, figuras palidas... con inarticulados gritos por lenguaje, parecidos a los osos... pobrissimos hogares donde son objeto de lujo pan, vino, aceite » (*Picos de Europa*, p. 24, en citation).

contrôlant les dires auprès des gens instruits s'intéressant à la question toponymie, mais ayant grande confiance, je le répète, dans les indications données par des chasseurs comme des bergers, j'ai fait la critique du tout du mieux que j'ai pu, et... mon œuvre est loin d'être parfaite. Le patois *montañes* et le langage asturien, appelés *bable* (voir au glossaire) m'étaient comme inconnus, aussi la question des noms de lieux a-t-elle été pour moi assez délicate à traiter. J'en donne la raison et, si sans m'étendre sur ce sujet, j'ajoute quelques explications, c'est pour servir à ceux qui viendront aux Pics d'Europe, surtout s'ils sont Français.

LANGAGE. — En *montañes* (1) *aa* devient *ea* : *freata* pour *fragata* (frégate) ; *o* dissimilé par *o* devient *i* : *bichorno* pour *bochorno* ; *e* dissimilé par *e* devient *a* : *asperar* pour *esperar* (attendre). Il y a d'autres dissimilations : *robeca* et même *robezo* pour *rebeco* (isard). Quand une voyelle est tonique c'est l'atone qui est dissimilée. Une voyelle très fermée est remplacée par une autre nécessitant moins d'effort ; pour cette raison l'*o* sonore se change en *u* (pron. *ou*) très doux. Les terminaisons en *ado* deviennent *ao*. Du reste ceci semble une règle de tous les parlars populaires espagnols. J'ai même entendu *ade* se transformer en *ae*, dans le corps des mots : *maera* pour *madera* (bois de charpente). J'ai cru devoir quelquefois conserver dans l'écriture la forme *ado*, bien que la prononciation fut *ao*, à cause de l'étymologie possible.

Le *bable* asturien se rapprocherait, dit-on, du galicien (surtout dans l'ouest de la province d'Oviedo), qui est au portugais ce que le flamand *parlé* est au hollandais. La prononciation française du *ch* existe ; elle est figurée en écriture généralement par *x*, à l'instar du catalan : *Requexon* se prononce *réquéchon*. La syllabe *on* se prononce souvent comme en français ou comme en galicien et en portugais, et non *one*, comme en castillan.

C'est dans les aspirations qu'il y a le plus de dissemblance avec le castillan. L'*h*, dans les mots asturiens, est une aspiration

(1) J'ai pris quelques unes de ces remarques *de auditu* au Congrès des Sociétés savantes de la Sorbonne, en 1908, lors de la communication d'un érudit, dont je n'ai pas connu le nom. On peut consulter le livre *Asturias* par Quadrado (loc. cit.) p. 51 et suiv.

douce, comme une *jota* castillane très modérée, comme le *g* du flamand, et que je ne saurais mieux comparer qu'à l'aspiration spéciale du patois saintongeais et du midi des Deux-Sèvres, dans les mots où il y a *ge*, *gi*, *ch*. Il se produit aussi des modifications en sens inverse ; ainsi dans la région du rio Nansa *h* devient *j* : *hermoso* se prononce *fermossou* (le *j* comme une *jota* pas trop forte), ailleurs il se change en *f* à l'inverse du gascon : *fierro* pour *hierro* (fer). Il est vrai qu'ici la graphie latine reprend le dessus ; dans l'ancien castillan du reste on disait *fierro*, *facer*, au lieu de *hierro*, *hacer* (faire).

Je le répète, j'ai été souvent assez embarrassé pour la transcription de certains noms, embarras partagé quelquefois par les Espagnols instruits, que je ne me faisais faute d'interroger. On m'a conseillé d'employer l'*h* plutôt que le *j* (ou le *g* devant *e* et *i*), pour éviter la tendance à prononcer trop gutturalement, comme une *jota* castillane (le *ch* allemand). Ainsi quand je transcrivis *hoyo* en bable, je mets *hou* plutôt que *jou* ou *joo* (voir ce mot au glossaire ci-après). Au commencement de quelques mots, suivant certaines gens ou dans certains districts, l'*r* a un son un peu aspiré ou bien un son très doux. Il n'a pas celui du double ou triple *r*, roulé, accentué comme un roulement de tambour, au commencement d'un mot castillan. M. Menendez en particulier m'a conseillé de conserver cet *r* initial ; alors *Rasa* se prononcera comme en français *Rassa*, et *Ruana* en aspirant doucement.

Quant aux élisions, quant aux *o* changés en *u* (pron. *ou* en français) c'est extrêmement fréquent : *campo raso* deviendra *camprasu* ; *cueva orcil* deviendra *covarcil*. Comme en aragonais le *b* devant la diphthongue *ue* devient parfois *g* : *güeno* et *güenu* pour *bueno*. L'y remplace aussi le double *l* (*ll*) (1) : *donceya* pour *doncella* (dame). Pour cette raison nous écrirons *comeya*, comme on prononce à Covadonga le nom de cette vega. Il y aurait à parler de mutations de lettres bien plus importantes, telles que *ponga* pour *punta* (pointe) (2). Dans le glossaire qui suit on verra quelques indications plus spéciales.

(1) Que de Français prononcent mal les lettres mouillées ! (ils diraient *mouyées* comme ils disent *fye* pour *fille*) C'est ce que fait l'Asturien.

(2) *Llanes a Covadonga*, p. 148.

Les aborigènes cantabres et astures ont été très simplistes pour baptiser leurs montagnes. Très souvent, aux Picos, les appellations sont parlantes : tour blanche — pic du fer — poste de Tirse ou de Jacques — tour vermeille — pène sainte, sacrée — l'orange — hauteur brune — mamelon des vautours — mur du midi (sieste) des vaches, etc...

GLOSSAIRE. — Il m'a paru des plus utiles de donner un glossaire orographique et populaire de certains mots employés aux Picos de Europa, usités si l'on aime mieux, tant pour faciliter la lecture de notre travail que pour permettre aux Français, touristes comme savants, qui, nous l'espérons, viendront visiter ces curieuses montagnes, de comprendre et d'interpréter ce qu'on leur dira, et ce qu'ils verront. — J'ai utilisé la nomenclature rédigée par Labrousche dans notre première étude et aussi l'excellent glossaire, inséré dans le livre espagnol *Picos de Europa*.

ALTO. — Eminence et souvent, sommet très accentué. — En gascon *haut* (prononcer : *aout*) mais simple adjectif, épithète jamais prise substantivement.

BABLE. — Patois, spécialement parlé en Asturies, qui remonterait, suivant certains auteurs, aux IX^e et X^e siècles et serait formé par le latin vulgaire (1).

BOQUEJON. — Col étroit ; *brèche* en français ; *brecha* en aragonais. Etymologie *boca* (bouche).

BOVIAS. — Mot bable ; endroit où se mettent les vaches. Etym. *bovis* latin. Si on n'y met que des veaux cela se nomme *becerreras*. — Ces mots s'emploient aussi au singulier.

BRAÑA. — Même sens que *vega* (voir ce mot). Signifie aussi petite bergerie (la *majada* du castillan ; la *chosa* de l'aragonais ; la *cabana* du catalan). — *Brañaseca* dans le massif occidental.

CADO. — Terrier, en patois aragonais et qu'on trouve cependant en Asturies : *Pico de Cado-Blanco*.

CAÑADA. — Gorge étroite avec sentier pour les troupeaux. — *Cañada de Guardales* (rio Cares).

CANAL. — En castillan, en catalan, en bable, en gascon ce mot

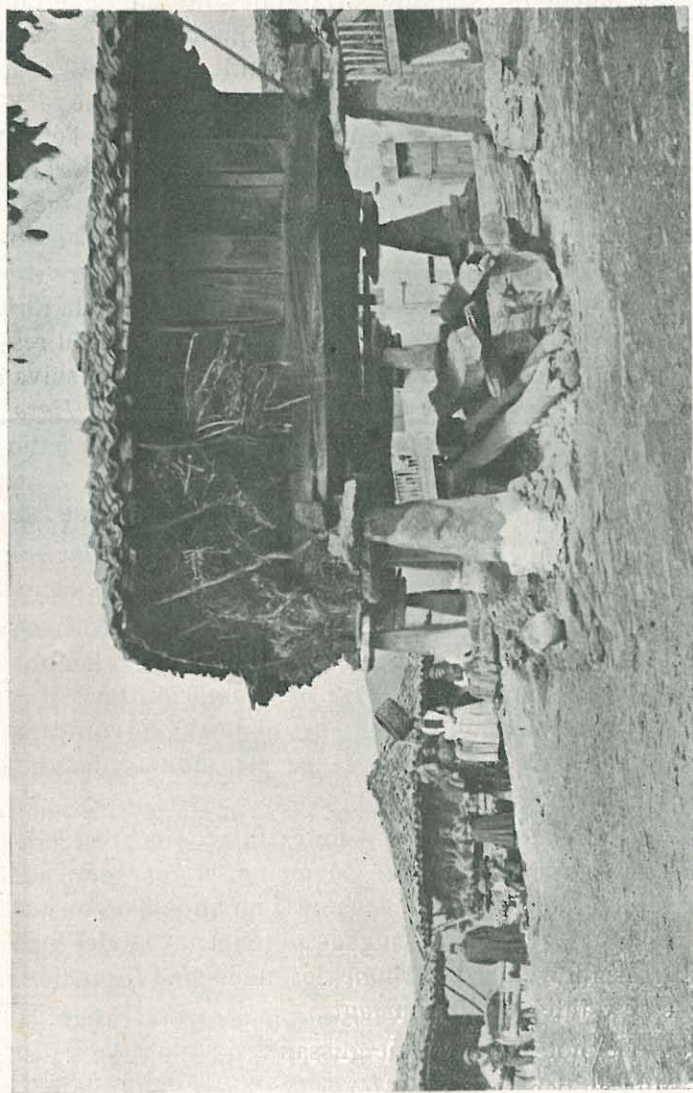
(1) Le Prince Lucien Bonaparte a traduit en bable l'Évangile de saint Luc.

- est féminin. (Sur le versant français il y a aussi *canau* — l'u à peine prononcé *ou*, doucement) Ce sont ou des vallons étroits ou des couloirs assez redressés. — *Canal de S. Carlos* (Andara). — *Canal del Vidrio* (Urrieles). — *La Canalona* (id.) ; la grande canal ; en italien il y a *canalone*.
- CANTO. CANTA. CANTU. — Hauteur ; même sens à peu près qu'*alto*. Le féminin est très bable. — *Cantalaguarda* (route du Nansa).
- CASETÓN. — Maison. On désigne sous ce masculin augmentatif de *caseta*, diminutif de *casa*, les maisons des mines aux Picos.
- CEMBA. — Neige. *Cembaviella* (ou mieux *vieya*), vieille neige en bable. — *Nevero de Cemba Vieya*, au dessus de Cain.
- CHOSA. — Voir *Vernales, Braña*.
- COLLADO. COLLADA. — En catalan *coll*, en français *col*. Ces quatre mots, très connus et usités dans toutes les Pyrénées, signifient : Brèches, passages plus ou moins élevés.
- COTA. COTERA. COTERUCO. — Voir le mot *cueto*. — *Coteras Rojas. Coteruco de la Bovia* (Andara).
- CUEÑA. CUEÑO. — En bon bable : *coaña*. Col, passage et aussi terrain pierreux. Etymologie : *cuña*, coin. — *Cueña de Gústellagar*, massif occidental.
- CUETO et par contraction CUE. — COTERA, COTERUCA, COTA et COR comme en bigourdan. Hauteur, passage dans une hauteur. M. A. Meillon (1) donne absolument le même sens qu'en asturien. Le pic *Cotalba*, dans le massif occidental, est en effet une pointe extrêmement blanche. Il y a *Cuetomoro* (mamelon brun) dans l'oriental ; ce qui est très exact puisqu'il est schisteux. M. Zabala définit *cotera* par : *risco de cumbre roma*.
- HORCA. HORCADA et le diminutif HORCADINA. — En Aragon et en Catalogne *forca* (traduction littérale française : *fourche*). En langue romane *hourque* et le plus souvent *hourquette* (2)
- HORREO. — Sorte de grenier élevé sur piliers isolés pour se défendre des rats et de l'humidité. *Quadrado*, dans son livre

(1) *Esquisse toponymique de la Vallée de Caunterets* ; Caunterets, 1908. Ouvrage de valeur. à consulter pour le versant septentrional des Pyrénées, du pays basque à la Haute-Garonne. Du même auteur : *Glossaire... Caunterets... Hautes Pyrénées* (Caunterets 1911).

(2) Nous préférons cette orthographe, qui indique bien un diminutif, à celle de *hourquète* employée par de nos confrères en félibrige.

sur les Asturies, orthographe *orrio*, mot plus éloigné du latin *horreum*. On écrit parfois *orro* et *orrio* en bable, mais *horreo* est aussi castillan.



UN HORREO ASTURIEN



Cliché de Fayolle.

Hoyo. — Dans notre brochure : *Les Picos de Europa*, Labrousse, très ferré sur les questions linguistiques pyrénéennes, écrivait : « Ollo, oule. Dans les Pyrénées françaises le mot *oule* (du

latin *olla*, marmite — le mot *olla* est également castillan) est moins répandu que son diminutif *oulette*. Les oules sont des entonnoirs clos, fréquents dans le calcaire. Aux Pics d'Europe, surtout dans le massif central, elles ont une importance très grande et toute cette région, n'est qu'une suite de petites vallées fermées, dites *ollos*, et isolées par les plus âpres crêtes. Des géographes madrilénes préféreraient *hoyo*, celle *ollo* (la prononciation est presque identique) est conforme à l'étymologie et usitée par les ingénieurs de la Cantabrie. » -- Je suis revenu de la forme *ollo*; j'ai été d'autant plus engagé par d'érudits Asturiens à écrire *hoyo*, que ce mot est castillan et veut dire *fosse, cavité*.

En bable c'est *hou, joo, jou, joyu*. J'ai conservé la forme asturienne, comme les auteurs de Picos de Europa du reste, quand elle est unie, sans trait d'union, avec le mot suivant. Si j'orthographie *Housantu* on saura que c'est pour *Hoyo — Santo*. J'ai essayé plus haut d'expliquer ces transformations d'*h*, de *j*.

HURACADO; JURACAO et FURACAO en bon bable. — Percé de trous.

INVERNALES. — En bable c'est *inviernales* (racine : *invierno*, hiver). Ecuries d'hiver, où les animaux restent toute l'année.

LLAMBRIA; LLAMBRIALINA (diminutif). LLAMBRION. — Roches ou dalles très lisses et très inclinées (étymologie : lambruse, panneau en celtique ?) — *Torre de Llambrión* (massif central) — Nous remercions les auteurs ci-dessus d'avoir rectifié l'étymologie fautive du nom de ce pic, donnée dans notre première étude.

LLOMBA; en bon bable LIUMBU. — En castillan *lomba* et mieux *loma* (usité aussi en Aragon). Mamelon et, par dérivation, passage non pierreux d'une vega ou d'un hoyo dans un autre. Pas d'équivalent dans le langage pyrénéen, M. Meillon (*ut supra*) faisant venir de *homme* les noms de *l'Hom* des environs de Cauterets. Et pourtant...

LLUCIA. — Ce mot bable signifie glissant.

MIDIO. MIDI en bable. — *El midio de las bovias* : endroit exposé au nord où, dans les montagnes, les vaches se mettent à l'abri, à midi.

MONTAÑA. MONTAÑES. — En Cantabrie, c'est la région du versant

septentrional de la cordillère pyrénéenne, descendant sur Santander et la côte, de l'ouest de cette ville aux Asturies. *Montañés*, au pluriel *montañeses*, désigne son habitant et sert d'adjectif à *montaña*. *Santanderino* désigne plus spécialement l'habitant de cette ville et de la région plate qui l'entoure.

MONTES. — On se tromperait si on traduisait littéralement par *monts* en français. *Montes* ce sont les hauts pâturages en montagnes ; pour l'Espagne c'est un peu notre *alpe*. C'est également un peu la petite forêt, pour toute contrée montagnarde ; aussi *ingeniero-de-montes* correspond-il, en Espagne, à notre conservateur des Eaux et Forêts.

NEVERO. NEVERON. — Le mot correspond à *névé* français (du latin *nivis*, neige), mais pas absolument comme sens. Aux Picos il désigne plutôt de petits glaciers.

OLLO. — Voir *hoyo*.

PAN. — On trouve aussi ce mot, mais très rarement, dans le dialecte pyrénéen gascon. Aux Picos il détermine un col assez ouvert : *Pan de Trave*, *Pan de Ruedas* (Valdeón). — Comme dans la langue espagnole, il y a tendance — je l'ai dit — à unifier l'orthographe des noms composés, on écrit : *Pándetrave*, *Pánderuedas*, d'où la totologie : col de Pándetrave. Nous avons conservé l'orthographe rationnelle.

PEÑA. — En gasco-pyrénéen *pène* (Pènenère, Pènetailade). M. Meillon préfère l'ancienne forme française *pena* (du celtique *pen*, hauteur). Peña est très castillan et désigne une cime rocheuse assez aigüe (*Peñuco* est un diminutif populaire) (1) — *Peña Vieja* (massif central). — Voir au I de la première partie p. 8.

PICO. — Pic. Inutile d'expliquer. On féminise quelquefois : *pica* (*Pica de Ten*, au Sajambre). Dans nos Pyrénées, on féminise aussi (*la Pique-Longue* du Vignemale).

PORRA. PORRO. — Porra en castillan signifie *massue*. En bable le sens est plus précis : élévation arrondie ; extrémité d'une crête ardue en forme de tête. — *La Porra de Enol* a en effet une forme trapue. On dit aussi *puerro*.

(1) Les diminutifs en *uco*, *uca* sont très montañeses et bable.

PORTILLO. — Petit port ; diminutif du suivant avec son féminin.

PUERTO. — Port. *Port* est très répandu dans les Pyrénées françaises et catalanes (1), et *puerto* dans les autres montagnes espagnoles.

Ce n'est pas seulement un col séparant deux versants, c'est surtout — en France on a trop tendance à l'oublier — un ensemble de pâturages situés sur des hauteurs formant passage d'une grande vallée dans une autre ; mieux encore que les *montes* c'est l'*alpe* pour l'Espagne. — Aux Picos les plus connus sont les *puertos de Oston* et surtout les *puertos de Aliva*.

RASA. — Cela vient-il du castillan *ras* surface unie ? Je ne sais. — *Rasa del Inagotable* (le X. de la mine inépuisable dans Andara.) En Catalogne il y a le : Ras de Conques.

REBECO. — C'est la *Rupicapra pyrenaica* des savants, le *chamois* des Alpes, l'*isard* des Pyrénées françaises, le *sarri* du gascon, le *sarrio* du patois aragonais, la *gamuza* de la Castille. En bable élégant c'est *rebeco* ; en bable commun *robeco*, *robeca*, *robezo*. On le nomme aussi *bicerra*. On n'est pas d'accord sur ce dernier nom, car *bicerra* serait une *cabra montes* (*Ibex Hispanicus*), qui, à Cain, porte le nom de *mueño*, *mueña*. Combien je préférerais trouver dans ce dernier mot travesti l'étymologie de la sierra du massif central, appelée *Moñas*, c'est-à-dire *poupées* ou *marionnettes* !

Des dictionnaires appellent le bouquetin : *rebeso* et *revezzo*, or le bouquetin (*bocardo*) est un animal absolument différent du rebeco.

RIA. — Féminin de *rio* (cours d'eau). C'est, comme dans beaucoup d'expressions du Midi de la France, un augmentatif (*panière*, grand panier). C'est une espèce d'estuaire, comme il y en a beaucoup depuis Hendaye jusqu'en Galice, sorte de prise de possession par la mer, surtout à marée haute, de l'embouchure d'une petite rivière ou d'un simple torrent. A conférer avec *tina*.

RIO. — Rivière, ruisseau, torrent. Ce mot est employé en français ; tout le monde en connaît le sens.

(1) A conférer avec *portell* et *portarron* du catalan, dont le sens est surtout celui de passage (porte).

- SIERRA. — Mot très usité dans le langage géographique français. Il désigne une chaîne ou un chaînon de montagnes, et quelque fois, une simple montagne. En roman pyrénéen, c'est *serre* (*Serre Mourène* dans les Hautes Pyrénées). — Aux Picos nous avons la *Sierra Arredonda* dans le massif oriental.
- TABLA. — En français : table ou planche. Paroi rocheuse taillée à pic ; contreforts de murailles verticales et lisses. — *Tabla de Lechugales* (Andara).
- TINA. — Traduction littérale : baquet, chaudière. Ce sont des estuaires qui, environnés de montagnes, donnent bien l'aspect d'un gigantesque baquet. A conférer avec *ria*, dont ils sont le surnom bable. — *Tinamayor* estuaire du Deva ; *Tinamenor* estuaire du Nansa ; *Tina de Santiuste*, estuaire du petit rio Cabra.
- TIRO. — Poste de chasse, bien choisi pour *tirer* les rebecos. — *Tiro Tirso* et *Tiro de Alfonso XII* (massif central).
- TORO. — Ce mot bable viendrait de *atorar*, *atragantar* (empêcher l'entrée). — *Rio de la Lloba del Toro*, nom donné au Duje.
- TORRE. — En français tour. La forme de plusieurs pics des massifs central et occidental expliquent cette dénomination. — *Torre de Salinas*. *Torre Santa Maria*. *Torre Cerredo*.
- TRABES. — On nomme ainsi aux Picos d'Europe, les amoncellements de neige, les névés. Voir *ventisquero*. — *Pándetrabe*.
- VEGA. — Petit plateau (un peu le *pla* pyrénéen) ou dépression plate, un peu humide, alors avec verdure ; sorte de fond d'un petit lac qui n'a plus du tout d'eau, ou qui n'en a que de novembre à juin. Vega a parfois un sens plus étendu ; c'est alors le terme castillan signifiant plaine alluviale. J'emploie assez souvent ce mot pour éviter une périphrase. Les vegas sont nombreuses dans le massif occidental. Dans les vegas, ou tout à coté, sont les *vernales* des troupeaux, qui y paissent. Vu les mauvais sentiers on ne peut toujours descendre les herbes dans les villages ; on les consomme sur place. A conférer avec *Beges* nom d'un village du massif oriental, dans un bassin très frais.
- VENTISQUERO. — La traduction du castillan est : tantôt le point

où le vent en bourrasque (*ventisca*) amoncelle la neige, tantôt le glacier. Le sens en Cantabrie est plutôt *névé*.

VERNALES (au singulier *vernal*). — Etymologie : *verano* (été). Ecuries d'été ; petites cabanes pour le bétail ne servant qu'aux beaux jours dans la montagne. Les bergers couchent dans des cabanes appelées *cabañas*, *chosas*, *majadas* et *majaas*, ou même *majas*, par contraction.

Un mot pour finir ce chapitre. Comme l'a dit M. Meillon, dans une de nos premières réunions de la Commission de Toponymie-Topographie de la Fédération Franco-Espagnole des Sociétés Pyrénéistes, que j'ai l'honneur de présider depuis plus de dix ans, en ce qui concerne les noms dans les montagnes, il faut : « Ecrire comme on doit, prononcer comme on peut ». A aucun prix on ne doit transformer les noms propres quand on narre une excursion et surtout quand on fait la carte d'un pays. De même que je me suis permis de gronder amicalement de mes amis espagnols d'avoir écrit ou laissé écrire : Pico del Mediodia pour notre Pic du Midi, Lago Azul pour notre Lac Bleu, Tucaroya pour Tuquerouye (dont ce n'est même pas la traduction) de même je désapprouverais, celui de mes compatriotes qui ferait imprimer : Tour-la-Plaine pour Torre-Lavega, ou Col-des-Roues pour Pan-de-Ruedas. Il faut respecter la terminologie étrangère et en faire un usage rationnel (1).

VII. — Chasses Royales. — Parc National

Nous devons consacrer un paragraphe spécial aux chasses que LL. MM. Alphonse XII et XIII ont faites au cœur des Picos de Europa. Elles nous paraissent tellement liées à leur connaissance, on en a tant parlé et la plus récente a eu une telle conséquence au point de vue cynégétique et *Parque Nacional*, que nous n'aurions garde de les passer sous silence.

(1) Labrousse et moi rompions souvent des lances à ce sujet. J'étais contrarié de lui voir écrire Pène Sainte et Saint-Vincent-le-Bac, pour Peña Santa et S. Vicente-de-la-Barquera. Je regrette que des excursionnistes catalans transforment absolument des noms de montagnes aragonaises.

C'est en 1881 que Don Alfonso XII inaugura ces chasses au rebeco dans le massif d'Andara, où il fut l'hôte de la société des mines : La Providencia. Où se posta-t-il au juste ? Nous n'avons pu le savoir. Peut-être près du Pico Cortes et sur le Pico Hierro. S. A. R. l'Infante Isabelle, hardie chasseresse, accompagnait son frère. Son Altesse a conservé un excellent souvenir de cette chasse, m'a-t-elle dit, quand j'eus l'honneur



Cliché de S. Saud.

TIRO DE LA INFANTA

Vue prise du casetón Mazarrasa

de Lui être présenté, à Madrid, puis de L'y revoir deux ans après, en lui offrant un album contenant mes photographies des Picos. Elle fut touchée d'apprendre que j'avais baptisé de son nom — Tiro de la Infanta Isabel — une des pointes de la crête d'Andara, où elle était postée et qui est une de /mes stations de triangulation.

« L'année suivante, le Roi quitta quelques jours le château princier de Comillas, où il faisait une saison de bains de mer, et assista aux plus belles battues d'isards qui se soient faites

dans ces montagnes. Une relation verbeuse et ampoulée de ces exploits cynégétiques fut écrite par M. Llorente. Le roi monta à Andara le 16 août. Une pompeuse réception lui fut faite par les porions, qui avaient retardé, en son honneur, la fête de Sainte-Barbe, célébrée dans ces mines le jour de l'Assomption. Le 17, Alphonse XII gravit le Pico de Hierro, où une fantasia lui fut offerte par les traqueurs, et où deux rebecos furent abattus. Le lendemain, il descendit à Aliva, y passa la nuit et monta, le 19, sur la crête qui unit à la Peña Vieja, dans le massif central au point élevé (2.598 m.) appelé par nous depuis, Pico de los Tiros del Rey. On s'attendait à un véritable massacre d'isards, et les chasseurs escomptaient plusieurs centaines de victimes. Don Alfonso en tua deux, dix-neuf autres tombèrent, et treize furent blessés, qu'on retrouva morts le lendemain. Le soir même, le roi descendit à Potes, en traversant Espinama si rapidement que les autorités du lieu en furent pour leurs discours rentrés et leurs bouquets écrasés. »

Ces discours rentrés et ces bouquets écrasés rappellent qu'il en fut presque de même lorsque, vingt cinq ans plus tard, Don Alfonso XIII, allant chasser aux Pics d'Europe, traversa en automobile la petite capitale de la Liébana. Il arriva bien après 15 heures à Potes, reçut rapidement les hommages du gouverneur, du curé, d'un évêque, des députés, de la municipalité, et... en route ! De la biche vivante qu'on voulait lui offrir, d'un regard sur un arc de triomphe formé de peaux et de têtes d'ours, de sangliers, de renards, d'isards et de chevreuils (la faune du pays), d'une collation somptueuse avec coqs de bruyère (appelés *faisanes*), servie par les plus jolies filles du pays, rien ! Pas le temps !

A Potes on n'est pas encore revenu de la rapidité de ce départ (1) que sa Majesté est déjà à Camaleño, terminus de la *carretera*. Dans ce *pueblo* le Roi monte à cheval et, à une allure peu prudente peut être — il est si entreprenant ! — trottant (!!) une partie du temps, il se dirige vers le col de Cámara,

(1) Ainsi que me le faisait observer un des notables de la Liébana, les organisateurs, de la *Corte*, de ces sortes de choses ne devraient pas accepter des programmes trop chargés pour les déplacements des grands personnages. Qu'en résulte-t-il ? Un mécontentement, qui ne touche pas l'organisateur mais monte plus haut. Agir ainsi, c'est desservir son maître.

y traverse la chaîne inférieure d'Andara, descend aux ports d'Aliva et par le chemin minier de la Real Compañia Asturiana arrive à l'hoyo de Llorosa, au pied méridional de la Peña Vieja, où, dans un confortable *casetón* (petit châlet, la société sait ce



Cliché de S. Saud.

MASSIF DU LLAMBRION

Vue prise de la brèche de la Canalona

que cet honneur lui en coûte !), Alphonse XIII n'est rejoint que tard dans la soirée par sa suite, par les journalistes perdus dans la brume ou les rochers, arrivés sans guides, mais non sans danger. Dame ! il n'avait pas fallu laisser pour compte la collation préparée à Potes ; le *tostadillo* avait coulé à flots.

Le lendemain, 1^{er} septembre 1905, le Roi gravit par l'hoyo Sin-Tierra, la Revoltosa, le flanc de la Peña Vieja et se poste à

la brèche de la Canalona. A midi la brume, si fréquente aux Picos, interrompt la chasse ; elle a été superbe ; au tableau : vingt cinq rebecos, dont cinq tombés sous les balles royales et autant sous celles de notre ami Villaviciosa, qui fut l'âme organisatrice de cette chasse.

A la Canalona les ouvriers de la société minière de Peña Vieja ont dressé un arc de triomphe et offert au Roi des *refrescos*. Qui m'eut dit cela lorsque, quelques années auparavant, j'étais arrivé à cette canal (2466 m.) avec un ouvrier de la mine d'Andara et un berger démoralisé, geignant sur tout, rocher comme neige, et y avais photographié le massif de Llambrion, qui s'offrait pour la première fois à mes regards surpris en face d'une infinité de pics élevés, à peine soupçonnés du haut de la Tabla de Lechugales ? Je m'étais trouvé comme perdu dans une immensité polaire (il avait copieusement neigé quatre jours auparavant).

Ce qui m'honore, c'est que j'ai su qu'un capitaine du génie avait utilisé notre carte pour établir le téléphone entre Potes et le casetón, et qu'un chambellan la remit ensuite à Sa Majesté (1).

Je n'ai pas eu de détails sur la chasse du lendemain. Je sais que Don Alfonso eut à déjeuner les alcaldes des localités sur le territoire desquels on chassait, que le marquis de Villaviciosa lui présenta Gregorio Perez, *el famoso Cainejo*, avec lequel il venait d'accomplir l'escalade du Naranjo. Le Roi, me raconta Gregorio, lui ayant demandé s'il voudrait bien recommencer avec lui cet exploit, l'Asturien lui répondit très poliment mais très fermement : « Ailleurs, oui ! mais au Naranjo, non ! »

Alphonse XIII est revenu chasser dans le massif central, en septembre 1912. Il y arriva par Potes, dont les habitants furent désillusionnés comme en 1905, car son automobile étant fermée, personne ne le vit en dehors de certains personnages officiels, venus pour le complimenter, ainsi que les Infants Charles et Rénier et le prince D. Philippe de Bourbon. Il fila sur Camaleño et prit son repas, à 1 kil. de ce village, sur le bord de la route. La montée s'effectua par le même sentier muletier que 7 ans auparavant. Quand à la *comitiva* elle arriva, avec des intervalles

(1) « Uno de los altos funcionarios de la Intendencia del Real Palacio pidió el mapa para entregárselo al Rey, que la recibió con agrado. » (*Voç. de la Liébana*, V, n° 140).

de coups de brouillard et de lumière, bien après 18 heures au chalet, préparé au rio Salado, par la Real Compañia Asturiana. Sur un calque de notre carte agrandie le Roi vit le projet pour la chasse des jours suivants, dont était bien entendu Villaviciosa. Les rabatteurs ramenèrent le gibier depuis les hoyos Oscuros, Grande, Engros, Boches, vers les Tiros-del-Rey, où huit postes étaient occupés par quinze tireurs. Le résultat fut inespéré : Alphonse XIII tua 13 rebecos ; le Prince Philippe, 16 ; les marquis de Villaviciosa et de Viana, postés ensemble, 17 ; en tout 75.

Le lendemain nouvelle chasse vers le canal del Vidrio (toujours région de la Vieja). Le tableau fut bien moins brillant que celui de la veille. Don Alfonso tua seulement 5 rebecos. Le surlendemain, brouillard*glacé qui gêna la battue (hoyos Sin-Tierra et Oscuro). La chasse commencée bien après midi fut courte. Tableau : 9 bêtes dont 3 à l'actif du Roi. A sa descente des Picos, la population de Potes eut cette fois la joie de le voir traverser à pied la petite ville.

Lors de sa première chasse, on avait mis Alphonse XIII au courant de la question : dépeuplement prochain des isards, au train où depuis quelque temps ils tombaient sous les coups des chasseurs. Comme Sa Majesté aime beaucoup la chasse, Elle prit la résolution de louer, dans le massif des Oriellos un territoire, pour le transformer en réserve cynégétique. Les *ayuntamientos* consentirent à la formation de cette réserve (*coto real*) ; des gardes furent nommés avec, à leur tête, Gregorio, de Cain. Grâce à cette mesure de protection le chamois asturien, l'isard pour lui laisser son nom pyrénéen, ne disparaîtra pas de sitôt. Villaviciosa a loué de son côté un assez grand territoire, dans le massif occidental.

Pour délimiter ce *coto* une amplification de notre carte de 1893 fut nécessaire, afin de savoir où passaient au juste les limites provinciales, dans le massif central. Nous nous étions attachés à la déterminer aussi exactement que possible, au milieu de ces rochers abrupts, de ces hoyos trompeurs et des contradictions de nos guides locaux. Nous n'oserions affirmer y être parvenus.

Après la Réserve de Chasse devait venir le Parc National. Cette question a abouti grâce à qui ? Toujours au même ; au

marquis de Villaviciosa-de-Asturias. Quelle reconnaissance lui doivent tous les *amants* des Pics d'Europe ! Le roi d'Espagne était conquis d'avance à cette excellente idée, aussi a-t-elle abouti rapidement. Comme les Pyrénées d'Aragon, à Arazas, les Pyrénées des Asturies ont leur *Parque-Nacional*. Il a été choisi dans le massif occidental et porte le nom de Covadonga, nom cher à tout cœur patriote de la Péninsule.

Voici les limites de ce territoire, où faune et flore seront non seulement gardées mais augmentées. Au nord : le ruisseau du Carrizal sur le Dobra, la crête de Gines, la Cruz, le Buitre (ces deux-ci furent de mes stations de triangulation), le versant de la Peña Ruana, la cabane de Oston, le rio Cares. A l'est : le Cares (Cain), jusqu'en face de Cordiñanes. Au sud : les hauteurs ou vegas appelées Pandiella, Ariestas, Lloa, source du rio Angon en haut de Carombo. A l'ouest : le dit rio Angon ou Dobra jusqu'à rizaral. En tous les hauts et



moyens
du massif

sommets
occidental.

CASETÓN D'ANDARA

Gravure extraite du *Tour du Monde* (Librairie Hachette)

DEUXIÈME PARTIE

LE MASSIF ORIENTAL ou D'ANDARA

I. — Les Abords

Donner le récit de nos excursions par ordre chronologique nous exposerait à des redites puisque nos itinéraires se sont croisés et recroisés. Il me paraît préférable de parler de nos voyages en décrivant chaque massif, chaque vallée. Il est certain que procéder ainsi c'est rompre l'unité de nos excursions, mais cela permet d'éviter d'autres écueils et de mieux grouper les données d'ordre particulier.

ARRIVÉE PAR L'EST. — En venant de France c'est par l'est qu'on aborde les Pics d'Europe. Je commence donc par là le récit de nos excursions, non sans faire observer qu'actuellement la voie du midi, Aguilar, Cervera, Piedras-Luengas est la plus longue, donc à abandonner, parce que le chemin de fer pittoresque de Saint Sébastien à Oviedo par la côte facilite le voyage. Je ferai intervenir notre sortie par le pic de

l'Espigüete. Comme par l'est et le midi on arrive en pleine Liébana, il est naturel que je parle ensuite de cette vallée, qui présente un caractère si particulier et si homogène.



BERGER ASTURIEN
DE BULNES

Gravure extraite du
Tour du Monde, d'après
une photographie de M.
de Saint Saud.

En septembre 1891 nous arrivâmes en Cantabrie par les sources de l'Ebre. Nous tenions à voir la cordillère un peu à l'est des Picos, car, ainsi que l'a très bien dit mon si regretté compagnon Labrouche, à qui je cède la parole : « tout, chemin conduit à Rome, et tout chemin de Castille aux Pics d'Europe. Cet étrange massif est loin de tout et près de tout. D'un peu plus, l'Ebre prendrait sa source à l'un de ses glaciers, et cette source est sur le chemin qui vous y mène. Route nouvelle, ouverte, quelques mois avant, dans la chaîne cantabrique. L'Espagne, habituée aux mauvaises côtes, a la hardiesse des chemins escarpés. Sur le versant français des Pyrénées, il n'y a que quatre passages praticables aux voitures : le Perthus, la Perche, Puymorens et le Somport (1). Sur le territoire espagnol, il y en a une trentaine, finis ou à la veille de l'être. C'est le luxe des pays de montagne d'avoir des chemins de montagne et de n'avoir pas des chemins de plaine. Les grandes routes de la Péninsule, assez rares dans les terrains plats, deviennent des bourbiers à l'entrée des villes. Mais montez, allez au désert, perdez-vous dans la forêt, cherchez en vain une trace de vie, et vous avez des chances pour rencontrer une chaussée royale, large, empierrée, admirablement douce, merveilleusement faite, somptueuse de travaux d'art et peuplée de cantonniers, mais souvent mal entretenue. C'est le romantisme appliqué aux voies de communication et l'École polytechnique faisant des vers.

« La preuve en est dans cette route de Fontibre, qui part de Reinosa, charmante ville de la ligne de Santander, et s'en va, parallèlement à deux routes existantes et rapprochées, tomber sur le littoral, au petit port de Comillas. On ne peut la comprendre, en bonne conscience, dans la nomenclature officielle des voies d'accès du massif d'Europe, parce qu'elle rejoint la route du littoral, plus courte en fait à cause de son rattachement au réseau ferré et de ses services de diligences. Nous devons l'heureuse découverte du chemin de l'Ebre à un très aimable homme, M. Marcial de Olavarria, ingénieur du Corps des mines et directeur de celles des Picayos et de Liordes, notre providence pendant tout notre voyage de cette année.

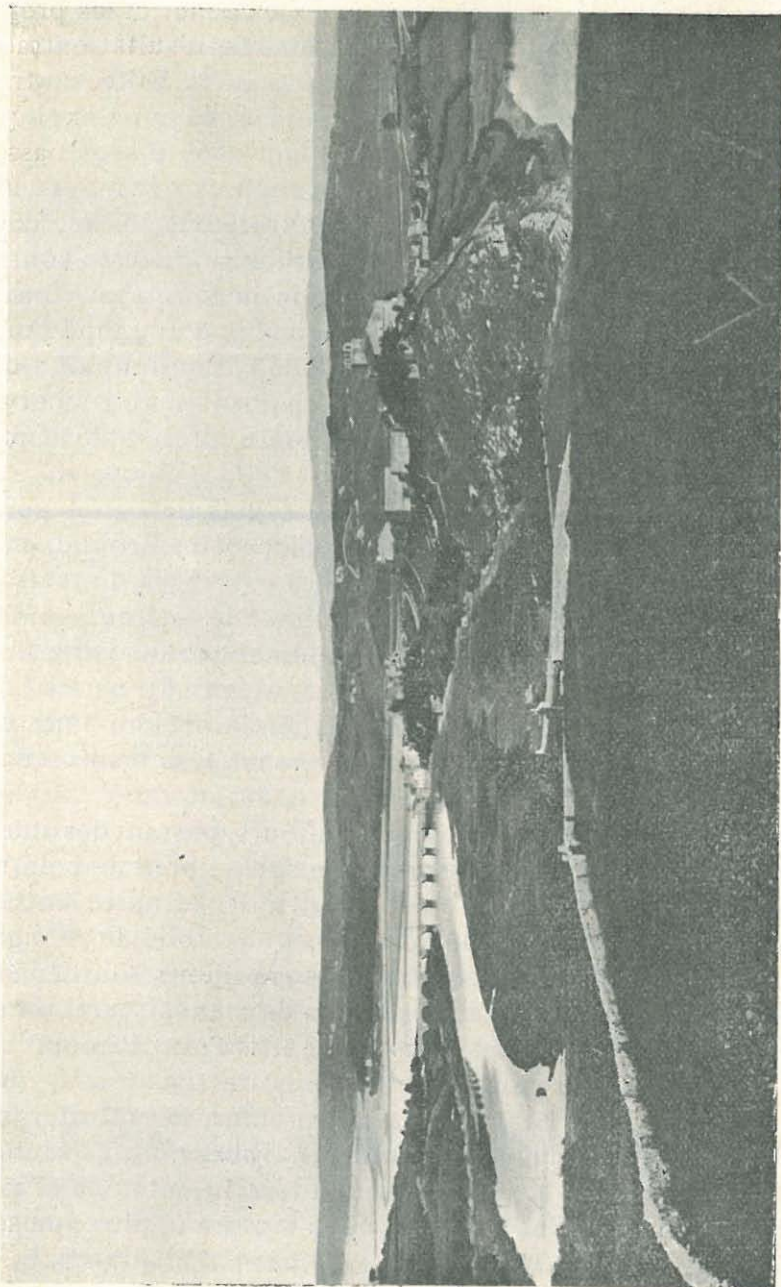
(1) Depuis lors il y a celui de Sallent et plusieurs dans le pays basque.

M. de Olavarria nous offre un véritable festin à Reinosa, à la descente du train. Les pourparlers avec le cocher et les préparatifs de départ ne prennent que trois heures, résultat extraordinaire en Castille. Il est vrai que, à la seconde halte, un trait casse et quelque autre chose se démanche, ce qui s'explique par la rapidité mise à nous servir. Mais la première s'est passée sans encombre à Fontibre. Au fond d'un repli vert et mousseux, l'Ebre sourd, comme le Loir ou la Touvre, tout formé, dans une vasque claire, ses eaux fraîches et bouillonnantes vont, à quelque distance, faire mouvoir un moulin. C'est un coin de terre d'une exquise gaieté : une laveuse vêtue d'une jupe jaune d'œuf, trempe ses jambes musclées dans le bassin limpide ; des arbres, accrochés aux parois forment parasol ; un rocher en forme de piton oblige à un coude la rivière, pressée de courir, comme un poussin qui vient à la vie.

« De l'auberge de Fontibre, où les dégâts de l'attelage se réparent, la route monte en lacets jusqu'au col du Frontal, dans le groupe de Sejos, par les monotones pâturages du versant méridional. Ce n'est presque qu'une colline, de ce côté. Au delà de la chaîne cantabrique, ce sera un abîme, habillé d'une forêt épaisse, où à grands coups de cognée, sciant de partout des arbres souvent éloignés de l'axe du chemin, les hommes ont fait sauvagement une trace grandiose, sans rien respecter autour d'eux (1).

« On descend encore, on descend toujours, passant des affleurements calcaires, sautant un précipice sur un pont diabolique, gagnant enfin un hameau. Mais il fait nuit, et notre cocher, bousculé par son court prélude de début, a oublié les bougies des lanternes. Dans la vallée noire, nous roulons sourdement, devinant autour de nous des obscurités de mauvais aloi, un sol mal affermi, des précipices sans parapets. Tout à coup, une bousculade horrible remue le coche sens dessus dessous : une roue monte au ciel, l'autre descend en enfer, le voiturier jure un peu plus et les mules piaffent sans avancer. Nous sautons avec ensemble, et la reconnaissance du terrain, à tâtons et avec grande prodigalité d'allumettes, nous montre le plus amusant

(1) C'est la région, magistralement décrite par Pereda, dans son célèbre roman de mœurs cantabres : *Peñas Arriba*, dont il est parlé plus haut p. 30.



Cliché de Fayolle.

S VICENTE DE LA BARQUERA

des spectacles. La moitié de la voiture est sur la vieille route, presque démolie, et l'autre moitié sur la nouvelle route, qui n'est pas finie de construire et passe en contre-haut. Tout le monde se met de la partie, et le déraillement n'a d'autres suites que de ralentir une allure désespérante de lenteur.

« Il est dix ou onze heures du soir quand nous arrivons à Cabezon-de-la-Sal. Il n'est pas facile de trouver un gîte, plus difficile encore de trouver à souper, et nous renonçons à savoir l'heure à laquelle nous demandons à un mauvais grabat un sommeil bien réfractaire.

« Le lendemain matin, la route du littoral nous conduit à Unquera par le fiord de San Vicente-de-la-Barquera. Nous sommes au pied de la chaîne et nous prenons un bain de mer. »

Depuis l'ouverture du chemin de fer côtier, pour qui ne s'arrête pas à S. Vicente-de-la-Barquera, impossible de se douter de l'aspect si pittoresque de cette bourgade, qui s'étend le long d'une ria, que traverse dans sa partie supérieure un pont de 1.500 mètres de long, datant de 1495. Elle est dominée par une église intéressante et les ruines imposantes d'un château, placé sur un promontoire rocheux entre deux rias.

De la station du *ferrocarril*, cachée derrière un repli de terrain, on ne voit rien de cette petite ville ancienne, dont le sceau municipal, du ^{xiv}^e siècle, porte un bateau gréé. Charles Quint y passait souvent et ne manquait pas d'aller faire ses dévotions à l'église de N. S. de los Angeles, édifice composite du moyen âge et qui fut fortifié (Tombeau de l'Inquisiteur, Antoniel del Corro, 1536). Tout à côté, excavations dites : *barrio de los Judios* (quartier juif) (1).

Continuons le long de la côte. La *carretera real*, sur la hauteur, ou bien domine des falaises — et la solitude vous pénètre, troublée seulement par le bruit de si harmonieuse monotonie de la vague, qui bat leurs flancs, — ou bien descend dans le ravin sombre, qui fend la falaise et permet d'entrevoir la mer

(1) Je ne sais si cette dénomination est exacte. Mais ce qui est certain — et je l'ai signalé au savant préhistorien, abbé Breuil, qui du reste a fait en Cantabrie d'importantes recherches (la grotte de Santillana, avec ses scènes de chasse au bison a une réputation universelle) — c'est qu'aux Pyrénées on attribue aux Juifs des choses qui sont, et de beaucoup, antérieures à l'ère chrétienne, telles que le cimetière (?), qui est en Aragon, au pied du col de Pau, en descendant sur Hecho.

verte ou grise. Mais après la petite crique de Tinamenor, voici celle de Tinamayor, (1) avec son port minuscule. Sur la rive gauche du divin Deva : Bustio, gros hameau asturien ; sur la droite, Unquera, hameau castillan.

Là, nous abordons carrément les Picos. Bustio, bourg de l'*ayuntamiento* (2) de Colombres ou Ribadedeva, l'emporte sur celui d'Unquera comme importance, mais non comme nom. Mais ses droits, eux, se maintiennent. Oh ! les taxes provinciales ! Croirait-on que les objets de consommation (vin, sardines à l'huile, par exemple) payent des droits d'entrée dans chaque province et autant de fois, en principe, qu'on en franchit les frontières ? Au bout du pont veille un argus très rébarbatif. Que de subterfuges pour passer nos simples boîtes de conserves ! D'Unquera à Potes la route est deux fois asturienne, deux fois santandérine. Il eut donc fallu payer les droits à chaque octroi provincial, soit triple redevance ? Ah non ! Oh ! les chinoiseries ad-mi-nis-tra-ti-ves !

J'ai passé de bonnes heures à Unquera-Bustio. En 1891 la famille de feu notre bon ami, D. Marcial de Olavarria, nous y fit fête. Trois ans après, dans ma tournée archéologique avec mon beau-frère, le marquis de Fayolle (3), j'y fis la connaissance d'ingénieurs de l'Institut Géographique d'Espagne, qui me reconnurent sans m'avoir jamais vu. Et en 1907 que de bonnes heures aussi chez Velarde, avec Schulze, dont Bustio était le quartier général. Dieu me pardonne, mais je crois que, malgré la cinquantaine bien sonnée, on m'eut vu, certain soir du 17 juillet, jour de fête locale, dansant encore à minuit dans la rue du pueblo avec M^{lles} Velarde et leurs amies, qui initiaient don Gustavo (Schulze), si connu dans le pays et aimé de tous, aux

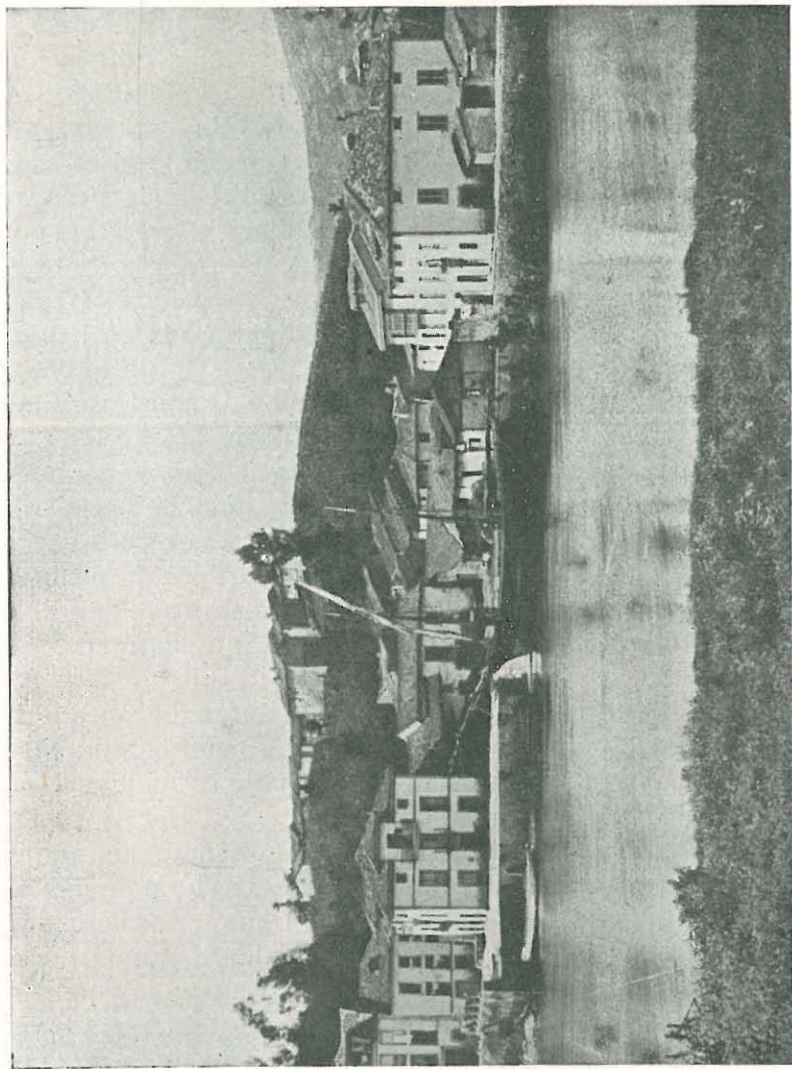
(1) Voir au *Glossaire*.

(2) *Ayuntamiento* correspond à notre *commune*, mais il faut observer que si de ces districts municipaux, dénommés d'un nom géographique ou d'un de bourg, ne sont composés que d'une seule paroisse et d'un seul village, d'autres ont jusqu'à 8, paroisses et plus, (le Cabrales en a 12 ou 14) avec de grosses agglomérations, à la tête desquelles il y a un *regidor* ou *corregidor*, sorte d'adjoint délégué.

(3) Des circonstances indépendantes de sa volonté ont empêché cet archéologue de publier son étude sur les églises *préonzièmes* des Asturies (dont j'avais visité et décrit deux d'entre elles, en 1882, à une époque où elles n'étaient pour ainsi dire pas encore révélées au public), que nous avons étudiées avec soin, ainsi que les trésors des cathédrales et les musées de León et Oviedo, et aussi sur Santillana-del-Mar. Voir ce que j'en ai dit dans l'*Annuaire du Club Alpin* de 1894.

beautés chorégraphiques de la *jota* plus ou moins *aragonesa*.
Or le matin j'avais fait des ascensions près de Potes.

Plus loin il sera parlé de la route d'Unquera à Potes.



UNQUERA-BUSTIO

Avant d'arriver à Unquera on trouve, à Pesués, une des belles grandes routes cantabriques récemment terminée, que nous appellerons la route du Nansa. Elle remonte le cours de ce rio,

bordé à l'ouest par une longue chaîne, que j'appellerai la sierra de la Sagra. Cette chaîne commence à de hauts puertos et, par les rochers et escarpements de la Peña Sagra, les sierras de Tundes (Uznedo), Lebeña, Peñarrubia, la Hermida, avec de superbes défilés, à droite et à gauche, arrive droit à la mer.

Je crois que M. F. Samazeuilh est le premier Français qui ait suivi cette route fort belle, (comme M. Joseph Maxwell est le premier de nos compatriotes, qui ait fait de 1902 à 1907 des saisons à San Yuste près d'Unquera avec nombreuses excursions sur la côte, à Potes, à Covadonga), dont je ne parcourus, en 1908, tout dans le haut, que les premiers kilomètres, pour, par levé à la boussole et cheminement, l'unir à la route dite d'Unquera à Palencia. A l'endroit le plus élevé de la carretera, au point appelé Cantalagarda (hauteur-de-la-garde en bable, et non Cantalaguarda de la carte Coello), passe la limite provinciale (1.250 m.). On y voit des pans de murs de maisons ruinées. A celui dénommé Cruz-de-Cabezuela, je vis une brume assez forte sur le vallon de Polaciones. Elle se lève, me dit-on, vers 4 heures du soir et est pour ainsi dire journalière dans la haute vallée du Nansa, où elle porte grand préjudice à la récolte. Il faut l'attribuer et aux eaux abondantes, qui sourdent du schiste, et aussi à cette haute barrière de la sierra, dite de la Sagra, qui arrête absolument les courants d'air pouvant la dissiper.

ARRIVÉE PAR LE SUD (1). — Arrivons maintenant en Liébana par la Castille, la vraie Castille, car pour moi la Montaña de Santander n'a rien de castillan ; par la voie la meilleure pour les Madrilènes.

« *Venta de Baños* ! Nous sommeillons du mauvais sommeil des trains de nuit, quand la voix nasillarde de l'homme d'équipe annonce la halte de l'express de France. Dans la torpeur lourde d'un réveil forcé, les bagages sont pris précipitamment, comptés à la hâte, jetés l'un sur l'autre, envoyés sur la voie. Nous sommes dans le grand vide d'une gare ouverte à tous les vents de Castille, mal éclairée, encombrée de pauvres gens que la plaisante organisation des lignes d'Espagne laisse en souffrance

(1) Ce serait aussi arriver par le sud que d'aborder les massifs central et occidental par Riaño et le Valdeón, mais cette voie n'est pas très pratique.

quelques douzaines d'heures, aux stations où ne se rejoignent pas des trains très rares, qui circulent une fois par jour, les express un jour sur deux (1). Ils gisent pêle-mêle, hommes, femmes, enfants, vieux et jeunes, entortillés dans des capes brunes ou des châles rouges, montrant une jambe moulée d'un bas bleu ou un cou troussé d'un foulard jaune, entassés sur des bancs où ils se recoquillent, dans des coins obscurs où ils forment des masses noires, soufflant dur, sentant l'huile et rêvant aux danses de la veille ou aux amours du lendemain...

« On ne se lave pas la figure ! » Telle est la réflexion, dite d'un vigoureux accent méridional, mais très français, par un garçon du buffet de Venta. Qu'on ne crie pas au pléonasmе, si nous parlons ainsi. Le buffet de la gare est l'une des seules maisons de ce triste hameau, qui s'appelle « Auberge des Bains » ou « Venta de Baños ». Déplorable erreur de croire qu'on peut s'y « limpier » la face, pour traduire le verbe castillan. Cela est défendu par les lois de la propreté. Quant à obéir à l'injonction, ceci est une autre affaire. Le garçon grommelle ; mais le voyageur se lave les mains, le cou, la tête, tout ce qu'il peut ; puis, la chose faite, il répond par un chapelet d'aménités à celles qu'il a reçues à ce propos. Le débat grandit et le patron apparaît.

« Mais voilà que la scène change à vue. Notre guide français — un solide gaillard de Gavarnie, François Bernat, dit Salles, qui porte, en se jouant, cent livres par vaux et surtout par monts — a sa veste brune ornée d'une plaque en cuivre, où sont inscrits ses nom, qualités et résidence. Le « duègne » du buffet aperçoit la pancarte, la lit et interpelle le garçon grondeur : « Tu as là un *pays*. » La fureur tombe ; embrassons-nous, Folleville ! Tout ce personnel est français. Le bourru est de Lourdes, le buffetier du Béarn. Ancien cuisinier d'un Rothschild, retiré chez lui après fortune faite, maire de sa commune, ruiné par le Panama, il reprend courage à Venta. « Cela ne sera pap long » nous dit-il. A quelque chose mauvais endroit est bon, de par les compensations providentielles. Cet excellent homme est

(1) Ceci était écrit en 1894 ; depuis lors il y a des améliorations sur le Nord-Espagne particulièrement, et elles coïncident avec un dividende aux actionnaires ; le lecteur intelligent tirera la conclusion.

tout heureux de la reconnaissance ; il nous faut lui donner nos noms et recevoir le sien ; et il ne nous laisse pas quitter la place sans remplir nos poches de flacons de liqueur, qui feront les beaux jours des Pics d'Europe.

« Nous avons pris des troisièmes de Venta à Aguilar. Le train unique, de Madrid à Santander, n'a qu'un wagon pour les gens de peu, et ce wagon est un poème. Il est impossible de passer entre les jambes des voyageurs pour rejoindre sa place ; et il n'est pas très sûr qu'on puisse se « décaler » une fois assis. Tout cela est complet, bourré de paniers bouffis, de mouchoirs nouant le colis du pauvre, d'effets multicolores accrochés où l'on peut. Un malheureux, en présence de l'insoluble problème du contenu supérieur au contenant, travaille à enfoncez un clou dans une des poutrelles du plafond. Le clou ne tient pas, l'édifice s'écroule. Et les rires d'éclater, bruyants, dans cet amas d'écrasés de bonne humeur, et l'infortuné de repêcher son bagage dans les jupes ou dans les paniers, pour renouveler sa tentative sur l'une des parois du wagon. Elle ne réussira pas davantage, et, un moment plus tard, sans un coup de raquette, le tout filait sur la voie, par l'étroite portière, exactement placée dans la ligne de la plus grande pente.

« Il y a là une collection de types étranges et charmants, et, pour faire contraste, une pâle brune, qui sommeille dans un coin, sur un oreiller douteux, les yeux noirs d'insomnie, la tête lâche et le cou nerveux. Un groupe d'ouvriers, revenus d'une tournée à l'autre bout de la Castille, se tient debout, en cercle, un peu plus loin, la « boute » moitié vide à la main, gris de fatigue et de vin, chantant, hurlant, sur le rythme lent et nasillard d'usage, tous les chants connus, sans quitter leur position circulaire et sans regarder le voisin, absorbés dans leur cénacle et comme fascinés l'un par l'autre. Leurs plaintes se succèdent, graves et monocordes, polissonnes parfois, langoureuses plus souvent. Et une belle fille, au teint éclatant, et ses compagnes de s'esclaffer, sans que le cercle des chanteurs, si serré que les nez se touchent, prête la moindre attention à ces gaietés et modifie en rien le cours du concert.

« Le train roule, le wagon trop étroit, mal suspendu sur la voie rugueuse, fait des bonds horribles, tangué, roule, donne le

mal de mer. Quelques femmes sont plus pâles ; mais les estomacs sont solides, et l'on ne va pas bien loin. »

AGUILAR et CERVERA. — Aguilar-de-Campóo fut notre station de descente pour arriver aux Picos de Europa en traversant la cordillère cantabrique. Combien déchu de sa splendeur Aguilar, depuis l'époque où cette *villa* était l'étape de repos obligée de Charles Quint, débarqué des Flandres (1) ! Ses vieilles murailles baignent entre les ormes dans le frais Pisuerga ; son élégante église, du XIV^e, est entourée de vieux logis seigneuriaux, *casas solariegas* de familles certainement déchues, en majeure partie du moins. Au nord, sur un monticule à l'herbe lisse, les tours énormes d'un château ruiné (du XIII^e ?) se dressent flanquées de rochers étranges et de deux chapelles romanes, que j'ai souvent photographiées.

« D'Aguilar à Cervera, la route monte et descend sur la gauche du Pisuerga. Le pays est jaune de blés, et parfois une ligne de roches blanches surgit de la plaine, pour rappeler la sierra.

« Cervera-de-Pisuerga est le chef-lieu d'un des sept districts (*partidos*) de la province de Palencia. C'est une pimpante bourgade, dont la place irrégulière est entourée d'arceaux. L'herbe pousse dans les rues tranquilles. L'auberge est tenue par un gros homme, qui cumule un nombre indéterminé de métiers ; il est hôtelier, directeur du *coche* que nous avons pris, entrepreneur des travaux du chemin de fer en construction de Bilbao à Léon, et il doit être quelque peu alcalde. La table d'hôte est bonne et vite servie, les prix sont toujours modérés. Un mirifique blason domine la porte et prouve que l'hospitalité payante est immémoriale dans cette demeure : trois marmites, probablement d'or, portant à dextre trois fanions, sans doute d'argent. Ces armes doivent cuire sur un champ de gueules, à en juger par le feu ardent qui jette de la cuisine de bonnes senteurs oléagineuses. A table, un prêtre, charmant causeur, nous invite à l'aller voir dans sa paroisse de Liébana, avec cette gracieuse facilité de rapports du pays de la courtoisie affable. »

(1) « Le Roy partit de Renose (Reinosa) pour venir au giste à une petite villette nommée Aguillard, où il séjournâ cinq jours. » (*Premier voyage de Charles V en Espagne*, par Vital.) — Qu'aurait pensé ce grand empereur, si on lui avait dit que quatre siècles plus tard on se rendrait confortablement de Bruxelles à Madrid en 36 heures ?

« Mais voilà qu'on nous appelle : la concurrence exige qu'on se hâte. Les bagages, une première fois déménagés à Aguilarville, l'ont été une seconde pendant notre repas. Il faut lutter de vitesse avec l'ennemi et gagner le prix de la course. Tous les procédés sont bons : chaque nouvelle voiture est un véhicule plus léger que le précédent ; les chevaux sont frais depuis Cervera et seront un peu plus rossés que leurs devanciers. L'hôte aux marmites se jette dans nos bras, lui, sa moitié, — une maîtresse-femme, à figure dure et réfractaire, qui fait marcher la maison en tenant ferme ses drapeaux héraldiques de « duègne » — sa jolie nièce et le personnel entier.

« On nous engouffre dans la patache, qui en haut, qui en bas, et la voiture roule, en gondolant, sur la « charretière » de Piedras-Luengas. Elle monte au galop une croupe, la descend non moins au galop, et suit, toujours au galop, une monotone vallée, qui s'allonge en circuits herbeux où fument de rares villages. Parfois, les pauvres bêtes essoufflées ont quelques minutes de halte à une porte d'auberge, où apparaît une servante décoiffée. Le cocher va éteindre sa soif et revient animé d'un gosier nouveau, activer ses imprécations et ses bastonnades. Celles-ci s'embellissent d'instant en instant. Sur le timon d'avant, il y a un siège, minuscule comme un champignon, qui est le refuge du conducteur, quand le grand siège est plein. Notre homme, pour mieux frapper son attelage, gagne ce poste avancé, et de là cogne, cogne, à faire couler le sang des mules. Une dernière auberge nous arrête : celle-ci est tenue par une jeunesse accorte, qui, le cocher abreuvé, sort avec lui, ferme à clef le logis et s'installe dans la voiture.

« Nous sortons brusquement des pâturages pour entrer dans une gorge calcaire de superbe allure, où le chemin passe entre deux hautes murailles ; au sortir apparaît le col de Piedras-Luengas, qui franchit la chaîne cantabrique. Nous faisons halte au pied du col, dans un bal rustique, où tout le village de Piedras-Luengas s'en donne à cœur joie. L'occasion et l'herbe tendre poussant, nous nous mêlons aux danses, dont le curé est le grand juge. Tout le district de Cervera a su l'histoire. A notre retour, l'hôte aux marmites, sa maisonnée, les mille officieux d'usage, de nous demander comment nous avons trouvé la plus haute salle de bal de Castille.

« Le port de Piedras-Luengas, débouche sur un abîme de fraîcheur. Les hauts plateaux de Navarre, d'Alava, de Castille ou de Léon, déshérités d'eau dans des proportions variées, s'étendent le long de l'échine des Pyrénées, qui, vues de ces plaines, ressemblent à un large monticule plutôt qu'à une chaîne de montagnes. Lorsqu'on franchit ce modeste bourrelet, tout à coup la perspective s'étend sur un pays débordant de sève, sur des vallées profondes dont les versants habillés de forêts, les terrasses ruisselant de prairies, les villages répandus dans les combes font un contraste subit avec les déserts secs, tristes et dénudés des croupes que l'on quitte. Mais, de l'entaille de Piedras-Luengas, une autre surprise s'ajoute à celle de l'immense précipice de verdure qui s'enfonce vers la mer. La ligne bleue de l'Océan est remplacée par une ligne grise : les premières tours du massif d'Europe se dressent au-dessus des mamelons luxuriants de la Liébana.

« Aujourd'hui, le coup de théâtre est plus extraordinaire que de coutume. Ces crêtes sont vêtues de brumes volages, qui s'entr'ouvrent ou se referment. Dans ce tourbillon de brouillards, la dentelle des pics prend des dimensions fantastiques ; tout se déforme, s'agrandit, s'éloigne. Des montagnes d'une apparence gigantesque, des glaciers d'une étendue alpestre s'aperçoivent dans les déchirures. Lorsqu'on a cru voir le plus haut des cimes, des cimes beaucoup plus hautes surgissent derrière ou à côté, puis d'autres encore, puis d'autres. Cela monte et se perd à l'infini dans des nuages désordonnés, on se demande si ces montagnes ont des bornes, ou si, par un prodigieux prodige, elles sont mobiles comme les eaux et se livrent à une sarabande dans le ciel affolé, alors qu'il en était à la genèse des choses. »

PIEDRAS-LUENGAS. — Ce puerto de Piedras-Luengas (1.365 m.) tire son nom, je le crois du moins et d'autres aussi, de rochers plantés droits, sortes de menhirs gigantesques, qui sont à ce col, dominé par le massif aplati, vu d'ici, et sans caractère de la Peña Labra. *Luenga* serait un vieux mot castillan signifiant *allongée* suivant les uns, *lointaine* (!) suivant les autres. Dans la carte médiévale du monastère de Sahagun, dont j'ai parlé dans la cartographie, le nom est orthographié Petras-Longas.

Autant notre passage à ce col fréquenté, seul point par où de la Liébana on pouvait, jusqu'à ces temps ci, communiquer par voiture avec l'Espagne, fut gai, en 1892, comme on vient de le dire, autant j'y trouvai triste la demie heure que j'y passai, le 12 juillet 1908, par un vent violent et glacé, qui menaçait à chaque instant de renverser mon trépied, mes instruments et moi même. J'y étais arrivé en voiture depuis Potes, mais au pas en plusieurs points pour relever à la boussole certaines lacunes du plan de la route, que m'avait aimablement envoyé D. José Villanova de Campos, l'ingénieur en chef de Santander. Heureusement que D. Manuel Bustamante était avec moi. J'aime à redire combien cet homme charmant, si bien averti sur toutes choses des Picos, qu'il aime en bon Liébanen, m'a été d'un secours précieux, toujours disposé à me rendre service, comme aux personnes que je lui ai recommandées.

Comme moi, il admirait cette vue merveilleuse et estompée, dont on jouit de ce port sur le massif des Urrieles et surtout sur celui d'Andara. Je ne sais si elle est aussi belle de celui voisin de Sierras Albas, où l'on passait jadis, comme je l'ai expliqué, et qui est proche de la Peña Ciqueras (le pico Cueneres du Coello ?) de forme si accentuée, qui se dresse à environ 3 kilomètres du col de Piedras-Luengas. Rappelons que lors de la première guerre carliste il y eut sur l'ancien chemin, non loin de Bendejo, un violent combat, où périrent 1.500 partisans de Don Carlos (1).

Ce 12 juillet, en redescendant, nous nous arrêtions pour nous chauffer et déjeuner à la *venta* de las Cortes, bonne petite auberge tenue par d'obligeantes personnes. Pendant le repas — je me souviens qu'il fut charmant et plein d'entrain, d'autant que l'alcalde de Potes, le Dr Fernandez, nous avait rejoints ; je me remémore aussi certaine salade d'œufs durs et d'oignons, et les vins vieux, *regalo* de Bustamante, de la Liébana, (le fameux *tostadillo*, car le *yema* et surtout le *lagar* sont inférieurs) — l'*amo* (le patron) de l'auberge, Marcelino Moreno, nous raconta que pendant l'hiver il prenait, par temps de neige, des chevreuils

(1) La cordillère, de la Peña Labra à la Peña Prieta et même jusqu'au pico Gildar, offrira bien des surprises, bien des curiosités, bien des escalades originales et... bien du gibier, au touriste, amateur de pittoresque, qui osera aller camper en ces sauvages et isolés vallons et gorges.

vivants. Il nous accompagna dans la pointe que nous fîmes sur la route du Polaciones.

Il y a des auberges tout le long de ces carreteras reales (la *venta* Pepin, 1.190 m., est un peu plus bas que celle de Cortes, 1.330 m.) bien améliorées de ce qu'elles étaient jadis. Du reste les auberges asturiennes et montañeses sont bien moins sales et mieux approvisionnées que celles d'Aragon et de Catalogne, en un mot moins médiocres, et la *gente* (la *gent* du vieux français) plus diligente.

II. — La Liébana

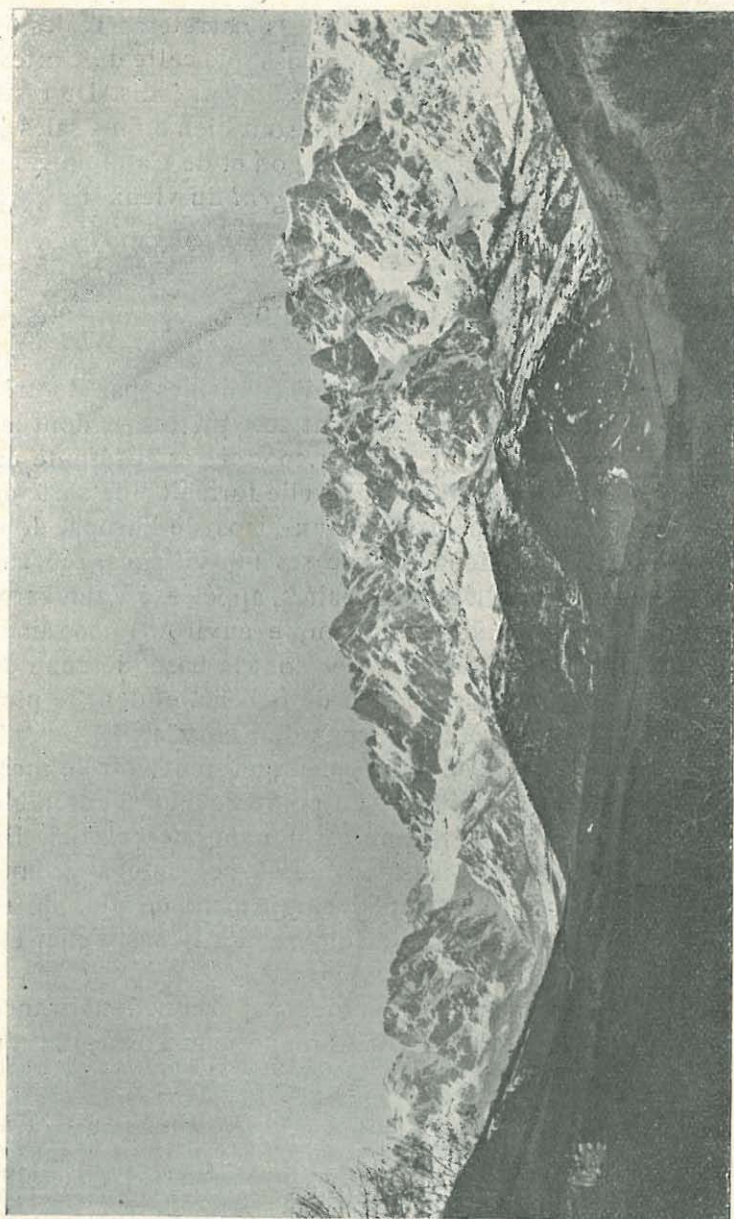
LIÉBANA. — Cette vallée, séparée des voisins par de très hautes sierras, atteignant et dépassant 2000 mètres (1) dont les cols les plus bas dépassent, eux, 1.200 mètres, présente un tout si homogène qu'au moyen âge elle formait une sorte de province. Elle est intimement liée aux Picos de Europa, dont la moitié l'enserme. La Liébana, avec ses 106 villages, répartis en 7 *ayuntamientos* et vallées secondaires, appelées : Valdebaro, Cillorigo, Cereceda, Valdeprado, compte environ 14.000 âmes et présente une surface trapézoïdale dont la base descend de la peña, dite Labra, sur les puertos de Lebeña, et dont le plus petit côté, à l'est, est délimité par ceux de Remoña.

C'est de Potes, capitale de la Liébana, qu'il faut voir le massif d'Andara. Il n'y a pas ailleurs un point de vue d'ensemble des trois massifs qui soit aussi impressionnant que celui-ci. De nulle part une grande partie des pics ne se présente avec une telle majesté imposante. Sur un développement de plus de 15 kilomètres, du Cueto Agero à la Cumbre de Abenas, l'effet est vraiment grandiose.

Tous les torrents, qui arrosent la Liébana, prennent naissance sur la cordillère à deux exceptions près (Vieda-Tornes) et du

(1) Labra (2.010 m.), Curabacas 2.517 m., Bes 2.428 m., Prieta ou mieux Mojon de las Bovias 2.533 m., sont les pics méridionaux placés sur les 30 kil. qui vont de la Labra au Corisco (2.240 m.). La sierra de la Peña Sagra a plus de 20 kil. de long. Au nord, ce sont les pointes élevées d'Andara, dont une dizaine dépassent 2000 mètr. d'altitude. — Il est intéressant de noter que le docte Beatus, qui, en 780, écrivait dans la Liébana, la considérait comme une vallée pyrénéenne. Voir aussi une lettre de saint Euloge à Willesinde, évêque de Pampelune, en novembre 851.

Deva, qui jaillit du massif central, non loin d'elle. Ils se réunis-



Cliché Fernandé.

MASSIF D'ANDARA (partie occidentale)

Vue prise en dessus de Baro

1. Cumbres de Abenas — 2. Peña Vieja et Col de Cámara — 3. Cortés — 4. Tabla de Lechugales — 5. Pico de Hierro

sent tous près de Potes et ces modestes rios deviennent un

petit fleuve, qui s'engouffre tumultueusement dans les gorges de Lebeña et de la Hermida. Cette disposition de la Liébana la rend particulièrement fertile : eaux abondantes, climat tempéré, parce qu'un peu moins de pluie que dans le reste de la Cantabrie, terres désagrégées. Aussi la vigne croît-elle jusqu'à l'altitude de 600 mètres, de 700 même. Les plantes fourragères, les céréales de toutes sortes s'y développent bien. Ajoutez de superbes forêts, des pâturages gras et bien irrigués, de hauts plateaux herbeux pour l'été et des arbres de toutes sortes, spécialement, près des villages, des cerisiers, des noyers et de superbes chataigniers.

L'enchassement physique de la Liébana est cause que les ouragans tournent autour de l'entonnoir *liébanesque* et l'épargnent sinon toujours, souvent du moins. Plusieurs fois sur les cimes d'Andara, ou sur les hauteurs du Valdeón (si encaissé cependant) tandis que nous souffrions de la tempête, tout-à-coup, par une percée brusque au milieu des nuages, nous apercevions un trou bleu dans le ciel, un coin de terre éclairé : c'était la Liébana.

La cordillère, ligne de partage des eaux, joue pour elle le même rôle que la ligne de faîte, la crête frontière dans les Pyrénées françaises : un mur que ces nuages nord-ouest et nord, absorbés, comme nous l'avons dit, là-bas par les effluves aragonaises et catalanes, ici par celles du plateau castillan, ne franchissent pas. Pendant qu'au nord de la cordillère pyrénéenne les nuages se résolvent en une pluie froide, le sud est très souvent ensoleillé. Exception fréquente en Liébana, arrêtés que sont, par la barrière que leur opposent les pics d'Andara, les ouragans venant de l'ouest au nord-est, avec leurs froidures et leurs conséquences. Le vent sec et chaud, qui monte insensiblement du plateau de la Castille vers la ligne de faîte, lui est souvent épargné.

Non loin et en aval de Potes, là où le Deva semble disparaître au-dessous de Castro, au milieu des redans des côtes entrecroisées, il y a un contrefort de l'alto de l'Aliga, nommé à juste titre la Peña Ventosa (la roche-aux-vents). Grand effet à gauche, au fond, avant d'arriver à Lebeña. La lutte entre le courant du vent, qui vient de la Liébana et celui plus froid de la gorge du Deva, est vive, très vive même, et fait vibrer les échos. Tant

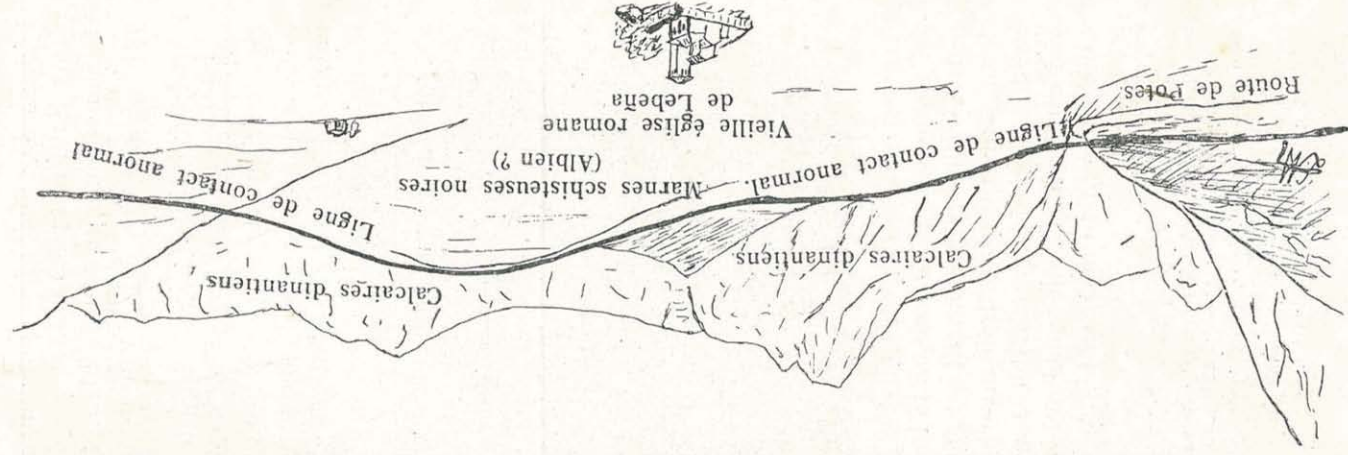
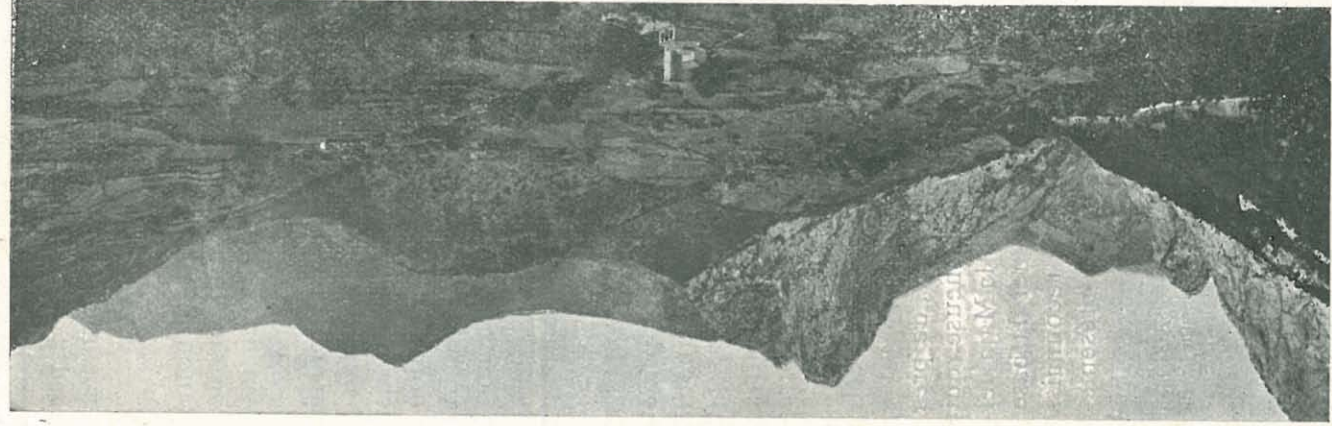
qu'il y a conflit, le beau temps est assuré, mais quand le calme renaît, gare ! la mer cantabrique enverra messire Borée offrir, de sa part, quelques *malos dias* à la *gente* de la Liébana.

LEBEÑA. — Puisque nous parlons de Lebeña — pauvre et misérable hameau avec cependant des logis seigneuriaux et dans une fenêtre tectonique géologique signalée dans l'ouvrage de M. Mengaud (nous en donnons le cliché explicatif) — voici sur son église quelques notes dues à M. de Fayolle, qui la visita avec moi en 1894. Nous en relevâmes le plan.

« Elle conserve le caractère de sa grande antiquité, malgré des modifications récentes, un clocher déplorablement ajouté sur l'abside, en 1830, et un portique sud, élevé en 1794. Cette petite église se compose d'une nef haute, de deux bas-côtés, d'un porche et de trois absides ; chaque toiture diffère de niveau. Les rampants sont tous portés par des corbeaux fort allongés, formés de ronds juxtaposés, sculptés d'une façon méplate avec des étoiles ou des figures géométriques. Au dehors, sur tout le pourtour, règne un cordon étroit, avec la même sculpture de rinceaux. C'est d'un style très vieux. Intérieur vouté en berceau ; quatre travées : une pour l'entrée basse et les deux salles, deux très hautes pour la nef, une pour l'abside. Chaque abside, plus basse que la nef et les bas-côtés — ceux-ci plus bas que la nef qui est très élevée ; — chapiteaux à feuillages, torsade au bas. »

Le plan est sensiblement le même que celui des églises asturiennes préonzièmes que nous avons visitées les jours précédents : Priesca, S. Salvador, Valdedios, sauf les retraits qui forment transept. « L'art y est plus avancé ; les piliers cantonnés de colonnes ne sont plus les piliers carrés de Priesca. Les voûtes existent sans doubleaux trop rapprochés ; la nef est divisée en deux carrés par des murs surmontant des arcs en fer-à-cheval (1). Si les piliers rappellent ceux de Santa Maria-la-Blanca, à Tolède, le plan et la sculpture extérieure, surtout celle à bandeaux, ne sont pas du XI^e siècle. Quoique petite,

(1) Ces arcs (en espagnol de *herradura*) sont, dit-on généralement, imités des constructions mauresques, mais on en trouve des représentations antérieures à Mahomet. Au musée de Leon, j'en ai vu sur une stèle ibéro-romaine.



l'église de Lebeña a cependant à l'intérieur de vastes proportions. Sauf pour les voûtes et quelques modernités, il n'y a pas de remaniements dans le plan. La date de sa construction est antérieure à 936, date d'une donation, qui lui fut faite. »

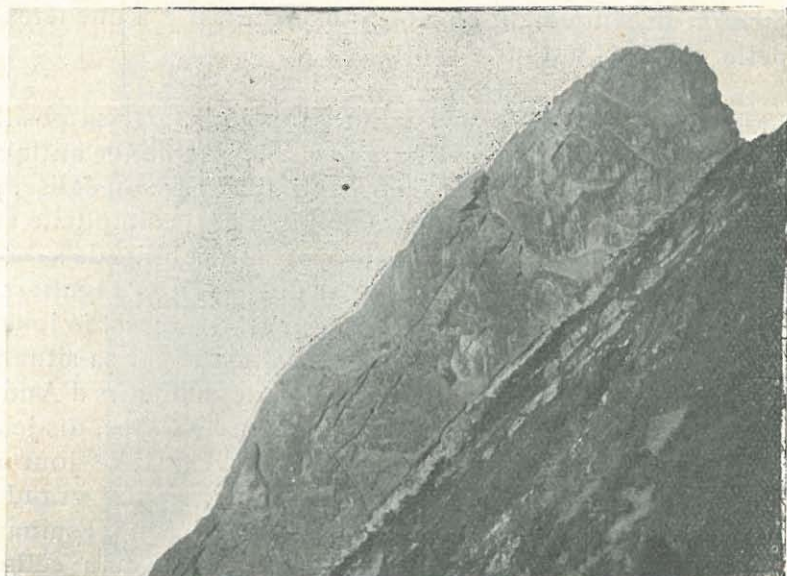
PEÑA SAGRA. — Avant de parler de Potes, deux mots de notre échec d'ascension à la Peña Sagra, où je tenais à établir une de mes stations de triangulation. Le 8 juillet 1906, Labrouche, notre ami D. Manuel Bustamante et moi quittons Potes, à cheval, pour arriver à la chapelle de la Luz (nous avons emporté la clé de la maisonnette qui y est accolée), où nous devons laisser nos montures et coucher au besoin. Un guide local nous accompagne. Nous montons au milieu d'une superbe végétation (arbousiers, frênes, hêtres, peupliers, chênes verts et liège). A Aniezo (665 mètres) chataigniers de 15 mètres de tour ; chemin superbe, depuis Somoaniezo (760 m.) dû à la générosité d'un riche Mexicain, originaire de ce village, qui envoie de temps à autres 20.000 francs pour les besoins de sa petite vallée.

Il est près d'une heure quand nous arrivons à l'*ermita* de la Luz (1340 m.). Le guide, perdu de vue depuis quelque temps ne paraît point. Inquiets nous descendons et le trouvons évanoui à une bonne demi-heure de l'hermitage. Le transporter à la chapelle, aidé de bergers, le frictionner pour le faire revenir à lui, faire chauffer de quoi le remettre sur pied, prendre notre *comida*, tout cela nous fait perdre toute notre après-midi.

A 5 heures, laissant notre homme à la garde de don Manuel, Labrouche et moi par les hauts pâturages de la Luz nous nous dirigeons vers le *cuerno* de la Peña Sagra (1), pour voir, de près tout au moins, comment est cette protubérance rocheuse, qui depuis des années attirait nos regards. Au col, dit de la Maja del Prado (1500 m.), nous décidons lui d'aller examiner la base sud-est, et moi celle nord-ouest, du *cuerno*. Nous reconnaissons, chacun de notre côté, que ce soir-là, l'escalade présente-

(1) *Corne de la pène sacrée* (*sacro* devenu *sagro* ayant le même sens que *sagrado* bien que moins usité.) — Amador (*op. cit.*) donne au *cuerno* 1893 mètres et signale une *peña Sagra* ou de la Luz avec 1915 mètr. d'altitude. C'est absolument inexact. Le Coello indique aussi deux sommets. J'eus quelques visées sur la Sagra qui lui donnaient dans les 2030 mètres, or elle a été stationnée depuis par les ingénieurs géodésiens espagnols, spécialement en octobre 1913 ; c'est un signal géodésique de 2^e ordre de 2046 mètr., avec 43 — 09' — 08"28 et 0,47', 17"23 (de Madrid).

rait quelques difficultés, bien que nous ne soyons guère qu'à 70 mètres en contrebas et au pied (1). Comme je n'ai pas mes instruments, comme d'autre part il est tard (plus de 7 heures), que les brouillards montent rapidement et que nous nous trouvons isolés sur des puertos, dont les bergers sont rébarbatifs (ils ont refusé de nous vendre du lait pour notre malade) nous remettons la grimpe *ad kalendas grecas*. Accoudés sur une table,



Cliché de S. Saud.

CUERNO DE LA PEÑA SAGRA

assis sur des bancs boîteux, quelle nuit n'avons-nous pas passée ! Le lendemain nous partons dès l'aurore pour rentrer à Potes à 8 heures et nous n'avons pas entendu les grondements souterrains du grand lac intérieur, caché dans les profondeurs de cette montagne sainte, suivant la tradition populaire, admise du reste par Pereda (2).

L'itinéraire de l'ascension est très bien indiqué dans *Santander*

(1) Peut-être au point appelé *el Paraíso*, dans la *guía* de M. Freznedo.

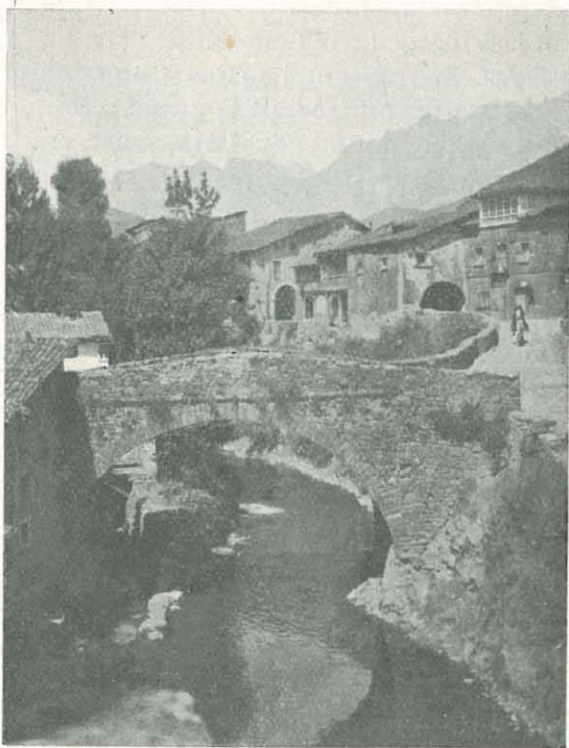
(2) « El rebombe del pozon de la Peña Sagra » (*Peñas arriba*, p. 305). — M. Mengaud (*op. cit.*) indique de nombreux gouffres (grottes comme Padirac, Bétharam) dans l'ouest de la province de Santander.

der... Guia... Turista, p. 282 et suiv. Il y est dit qu'en une heure depuis la *ermita* on arrive aux *Brañas* (on peut coucher à la rigueur dans une cabane) et que de là, en $\frac{3}{4}$ d'heure, on atteindra soit le *cuerno* de la Sagra, soit les pointes de la Luz et du Paraiso, moins élevées. La statue de la Sainte Vierge, appelée la *santuca* et conservée dans la petite chapelle, est l'objet d'une fête locale très intéressante. On la descend à l'église d'Aniezo, puis, le 2 mai, à Santo Toribio, d'où on la remonte à son *ermita* le lendemain soir. — Le 24 juin il y a une fête à la chapelle même et autour.

POTES. — Potes, où je suis venu 7 ou 8 fois, par sa position par ses vieilles demeures et leurs arcades, ses ponts antiques, sa tour del Infantado, ses rues en pente (pas par son église, par exemple !), par l'urbanité de ses habitants, la simplicité et la franchise de leur accueil, parla culture et la sociabilité de sa bourgeoisie, par ses routes desservies par des services réguliers de voitures publiques et d'automobiles, par ses voitures de louage, par son hôtel très convenable, par son climat, par sa situation toute spéciale à quelques heures à peine des hauteurs d'Andara et des mines d'Aliva, par que sais-je encore ? Potes, dis-je, ne peut que plaire et charmer. Quand arrivera-t-il le jour où, suivant le rêve de mon pauvre ami Labrouche, une grande et bonne route reliera Potes (la voilà terminée jusqu'à Espinama) au Valdeón, donc à celle commencée du Cares et à celle du Sella ; le jour où l'on pourra ainsi, en *coche* ou en auto, faire le tour complet des Pics d'Europe, ou passer au milieu de ses massifs ?

A ce moment là se douteront-ils, nos descendants, de ce qu'auront *trimé* leurs pères pour faire connaître une des plus grandes beautés naturelles de l'Espagne ? Il nous est agréable d'ajouter que pour les Picos grâce à Potes, grâce à Espinama, grâce à Covadonga, bons points de ravitaillement, grâce également à l'hospitalité, qui nous fut généreusement offerte aux mines d'Andara et de la Picota, grâce aussi à de chaleureuses amitiés et protections, notre tâche n'a pas été aussi dure qu'elle le fut pendant mes douze années de véritables campagnes en Aragon et en Catalogne. Passons..., ou plutôt revenons à Potes et à ses environs.

Cette ville, dont l'altitude s'étage de 300 à 340 mètres, avait pour nom antique Pontes. Deux ponts y sont en effet sur les torrents de Quiviesa et du Deva. Je parlais de la culture de sa classe élevée. Bien que sa population ne dépasse pas 1.500 habitants, on a pu y fonder, il y a quelques années, une société



Cliché de S. Saud.

POTES

de tourisme, appelée *Sociedad de los Picos de Europa*, dont je suis membre d'honneur et qui a adhéré à notre Fédération internationale des Sociétés Pyrénéistes, et aussi une société d'intérêt local, appelée *Sociedad Económica de los Amigos del país de la Liébana* (j'ai l'honneur d'en être *socio de mérito*). Celle-ci prend en mains et énergiquement les intérêts de la contrée ; pas une question ne lui est étrangère. Pour en donner un exemple : je fus appelé un jour à donner mon avis sur un projet de création d'un *sanatorium*, d'un hôtel de cure d'altitude à X., de même que d'un observatoire météorologique dans Andara.

En 1907 et 1908 mes excursions autour de Potes furent assez variées ; mes amis, les aimables cartographes metteurs en œuvre de mes relevés, avaient jugé à propos et réà propos que notre carte comprit, dans la Liébana, tout au moins la vallée du Deva.

C'est ainsi que, certain jour de juillet 1908, je me rendis à l'ermitage de la Virgen de la Guadalupe (412 m.) à l'entrée de la gorge du Deva. En passant j'entrevis une équipe de cantonniers et de prestataires qui raclait la grande route !... Le vent était violent et y ramenait la poussière, c'est vrai ; n'empêche que quand je repassai là, dix heures plus tard, je constatai que chaque homme avait raclé 100 à 150 mètres. Tout de même !

De cet éperon de la Guadalupe, je traversai le Deva et allai déjeuner à la fontaine du pueblo de Pendes (village en *pente*, maisons cachées au milieu de marronniers énormes). L'eau était fraîche, abondante ; deux cigarettes m'avaient valu la permission de prendre dans un jardin tant de guignes que je voudrais. A la cota del Aliga (611 mèt.) (métathèse de *águila*, aigle ?), près du *cañon* de Lebeña et de la Ventosa, je faillis être renversé par la violence du vent. Les hautes cîmes, la cordillère elle-même, étaient déjà cachées par les nuages, mais la Liébana était indemne.

Le lendemain je dirige mes pas vers Santo Toribio. C'est avec une profonde tristesse que je m'y croise les bras devant la ruine et l'abandon de ce qui fut un monastère célèbre. Jadis : un couvent de Bénédictins, d'où sont sortis bien des savants ; à l'heure actuelle : des salles délabrées qu'envahissent le lierre, les ronces et les mousses, avec un prêtre y vivant bien retiré... quand il y réside. Jadis : un pèlerinage renommé, car on y vénérât un morceau de la vraie Croix ; à l'heure présente : le gazouillement des oiseaux au lieu des chants des *romeros*. L'église conserve quelques vestiges antérieurs au XIII^e siècle, date de sa reconstruction. Comme elle est dans un repli rocheux, tristement solitaire, c'est à quelques minutes de là, au petit oratoire de S. Miguel, que je dresse mon trépied (493 m.).

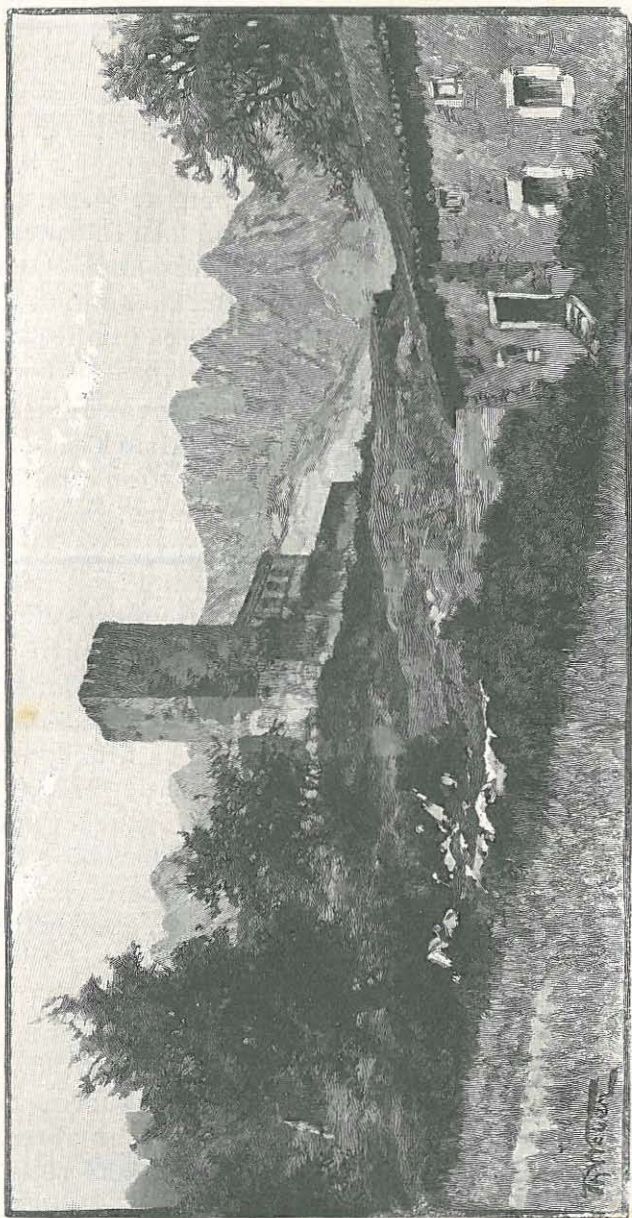
Santo Toribio est presque au pied d'une montagne, dont l'année précédente j'avais gravi une des pointes, l'alto de la Cruz de la Biorna (1.089 m.). On la nomme Monte Viorna, ou Biorna. De forme assez pyramidale caractéristique, elle se voit de par-

tout. Je suppose que c'est elle que gravit Ormsby (voir ci-dessus p. 40). Le Dr Schulze, qui avait été le matin, de très bonne heure, avec la voiture au milieu de la vallée de Cereceda, au pic Altaru, ressaut calcaire carbonifère très accentué, vint m'y rejoindre et, la chaleur aidant, nous fîmes au retour à Potes une longue séance sous la tonnelle du beau-père de M. Bustamante, dégustant les meilleures *botellas* de son crû liébanesque. M. Fernandez, le médecin, l'alcalde et d'autres amis étaient avec nous, puis on soupa avec cet excellent Bustamante, et à minuit bien sonnés nous bavardions encore. Oh ! ces bonnes causeries en Espagne, quand la *bête* lasse ne réclame pas sa couchette !

En 1907 et 1908, sur la rive gauche du Deva, en face de la Biorna, j'ai triangulé sur les mamelons du val de Teche (540 m.), de la Cerna (756 m.) et de la Lobada (703 m.) (on dirait en français *la Loubière*, endroit où l'on tue des loups). Je conserve un souvenir ému de mon passage, en descendant de ce dernier mamelon, au village de Beares. Il faisait chaud ; un peu las, je m'étais assis avec mon guide sur le banc de pierre d'un de ces vieux logis seigneuriaux à écusson écartelé et contrécartelé, si fréquent en Espagne, sculpté sur la porte d'entrée de la *casa* (1). Une digne señora sort, échange quelques mots avec mon guide et peu d'instant après arrive sa fille, portant un plateau, un cruchon de vin et une assiette de biscuits. On ne peut imaginer avec quelle grâce, quelle digne et touchante simplicité, on me pria de me rafraichir. Doña Isidra et sa fille me révèlent ainsi, une fois de plus, comment on entendait l'hospitalité, il y a plusieurs siècles, et avec quelles manières distinguées on savait la pratiquer pour la rehausser encore.

De la Cerda j'avais vue sur le village de Viñon (orthographe ancienne : *Vinnion*). La fondation de son église remonterait d'après Los Rios (*op. cit*) à l'an 818. Ce nom, selon lui, rappelle le fameux Monte Vindio, si célèbre dans les guerres cantabriques, si escarpé, si élevé, selon Pline, où les Cantabres, jaloux de leur indépendance, luttèrent contre les légions romaines. — Pourquoi ne pas voir dans nos montagnes *sacrées* des Picos de

(1) L'explication des armoiries compliquées espagnoles vient de la règle de les écarteler de trois quartiers (mère et les deux aïeules), et, s'il y a des alliances antérieures qu'on tienne à rappeler, l'écu se complique pour relater 12 ou 16 quartiers.



CASTILLO DE MORGROBEJO

Gravure extraite du *Tour du Monde* (Librairie Hachette) d'après une fotogr. de M. Aguirre

Europa, ce point, sujet de controverses et toujours indéterminé ? Il n'excluerait pas l'Idubeda de Strabon. Pourquoi les escarpements d'Andara et la Liébana profonde, cachée et isolée

n'auraient-ils pas été le refuge des indomptables Cantabres ? Cela donnerait plus de poids à l'idée qu'en ce coin quelques siècles plus tard... ; mais n'anticipons pas, plus loin nous parlerons de Pélage.

Il faut nous éloigner de Potes, sans dire mot de la vallée de Cereceda, que je longeai, en 1890, en revenant de Portilla-la-Reina. Il faisait mauvais temps et d'elle je n'ai conservé qu'un vague souvenir.

Le contraste du schiste et du calcaire est frappant en Liébana et apparaît à l'œil le moins exercé. Je ne crois devoir mieux faire que de citer ce qu'en dit M. Mengaud (*op. cit.* 290). « Lors qu'on s'élève (de Potes) par Mogrobejo vers... Aliva... on voit la masse calcaire des Picos qui repose sur une gigantesque calotte, sur les schistes tendres de couleur ocre foncé de Potes. Le contact se fait entre 1.400 et 1.500 mètr. » On a l'impression « d'une masse chevauchante au sud ». La sierra de Abenas n'a pas été entièrement recouverte par le calcaire.

ESPINAMA. — En quittant Potes — ceci en juillet 1892 lors de notre troisième voyage — ce sont des « arbres de toutes essences, des chênes, des ormeaux, des hêtres, des genêts, encadrent le chemin, qui n'est praticable aux voitures que jusqu'à Camaleño à deux petites lieues de Potes (1). La sente monte ensuite à travers la gorge qui se resserre, entre des rochers ombreux et des prairies foncées, faisant des coudes imprévus, passant sur des corniches vêtues de mousses, découvrant des sous-bois touffus où paissent des bêtes grasses. Il y a partout la bonne exhalaison des pays qui ont de belles eaux, un mélange de parfums de fleurs, d'odeur d'arbres, de senteur de foin et d'air de montagne. Parfois, du haut d'une côte, perdu dans la feuillée, un village, comme Las Ilces, laisse voir ses toits rouges et son clocher camard. Le chemin monte ou descend, dans la fraîche combe, franchit un pont, côtoie des vasques limpides, où le torrent fait des remous, avec des reflets cuivrés, jetant son panache de pluie en poudre, qui s'irise au soleil.

« D'ailleurs le soleil est partout, dans cette pure matinée ; il est dans les eaux, dans les herbes, dans les feuilles, au fond

(1) Il est maintenant terminé jusqu'à Espinama.

de la vallée ; il est dans la paroi de calcaire qui ourle de blanc les tapis verts de la haute Liébana, — d'un blanc si mat, aux beaux jours, que la photographie lui donne des teintes de neige ; — il est dans les jupes rouges, jaunes ou bleues des filles qui travaillent aux champs et interrompent leur tâche, sur le sol orienté au midi et incliné à la lumière, pour regarder, de leurs grands yeux noirs, ces inconnus et leur train d'équipage ; il est dans nos chevaux, qui ont pour selles, des bâts en peau de mouton aux moelleuses frisures, et pour brides, des licous de corde, laissant la bête hennir librement, picorer du thym et s'abreuver aux gués, où les jambes frissonnent à l'eau claire.

« A un dernier contour du chemin, voici Espinama blotti dans ses prairies et dans ses bois, au pied d'un grand piton calcaire, découpé en dents de scie, la peña de Val-de-Coro. Le village s'étend en pente, sur la rive du Deva, et nous sommes en pays ami. Aussitôt que nous apparaissions sur la croupe, un mouvement se fait dans les haies ; ce sont des gens qui nous guettent et nous accueillent. Un premier émissaire nous a salués au haut de la côte. Plus bas, M. de Olavarria nous reçoit avec son intendant. Il est descendu des mines de Liordes pour nous souhaiter la bienvenue. Un peu plus loin notre guide de l'an passé, Juan Suarez, nous saute au cou et tout brutalement nous embrasse. Nos bagages, éparés à tous vents, dans les cours, par les granges, sont rassemblés non sans peine, et étalés sur le balcon. Car il y a un balcon à la maison Celiz, un balcon à treilles, en bois ouvré, orienté en biais sur le midi, en face d'un redent sinueux de la rivière, qui coule sous une voûte d'arbustes, entre des prés raides, sur son lit de cailloux.

« Nos « équipages » sont entassés sur la balustrade, sur le parquet, sur les fenêtres, entre des linges qui sèchent, des cahiers de notes et des chaises cassées. Nous alignons, pesons, diminuons, ajoutons. On trouvera le pain et le vin à Aliva ; on nous y enverra demain un chevreau entier ; un colis de réserve partira pour le Valdeón avec un exprès et des lettres de créance ; un chasseur de Bulnes est mandé à la mine ; les côtelettes et les œufs cuisent, après des lenteurs sages.

« Rien ne manque et l'on peut partir. Les hommes, dit-on, sont en bas. Vaine rumeur ; c'est l'adjoint (*regidor*) avec un prisonnier et nous sommes requis comme interprètes. Le lit de

justice s'ouvre, non pas sous le chêne du roi Louis, mais dans la salle en matoc de notre hôte. Le prisonnier est un Français et son histoire, si invraisemblable qu'elle semble, peut être vraie. Engagé sur un bateau quelconque, il a quitté le bord à Lisbonne, où il a travaillé, et depuis, cherche à rentrer en France, en errant sur les côtes de Portugal et de Galice. Il est possesseur d'un passeport d'indigent, délivré par le préfet d'Oviedo, qui l'expédie de commune en commune jusqu'à la frontière de France. A Cangas, dans l'étoile de routes qui divergent en cinq sens, il n'a pas su trouver le bon et, remontant la vallée du Sella, il arrive en Liébana, ne comprenant plus rien à ces montagnes. Les gens d'Espinama comprennent encore moins cette méprise et se méfient de leur prisonnier, avec d'autant plus de rigueur que des brigands passent pour errer dans les bois et ont fracturé quelques troncs d'églises. L'imagination va son train et le lit se prolonge un peu. Comme notre Français a fort mauvaise mine, une grande moustache pour un marin et une histoire bien romanesque pour notre fin de siècle, le jugement conclut à le remettre à la gendarmerie. »

Ma première arrivée à Espinama, en 1890, avait été moins sensationnelle. J'y revins en 1893, et ce jour-là « tous les curés des environs se sont donné rendez-vous à Espinama pour un service anniversaire. Le curé de Santa-Marina-de-Valdeón nous apprend la mort de son détestable confrère de Cain et son remplacement par un jeune et aimable prêtre. Le desservant de Baro nous rappelle notre rencontre, l'année d'avant, à la table d'hôte de Cervera. Il n'y a pas seulement abondance de soutanes dans la bourgade, il y a aussi pléthore de guides. C'est à qui nous accompagnera ; et comme on ne sait jamais ce qu'on perd, ce sera Jean Suarez, notre fidèle compagnon d'autrefois, qui reprendra notre bagage. C'est un type plaisant et singulier, ce montagnard au nez en promontoire et au reproche silencieux, qui brouille souvent, dans sa vision, massifs, montagnes, vallées et dates, et fait preuve d'une confusion cérébrale égale à son agilité physique. Nous l'avons surnommé « la Trompe » à cause d'une pipe énorme qui émerge de son chef et s'exhibe de sa poche dans les situations les plus scabreuses, jetant des bouffées espacées et épaisses. La Trompe sera déchargé cette année par un cheval, très petit, très mauvais,

rebelle à la montée, peu solide à la descente et désespérant à la selle.

« Quand arriva le dimanche, on se reposa et on prit plaisir à voir la jeunesse du lieu jouer aux quilles sur la place, derrière l'église, le seul espace plat du village. Chaque joueur rejoint la boule au point où elle est restée ; et si, en la touchant d'une main, il peut de l'autre abattre quelques quilles, il en a le droit ; ce qui établit, une fois de plus, la supériorité des géants sur les pygmées (1).

« Mais voici accourir la famille entière du nom de Celiz, qui réclame à cors et à cris une photographie de groupe pour l'envoyer à un frère, parti jeune pour « les Amériques » et sénateur de Cuba, à ce qu'il paraît. »

En 1908 j'abordai Espinama par la montagne ; itinéraire : Turieno, Camaleño, Mogrobejo (j'y prends un guide local), sentier du col de Cámara, puis, à 14 heures, halte sur la pointe schisteuse de Calvera (1.316 m.) (2), qui eut été une excellente station de triangulation sans la brume, allant et venant et la pluie glacée ; nous étions cependant au milieu de juillet. Bien entendu je n'eus pas le temps de chercher là — et de n'y pas trouver, moi non plus — les fameuses grottes ignorées, où, suivant la tradition, se sont réfugiés les Maures, après la bataille de Covadonga.

Chassés au bout d'une heure, nous longeons, longeons, la base de la sierra de Abenas (3), restant à une altitude élevée. Voici enfin les cabanes d'Igüedri (1.285 mètr.) « revues et augmentées » depuis quinze ans que je n'y avais passé, puis Espinama. C'est chez le fils Celiz, chez Vicente, que je descends. C'est un personnage, chargé qu'il est des transports des trois sociétés minières d'Aliva. Il a magasin, il a petite auberge (bonne cuisine, *pero chinches en la cama*) et sa mioche pleurnicharde de l'an 93, que je n'avais pu photographier, est deve-

(1) Ce jeu, vraiment original, se nomme *juego de bolos de emboque* ; il diffère de celui dit de *parabolo*, qui se joue dans les vallées voisines de la Biscaye. *Bolo* veut dire *quille* et *bola*, *boule*.

(2) Féminin de *calvero* (terre stérile au milieu de cultures).

(3) Canal de Entraje — Peña del Corbo — la Cumbre (la cime) — pico de la canal de Posan — Peña de Olian (et non Tolban, comme dans le Coello) ; tels sont les noms des sommets de la sierra ou cumbre de Abenas.

nue une gentille *mozeta*, s'essayant à parler français. Le bon Juan Suarez « la Trompe » se jette dans mes bras, comme toujours, et le lendemain part avec moi pour le Valdeón.

Et en l'an de grâce 21, *quantum mutatus ab illo* ! Il y a un garage à Espinama et un hôtel... en sérieux projet.

III. — La Cordillère

La cordillère pyrénéenne est indépendante des Picos et surtout du massif d'Andara, mais elle est tellement unie à la Liébana, que je crois bien faire en insérant ici les quelques notes la concernant. — Plus haut j'ai parlé des cols du Frontal et de Piedras-Luengas.

Comme je l'ai dit, en la cordillère il y aurait d'excellents rendez-vous de chasses. Des forêts couvrent une grande partie de son versant septentrional et s'étendent un peu sur le méridional. Et dans leur intérieur que de variétés de gibiers ! Ours, sangliers, chevreuils, loups, renards, lièvres, coqs de bruyère. Le rebeco, lui, n'est guère qu'autour des grands pics ; spécialement l'Espigüete, le Curavacas, le Cubildecán.

CUETO DE LOS ASNOS OU PICO DE TRES AGUAS. — Le jour où j'étais venu avec Bustamante à l'auberge de las Cortes, à côté du Piedras-Luengas, le patron voulait absolument nous conduire à la Peña Labra : « vraie table, disait-il, si originale de forme. » Je crois que de Cortes on gravirait facilement en deux petites heures cette étrange table, à parois lisses (d'où son nom si c'est une déformation de *llambria*) et de quelle vue on y jouirait ! Depuis peu la Labra est un signal géodésique de troisième ordre avec 2.011 mètres d'altitude et 43° 02' 47''92 de latitude et et 0° 44' 45''61 de longitude O. de Madrid (1).

Non loin de la Peña Labra, mais non sur sa cime (qu'elle nous pardonne de lui ravir l'honneur que lui attribuèrent Reclus, Vivien de Saint Martin) se trouve l'important point, nœud géographique, où prennent naissance les torrents, qui

(1) Note de l'Instituto Geográfico y Estadístico de Madrid. — La pointe Valdecebollas, peu éloignée, est un signal de 2^e ordre, avec 2.146 mètres d'altitude. Je n'ai jamais vu ce sommet, rejeté au sud.

vont à trois mers : Golfe de Gascogne, Atlantique par le Douro (Duero), Méditerranée par l'Èbre. J'avais supposé — et Labrou-



PEÑA LABRA ET CORDILLÈRE

Vue prise du Cueto de los Asnos

Dessin de Fonrémis d'après une photographie de M. Herment

che demeura de cet avis tout en n'admettant pas ce qui suit (1),

(1) *Le Pic des Trois Eaux*. Bulletin Pyrénéen de décembre 1913, p. 172.

mais pas plus que moi il ne savait où était au juste le pic Cordel — d'après une de mes visées et ma course à la Sagra (des puertos de la Luz, nous avons eu une belle vue sur la cordillère), que ce point n'était pas la Labra, mais plutôt vers le cueto Cordel. Les cartes de Coello et de Prado, autrement moins imparfaites que celles de Lopez, mettaient cependant ce point à l'ouest du Cordel. L'aubergiste de Cortes avait dit de même.

Ayant organisé le voyage en bicyclette aux Picos de deux aimables Français, MM. E. et G. Herment, je les priai d'aller examiner *sur place* la question. Je les documentai le mieux possible et ils revinrent ayant résolu le problème. Le récit de cette excursion et de cette sorte de découverte géographique a paru dans le *Bulletin de la Section du S.-O. du Club alpin*, de juillet 1913, et j'en ai dit deux mots au Comité des Travaux Historiques et Scientifiques du Ministère de l'I. P. (1). Le 2 août 1912 MM. Herment partaient de la venta de las Cortes, gravissaient la Labra, sans difficulté par le sud, constataient que deux eaux seulement y prenaient leur source. Puis ils allaient chercher le nœud à l'ouest, au point désigné par le guide, le fils du patron, sous le vocable parfait — malgré son relant de modernisme — de Tres Aguas (trois eaux) par une crête assez déchiquetée ; alors, sorte de col et escalade facile du Tres Aguas (Los Asnos, de son vrai nom) (2035 m. environ) « le grand nœud géographique de l'Espagne. Trois arêtes rampent l'une vers le pic Cordel, l'autre vers la Castille, la troisième vers la Labra, qui en fait deux branches. »

Cette constatation n'était pas connue du monde scientifique. C'est lorsque j'en parlai à la Société de Géographie de Madrid, en 1914, que l'Etat Major espagnol parla à son tour, heureux de prouver que la chose était connue de lui (2). La constatation avait été faite, non sur le point lui-même, — il ne le dit nullement — mais par un officier, passant dans la région, en 1907, qui ne put savoir le nom exact de ce sommet ; cependant la carte de Coello, antérieure de 50 ans marque bien le nœud au

(1) *Un important Nœud géographique espagnol. Le Pic de Tres Aguas.* Bulletin de la Section de Géographie du Comité... de l'Instruction Publique, 1913.

(2) *Boletín de la Sociedad Geográfica* ; numéro de septembre 1914, mais paru plusieurs mois après, à une époque où l'alliophobie était de mise chez des officiers de la péninsule.

portillo de Los Asnos, il n'aurait eu qu'à la consulter. Le vrai nom est *Cueto de los Asnos* au portillo de ce nom, voisin de la pointe Cueto Igero. L'officier lui imposa de sa propre autorité le nom, très approprié du reste, de Tres Aguas (1). Il est naturel qu'en 1908 le nom local ne m'ait pas été donné par un *mesonero* récemment établi à la venta Cortes, tandis qu'il fut indiqué, quatre ans plus tard, à MM. Herment, lorsque cet aubergiste en eut connaissance.

Du reste mes collègues de la société Picos de Europa, ont organisé, il y a 3 ou 4 ans, une grande excursion à la Peña Labra. Partis du col de Piedras-Luengas, comme MM. Herment, ils allèrent d'abord « par la crête qui sépare Polaciones de Pernia jusqu'au Portillo de los Asnos (petit port des ânes), d'où l'on domine Reinosa et tout le Campóo. Le pic, qui domine ce portillo des ânes, constitue une véritable curiosité géographique, parceque sur ses versants naissent les eaux qui vont à trois mers : sur le nord, le Nansa, qui se jette dans le Cantabrique ; sur celui de l'est naît l'Abadia, ruisseau qui va à l'Ebre ; et sur le sud, le Pisuerga, affluent du Douro, qui se jette dans l'Atlantique » (2). Au retour les excursionnistes, dont était M. Bustamante, gravirent « la meseta de Peñalabra » dont la forme est bien celle d'une table sans pieds.

Cette question est donc jugée. Vu son importance et bien qu'un peu à l'écart des Picos, elle méritait qu'on en parle assez longuement. Je résume : ni le Pico Cordel, ni la Peña Labra ne sont le nœud géographique. Il est entre les deux, sur une pointe, baptisée seulement récemment Tres-Aguas, et nommée auparavant du nom original de pic, ou pointe — peu importe — de los Asnos.

PORTILLA — PEÑA PRIETA. — En juillet 1890, un peu désespéré après ce que j'avais vu du haut de la Peña Vieja et comprenant que je ne ferais rien de plus, cette année, au cœur des Pics d'Europe, je voulus, avant de revenir à Madrid, gravir la

(1) « El jefe creyo apropiado designarle con el nombre de Pico de Tres Aguas. » Parlant des Picos, il dit : « el Deva recibe las aguas del macizo de los Picos de Europa, conocido por el Naranjo de Bulnes. » Toujours le Naranjo, comme s'il n'y avait que lui dans les Pics d'Europe !

(2) Traduction mot à mot d'un article de la *Voz de la Liébana*.

Peña Prieta, qu'on m'avait signalée comme pointe de tout premier ordre sur la cordillère. J'étais descendu d'Aliva à Espinama par un brouillard si intense que l'*encargado* d'Aliva, qui était avec moi, rétrograda sans avoir osé y arriver et que l'*amo* de la maison, où je demandai l'hospitalité, se perdit dans les pics de Hierro. On ne saurait croire combien sont épais ces brouillards asturiens. Le lendemain, je me dirigeai vers l'ouest et dressai mon trépied sur un des cols dits du Valdeón ou mieux Remoña (1.833 m.) J'entrevis au N. O., à travers les nuages, un superbe massif neigeux, qui augmenta encore mon étonnement géographique et mon désarroi, car j'estimai qu'il devait atteindre 2.500 mètres. C'était le troisième massif des Pics d'Europe, celui des peñas Santas. Et dire qu'on m'avait dit en Espagne : « Les Picos de Europa ? Oui ! Deux pics élevés faciles à atteindre ! »

Relevé ceci sur mon carnet : « mais où donc peut passer le torrent du Valdeón ? » (j'ignorais alors son nom : le Cares). La fente de ce rio ne se devine que si on est dedans ou en face. Or je ne descendis point dans cette vallée de la province de León et, à flanc de montagne, je me dirigeai, — pardon ! mon guide me dirigea — sur le port appelé Pan de Trabes (ou de Trave) (1.580 m.), le moins bon pour aller dans cette vallée perdue et isolée du León.

Mon guide excellait à pêcher les truites en frappant l'eau à coups de bâton et en surprenant d'une main agile le poisson, sous la pierre où il se réfugiait. Souvent la bête s'échappe, mais on la poursuit jusqu'à la lassitude. Pour cet exercice : dextérité, torrent presque à sec, temps à perdre. Une douzaine de truites forma le fond de notre souper à Portilla-la-Reina (1.280 m.). Je n'en payai pas moins fort cher ce souper et le gîte ; mon guide, il est vrai, m'avait conduit chez une belle-sœur et prenait ses intérêts.

Portilla — petite porte — est bien nommé. Ce village, où passait la voie romaine ou wisigothe, dont j'ai parlé, est bâti au milieu d'un petit défilé encombré de roches de conglomérats, tombées de la montagne qui domine le pueblo de 600 mètres. Si on donnait la projection des charriots dont on se sert par ici, elle affecterait le dessin d'un soulier à la poulaine.

Le lendemain, départ de bonne heure ; il s'agit d'ascendre la

Peña Prieta. Mais le temps est mauvais et il faut renoncer à l'ascension, car la pluie nous prend au défilé de la Hoz (chaos de conglomérats dans cette gorge — *hoz* — source d'eau chaude) avant d'arriver à Llánaves. Je ne passe pas au lac voisin appelé Pozo-Butrero (mot-à-mot : puit *vautourier* ; *butrero* ou *utre* en bable est le *buitre* castillan — vautour). Je ne puis entrevoir ni la Peña de la Cumbre (2.117 m.) (mot à mot : hauteur de la cime), au sud de Llánaves, ni la Tabla Rayada (2.034 m.) (mot-à-mot : table rayée), pic élevé entre le Corisco et le col de S. Glorio, ni le Naranco, ni le Cubil de Can (2.146 m.) (mot-à-mot : gîte de chien, en bable). C'est le point où l'Esla prendrait sa source, mais *adhuc sub judice lis est* (1).

En ce qui concerne la Peña Prieta (mot-à-mot : pic noirâtre) ce nom ne s'appliquerait pas au pic élevé, où serait la jonction des trois provinces — Santander, Palencia, León — mais à une hauteur secondaire, sur laquelle l'attention fut appelée au XIX^e siècle, par la découverte de grottes, avec un trésor dans l'une d'elles. Pour les Liebaniegos le pic élevé se nomme Alto de la Canaleta de las Bovias (pic du petit torrent des vachières), tandis que les paysans de Llánaves le désignent simplement comme borne provinciale « Mojon de las tres provincias ». Ce n'est pas un nom, cela. La nomenclature de toute cette partie de la cordillère — et peut-être aussi ailleurs — est à reprendre depuis la base.

Je descendis dans la Liébana par le port de S. Glorio (1.630 m.) où une grande route va traverser la cordillère. Entre ce point et le Frontal que de curieuses et belles montagnes, et sauvages et inconnues ! Que de gorges ! que d'aiguilles aiguës ! que de forêts ! Qu'il y aille celui qui cherche l'inconnu ; je lui promets des surprises et même autour et au N. O. de Riaño. Que les noms de leurs sommets sont bizarres, comme Cubil de Can, Curavacas (cure-vaches, ou curé-vaches).

ESPIGUETE. — Une de ces montagnes originales dont l'aspect avait frappé Ormsby, est un signal géodésique de premier ordre, du réseau trigonométrique d'Espagne, c'est l'Espiguete (trans-

(1) Sur cette question voir : *Sobre el origen del rio Esla. Conferencia a la Sociedad de Geografía, por Valbuena, el 13 junio 1893.* — Madrid, Deposito de la Guerra, 1901.

formation du mot *espington*, pointe rocheuse). J'avais jugé utile d'y stationner. Or notre *approche*, notre ascension et notre départ de l'Espigüete ne furent pas sans péripéties, qui méritent d'être racontées par le menu.

C'était au commencement d'août 1892. Labrouche, descendant de la torre Santa, où, en père de famille, je n'avais pas jugé prudent de l'accompagner — je le dis tout simplement — m'avait rejoint à Soto-de-Valdeón.

Avec notre fidèle Bernat Salles et un chasseur local, Vicenton Marcos « nous partons pour Espigüete. Où est Espigüete ? Quelque part, très loin, au midi, en un pays inconnu, où mènent des chemins inconnus. Il n'existe pas de carte de la province León, et cette cime, vue là-bas dans les sierras bleuâtres, se dresse sur quelque plateau perdu. Ce départ pour l'énigmatique Espigüete exerce notre patience, qui devrait y être habituée, mais ne s'habitue pas. Vincent et sa « Pollina » (1) nous guettent devant la porte, malgré notre refus de les prendre. On attend un convoi, des juments qu'on est allé quérir sur la montagne. Les voilà enfin, conduites par un jeune indigène qui répond au nom voltairien de Candide, mais n'en a que le nom. C'est un gars très dodu, si épais en son milieu qu'on lui croirait une crinoline. Il ne parle guère, ou plutôt il ne parle pas du tout. Il a des chevaux, sans selles et sans brides, cela va de soi, et l'on pourra charger. Mais la charge est lourde, et les voyageurs prenant les chevaux, il ne reste pas de monture pour les bagages. Si bien que la ténacité de Vincent est récompensée et que Pollina reçoit une écrasante accumulation de colis. Combien d'heures se sont passées depuis les premiers préparatifs ? Ce calcul ne peut jamais se faire en Espagne. Le seul sujet d'étonnement ne doit pas être le retard, mais le départ lui-même ; car, dans ce pays de laisser faire, où les gens ont un calme en raison inverse de votre hâte, il est très singulier qu'on finisse par être prêt.

« La troupe s'ébranle enfin à travers le Valdeón, traversant Posada toujours vide, Santa-Marina où une église en terrasse au haut du village nous arrête un instant. Le massif central

(1) *Pollina*, en castillan *potranca* ou *potrilla*, signifie pouliche ; on dit aussi, en France, *pouline* dans le peuple. Dans de certains dialectes espagnols *pollina* signifie ânesse.

découpe, avec une clarté de lignes sans ombre, ses tours grises sur le bleu ardent du ciel. Derrière nous, la pène vermeille brille en plein soleil. La rue de Santa-Marina est occupée par un char, qui intercepte la voie : Saint-Saud veut passer, le char veut passer, et de ce concours naît un conflit, très préjudiciable pour une jambe chère. Cette douloureuse écorchure ne laissera pas de nous inquiéter, mais elle n'aura heureusement point les suites redoutées.

« Au col de Trave (*Pandetrave*), le plateau dénudé, écorché de terre rouge, habillé de bruyères courtes, nous conduit en Castille, dans les terres sèches. Tout au fond, à une énorme distance, une crête émerge, grise, isolée. C'est Espigüete, la belle inconnue qu'on cherche. Elle est bien haute et bien âpre, car on voit de la neige blanchir ses flancs. Une triste gorge, où des eaux vives sortent des schistes tièdes, où des arbustes toujours plus clairsemés s'espacent dans des prés maigres, descend à Portilla-la-Reina. Où est Portilla ? Tout près, dit-on ; mais ce tout près est un tout près castillan. A chaque tournant du chemin monotone, on espère voir le village et on ne voit qu'un autre tournant. Mais tant va la cruche à l'eau qu'à la fin les tournants s'épuisent, et nous sommes à Portilla. L'horrible, l'ignoble, la puante auberge ! On nous entasse dans un réduit étroit, où pour fenêtre il y a un guichet de prison. Tout manque, linge, couverts et cuisine. Les gens sont indolents comme de coutume, et quoique le déjeuner soit de saison — il est plus de deux heures — nous serions encore à Portilla, si Salles ne s'était fait marmiton. On mange ce qu'on peut, nos conserves fournissent l'excédent, et nos yeux inquiets surveillent nos équipages, qui sont sur la place de l'auberge, à la merci des passants, sans que nul de nos hôtes ou de nos hommes s'en soucie mais. Le village est dans une gorge comme il vient d'être dit plus haut, écrasé entre d'énormes rochers verts, dont les stries contournées en mille sens s'infléchissent en angles bossués et décrivent les plus extraordinaires figures.

« On nous annonce trois heures jusqu'à Valverde, notre étape projetée. Le chemin continue, morne et désolé, entre des champs de seigle ras. Passé le pont de Palones (1.220 m.), la gorge s'élargit, la vallée verdit, des villages s'épanchent dans des terres plus fécondes, le pont de Boca-de-Huérano à grandes arches,

nous mène sur la rive gauche, et nous marchons toujours, toujours, demandant parfois aux gens si on ne tournera pas bientôt. Le jour baisse, et une apparition merveilleuse a lieu à un coude. Devant nous, se dresse une chaîne escarpée, aux couronnements biscornus, d'un tout autre aspect que ceux d'où nous venons. Cette chaîne, éclairée au soleil couchant, est lumineuse et bleue, d'un bleu tendre, très doux, comme ces bleus d'Arabie, ou ces bleus de décors chauds, qui semblent des ciels grecs. A nos pieds, un pont de pierre conduit à Villafrea, dont les toits rouges brillent aussi. Et sur le premier plan les champs de blés dorés jaunissent la plaine. Ce fond de tableau, à cette heure et avec ces teintes molles, a quelque chose d'idéal.

« Nous tournons brusquement, en plein nord ; la nuit menace, et Valverde ne paraît jamais. Il y a cependant trois heures et plus que nous sommes en route. Voici venir un petit abbé pimpant et aimable. Nous l'arrêtons. « Combien de temps nous faut-il encore ? » — « En deux heures et demie vous y serez, en vous pressant. » — L'éternelle plaisanterie des lieues ! Il y a toujours une lieue d'un village à l'autre, en Espagne. De Portilla à Valverde on ne traverse que deux villages ; il y a donc trois lieues ou trois heures. Et après trois heures de marche forcée, il y en a encore trois autres, soit juste le double. Nous tournons encore, cette fois en plein est. Devant nous, bleu aux dernières lueurs du jour, se dresse l'Espigüete.

« Que deviendrons-nous ? Notre troupe est un peu en désarroi. Candide a une blessure au pied et boite féroce. On l'opère et on lui enlève un gros caillou indiscret. François Salles trouve que c'est long. Nous trouvons que ce n'est pas court. Le chemin devient un borbier et un canal, dont le passage à cheval est presque aussi difficile qu'à pied, les clapotements causant de véritables submersions. Le blessé a pris un des chevaux, et nous nous relayons pour l'autre, le piéton sautant de pierre en pierre ou plongeant bravement dans l'eau.

« Siero-de-Villafrea fume au fond de la vallée, et la nuit tombe. Nous y chercherons un gîte. Vincent se flatte d'y connaître tout le monde, mais il ment féroce, selon son habitude. La troupe s'arrête sur la place, et Saint-Saud part en délégation pour aller demander asile au curé. Celui-ci fait des battues de froment et a sa maison pleine ; il nous éconduit

avec une politesse médiocre. Nous roulons, penauds, dans le village obscur, mendiant une hospitalité quelconque pour les « ingénieurs. »

« Nous trouvons enfin une maison qui nous accueille, chez le seigneur Raphaël, qui est le beau-frère du curé qui est mort. Il n'y a pas à insister sur ce point. C'est la formule : Raphaël est beau-frère du curé qui est mort. Où, quand, comment ? Cela, nous devons le savoir. Le beau-frère du curé qui est mort mange sa soupe et nous reçoit fort mal. Il est évident que nous le dérangeons d'une manière sensible. Cet homme est bourru, maussade, dit presque non tout en disant oui, continue à déguster sa soupe, parle peu et semble se soucier de nous comme d'une guigne. Nous restons silencieux et nous grognons sous cape, fort mécontents d'échouer ainsi en chemin, trompés par l'aubergiste de Portilla, trompés par Vincent, trompés surtout par le manque absolu du sens des distances, qui est la plaie de ce pays.

« Cependant, peu à peu, et la lassitude aidant, on finit par s'entendre. Nos actions subissent une légère hausse quand on sait que nous venons de chez le curé de Soto, qui était quelque chose aussi au curé qui est mort. La « duègne » commence à préparer notre repas. Les gens s'approchent de nous. Notre baromètre les plonge dans l'admiration ; mais cette admiration n'a plus de limite et nous devenons des héros fêtés quand Labrouche a fait sonner sa montre à répétition, sonner, resonner, trisonner, jusqu'à risquer la casse du ressort. Car c'est un succès sans pareil, un clou de foire, le prodigieux talisman. Où Sésame va-t-il se cacher ? Le dîner sera bon, les lits seront propres, et on les fera après une attente qui n'est pas excessive pour l'Espagne. Dans la chambre, de grandes affiches de compagnies maritimes tapissent les murs. Le fils de la maison est employé à la préfecture de Leon et Raphaël, un agent d'émigration. Nous sommes dans la civilisation ; il n'y a même pas de punaises.

« Nous n'avons pas d'eau pour nous laver, pas de cuvette, pas de serviette. La civilisation de Siero laisse à désirer, en fin de compte. Cette fin de compte d'ailleurs est assez coûteuse. Nos chevaux ont dévoré sans doute un grenier de foin, à en juger par la note. Il est vrai que le foin est cher. Nous avons

pris le chocolat, l'exquis chocolat qui est bien le meilleur des mets espagnols. Nos hommes sont rassemblés. Ils ont tant bien que mal dîné à l'auberge et solidement ronflé dans le foin, l'auberge n'ayant pas de lit.

« Nous prenons congé de nos hôtes, et nous suivons l'éternel chemin de Valverde. Un char est en souffrance sur la route, dételé ; les bœufs paissent sur une croupe ; on ne voit pas de bouvier. Nous passons un petit col où nous rencontrons un convoi. Une femme à cheval, élégante et hardie, suivant droit sa route, nous salue avec grâce, accompagnée comme de droit. Espigüete est maintenant là, très près, et Valverde-de-la-Sierra s'étend sur le plateau, qui fait cette double impression de pays brûlé et froid que laissent tous les hauts plateaux de Castille.

« Nous sommes à 1600 mètres. Valverde possède une série de choses appréciables : une auberge à peu près convenable, un torrent où il y a de l'eau, des maisons incendiées qu'on ne rebâtit pas, et un capitaine d'artillerie de réserve, qui est un objet rare et précieux. Nous nous lions d'abord avec le capitaine, qui nous fournit une série de renseignements dont les négatifs sont sans doute exacts, mais dont les positifs nous causeront de bien étranges surprises. Une première constatation, c'est que Valverde est totalement dépourvu de « cavalerie ». Il n'y a jamais eu de mulets, et, pour l'instant, il n'y a ni chevaux ni ânes. Ceci nous vaut un premier orage. Vincent et Candide ne sont retenus que jusqu'à Valverde, et déclarent qu'ils s'en retournent. Nous voilà en jolie posture, perdus en pleine Castille, avec d'énormes bagages et des convoyeurs qui désertent, selon un droit indiscutable d'ailleurs. Nous devenons câlins ; nous promettons une « bonne main » supérieure, et nous gardons nos hommes. La femme et la fille du capitaine passent, revenant du bain. Chose tellement extraordinaire de voir des Espagnoles se baigner à l'eau froide, sur les hauts plateaux, que de mémoire de Saint-Saud, si vieux routier qu'il soit des Pyrénées méridionales, le fait ne se vit jamais. On cherche un guide qui ne se trouve pas ; on en cherche un autre.

« Nous flânonnons au soleil ardent, près du torrent ombragé de saules, où coule l'eau claire d'Espigüete. Le déjeuner est prêt enfin ; notre homme apparaît. Nous n'avons perdu que deux heures et demie en palabres, ce qui est modeste. On charge,

mais le sommeiller fait remarquer qu'il n'a pas d'allumettes. La femme du capitaine tient le débit ; on court au débit. Le débit est totalement vide ; pas d'allumettes, pas de cigares ; c'est un débit intermittent. Que faire ? Le capitaine en cède, l'aubergiste en cède, et la troupe s'ébranle.

« Les moissonneuses peuplent les champs, et nous demandons à de jolies filles si elles veulent nous suivre là-haut. Et cette plaisanterie de basochiens heureux fait redoubler les éclats de voix et nous vaut un petit triomphe.

« Nous avons passé la zone des cultures, et nous nous élevons sur des pentes de bruyères, par des chemins qui se redressent de plus en plus. Nos bêtes peinent dans la dernière montée. Nous avons fait halte à une fontaine, où nos guides refusent de s'approvisionner d'eau, disant qu'il y en a en haut, ce qui est un mensonge. Les conventions étant faites pour être violées, les guides déclarent qu'on ne peut passer la nuit au sommet de l'Espigüete, que l'on y sera foudroyé ou enlevé par le vent et qu'ils ne monteront pas. Second orage. Nous insistons, menaçons, tempêtons, sans réussir. Nous prenons, en désespoir de cause, le parti des grands jours : déclarer que personne ne sera payé si l'on n'exécute pas le traité. Cette douche refroidit la chaleur des résistances. Les bagages sont triés, les charges réparties, les montures abandonnées au vent, et la troupe se met en marche.

« Notre guide de Valverde, Tomas, veut nous faire descendre jusqu'au pied de la croupe ; nous commettons l'erreur de vouloir prendre à flanc, et nous voici bientôt pataugeant dans un chaos formidable, toute une montagne éboulée, une dislocation de pierres aiguës et énormes, comme il n'y en a qu'au Carlitte. Cette traversée ne finit jamais ; très dangereuse à cause des faux pas dans des interstices de rocs, profonds de trois à quatre mètres, elle nous désespère et nous affole. Cependant nous arrivons au bout, gémissants et endoloris, et nous attaquons la montagne.

« Elle a une allure sévère et grande, cette crête d'Espigüete, projetant sa masse calcaire à travers les schistes, tout isolée. Sa muraille se dresse escarpée de partout, sans issue apparente. Mais un long névé, où la neige ne fond jamais, dit-on, descend très bas au nord et ouvre une issue. Nous le gravissons en une

heure et prenons la roche qui, par une pente interminable et fatigante de monotonie, nous mène au sommet (1).

« François seul est avec nous. Candide, passé le glacier, a abandonné sa charge et redescendu à la « cavalerie ». Vicenton et Tomas montent avec une lenteur sage. Nous voici enfin sur le sommet, et tout est bien dans le meilleur des mondes. On dîne bruyamment, et cette tumultueuse soirée a si bien agité tout le monde que les ronflements manquent renverser la tente, malgré l'arrimage exceptionnel de François qui a enroulé nos trente mètres de corde entre le faite de la maison et les plus gros rochers de la cîme.

« Labrouche a fui les ronfleurs et dort dans sa peau de mouton au pied de la tour, quand l'aube blanchit l'immense horizon d'Espiguète. Saint-Saud a pris les jumelles pour admirer l'immense perspective qui se déroule...

« Les Pics d'Europe que nous devons trianguler d'Espiguète — c'est la raison de l'ascension — se dressent roses et dentelés, avec leurs rochers en pendillons et en galbes, protubérants comme des asperges et pressés comme les lances d'une troupe en carré. Ils se colorent peu à peu, et, dans la trouée d'Aliva une ligne bleuâtre indique la mer. A l'ouest un gigantesque cône d'ombre semble rejoindre la Galice ; c'est l'ombre d'Espiguète, une ombre qui raccourcit de minute en minute, se rapprochant de nous avec une incroyable vitesse, à mesure que le soleil monte. C'est dimanche ; les cloches tintent à toute volée dans tous les villages ; les sons argentins montent gaiement dans le ciel clair. Et, phénomène curieux, ces vilains brouillards, qui depuis huit jours tourbillonnent autour de nous, apparaissent une dernière fois, chassés des Pics d'Europe par le vent, se brisant en îlots disloqués et prêts à mourir, dans les hautes vallées de Léon.

« Pendant que nous travaillons, nos hommes vont reconnaître un passage qui paraît facile et court par la muraille sud ; ils nous rapportent de la neige, car nous gémissons de l'absence d'eau. Il y a aussi disette de pain ; on a laissé le pain à Candide

(1) Ormsby (*op. cit.*) dit : « C'est un pic très aigu et symétrique en forme de lancette, comme son nom l'indique, plein de pierres à chaux bleues pâles (serpentine ? ophite ?) ayant un peu la forme d'une dent de requin, ou d'un de ces fragments de silex éclatés de l'âge de la pierre. »

sous prétexte qu'il pesait trop. Candide se régale et nous souffrons misère. Nous avons pris des résolutions. Tomas descendra avec une partie de la charge par le chemin d'ascension ; il ralliera la cavalerie, contournera la montagne et nous retrouvera sur le versant sud, où a été découvert un pas commode. Notre guide part ; mais le nombre d'heures qu'il met à faire ce trajet est prodigieux. Leur calcul n'est guère possible ; toutes nos montres sont arrêtées. Nous assistons aux éternels pourparlers de Tomas et de Candide, aux éternelles hésitations du charge-



RETOUR D'UNE CHASSE A L'OURS AUX PICOS

Gravure extraite du *Tour du Monde* (Librairie Hachette)
d'après une photographie de M. de S. Saud

ment ; nous les voyons flâner, flâner encore, avec cette impatience furieuse de gens pressés qu'on fait languir et qui n'y peuvent mais. Les bêtes sont enfin réunies près de petites touffes de buis, et nous-mêmes nous levons le camp, en saluant une dernière fois les trois royaumes — Castille, Léon et Asturies — que domine l'Espigüete.

« La descente est facile, par des corniches que Tomas déclarait inaccessibles. Nous voici au pied des escarpements, et étrange surprise, voici les chevaux qui apparaissent sur la crête en face et qui nous rejoignent bientôt. Déchargement, rechargement, collation, palabres — trois quarts d'heure passent.

Nous gémissons. Une heure plus tard nous sommes à Cardaño-de-Abajo.

« Une gorge morne, où le torrent disparaît assez longtemps sous les pierres et où une tuilerie s'élève seule dans la solitude, conduit au village de Cardaño. La chaleur est forte et le torrent frais coule entre les champs, les rochers et les oseraies. Le bain est exquis dans ces eaux froides. Mais toutes ces médailles vont avoir leur revers, un revers cruel et inattendu. D'abord l'hôtelier, à qui le déjeuner est commandé, n'a aucune hâte de l'apprêter et, comme tous ses semblables, semble être non pas celui qui est payé mais celui qui paie, à en juger par son indolence. Il nous sert une omelette, dont les œufs sont pourris de vieille date. François s'évertue à cuisiner quelque chose. Nous autres, nous avons d'autres chiens à fouetter.

« A Cardaño-de-Abajo, où nous n'étions donc qu'après-midi, Vicenton et Candido déclarent qu'ils ne feront pas une lieue de plus et qu'ils nous plantent là ; l'aubergiste à son tour déclare qu'il ne loue pas son unique cheval et que nous ne pouvons partir de la journée. Nous nous mettons à table. Candido refuse de manger, disant que nous ne sommes plus rien pour lui. Vicenton, qui veut nous faire chanter, nous suivra avec son ânesse pour un prix énorme. Nous acceptons ; mais le coquin attendait ce moment pour faire un coup de sa façon. Il proteste tout net, que son prix n'est pas suffisant et qu'il lui faut le double. On est furieux ; on tonne en castillan ; on rage en français contre ce sacrifiant ; on lui règle sa note, et on veut le chasser comme une bête malfaisante. Puis, se tournant vers Candido : « Combien veux-tu pour nous conduire à Cervera ? — Le même prix que Vincent. — Quel prix ? Celui de sa parole donnée ou de sa parole reprise ? — Celui de sa parole donnée. — Dis au juste. — Deux *duros*. — On t'en donnera trois, parce que tu es un brave garçon ; et tope là. » Vincent fait des grimaces effrayantes. Notre hôte qui veut nous garder fait également la mine et sa note sera salée ; mais la bataille est gagnée.

« Nous avons un homme du village pour guide, et tous les voisins sont dans la rue pour se faire photographier par nous. L'éclatant soleil fait oublier les heures perdues et les joyeux visages des gens dérident nos soucis maussades.

« François Salles charge les bêtes : l'une portera le gros des

bagages, l'autre nous portera alternativement, avec l'excédent des colis. Nous partons en avant, pendant que l'arrimage s'opère. Dans le chemin ensoleillé, nous allons à pas lents, attendant de voir venir le convoi, mais le convoi n'apparaît pas. Que se passe-t-il ? Nous faisons halte sur une haie de pierres, trouvant qu'il est bien tard et que tout va bien mal en ce pays. Rien n'arrive, le temps passe.

« Nous allons rétrograder, dans notre désespérance, lorsque surgissent nos hommes ; mais dans quel état, mon Dieu ! Ce pauvre Salles boîte horriblement, Candide a les yeux gonflés. Les chevaux ont des airs étranges, et nos charges ballottent singulièrement. Nous apprenons les événements, et ils ne manquent pas d'être extraordinaires, comme tout ce qui a lieu dans de tels voyages. Vincent, en s'éloignant, a lancé des imprécations contre ses anciens compagnons. Ceux-ci ne sont pas plus tôt sortis de Cardaño qu'une des bêtes a fait des farces. François a voulu ajuster le chargement et a reçu une ruade féroce. « Ce Vincent est un sorcier, il m'a jeté un sort, je souffre atrocement », murmure-t-il d'un ton rogue. De fait, nous sommes ensorcelés. Mille choses se perdent et se perdront en route. Nous croirons n'atteindre jamais le but, obligés de camper au hasard, avec un blessé, des animaux rétifs, un loueur qui a hâte de joindre son père dans quelque montagne du Valdeon, où des bergers attendent leur pain depuis deux jours.

« La vallée large, plate, jaune de blés en partie moissonnés, s'encadre parfois de beaux rochers taillés en bastions ; un pont de bois nous mène sur la rive droite, en face d'un pauvre village vêtu de chaume. Plus loin, un pont de pierre, tout luisant de neuf, nous fait traverser le Carrion. Sous prétexte d'abrégier, notre guide de Cardaño nous fait suivre des versants où les chevaux tiennent à peine, où les chemins sont des sentes de chèvres. Nous allons traverser un col. Toute une foule en descend à cheval, joyeuse et endimanchée, des hommes, des femmes des enfants qui passent, allant on ne sait où dans ce pays sauvage. La montée du col est douce, mais sur l'autre versant s'ouvre un vrai précipice, avec un chemin en corniche, défoncé, dans des schistes glissants.

« La nuit approche et notre homme veut s'en retourner à Cardaño, sans s'inquiéter du reste. Que deviendrons-nous seuls,

dans cette région embrouillée, où les villages sont espacés de quelques lieues? Où est Cervera? Labrouche avait une confiance complète dans les dires du capitaine de Valverde, qui accusait six heures de marche de Cervera à Valverde, ce qui mettait Cervera à quatre petites heures de Cardaño. Mais voici bien quatre heures que nous avons quitté Cardaño et il paraît qu'il nous en faut encore autant! Oh! l'étonnant capitaine! Et il avait eu soin d'ajouter: « Remarquez que j'étais avec ma femme et ma fillette, ce qui a fait que nous n'allions pas vite ». Or nous, nous marchons d'un train endiablé, sans repos, avec ce pauvre François qui traîne sa jambe enflée, Candide qui ne desserre pas les dents, et ces rudes genêts d'Espagne qui ne connaissent pas la fatigue.

« Nous ouvrons de nouvelles négociations. Au lieu de trente sous, notre guide nous en vole cent, ce qui est une solde de rajah dans ces montagnes; il nous accompagnera jusqu'au port. Sages fûmes-nous d'avoir pris ce parti. Il y avait de quoi se perdre vingt fois dans les chemins embourbés de Cervera. Nous traversons un village. Les gens sont en fête, dansent à corps perdu sur la route; notre venue les trouble peu; ils ne s'inquiètent guère de ces intrus, continuent leurs rigodons, et ne laissent passer qu'avec peine ces voyageurs silencieux, qui les bousculent comme de noirs fantômes.

« La nuit tombe tout à fait, et le chemin devient un marais fangeux, herbeux, plein de grosses pierres qui alternent avec de grosses flaques, le chemin du Paradis, car les ronces et les épines y sont aussi. Et les lieues succèdent aux lieues, les heures aux heures, dans la désespérance de l'inconnu. « Je crois que nous n'y serons pas au lever du soleil », dit Saint-Saud d'un air contrit. — « Ce diable de capitaine », grommelle Labrouche dans sa barbe. — « Ce c... de sorcier », jure François en tirant la jambe rebelle. Encore un gué, une montée dans une rue de pierres, un village, une descente. « Voilà Cervera », dit notre guide de Cardaño. Il faut encore une demi heure!

« Enfin nous voici à Cervera; il est onze heures du soir; nous marchons depuis sept heures, et nos pauvres estomacs vides qui crient famine se voient dans la terre promise. Halte là! L'histoire n'est pas à son terme. Nous passons devant le poste de gendarmerie: deux pandores sautent sur nous comme sur

des brigands. « Arrêtez ! » C'était le bouquet ! Passer la nuit en prison après une si folle équipée ! Labrouche est d'avis de céder devant la force ; mais Saint-Saud, superbement, crie à nos hommes : « Voulez-vous bien marcher, et ne pas vous inquiéter du reste ! » Ne voilà-t-il pas, en effet, que les gendarmes nous demandent pardon de l'erreur, plus confus que le corbeau de la fable. « Messieurs les ingénieurs, excusez-nous. » Qu'est-ce qui nous vaut ce triomphe ? Les piquets de la tente, les beaux piquets à gâines de cuivre et à pointe d'acier, qui brillent à la lune et que la garde civile a pris pour des mires, en nous prenant pour les constructeurs du chemin de fer de Bilbao au Léon !

« Avons-nous ri de l'histoire à notre arrivée chez l'hôte aux marmites d'or, qui nous reçoit à bras ouverts ? Toute la maison est encore sur pied ; on nous fait fête ; nous soupçons plantureusement. Et cette tumultueuse journée finit dans la meilleure des nuits.

« Nous faisons la grasse matinée, dans ce bon village de Cervera, qui mérite son titre de chef-lieu ne fut-ce que par sa bonne auberge Ortega et ses bonnes gens. Nous avons apprêté nos bagages, pris un bain dans le Pisuerga, dont les eaux limpides et ombragées forment lac, derrière un moulin ; le déjeuner a été abondant et les convives ont été aimables. Saint-Saud y a même retrouvé un ingénieur, rencontré jadis à Alger et à La Rochelle. La diligence, aux mules fouettées, a repris la route d'Aguilar, passant la rivière où des enfants nus plongent par grappes, passant des rochers qui surgissent de la plaine comme un fort, passant les grands champs de blé. Dans les champs, tout le monde bat au fléau. Les gerbes forment de vraies collines, hautes de plusieurs mètres, et les hommes, les femmes travaillent à force, au soleil ardent, qui fait un nuage d'or de cette poussière.

« La diligence est presque au complet et il vient toujours du monde. C'est même une très grave affaire de se placer de façon normale : tous les gros se sont mis d'un côté, tous les gens maigres de l'autre, ce qui cause des envies irritées et des joies égoïstes. Mais l'accord ne tarde pas à se faire ; on permute obligamment, et chacun est assis. En route donc pour Aguilar-de-Campóo. »

IV. — Les Montagnes d'Andara

Quittons les plaines ensoleillées de la Castille et rapprochons nous du littoral.

Le massif oriental des Pics d'Europe ou Andara, du nom de ses principales mines et dont j'ai indiqué les contours (v. p. 20) forme une sorte de quadrilatère d'environ 225 kil. carrés, avec cette particularité qu'au point le plus élevé, au Pico Hierro et à la Tabla de Lechugales, se détache un rameau escarpé qui, par Cortes, le col de Cámara et la sierra de Abenas (schiteuse au sud) pointe vers le S. S. O.

Ce massif est divisé en deux parties inégales par le torrent, très encaissé, d'Urdon, au nord duquel s'élève la longue sierra de Tresviso avec l'alto de Cocon (1.532 m.) et le cueto de Vallegal (1.394 m.), dont je n'ai gravi aucun sommet, mais que Labrousse a traversée en se rendant de Mier à Andara. Elle est peu intéressante ; elle se soude à celle de Tielve, au nord du massif central, laissant à droite les puertos de Era et de Corrao, pour se continuer au delà du rio Cares, toujours étroite et élevée, jusqu'à Covadonga, par Lloroso, Ruana, Utre, la Cruz etc.

Le versant septentrional de la partie d'Andara proprement dite (donc le sud de l'Urdon) s'élève d'une façon assez régulière, aussi n'a-t-il pas grand caractère. Quelle différence avec ses escarpements abrupts sur la Liébana ! Je ne connais rien de plus imposant que cette blanche muraille, en forme de fer-à-cheval, qui se déroule de l'Agero à la pointe d'Igüedri (Abenas). Vue d'en bas, splendide ; et du haut, vue superbe avec toute la Liébana à vos pieds et la cordillère ensoleillée à l'horizon.

Il est si facile de s'offrir la jouissance de ce panorama magnifique ! Passez-vous en chemin de fer à Unquera ? Arrêtez-vous, prenez une voiture ou l'autobus. En peu de temps vous allez à la Hermida, au très bon hôtel de l'établissement thermal. Le lendemain — de grand matin, par exemple — avec de bons chevaux, qu'on trouve facilement à louer, vous allez aux mines d'Andara (1.850 m.). Vous y êtes à 10 heures. En une heure ou une heure trente à pied, par un des nombreux chemins miniers,

vous gravissez sans peine et sans danger soit le pic du Sagrado-Corazon (2.218 m.), soit ceux d'Inagotable (2.241 m.) ou de Bajero (2.335 m.). Vous pouvez être de retour à la Hermida pas trop tard, et à la rigueur aller coucher à Unquera par le beau défilé du Deva, ou bien le remonter jusqu'à Potes, pour voir l'Andara de cette petite ville.

LE RIO DEVA. — LA HERMIDA. — En effet cette superbe gorge du Deva commence à quelques kilomètres en amont d'Unquera et la grande route, dite de Tina-Mayor à Palencia, est tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre. Là est la limite que nous avons assignée aux Pics d'Europe, bien qu'à dire vrai la sierra qui se dresse à l'est de la Hermida, avec une direction N. O.-S. E. appartienne absolument au crétacé carbonifère. M. Mengaud dans son étude citée, insiste sur l'intérêt géologique que présente le coin de la Hermida, avec la *fenêtre* tectonique marneuse de Lebeña (Voir la gravure de la page 89). Ses cartes indiquent bien que le *dinantien* se prolonge, à l'est, jusque près de Cabezon-de-la-Sal (Dans l'autre sens il va jusqu'à Arriondas et à Ribadesella).

A Panes adieu les coteaux verdoyants et les villas des Americanos ; on s'enfonce entre deux murs. On appelle *americano* tout Espagnol qui, revenu d'Amérique, une fois fortune faite, a rapporté rarement de l'éducation (il perd même souvent ces sentiments chevaleresques, qui sont innés chez le bon peuple espagnol), mais des *duros* (des écus). Et alors il achète une propriété dans son pays et y bâtit une maison de campagne (villa).

Parfois il reste dans les Amériques, comme on dit ; mais il se garde d'oublier sa terre natale, témoin ce que nous disions à propos d'Anieso. Témoin aussi la lutte homérique acharnée que, dans ce petit village de Panes, (400 âmes) se faisaient, ces années passées, deux *journaux*, s'y rédigeant et s'y imprimant (!), à la solde chacun de deux riches Asturiens, originaires de ce *pueblo*, qui se faisaient, au Mexique, une vive concurrence commerciale. Ils n'avaient trouvé rien de mieux que de transplanter leur haine jusqu'à Panes et d'y avoir chacun son organe *béchant* l'autre.

En face de Panes débouchent et le rio Cares et la route dite du Cares ou de Cabrales, venant de Cangas-de-Onis. Lorsque

nous allâmes, en 1891, dans cette vallée du Cares, pour une journée à la mine des Picayos (100 m.), près de Mier, la route n'était pas faite ; il fallut dételéler à Panes.

La besogne est longue d'autant plus qu'une monture fait défaut. « On finit par où l'on aurait dû commencer, et l'on décide de se mettre en marche sur les chevaux dételés, l'un des voyageurs cheminant à pied, à tour de rôle. Mais peu à peu, la nuit tombe, et le sentier rugueux devient, dans l'obscurité, une sorte de fondrière. Et voilà que la sente pierreuse s'enfonce dans le torrent noir.

« Qu'est-ce ? — Oh ! peu de chose, dit M. de Olavarria, un petit bac. — Un bac, à cette heure ? — Oh oui, tout court, mais de l'autre côté, il y a la grand'route. »

« Et l'on descend, on fait hisser les bêtes endurantes, on se hisse soi-même comme on peut, et le bateau s'avance sur la rivière au courant sinistre, lugubre dans son clapotis. Nous en avons fini, sans doute, avec les mauvais chemins. Mais qu'est-ce qu'annonce de neuf cette traînée d'éboulis où l'on accoste ? cette échelle où l'on grimpe ? Oh, mon Dieu, presque rien ; la grand'route est à peine commencée et n'est qu'une longue carrière en exploitation, pleine de gros blocs arrachés à la mine. Et l'on va, de mal en pis, sur un terrain qui sera plat un jour mais qui est pour le moment hérissé d'obstacles, dans cette ombre désespérante qui ne finit jamais. Jamais est pourtant trop dire, car une lumière gaie brille à un dernier coude, et la maison des Picayos nous donne bon souper, bon gîte et... le reste, sous la forme d'une somptueuse expédition, organisée pour le lendemain. Il s'agit de monter à un piton d'avant-garde, le premier du massif d'Andara du côté de la mer, la Peña Mellera, qui a donné son nom à l'un des municipes (*ayuntamientos*) du Cares (1). Un convoi de porteurs, surchargés de vivres, a été expédié avant notre lever et quand nous songeons au départ, le soleil est déjà haut.

« Le mauvais chemin est encore la grand'route plus chaotique

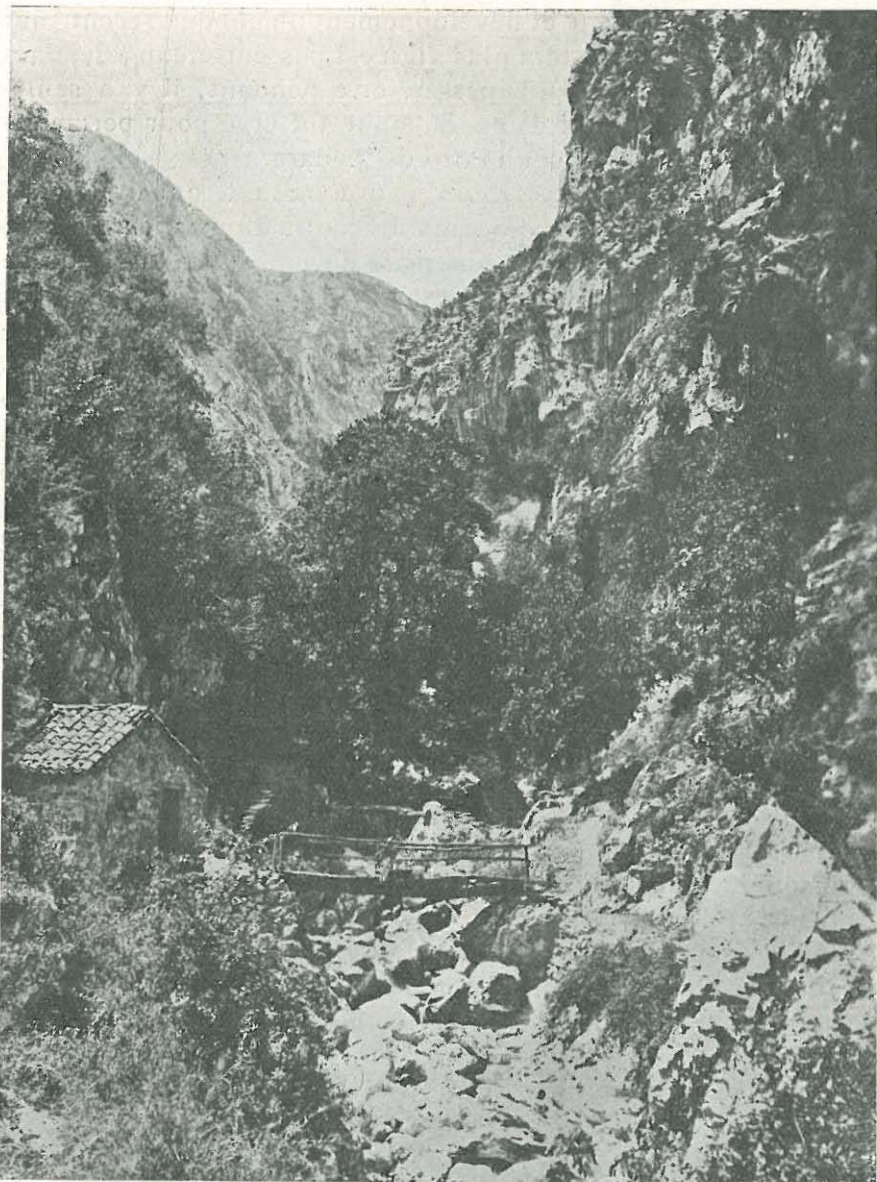
(1) *Mellera* en bable signifie : qui coupe par le milieu, qui partage par moitié (à conférer avec *mediera* du castillan, *métayère* du français). Ce piton surgit en effet isolé, au milieu de la vallée. Il a imposé son nom à l'*ayuntamiento*. D'autre part il y en a qui disent — notre carte le porte — « le district se nommant *Peñamellera*, il faut donc dire : pico de Peñamellera ». C'est à tort, à mon humble avis. Son altitude est de 745 m.

qu'en aval, dans le défilé des Picayos, où travaillent une centaine de terrassiers. Mais bientôt un gué, près de Mier, où l'eau s'épand sur une grève basse, nous fait passer sur l'autre rive, paysage alpestre, dans une clairière ouverte entre deux gorges, tournant d'un angle si brusque qu'on n'en voit que l'entrebâillement. Puis le sentier monte sous bois, s'élève dans les pâturages, entre des granges éparses, et double une sorte de petit col. Ici, après de longs conciliabules, on prend un grand parti : Labrouche est expédié sur Andara et le gros de l'expédition continue sa route vers le pic, qu'il atteindra après une grimpée honorable et un plantureux déjeuner. Tout ce monde a bien mangé, bien bu et joui de l'admirable spectacle de ce piton, dominant les frais pays de la côte d'où il semble une grande montagne, et dominé lui-même par les escarpements d'Andara. Pendant ce temps, le pauvre Labrouche souffre faim et misère. Il rejoint enfin par les ports de la Tejadura et de Pirué la vieille route d'Andara, dont les lacets herbeux et tristes longent la crête. Quelques pas encore et Andara apparaît, avec son hospitalité « royale » qui refait de toute les fatigues.

« Le jour suivant Don Benigno de Arce, en gentilhomme accompli toujours discret et prévenant, a un guide aux ordres du voyageur. Levé le premier, d'un ton doux et grave, il fait remarquer que, cette fois, c'est le Français qui est en retard. Voilà la chose la plus prodigieuse de nos campagnes : à Andara l'horloge avance, le directeur est prêt à l'aurore, le déjeuner, le mineur les vivres sont là aussi...

« Par les chemins de mine puis par une crête facile Labrouche monte au pic de Hierro (2.438 m.) l'un des points culminants du massif, près d'un des postes de chasse d'Alphonse XII. Des brouillards glacés courent sur ces hauteurs, ballotés par les vents, qui tout à coup les déchirent, laissant voir des tours proches, des échappées de mer, des clartés dans la direction de Castille. » Puis par le col de l'Evangelista et un petit névé et par une montagne voisine Labrouche passant près d'Aliva me rejoignit à Espinama.

TRESVISO. — Deux kilomètres en aval de la Hermida on passe sur un *petit* pont, au débouché d'un *petit* torrent, qui sort d'une *petite* gorge et fait tourner les roues d'un *petit* moulin. Qui



Cliché de Freznedo

GORGE DE L'URDON

croirait que le *petit* sentier qui est à côté, est une des voies de piétons, muletiers même, et de pénétration des Picos? C'est

même comme largeur et développement un chemin récent, qui dans trente ans n'existera plus s'il n'est pas entretenu ; déjà les charettes n'y peuvent plus passer, et cependant, il y a seulement une quarantaine d'années, qu'il fut créé pour permettre de descendre le minerai du Pozo de Andara.

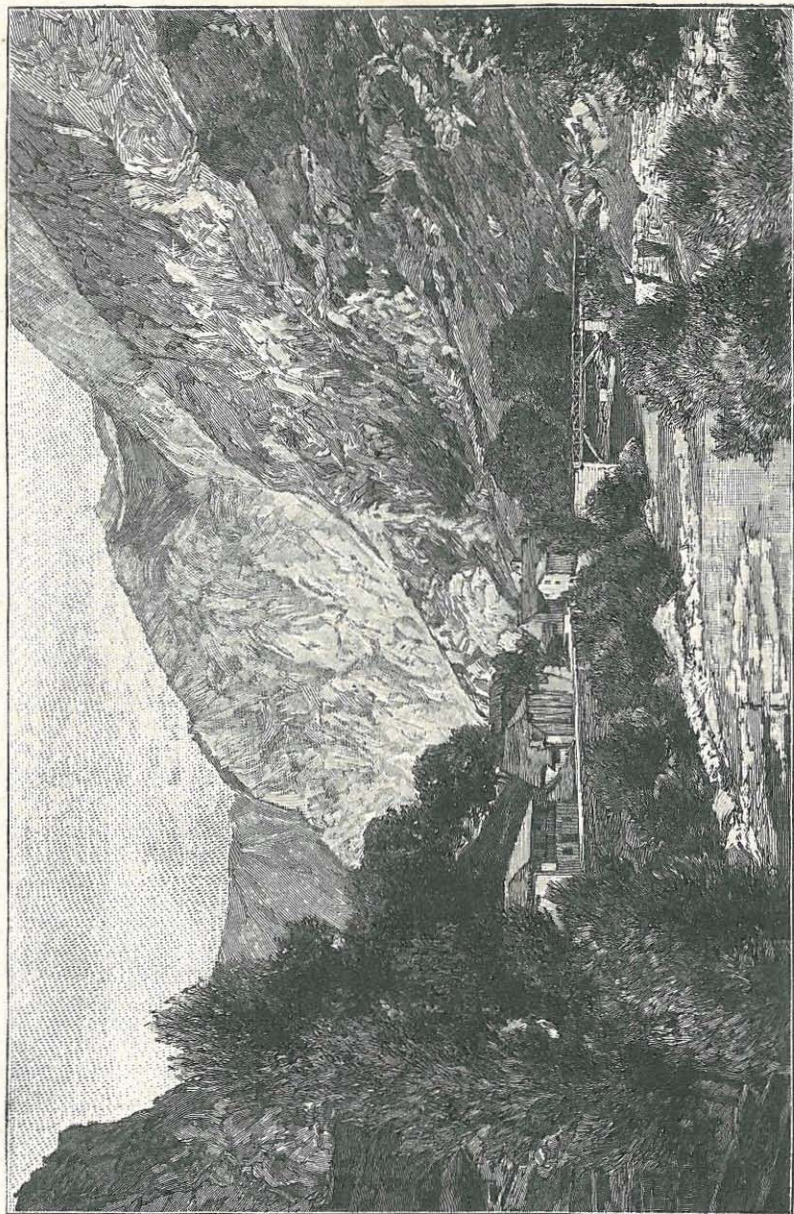
Ce torrent, c'est le rio Urdon, peu abondant, qui draine pendant les trois quarts des eaux du centre du massif d'Andara. Il est vrai de dire qu'il y a une prise d'eau avec canalisation de sept kilomètres, dont la chute est un peu en amont du moulin et du chemin. Le torrent passe dans une fissure curieuse entre le Cueto del Ave et les contreforts du Vallegal. On y a donc tracé une espèce de charretière, qui longe le torrent puis s'élève en lacets à la canal de la Bargona, gagne la hauteur, passe à la *encinal* (point-du-chêne) de Ciabedo (780 m.), où l'on brûlait les minerais.

En 1907, j'ai fait une station au sommet du village de Tresviso (894 m.), connu pour sa misère, son isolement, son fromage (*picon*), genre de celui de Cabrales. L'espèce de route, dont je parle, le traverse. Avant son établissement il fallait, pour sortir de ce *pueblo de pesca* (1), sauf vers l'ouest (direction de villages aussi miséreux : Sotres, Tielve), descendre à l'Urdon et gagner par un sentier de chèvres le col de Oja, afin d'atteindre Bejes.

LA HERMIDA. — Revenons à la Hermida, le meilleur point de départ pour aborder le massif oriental, comme nous l'avons dit, puisqu'une excellente route charretière, à pentes régulières, de plus de 20 kilomètres de long conduit aux mines d'Andara, exploitées peu en contrebas des sommets de ce nom.

La Hermida est un petit village du district municipal de Peñarrubia (7 paroisses), sans autre communication avec le monde civilisé, par des *caminos de herradura*, que par les puertos de la Hoz, jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Une fois, j'ai suivi le sentier qui s'élève à l'est de l'établissement thermal, sur la rive droite du Deva, gravi le Cueto Caldas, passé à la tour ruinée de Verdeja qui, avec deux autres, commandait ce seul point de transit et moderne (une nouvelle route s'y achève).

(1) En français mot à mot « village de pêche », ce qui correspond à notre expression de moquerie « joli port de mer » pour désigner un « vilain trou ».



LA HERMIDA
Gravure extraite de l'Annuaire du C. A. F. de 1894

Comme le dit, M. Mengaud, on est ici à la limite du permotrias et du dinantien, avec des grès rouges très apparents à

Peñarrubia (mot-à-mot : roche rouge), qu'ils baptisent. Nous sommes au pied des pitons de la Cueva de Ciloño et une fontaine importante sourd de cette grotte (*cueva*), et du cueto de Caldas (*caldas* en espagnol signifie *eaux-chaudes*, donc sources thermales). De l'emplacement de la torre de Verdeja (mot-à-mot : tour verdâtre) on aperçoit très bien Tresviso et de curieuses juxtapositions calcaires et schisteuses entre les pointes d'Agero (son escarpement tombe droit sur le Deva et le pico del Ave). Le schiste est enfoncé comme un coin.

Les maisons de la Hermida — y en a-t-il plus d'une trentaine ? — sont plaquées le long du rocher et ainsi, privées de soleil cinq mois de l'année, du 26 octobre au 28 mars, m'a-t-on assuré. Tout près est un excellent établissement-hôtel thermal (1), où il vaut mieux s'arrêter qu'à l'auberge (*estanco*) du village (2). Non loin est la curieuse église de Lebeña (*vide supra* p. 88).

LES MINES D'ANDARA. — C'est de la Hermida que je partis la première fois pour *entrer* dans les Picos de Europa. Le préposé de la mine d'Andara m'avait procuré un guide et un âne. « Le chargement est fait sur maître Aliboron. Cette région est un enfer pour les transports. Le bon mulet aragonais ou catalan, la bête sûre et précieuse, n'existe pas dans les villages cantabriques. L'âne même, au jarret vigoureux et au pied montagnard, est d'une difficile découverte. Il n'y a que deux manières de voyager en dehors des grands chemins, les chevaux et les chariots à bœufs, qui montent, au bruit strident des essieux desséchés, les sentes raides, souvent plus étroites qu'eux. Les chariots donnent le mal de mer et sont dépassés par les tortues qui flânent. Quant aux chevaux, ils sont toujours au vert, pendant la belle saison. Lorsqu'on demande de la « cavalerie » (*caballeria*) — et par ce mot il faut entendre une monture quelconque — il y en a toujours, au dire des gens. Mais après une demi-journée d'attente, vous apprenez qu'on cherche la bête à la montagne, après une autre demi-journée qu'on ne la retrouve

(1) Eaux minérales : chlorure de sodium, 61° de température à 3 griffons et 50° aux 2 autres ; captées en 1841. L'établissement date de 1880.

(2) L'*estanco* correspond dans les petits villages d'Espagne à notre épicerie de campagne, faisant en plus auberge, bureau de tabac, débit de vin, magasin de chaussures et même bureau local de poste, d'où des incon vénients comme je le signale plus loin.

pas, et ce que vous avez de mieux à faire est d'offrir une cigarette au propriétaire résigné et de faire battre l'appel dans une autre montagne.

« Grâce à Dieu, pour notre début, tout marche à souhaits, excepté le temps. Pendant que nous montons les lacets qui mènent aux mines d'Andara, la pluie menace, puis tombe, puis se change en neige : et la route est longue. On compte 5 lieues, ce qui veut dire en bon français six heures, nous ne l'appren-drons que trop à nos dépens. Les chariots chargés descendent lourdement, portant le minerai au fourneau de Dobrillo, où il subit en plein air, une première crémation, avant de se mettre en route pour le port d'Unquera. »

Au dessous du four, au milieu d'une sorte d'entonnoir, se trouve le village de Bejes (515 m. l'église, 575 m. le haut). où nous passâmes deux fois en 1907, en revenant des hauteurs de la Aurora et de l'Ave par une chaleur torride, alors que l'année suivante, au retour d'Andara, pour rentrer en Liébana, par le port de Pelea, nous essayâmes une pluie glacée aussi froide que la neige de 1890 au même point.

Cette année là, 1890, c'est transi et trempé que nous arrivions à Andara. D. Benigno de Arce, l'ingénieur en chef et directeur des mines de la Providence, surnommé à bon droit la Providence des savants et des touristes, est absent, mais il arrivera le lendemain. C'est un homme affable au possible, esprit distingué, ayant une excellente connaissance de la langue française, ce qui pour nous est précieux. Parler couramment le langage usuel avec les gens du peuple ou de villages perdus, ou s'entretenir de sujets sérieux, scientifiques, sociaux ou politiques, c'est deux. « Le directeur adjoint, M. Alphonse Martinez Infante, nous fait le plus charmant accueil, grâce aux recommandations dont nous sommes porteur. Cet excellent homme nous prête des vêtements. Tout le personnel domestique est à nos ordres ; Emilia fait sécher nos habits, Jesusa tisonne le repas, Angelica, sa riieuse nièce, prépare le lit, la meilleure couchette de la maison, la couchette de l'Infante Isabelle. C'est là qu'Alphonse XII et sa sœur inaugurèrent ces chasses fameuses, qui ont défrayé la chronique et surtout l'imagination des journalistes madrilènes. Mais le roi a eu beau temps et nous l'avons mauvais : il neigera toute la nuit, il neigera toute la journée du

lendemain. Le temps passe, dans l'oubli des intempéries et dans l'espérance du soleil à venir qui permettra, le lendemain, l'heureuse ascension de la *Tabla de Lechugales* (2.445 mètres), le point culminant du massif oriental.

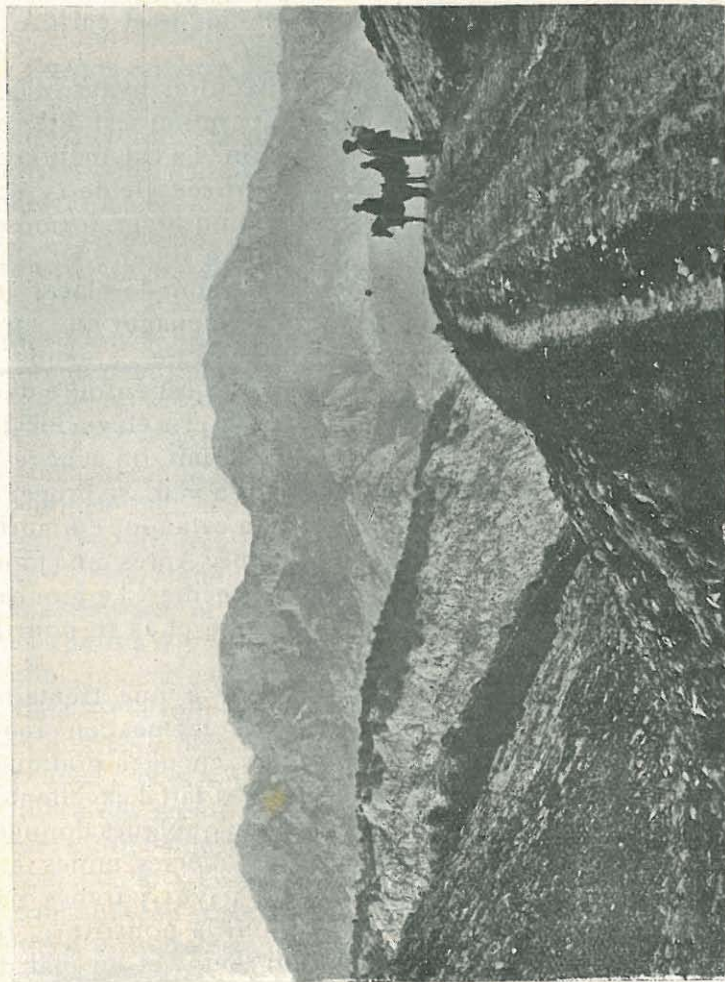
« Andara est le centre principal de l'exploitation du zinc aux Pics d'Europe. Deux grandes constructions basses et étroites s'alignent dans un cirque désolé. L'une est la maison du personnel dirigeant, l'autre sert de magasins et d'habitation pour les mineurs.

« Le calcaire d'Andara est métallifère. Il renferme d'abondants filons de calamine (carbonate de zinc natif) et quelques veines de sulfures de plomb, de pyrites de fer et de cuivre. On y rencontre des dolomies. Chaque galerie a son mode particulier d'exploitation. L'extraction se fait tantôt de bas en haut, tantôt de haut en bas. Soit dans la mine, soit en plein air, on opère le triage des minerais. Si les produits sont riches, ils sont utilisés directement; s'ils sont pauvres, on les soumet à un lavage dans des cylindres où agissent des pistons à bras. La profondeur des galeries varie de 50 à 100 mètres : le terrain est si solide qu'elles sont rarement étayées de charpentes.

« Le personnel des mines de la Providencia est d'environ 400 travailleurs, non compris les charretiers. Les foreurs (*barreneros*) gagnent de 2 fr. 50 à 3 francs, les nettoyeurs (*escombros*) de 2 francs à 2 fr. 50, les manœuvres (*muchachos*) de 1 fr. 50 à 1 fr. 75. Ces derniers sont des jeunes gens de 14 à 16 ans, qui portent les outils à la forge, la nourriture aux chantiers et font toutes les petites corvées. Une vingtaine de femmes travaillent, à l'air libre, à trier les minerais mélangés de pierres, avant de procéder au lavage dans des eaux provenant de la fonte des neiges. Chaque mine a à sa tête un contremaître (*capataz*) et possède un abri (*chabola*), en maçonnerie et charpente, où logent les ouvriers par groupes de quinze à vingt-cinq.

« La nourriture, saine et abondante, est fournie aux mineurs moyennant une retenue d'environ 28 francs par mois (0 fr. 94 par jour). Elle est répartie en trois repas : une soupe le matin, deux dîners composés de lard, légumes divers, riz et quelquefois de la viande, à midi et à 7 heures. Chaque travailleur reçoit 1 kilo $\frac{1}{4}$ de pain ; la plupart ont, au bout du premier mois, du pain à revendre et refusent les mets en excès. Le cui-

sinier (*ranchero*) est généralement un personnage, qui prend son rôle au sérieux de la plus comique manière et s'interrompt souvent de tourner la soupe, — meilleure qu'on est porté à le croire, — pour remplir les fonctions de débitant (*cantinero*)



SUR LE CHEMIN D'ANDARA

(Au fond la sierra de Tre-viso)

Cliché de Fresnado

qu'il cumule avec les siennes propres. Il vend du vin, de l'huile, des espadrilles, des effets, toujours par la fenêtre, la porte de la boutique étant interdite aux acheteurs. »

« Lorsque la Compagnie *la Providencia* entreprit l'œuvre

gigantesque de mettre en valeur les mines d'Andara, il lui fallut établir une cinquantaine de kilomètres de chemins de chars, tracés en corniche et reliant les mines à *Tina-Mayor*, le fiord d'Unquera. L'un des associés, M. Mendez Cortiña, a construit un quai et des magasins pour charger, sur le fiord même, des produits recherchés surtout par la Belgique et par l'Allemagne.

« Le minerai est soumis à une préparation avant d'être transporté au port d'Unquera. Cette préparation est dite calcination. Elle se fait à Dobrillo sur le chemin. La calcination du carbonate de zinc s'opère sur une aire horizontale de 15 à 20 mètres de diamètre. Au-dessus est établi un foyer formé de deux bûches de 2 mètres de long et s'élevant à 1 mètre au plus. On coiffe cet édicule de minerais en ayant soin de placer les plus gros quartiers dans la partie basse et de ménager une sorte de cheminée cylindrique dans la partie centrale. Lorsque la moitié du chargement est opérée, le bûcher est entouré d'un petit mur, qui ne doit pas toucher le foyer et s'élève en décroissant, à la façon d'un cône tronqué. Cela fait, on achève le chargement et on allume le feu qui, peu à peu, se propage, s'active, se consume en trois jours, laissant la calamine effondrée et calcinée, son poids augmenté du cinquième. Après cinq jours de refroidissement le minerai est prêt à expédier. Le tonneau revient à 75 fr., dont 25 fr. pour l'exploitation et 23 fr. pour le transport. »

Les prix ci-dessus remontent, il est vrai, à une trentaine d'années, mais il étaient sensiblement les mêmes en 1905, comme prix de main d'œuvre et, grâce aux changes pratiqués aux environs de 1897, les sociétés minières ont fait d'excellentes affaires. Pour rester dans le même sujet, voici quelques données sur les prix qui se pratiquaient en 1910 aux mêmes mines (exploitation Mazarrasa). Les ouvriers étaient payés 3 francs par jour, sur lesquels on retenait 1 franc pour la nourriture. Ils avaient la soupe à 5 h. du matin ; à midi soupe et un plat de légumes ; repos jusqu'à 13 h. 1/2 ; à 19 h. soupe et plat de légumes ; viande le jeudi et le dimanche ; un kilo 300 de pain (3 livres espagnoles) par jour. M. Mazarrasa faisait célébrer une messe presque tous les dimanches. — Depuis lors nul doute que des augmentations énormes dans ces prix n'aient été accordées.

« On ne chôme jamais, du 1^{er} mai au 31 octobre, sauf le 15 août, jour de la fête d'Andara. Tout autour du cirque, à San Melar, au Sagrado Corazon, à Macondio, à Inagotable le canon gronde ce jour-là, et cet unique repos de tout un semestre est joyeusement célébré. Elle n'est pas triste du reste cette étrange vie souterraine dans le haut-pays. Le silence morose des oules de Europa n'existe pas dans la région où l'homme a apporté la vie, et où il n'a jamais froid au fond des galeries étroites. Les coups de mine retentissent d'instant en instant sur les arêtes mornes ; les femmes chantent des mélodies locales plaintives toutes locales et si différentes de celles du reste de l'Espagne. Il y a comme une gaiété dans ces rumeurs variées, s'élevant au milieu d'un désert, coupé par le mur des crêtes, de toute vue sur les terres vertes, sorte de mer figée qui descend en gradins désordonnés jusque sur l'océan et dont la mate blancheur se confond avec celle des dernières vagues. »

LES PICS D'ANDARA. — Le surlendemain (la veille il avait copieusement neigé) de notre arrivée à Andara, la journée s'annonce belle. Veine ! Rares sont les beaux jours aux Pics d'Europe. Un mineur nous servira de guide pour atteindre le Pico Cortes, signal géodésique dont il ne connaît, pas plus que les ingénieurs, la position exacte. Nous savons que par là-bas, vers l'ouest, il y a une montagne de ce nom, nous a-t-on dit la veille, que sur sa pointe on a élevé une tour, et rien de plus. « Mais il y a loin de la coupe aux lèvres, très loin partout, plus loin aux Pics d'Europe. La journée commence bien. L'horizon est clair, l'océan bleu à l'infini, le chemin bon, — une route minière qui monte en lacets jusqu'à la crête, au col de l'Inagotable, où nous devons faire une station trois ans plus tard. Ici commence la voie du paradis, non pas semée d'épines, végétal qui manque au pays du zinc, mais encombrée de pierres et précédée d'une confession en règle. Notre homme avoue, en effet, qu'il n'est jamais allé plus haut que le point où s'arrêtent les chars. Il n'y a pas à se décourager pour si peu... nous sommes habitués, trop habitués à cela depuis le temps que nous naviguons dans les sierras espagnoles inconnues ; en avant donc !

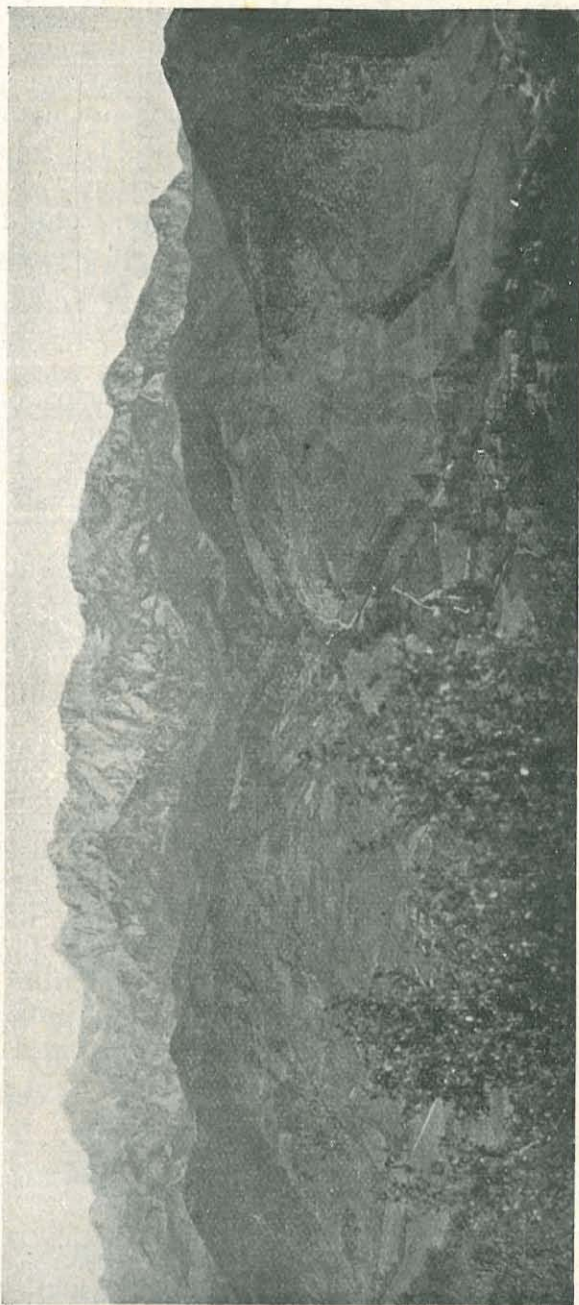
« Au hasard des couloirs d'éboulis, des pentes de neige redressées, des rochers gênants nous arrivons à une sorte de

bourrelet montueux, qui coupe à angle droit celui que nous suivons. De cette coupe, appelée Evangelista, du prénom de l'ouvrier qui découvrit une mine sur son versant, deux pointes apparaissent : l'une avec son signal, elle est trop éloignée, c'est Cortes ; l'autre plus élevée, terminée par un cube de roches de difficile accès. Va pour cette dernière.

« Les cordes manquent pour gravir l'obstacle ; mais à défaut ceintures, courroies, mouchoirs, tout ce qui se lie dans l'extrême misère, est mis à réquisition et le sommet culminant du massif d'Andara est gravi, superbe d'escarpements, surplombant la coquette Liébana ; c'est la Tabla de Lechugales (2.445 m. ; la table des laitues, mot-à-mot). A l'ouest le massif central se montre à nous plein de surprises, dans une mystérieuse grandeur. » Nous voyons quelle était l'erreur de ceux qui et à Madrid et à la Hermida, trois jours avant, et au roi en 1882, assuraient qu'Andara, le plus modeste des trois massifs, détenait les cimes maîtresses.

Le jour qui suivit cette « première » modeste, le trépied est dressé sur le pic de Samelar ou San Melar (2.240 m.), qui domine à l'est les hoyos d'Andara. En en redescendant nous trouvons M. de Arce et pendant un déjeuner exquis, il nous donne d'intéressants détails sur les mines de la Providencia et sur les chasses d'Alfonso XII, qu'il avait organisées et dirigées de remarquable façon. Quand trois ans, puis quatorze ans après, je revins à Andara, je fus accueilli par cet excellent ingénieur comme un ami de vieille date ; nous n'avions du reste cessé de correspondre. En 1893, j'y étais arrivé de Sotres et je stationnai sur les pics de Deboro (2.133 m.), Rasa del Inagotabe (2.302 m.) et du tiro de la Infanta Isabel (2.430 m.). Je me rendis compte sur place de ce que Don Benigno m'avait expliqué pour les chasses royales. Comme dans toutes ces pointes de Hierro (on écrit aussi Jierro et Ferro ; c'est bable) il peut y avoir une certaine confusion je me permis, d'autant plus, de baptiser de son nom la pointe où S. A. R. l'Infante Isabelle s'était postée (Voir la gravure de la p. 65). Le roi était entre le pic de Hierro central et la crête de l'Evangelista ; son médecin, sur celle dite de Malatas, qu'il fut question de choisir comme signal géodésique.

Cette année là je descendis sur la Liébana par la canal de S. Carlos, voie la plus courte mais la moins fréquentée, surtout



Cliché de S. Saud.

MASSIF D'ANDARA (PARTIE ORIENTALE)

Vue prise de San Miguel

(Au centre le Pico del Sagrado Corazon)

quand il y a de la neige. Elle prend sur la crête à une altitude de 2045 mètres entre les pics de San Melar et du Sagrado Corazon. Il y a aussi deux autres canaux où on peut descendre avec chevaux et mulets, Las Ceacinas (1.125 m.) et Pelea (951 m.). Ce dernier col, auprès duquel j'ai stationné en 1907 au Cueto Moro (1078 m.) et où je suis repassé l'année suivante, fait communiquer l'entonnoir — la vega — de Bejes (on écrit aussi Beges et Veges) avec Castro-Cillorigo, son ayuntamiento. Celui de Ceacinas est plus sauvage ; on y arrive en 2 heures et demie depuis Cólío (530 m.), par un sentier raide où, dans le haut, on risque de se perdre dans l'entrecroisement de chaînons si on n'a pas de guide ou si le brouillard règne.

Sur la crête ce sentier se perd au milieu des puertos, mais on peut gagner le petit chemin de la mine de la Aurora (1.810 m.), sur le versant de laquelle j'ai stationné (1). J'ai suivi ce chemin jusqu'au four de Dobrillo (1085 m.) où le mauvais temps interrompit ma station, et me dirigeai vers Andara (c'était en 1908), non sans inquiétude, étant sans réponse de don Benigno de Arce, à qui j'avais écrit un mois plus tôt (2). Un employé m'apprend, près du casetón, et son absence et la présence d'un jeune ingénieur adjoint, D. Guillermo de Guarnica. Je téléphone à celui-ci, me nomme ; aussitôt réponse charmante : « Venez quand même ; soyez le bienvenu. » Quelques minutes après, je revois, non sans émotion, cette longue maisonnette d'où, dix-huit ans auparavant, j'avais fait la connaissance des Pics d'Europe. M. de Guarnica logeait au casetón voisin de M. de Mazarasa, nous y descendons ensemble. Qui m'eut dit, en 1893, lorsque, passant devant cette maison en construction, je fus aimablement invité à y venir quand elle serait terminée, que j'userais... et abuserais peut-être, de cette invitation ?

D. Agustin Mazarrasa, directeur et copropriétaire des importantes mines de son nom dans Andara, m'accueillit comme un vieil ami. Je garde avec émotion le souvenir de cette hos-

(1) Sa face rosée très plate est frappée par les premiers feux de l'aurore ; au bas de la paroi est un *midio de las vacas* ou *bovias*. (Voir au glossaire).

(2) Il ne reçut pas ma lettre. Quoi d'étonnant ! Quand le courrier postal passe à la Hermita, il ouvre un sac *rarement fermé*, laisse les plis à l'estanquero ; celui-ci les dépose sur la table humide du cabaret (*estanco*), et chacun vient farfouiller ; une lettre peut glisser, ou.....

pitalité cordiale, charmante et généreuse qui me fut offerte pendant quatre journées. Que de bonnes soirées ! que d'excellentes causeries en français ! dédommagement de l'inclémence presque constante du ciel pendant mon séjour.

Je ne perdis pas mon temps : copie du plan de la route minière, relevés à la boussole de certains tracés entre les averses, montée plusieurs fois par jour au casetón de la Providencia, où M. de Arce arriva. J'avais à déterminer le petit bassin de l'Urdon et je descendis deux fois à la braña de la Espina. J'allai même plus loin, sur l'ancien chemin de Tresviso, dont j'ai parlé.

Ce collado de la Espina est désigné sur notre carte de 1914 sous le nom de : col de Jito. Jito s'applique à une brèche voisine, mais non au col lui-même (1). Tout ce coin forme un ensemble de puertos, vegas et hoyos à pâturages parfaits, d'autant meilleurs pour les habitants de Sotres et de Tresviso qu'ils leur ont coûté fort cher.

En 1821 des *vecinos* (2) de Tresviso prétendirent que certains de ces puertos leur appartenaient. Les Asturiens de Sotres, fiers de leur origine (leur village date de l'an 900, fondé par trois familles — *so tres*, sous trois — de Cabrales, d'où descendent tous les habitants actuels, disent-ils), assuraient que la limite provinciale était fautive (3). Les choses s'envenimèrent au point qu'une rixe sanglante éclata sur le passage même d'Espina. Résultat : trois montagnards tués, douze blessés, procès, prison ; puis décision de la justice : les pâturages seront indivis comme par le passé, mais... 3000 duros (15.000 fr.) d'amende à la charge de chaque village, pour frais, amendes, dommages et intérêts.

Le 16 juillet 1908, à 5 h. du soir (le matin j'avais été sur le Cueto Redondo — 1.362 mètr. — non loin justement du champ de cette bataille), je ne me lasse pas, une fois mon travail terminé, de jouir de l'admirable spectacle que Dieu me permettait

(1) Le col passe à une altitude de 1.298 mètr., le point le plus bas de cette dépression est à 1.280 mètr.

(2) Mot à mot : voisins ; et dans ce sens : habitants payant une contribution. Ce mot existe en roman : *bési*, d'où *bésiau*.

(3) C'est une erreur, partagée par des géographes, de croire que les limites suivent toujours les crêtes.

d'admirer d'une de ses cimes. La Liébana à mes pieds, sillonnée des rubans blancs de ses carreteras terminées, ses coquets pueblos, un peu dissimulés dans le nid de leur frondaison sombre, les taches dorées des champs de blé ; la Sagra et sa fière pyramide ; la cordillère avec ses massifs noirâtres ; au nord la longue, très longue, sierra de Cuera par delà celle du Cocón ; au loin la mer. Et, tout auprès, contrastant avec le calme majestueux des horizons infinis, la vie minière dans toute son intensité, le coup de mine, décuplé par l'écho, et le cri perçant, asturien par excellence, du *ixuxu*, lancé par les femmes.

Je viens de dire « une de ses cimes » en parlant d'une des pointes de la Silla de Caballo (selle-de-cheval ; forme de la crête, au-dessus de l'hoyo d'Andara), à côté de l'alto de S. Carlos. Son nom est en effet *Pico del Corazon de Jesus*, parce que sur un piédestal massif, de 2 m. 50 c. de haut, s'élève la statue en bronze, de 1 m. de haut, du Sacré-Cœur de Jésus (Corazon de Jesus) (2.218 m.).

La souscription et l'érection de cette statue sont dues à l'initiative pieuse de D. Tomas Barrio y Gonzales, qui y intéressa le clergé et les alcaldes de la Liébana, et les sociétés des mines d'Andara, représentées par MM. de Arce et Mazarrasa. Inutile de dire combien fut belle la fête religieuse lors de cette érection, le 18 septembre 1900, et quel *hosanna in excelsis* fut chanté par plus de mille voix sur un des sommets des Picos de Europa (1).

LE SIGNAL DE CORTES. — Entre les puertos d'Aliva et ceux de Valdebaro (Camaleño) se prolonge vers le sud-ouest la crête d'Andara hérissée de pointes, rébarbatives vues de la Liébana, plus douces sur l'autre versant. Elle prend le nom d'Abenas (de *avena*, avoine ?) dans sa partie la plus basse, séparée du Cortes par le col de Cámara (1.705 m.), où un médiocre sentier muletier conduit de la Liébana à Aliva.

Le pico Cortes, seule montagne des Pics d'Europe dont l'altitude ait été déterminée avant nos voyages, fut gravi en septembre 1870 par les ingénieurs espagnols, qui en ont fait,

(1) *Recuerdos de la Perigrinacion de Liébana al Pico del Corazon de Jesus en las Peñas de Europa*. Valladolid, 1900. Cette brochure donne la liste des 1.512 assistants, dont on a pu relever les noms ; plusieurs manquent.

comme nous l'avons déjà dit, un signal de triangulation géodésique de 1^{er} ordre, lui donnant une altitude de 2.373 mètres. Fernandez, dans ses *Cacerias del Rey* trouve moyen de le hausser à 2.600 mètres. Les ingénieurs le désignèrent sous le nom de Cortes, mais absolument tout le monde dans le pays appelle ce pic : Cortes (1).

« Nous quittons le casetón d'Aliva pour ascendre le Cortes « par une belle matinée, avec des roses sur la roche grise et quelques vapeurs légères, flottant, comme des écharpes de gaze, sur les chairs nues des pierres ! C'est l'heure du branle-bas dans le plateau. De partout, des troupeaux sortent des cavernes naturelles qui leur servent d'abri et servent également d'abri à leurs gardiens, le long d'un ruisseau encaissé. Comme une mer frisée, ce fourmillement de moutons marche lentement, dans une ondulation soyeuse, au bruit sonore des clochettes. Ils sont charmants et familiers. L'un de nous, qui a l'amour de cette aimable bête, s'est attardé pour voir jusqu'où irait, à ce lever matinal, leur reconnaissance de l'homme. Assis tranquille dans une clairière de genêts, il laisse approcher le bataillon pressé, qui fait bientôt cercle, à chaque mouvement s'éloigne ou s'approche, ainsi qu'une brume contrariée par des vents ; puis, s'enhardissant à l'immobilité, le cercle des jolies têtes curieuses et fines se resserre brusquement, et se met à le lécher de bas en haut, comme un agnelet. Alors, se levant il cause une émotion grande dans la foule ; elle se bouscule, se hérisse sur elle-même, fuit avec un frou-frou de frisons froissés et laisse un large vide, bizarrement découpé, comme les sinuosités d'une charge de cavalerie dans les carrés antiques. Cette bousculade est exquise à voir : on eût dit qu'une pile avait fait passer un courant d'effroi dans ce monde d'êtres graves et heureux, paissant sur ces montagnes des herbes embaumées, au milieu des solitudes.

« La troupe s'éloigne et l'attardé achève la débandade en frayant, sans pitié, son chemin à travers la masse éperdue.

« La tour de Cortes se dresse au levant, au-dessus du *Campomayor*, plaine où a lieu une fête rustique à la Notre-Dame

(1) Les seuls signaux géodésiques dans les montagnes asturo-cantabriques traitées sont : près de la cordillère au nord la Peña Sagra, au sud l'Espigüete, dont nous avons parlé, puis la Peña Corada, le Mompodre et enfin, près de Cangas, le Mofrecho, 1.903 m. : long. 1° 21, 13" 26 — lat. 43° 24' 26" 96. Il y a aussi la Peña Labra (V. p. 101).

d'août. Ce champ coupé de monticules prend une heure de marche, avant l'abord de la montée ; celle-ci est longue, dans les pierres et par une corniche en retour, qui passe, comme tous les chemins de ces cimes, entre des murailles.

« Voici bien le sommet, avec sa tour maçonnée, solidement édiflée sur ses cinq assises. Jean, notre guide, l'a vue bâtir ; il était de l'expédition géodésique. Saint-Saud se met à l'œuvre

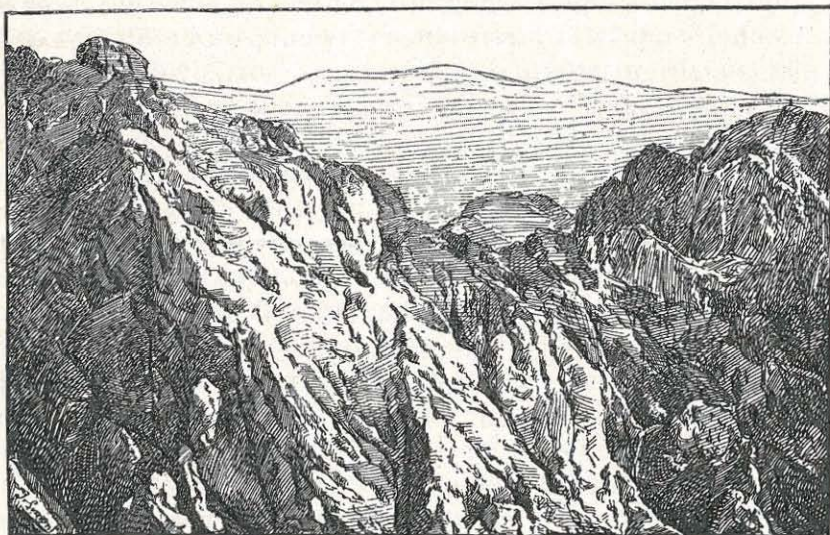


TABLA DE LECHUGALES ET PICO CORTES

(Vue prise du Tiro de la Infanta)

Gravure du *Centre Excursionista de Catalunya* d'après une photographie de M. de S. Saud

et commence ses tours d'horizon. Labrouche, selon l'usage, fait la cuisine et se lamente, selon le même usage, sur le manque d'eau. Le vin est déjà en partie bu, dans la chaleur de la montée. Que faire ? Il y a une source, nous dit Jean, et il disparaît avec la gourde pour la remplir d'eau. L'horrible et sèche attente ! Elle se prolonge longtemps, trop longtemps. Lorsque notre homme est de retour, après une heure ou deux d'absence, l'échanson constate un miracle qui ressemblerait à celui de Cana, s'il n'était exactement l'inverse : le vin à étendre d'eau

s'est étendu ailleurs, et il ne sort de la gourde, à moitié pleine au départ, qu'une eau moins rose que claire.

« Pour nous consoler, le brouillard fait des siennes. Il s'est levé peu à peu, monte ou descend sur la cime, ne laissant que de rapides échappées sur les crêtes voisines. Dans ces déchirures apparaît l'immense précipice de la Liébana, le pays vert et joyeux, que nous dominons d'une muraille formidable d'une demi-lieue de haut. Le massif central se voit par endroits, montrant un coin blanc de neige ou une dentelle grise, qu'une autre crête dépasse, dans un chaos rendu par la nuée plus effrayant encore. Dans la trouée, Aliva fait partir ses coups de mine, et sa microscopique maisonnette fume un peu. En haut, le vent secoue les brumes, de ces mouvements fantastiques que connaissent bien les montagnards, les faisant bondir par-dessus le col qui rattache Cortes aux âpres cimes d'Andara, col coupé en lamelles et aigu comme un couteau lisse.

« Il faut descendre pourtant, et le brouillard est partout. Mais Jean connaît la trace et se tire d'affaire dans ces corniches redoutables, sans perdre un chemin que nous croyions cent fois perdu. Il nous détourne même jusqu'à la source, d'une si coûteuse conquête. Nous sommes de bonne heure à Aliva. Nous flânons, la soirée, au milieu des mineurs, goûtant la soupe aux pois chiches qui cuit dans un énorme chaudron. Le « *ranchero* » nous fait les honneurs de sa cuisine, où nous nous chauffons sur un banc enfumé, à la meilleure place. Ces hommes sont gais et de belle humeur, contents de peu, heureux de nous plaire, serviables sans être obséquieux. Toute chose nous intéresse, dans la maison, et l'ordonnance des repas qu'ils prennent accroupis autour de la terrine, avec leurs cuillers de bois, et le lit de camp où ils se pressent sous des couvertures usées, et la boutique où ils achètent pain et vin, et l'ensemble de cette vie simple, qui leur fait réparer, au grand air et au manger sain, le mal qu'on gagne dans la galerie tiède de la mine. »





PEÑA VIEJA (vue prise de la Collada Verde). — 1 P. de Santa Ana — 2 Canalona — 3 P. Vieja.

Gravure extraite du *Tour du Monde* (Librairie Hachette) d'après une photographie de M. de Saint Saud

TROISIÈME PARTIE

MASSIF CENTRAL

I. — Les Urrieles ou Oriellos



BERGER ASTURIEN
DE BUÑES

Gravure extraite du
Tour du Monde, d'après
une photographie de M.
de Saint Saud.

Le massif central est de forme carrée ayant dans les 12 à 14 kilom. de côté (le côté occidental est un peu arrondi comme on le verra sur la carte, le rio Cares faisant une courbe vers Cain). Nous allons le décrire surtout par les excursions et ascensions que nous y avons faites.

ALIVA et PEÑA VIEJA. — Mais quel est donc cet Aliva (1) dont j'ai parlé plus haut ? C'est : des ports, des cabanes de bergers, une chapelle, des mines, des sentiers, des chemins, un lieu de ralliement, un point de départ de chasses et d'ascensions, le trait d'union entre le massif oriental et le massif central ; bref un point central aux Picos de Europa. Il le fut au temps de la chaussée romaine, il le fut au moyen âge — sa petite chapelle l'atteste (2) ; — il l'est plus que jamais avec ses mines, ses maisonnettes d'ouvriers (1450 m.), ses châlets d'ingénieurs, élevés depuis nos voyages, et la petite hôtellerie pour touristes, projetée pour 1923.

(1) Dans le mot Aliva, comme dans celui d'Andara, c'est la première syllabe qui se prononce accentuée, mais en typographie française l'A surmonté d'un accent aigu n'existe pas. On sait que dans la graphie espagnole l'accent marque simplement la syllabe accentuée, qui ne rentre pas dans la règle générale de l'accentuation (avant-dernière syllabe, sauf pour mots de deux syllabes terminés par une consonne, avec certaines exceptions).

(2) Elle fut édifiée en 1851, non loin de l'ancienne, et dédiée à S. Pierre-ès-liens ; on y

La dépression d'Aliva semble un peu anormale. Du reste, comme le fait observer M. Mengaud (*op. cit.* p. 298), on est au milieu de marnes schisteuses noires et « le contact du calcaire dinantien et des marnes se fait par l'intermédiaire d'un conglomérat calcaire. » C'est que « la masse calcaire des Picos de Europa appartient à une nappe, qui repose nettement sur des marnes d'âge indéterminé, apparaissant en fenêtres tectoniques... à Campomayor et qui chevauche aussi les schistes du carbonifère de la Liébana. »

Le vaste plateau d'Aliva est constitué par des mamelons peu accentués et par des pâturages étendus. Sur ce plateau, largement ondulé se creusent deux oules (hoyos) dites *Campo-mayor* et *Campo-menor*.

Au partage des eaux du Duje et du Deva il n'y a point de col, mais une vague échancrure, sans relief, dénommée Garganta de Campo-Mayor (1.490 m.). Au nord, comme au sud, — j'insiste sur cette caractéristique — la terrasse est bornée par de véritables portes de rochers. Celles sur Sotres (rio Duje) sont nommées *Portilla* et *Loma de Toro* (voir au glossaire). Sur Espinama (*arroyo* Sargues) il y a celle dite *Boquejon* (grosse bouche; on écrirait mieux *boqueron*). Nous avons parlé de celles d'Igüedri. Le passage était donc facile à défendre.

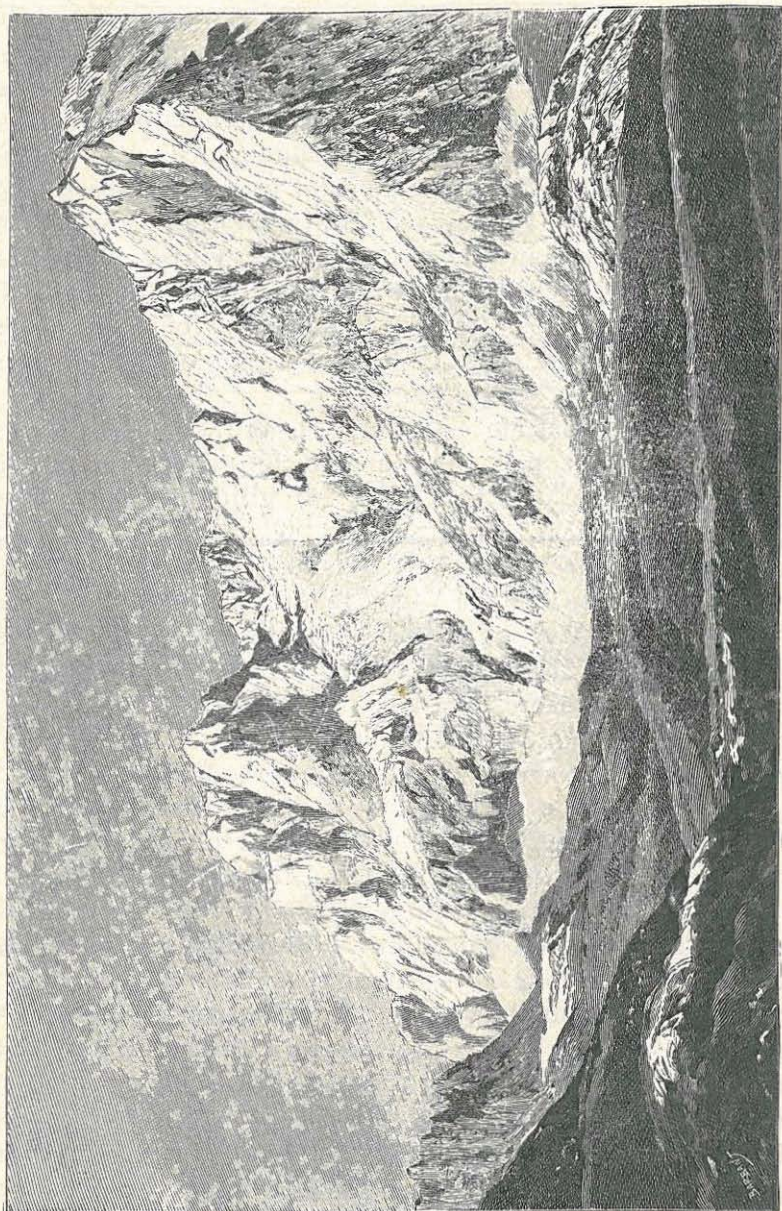
Les deux fois où nous couchâmes à Aliva, ce fut au petit casetón de la mine de la Providencia. « Ses bâtiments sont sur un plateau verdoyant, au niveau de la ligne de partage des eaux entre le Duje et le Deva. Ils se cachent dans une sorte de repli herbeux, où s'arrête la route qui descend sur toute sa longueur, la vallée du Deva, chemin de chars d'Aliva à Camaleño, route de voitures au delà. Le minerai a une soixantaine de kilomètres à parcourir d'Aliva à Unquera, son port d'embarquement. Le zinc qui s'exploite à Aliva n'est pas de la calamine, mais de la blende (sulfure de zinc), et il est livré tel quel, sans calcination; la longueur des transports égalise les frais.

« Alphonse XII a honoré Aliva de sa visite, et la chambre royale nous est ici réservée. Mais ce palais éphémère, composé

de deux chambrettes, ne possède en fait de provisions, que de très succulents souvenirs. Le débit d'Aliva a pour toutes ressources du pain médiocre et un vin détestable. Tout le reste manque, même le café, même le chocolat ; le chocolat ! »

C'était de tradition alors que cette absence de vivres, car depuis que ces lignes ont été écrites tout est bien changé à Aliva. Quand Don Alfonso XIII y passa se douta-t-il que, lorsque son père y vint en descendant de son tiro, les vivres étaient si minimes qu'on alla en chercher de nuit à Baró et malgré lui, car, nous ont raconté les gens de la mine, le roi voulait très gentiment manger le riz et les *garbanços* de ses ouvriers ; mais la *comitiva* ne s'en souciait guère.

« Si la disette comestible est grande, le mutisme n'y est pas de saison, à en juger par l'exubérante loquacité de Cosme Soberon, berger qu'on disait un excellent guide et qui est tout au plus un bon fabricant de fromages. Come a tout vu, tout parcouru ; à l'en croire, il connaît tous les passages, il est allé souvent au sommet de la Peña Vieja, la pointe anguleuse qui se dresse au-dessus d'Aliva et au seuil du massif central. Cette montée est d'ailleurs chose usuelle ; tout le monde est allé là-haut, même le roi ; Cosme l'y a vu ; il était un des rabatteurs. Ce grand bavard promet d'être fidèle au poste, le lendemain à 3 heures et demie. Il arrive avec une heure de retard, selon l'usage, et, parvenu au petit glacier qui s'étend au pied de la pyramide terminale, déclare que jamais nul n'a été si fou de monter au delà. « Et le roi ? — Oh le roi ! Il s'est posté au col de Santa Ana, appelé en son honneur les *Tiros del Rey* (Postes du Roi), et n'a jamais été plus loin. » Mais nous sommes de moins facile composition, et, tournant brusquement au sud-est, nous atteignons en une demi-heure le point culminant (2.615 mètres), par des rochers assez inoffensifs. Les nuages arrivent en bandes de toutes parts, et un tiers de l'horizon est déjà voilé. Dans les perspectives claires, se dressent des crêtes formidables, s'entassant les unes sur les autres, monde effrayant fait, dans un premier voyage de découverte, pour décourager les meilleurs vouloirs par l'inconnu qu'il révèle. Que faire, sans vivres, sans montures, seul, devant cette immensité ? Un tour rapide au delà de cette terre promise et des projets à venir. Telle fut notre résolution en descendant de la Peña Vieja ».



PEÑA VIEJA

Vue prise du Col de Santo Toribio

Dessin de Schrader (*Annuaire du C. A. F.* de 1893)

Nous n'aurions alors jamais cru qu'il nous aurait fallu revenir sept fois encore aux Pics d'Europe, et pour donner une

œuvre *incomplète* (1). En passant, nous photographions le massif du Llambrión, à la brèche de la Canalona (2.458 m.), ne pensant pas que ce serait là, quelques années plus tard, le tiro d'Alphonse XIII (Voir la gravure de la page 67).

Depuis lors nombreuses ont été les ascensions à la Peña Vieja (2). D'après les cartes, déposées dans une bouteille, il y en eut quatre en 1916, une en 1917 et six en 1918. Sur les vingt ascensionnistes sept appartenaient à la vaillante société touristique madrilène Peñalara (3).

AUTOUR DE LIORDES. — A l'époque où nous ne connaissions que peu de choses sur les Picos de Europa, M. de Olavarria insista, quand il nous reçut aux Picayos, pour nous faire visiter les mines de Liordes. Espinama fut notre point de départ. Certain matin de septembre 1891 « la cavalerie est prête et l'on se met en route vers les mines, dans cette vallée du Deva, toujours plantureuse, toujours variée dans son éternelle frondaison et son cadre de rochers gris et dentelés. L'un d'eux surtout la peña Remona — bien modeste quand on est en haut — dresse dans le fond sa gigantesque aiguille. Les chevaux marchent mollement, entre les haies fleuries et une clairière d'où trois vallons divergent en éventail, nous prenons celui de droite. Les escarpements d'un cirque ferment bientôt toute route naturelle. A leur pied bouillonne la source du Deva, qu'on appelle, par abréviation, Fuente De (1.065 m.). A gauche, dans une muraille formidable, accrochant ses lacets sans nombre aux éboulis et aux corniches, s'élève le chemin de Liordes, chemin dit de chars, où les chevaux montent à peine et que les piétons feront bien d'éviter la nuit. Il faut y être pour croire à son existence, dans une sorte de fente verticale, qui n'est qu'un

(1) J'appuie sur le mot *incomplète*, car notre carte a bien des blancs dans la partie centrale. Il eut fallu consacrer quatre grands mois de plus aux Picos et surtout avoir une compétence que je n'ai pas.

(2) D'après un érudit Liébaniego le nom de *peña vieja* (vieille montagne) aurait été autrefois *veia*, terme très usité dans la région, où il y a, par exemple *el tumbo (la tumba) del Veio* (ou *vejo*, orthographe moderne), *la peña del Vejo*, le village de Vejo, celui de *Veios* ou *Beios*. Le cartulaire de Santo Toribio dit que le pueblo de *los Espejos*, se nommait jadis *los Peios*, transformé en *los Pejós* et, par agglutination, en *los Espejos*. Mais il faut tenir compte qu'en bable *vieyo, vieya*, c'est *viejo* (vieux).

(3) *Peñalara. Revista de Alpinismo*. Numéro de janvier 1920.

horrible précipice. L'escalade est longue et dure, et l'on doit souvent descendre de cheval pour passer ce mauvais pas. Juan Suarez, notre guide, s'arrête complaisamment sur mille histoires macabres dont cette « grand'route » a été le théâtre, et chaque trou qui a englouti un malheureux vaut un nouveau récit, plus féroce que le précédent. Nous voici à un col, le col de



CASETON DE LIORDES

Gravure extraite du *Tour du Monde* (Librairie Hachette)
d'après une photographie de M. de S. Saud

Liordes. A quelques pas moisit une eau grise, où des tâcherons lavent du minerai ; sur un terre-plein s'élève le caseton de Liordes, de 100 mètres environ plus élevée qu'Andara, à l'altitude de 1.980 mètres.

« La mine est restée abandonnée plusieurs années. On n'y a pas repris l'extraction ; on se contente d'utiliser, depuis quelques semaines, le minerai en tas, et un groupe d'ouvriers sous la direction d'un contremaître est attelé à cette laborieuse besogne. La maison forme un rectangle, découpé en quatre pièces, le dortoir des porions, la cuisine, une salle et une

chambre. Le logis a subi des hivers l'irréparable outrage, il est à moitié ruiné. Les planchers sont pourris et craquent de toutes parts. Les fenêtres n'ont plus que les volets et, s'il fait froid où s'il pleut, la seule ressource est d'allumer une bougie ou de braver l'air du dehors.

« Mais, si hospitalier que soit un gîte, délaissé à raison même de son éloignement, l'hospitalité y est exercée largement, et M. de Olavarria trouve le moyen de faire de ce pauvre caseton de Liordes un des meilleurs campements de la « mauvaise terre ». D'ailleurs Liordes est comme une oasis perdue dans le désert. La plaine que domine la maison de mine est ce que le Castillan désigne du mot si expressif de *vega*. Le plateau de Liordes comme les *vegas* des Picos, est un bassin qui a jadis été un lac et dont l'humus a tapissé la cuvette. Il y pousse une herbe drue, des juments y paissent, des eaux y coulent, de petits marais s'y forment, reste de l'étang disparu dans les fissures que l'eau s'est faite à travers le calcaire et où elle s'engloutit, sans remonter au niveau des trois cols déprimés — Liordes, las Nieves, et Remoña — qui en formeraient les déversoirs. Lorsqu'au débouché de l'une de ces brèches et au sortir de l'échelle de pierres, verdoie au soleil cette fraîche prairie, bordée de murailles et gardée par une maisonnette, on croit presque à un mirage, tant cette nature riante contraste avec la rudesse de ses contours.

« Ces murailles attirent ; car elles sont les plus hauts bastions de la chaîne. Nous déjeunons à la hâte et avec Juan Suarez, d'un pas leste, nous longeons le plateau jusqu'au col de *las Nieves* (des Neiges), à une demi-lieue de Liordes. A gauche, s'élève la tour, que nous gravirons. L'escalade va bientôt nous réserver de désagréables surprises et nous annoncer de plus désagréables lendemains. Juan nous mène au bord d'un escarpement inaccessible pour tout autre que lui, qui, pieds nus, sa pipe à la bouche et ses bras mollement arrondis en forme simiesque pour accroître l'adhérence au rocher, traverse, sans un pli de visage, cette paroi en fil à plomb. Nos protestations sont vaines ; il faut se décider à le suivre, nous n'avons pas de corde. De sa poigne solide il saisit notre main, de son genou il fait un marche-pied, et nous passons, dans un équilibre instable, jurant bien que nous ne repasserons jamais par là, ce qui ne nous

Salinas, le point culminant de notre groupe, dresse sa pique ardue, sur la même crête en dents de scie.

« Ce matin, dimanche, nous partons pour la grande muraille. Une corniche s'élève à flanc, au nord du col des Neiges, et, par un étroit palier, atteint l'hoyo du Cedo. Nous montons toujours, et, cette fois, une escalade sérieuse s'annonce ; c'est le mur droit. Le guide affirme qu'au delà tout ira bien et nous nous laissons hisser jusqu'à une petite brèche. Oh horreur ! sur l'autre versant se creuse un précipice vertigineux, où tombe un couloir incliné à une pente invraisemblable. Nous reculons bravement et revenons au pied de notre muraille, que Jean propose d'attaquer sur un autre point. Par d'imperceptibles brisures, cet extraordinaire grimpeur parcourt la crête et déclare qu'il a un passage. Il nous pousse, comme il peut, dans une anfractuosité où le mur se fend et nous entrons dans une espèce de balcon, hérissant la roche d'un redent haut d'un mètre.

« Au delà, c'est la paroi lisse. Juan est merveilleux, comme il l'a été hier, comme il le sera tout à l'heure : il se couche contre ce mur et de son corps fait un pont où nous passons, plus morts que vifs. De l'autre côté, s'ouvre le terrible couloir, où conduit une étroite saillie. Jean fait de nouveau de son corps une passerelle, et nous sommes tous sains et saufs, sur l'autre versant ; Tonio, mineur des Picayos, qui nous accompagne, tremblait de tous ses membres. Une grimpée, dure mais courte, nous conduit au sommet, où le ciel, assombri et menaçant depuis le matin, décharge une tempête de grésil et nous enveloppe d'une brume épaisse. A peine voit-on, dans les déchirures de la bourrasque, un abîme ou une crête, blanchis par la grêle. Nous gelons, sur cette cime où nous tenons à peine, sentant le vide partout et comme un chant de mort dans ces pierres sonores au bruit de l'averse. Et nous descendons, nous ne savons comment, par ces échelles, ces couloirs et ces corniches, faisant halte à la saillie profonde, que nous dénommons « balcon des isards, » trouvant qu'elle est bien longue et bien âpre la muraille du *Tiro Llago* (2.604 mètr.) — c'est le nom de cette montagne — et que c'est faire acte de démesure de continuer à suspendre ainsi sa vie aux hasards d'un équilibre d'acrobate, sans avoir le matériel dont l'expérience de l'alpinisme arme les plus hardis.

« Par le col de Las Nieves (2.025 m.) nous descendons dans le Valdeón. On dirait que quelque Roland asturien a donné des coups d'épée dans les flancs de ces montagnes et y a fait ces couloirs abrupts, qui en sont les seules voies d'accès. Ces couloirs (*canales*) sont des corridors très inclinés, à largeur à peu près constante, à fond plat, bossué de blocs erratiques, sans thalweg ni eau. Deux murs, verticaux quand ils ne sont pas en surplomb, les encaissent comme des rues. Le couloir del Asotin ressemble à ses pareils, si ce n'est que les escarpements, qui le longent, sont plus effilés en aiguilles et plus désordonnés de formes ; si ce n'est aussi qu'il possède un petit lac, dans une cuvette où un peu de terre végétale a cimenté les pores du calcaire. En face la Peña Santa dévoile, dans les trouées de brouillard, sa menaçante forteresse. Plus bas la vallée se découvre, la végétation perce, une fontaine coule, des bois ombragent le sentier et une mine de la Compagnie Asturienne s'exploite.

« Nous voici sortis de la mala tierra et nous traversons un coin du pays vert qui l'entoure. La route de mine passe le Cares sur un pont de bois et rejoint celle du Valdeón, qui descend le long du torrent, entre des haies touffues, des bosquets et des prairies, où quelques hameaux cachent leurs toits rouges. Tout à coup, à la rencontre brusque du vallon des Caballos, le chemin cesse brusquement ; c'est là la dernière limite des charrois et désormais les mulets seuls passeront. La vallée s'étrangle, et, entre des murailles toujours plus élancées, s'entaille la gorge supérieure du Cares. L'étroit chemin enjambe la rivière sur un pont moussu, et, serpentant sur sa rive droite, atteint une petite dépression, dominée par un piton rocheux. En bas, sur l'autre rive, fument les maisons de Cain. Nous revoyons la terre maudite, car dans ce pays où les hommes, les pierres, les grottes, les légendes s'enveloppent d'une auréole de mystère, l'éternelle malédiction est invoquée au revers des lieux saints. » Nous reparlerons de Cain dans le chapitre consacré au Valdeón.

AU CŒUR DU MASSIF. — En 1892, nous arrivons à Aliva par Espinama. « Nous sommes attendus la « chambre du roi » est prête. — Nous étions à table à savourer une soupe à l'huile, quand un homme barbu fait irruption dans la salle, avec un tel vacarme que nous croyons à un incendie. Ce bruyant person-

nage n'est autre que Cosme, notre guide poltron à la Vieja en 1890. Il parle, il crie, il s'agite comme si tous les diables le possédaient. Nous en sommes quittes pour un verre de vin, qui nous laisse une seconde d'entr'acte et pour une commande de soupe au lait qui fera les délices de notre dîner du lendemain à la descente du Cortes ».

Au retour de cette ascension narrée plus haut, comme, pour vaincre les Picos, il nous fallait un supplément de vivres et de porteurs, Salles est descendu à Espinama et les voici. « Ils sont bien là tous ces museaux essoufflés, qui patinent devant le seuil : François Salles sous un incalculable faix (cela ne change en rien ses habitudes), Juan Suarez (dit la Trompe), et deux nouveaux guides, dont l'un est aussi bon montagnard que l'autre est médiocre porteur. Nous avons déjà sauté de nos lits pour accueillir les arrivants, qui ont jeté au hasard de la jetée tout notre équipage. C'est merveille de voir la hâte qu'ont tous ces gens de se reposer et leurs délicates attentions pour donner au voisin la charge qu'ils dédaignent.

« Ce départ d'Aliva, lent et ajourné comme tous les départs d'Espagne, nous laisse juger à l'aise des bonnes dispositions de nos Asturiens. Pour faire cuire la soupe et la savourer à opulentes gorgées, rien de mieux ni de plus rapide. Quant à se mettre en branle, lorsque cette petite opération culinaire a donné de la force aux estomacs, question très grave et non résolue. D'abord, il faut de longs pourparlers pour que le principe même du mouvement soit adopté ; quant à son exécution, on ne compte ni par minutes, ni par quarts d'heures, on ne compte que par colères. Nous avons un luxe ruineux de courroies et de lanières pour charger à dos d'homme ; ce mode de transport ne convient pas à nos porteurs, qui ont la plus extraordinaire des méthodes pour emballer les colis, c'est de les porter sur un échafaudage de bâtons ou attachés sur le front, comme un bonnet de nuit énorme.

« Notre convoi a bientôt dépassé, à l'un des angles du chemin, une des hautes mines : celle de Vidrio. Les ouvriers étaient au repos et prenaient leur soupe ; une femme allaitait un enfant tout auprès ; Jean s'était livré à des facéties d'un goût désastreux, et, pour mettre fin à ses bavardages, nous étions

repartis les premiers, portant aussi notre charge pour prêcher d'exemple.

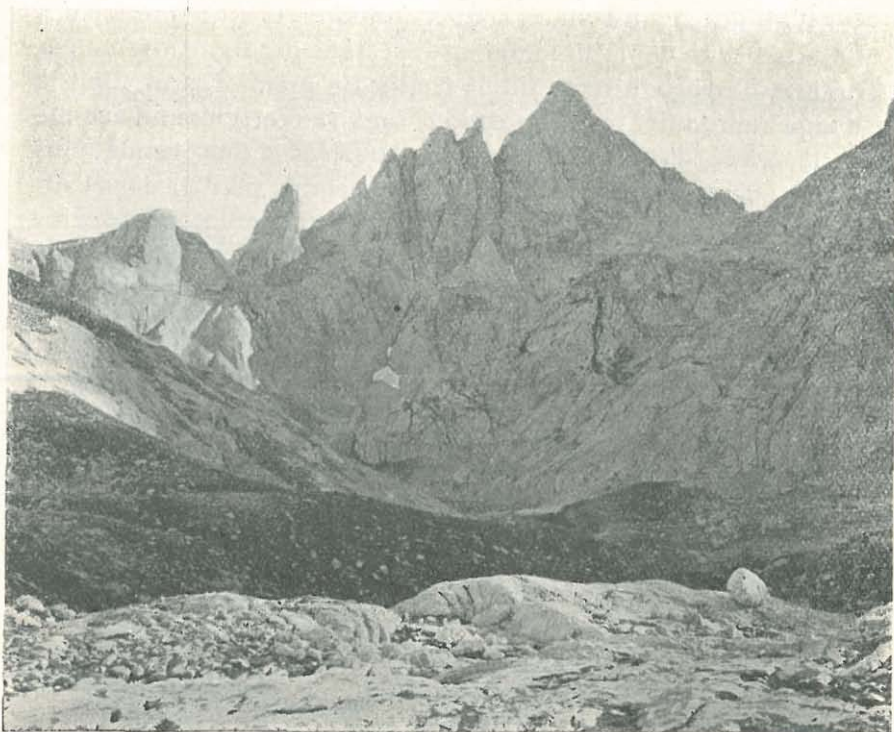
« Vidrio est la dernière halte de la civilisation. Au delà, les chemins ne sont même plus des traces ; le couloir herbeux, qui s'entremêle d'assises escarpées, perd peu à peu son gazon ; le dernier arbre est déjà tout en bas. Ce ne sont plus que murailles droites, roches polies, quelques névés, une solitude farouche, assombrie par des brouillards qui se sont levés avec la chaleur et lèchent les dentelures du cadre. Nous nous élevons toujours, dans ce pays désolé, et nous sommes aux terrasses des tirs du Roi (*tiros del Rey*), ainsi dénommés des chasses d'Alphonse XII.

« Les débats commencent en ce point. Oh ! les amusants débats. Saint-Saud n'est jamais de l'avis de ses hommes sur les directions à suivre, et il a souvent raison ; Labrousche est parfois d'un troisième avis et François d'un quatrième. Dans cette Babel d'opinions aussi embrouillées que ces massifs, c'est le hasard, l'exquis, l'adorable hasard, la meilleure des choses qui soit en ce bas monde de pédants et de raisonneurs, c'est le hasard qui souvent préside et présidera à nos destinées. Car, si l'on procédait au vote, l'immobilité perpétuelle serait le résultat du conflit des suffrages. — Ce bon hasard nous fait gravir un assez long névé, qui est peut-être bien un glacier, et nous débouchons au col de *Santa Anna*, où se fera la halte du déjeuner et où Alphonse XII fit coup double sur deux isards. Nouveaux débats. Où irons-nous dans cet inconnu de chaînes entassées, dont plusieurs plans se dressent l'un sur l'autre ? Où est Cerredo ? C'est bien cette tour ardue qui est très loin, au delà des autres ? L'un dit oui, l'autre non. Où camperons-nous ?

« Mais il faut descendre du col, car l'heure avance. François d'abord, Labrousche ensuite sont montés au sommet du pic de Santa Ana, le dixième en hauteur des pics d'Europe (2.596 m.) — montagne dont une seule assise calcaire demande quelque précaution à la descente, inoffensif joujou à côté de ses sœurs. Ils en ont rapporté des observations barométriques, le brouillard ayant empêché d'y faire une station. En route donc pour l'ouïe où l'on campera ! La troupe descend par les rochers, Labrousche par la neige, le long de couloirs de glissade, où la

glace n'est pas toujours commode, ce qui n'effraye pas un troupeau de quarante rebecos que nous voyons devant nous.

« Cette première soirée dans le *Trou des Trous* (*hoyo de los Boches*) (1) nous réservait un merveilleux effet de refraction : à



Cliché Schulze

PICO DE LOS CABRONES

gauche, parmi les brumes déchirées par la fraîcheur du crépuscule, rongées par les derniers rayons du soleil plus bas que la cime, apparaissaient deux crêtes, la seconde beaucoup plus haute, trop haute pour être réelle. Nous avons déjà eu la même illusion d'optique, sans nous l'expliquer, en descendant le col de Piedras-Luengas. Mais aujourd'hui le phénomène est

(1) *Boche*, ce mot si employé depuis quelques tristes années, signifie *bourreau*, homme cruel, en castillan et andalous, et *trou* en bable. Les auteurs des *Picos de Europa* l'ont changé en *gochos* (cochons). Les cochons même sauvages (sangliers) n'y viennent point cependant.

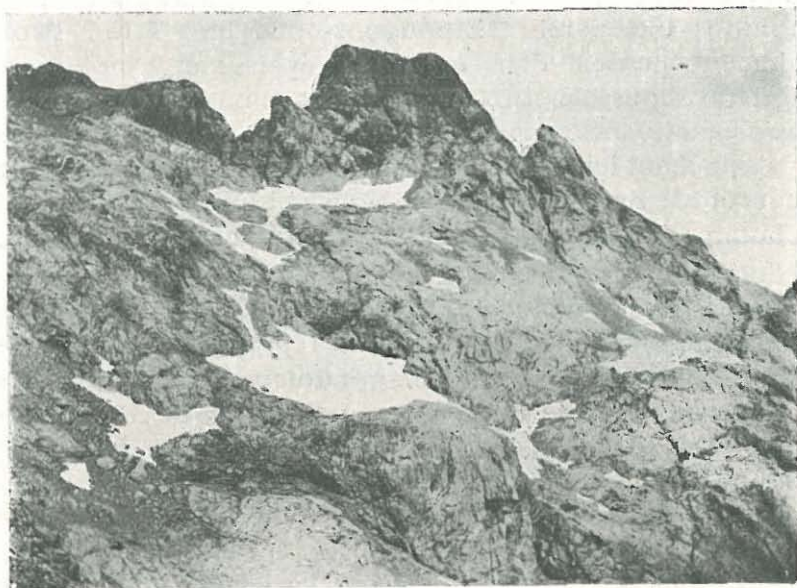
évident, palpable. On voit, derrière la première chaîne, une autre chaîne d'une incommensurable grandeur ; on la distingue nettement, très près ; nos jumelles nous en font suivre tous les détails, les névés, les cheminées, les cols et les pointes. Nous criions à l'impossible, mais cet impossible est perçu par tous nos sens, et nos quatre yeux sont à l'unisson. C'est le mirage des déserts : cette dentelure immense est ligne par ligne, ombre par ombre, l'image directe de la chaîne du premier plan, dont le nuage reproduit l'exacte position, sans renversement d'aucune sorte, avec d'éclatantes couleurs, ourlées d'une bande plus rouge encore, où un feu de lumière semble pétiller dans l'air. Peu à peu les roses pâlisent et l'obscurité monte par degrés jusqu'à ce que, comme un voile qui se déchire d'un coup de foudre, la vision disparaisse tout brusquement, sorte d'hallucination de rétine ensoleillée.

TORRE DE CERREDO. — « Le lendemain Gaietano et Bernardo, nos porteurs, repartent pour Aliva, d'où ils rapporteront le restant des charges ; François et Juan vont à la conquête du Cerredo, avec les voyageurs. Le campement est confié à la garde des isards. Descendre l'ouïe voisine et en remonter la paroi de gauche, à travers les pierres et les neiges qui se disputent ces hauteurs, ce n'est là qu'un jeu et le col est bien proche. Mais ce col inférieur d'Arenizas où va-t-il ? Des abîmes s'ouvrent dans un inconnu de chaînons ? On ne voit que du bleu dans le ciel, du rose dans les tours éclairées, du gris perle dans les autres ; les âpres crêtes de glace se découpent dans la sérénité du jour. Cette nature hirsute s'égaie à la lumière et chante au soleil, dans son morne recueillement.

« Tout à coup, pendant que du col, nous regardons cette terre mystérieuse, François bondit d'un gros juron et tressaute sur sa forte carrure, comme piqué d'un aiguillon ; il vient de reconnaître que nous sommes sur une fausse piste. Le voilà, courant comme un diabolin à l'autre col qui est en face, nous faisant bientôt signe de le rejoindre, tâche bien facile à côté des autres. Le superbe Cerredo est loin encore, et il nous faut suivre des parois déchiquetées et scabreuses, pour en rejoindre la base. Cette gymnastique est dure. Nous allons nous poster sur une

cime voisine, le Petit Cerredo, où nous prenons force visées angulaires (2.612 m.).

« De maudites brumes folâtrèrent encore dans l'admirable cirque que nous dominons. En face se dresse le Cerredo, avec ses pierres à personnages pétrifiés ou vivants, imitant des bas reliefs de toutes sortes, grimaçant en tous sens, figurant les scènes les plus étranges, un évêque à côté d'un cheval, un éléphant près d'un masque antique (1). Salles fouille la roche pour cher-



Cliché de S. Saud.

TORRE DE CERREDO

Vue prise de l'est

cher un passage. Il y a longtemps qu'il est parti, quand sa silhouette, grande comme un pantin tombé d'un aérolithe, surgit sur le dos vertical de la montagne. Des hurra accueillent l'apparition. En bon Barègeois Bernat-Salles a trouvé le chemin du Roi des Pics d'Europe. Nous l'avons bientôt rejoint et il nous fait les honneurs de sa trouvaille... Le pic ne semble praticable

(1) Pour prouver que nous n'exagérons pas, qu'on veuille bien regarder à la page 140 la grimaçante et diabolique figure, venant des ombres, dans la gauche du dessin de la Vieja, reproduction d'une de nos photographies.

que d'un seul point (N. E), toutes ses autres faces tombant en précipice. Un glacier, remarqué par Prado en 1856, tapisse un de ses flancs, un autre est collé sur la paroi orientale d'un pic voisin, dénommé du reste Pico del Neveron (2.564 m.).

« Nous ne faisons que toucher barre sur la grande Tour (2.642 mètres) (1), et nous descendons d'abord à la corde, puis au pas de course pour reprendre notre chemin du matin, que nous raccourcissons pour éviter les corniches d'Arezinas. Au galop au col ; au galop au fond de l'oule ; la nuit avance ; nous remontons une paroi. Où pouvons-nous bien être ? Perdus, totalement perdus, dans la brume épaisse et froide, perdus malgré nos boussoles, nos guides et tous nos talents ! Fut-elle assez penaude, cette course à travers le crépuscule glacé, François s'arrachant les cheveux et Jean mâchonnant sa pipe éteinte ? Ils courent de droite, de gauche. Nous gelons avec philosophie ; nos hommes appellent — voix du crieur dans le désert !

« Enfin, après une lamentable attente, on retrouve nos traces du matin ; nous descendons, nous remontons ; et, non sans une marche bien longue encore, nous rejoignons le cher campement. Mais il est seul, tout seul, gondolant sa toile humide sur les pierres suintantes. Nos porteurs ne sont pas de retour. Alors, commencent les interpellations dans la nuit noire. Longtemps, personne ne répond ; puis un cri sort de l'oule profonde et ébranle les roches ; puis un second ; et enfin nos gens arrivent, écrasés de fatigue, et leur charge allégée, car il est survenu en route des incidents extraordinaires. Des dégâts inattendus ont été causés par nous au lit de fer d'Aliva et l'étrange contre-coup de ces dégâts est la perte, corps et biens, à notre immense fureur, de dix litres de vin, que le lit assoiffé a, *paraît-il*, absorbés dans ses cannelures.

« Le lendemain, 31 juillet, grand branle-bas, notre maison va changer de place et se planter au delà de quelques chaînons, au pied du glacier de Llambrion. Terrible affaire ; ce n'est pas que

(1) Ce nom est admis officiellement, cependant dans le pays on dit souvent *Cerrero* et même *Cerrera*. Néanmoins, il y a un pico Cerredo, près de Castro-Urdiales, dominant presque la mer et d'une altitude de 1.642 mètres, plus une sommité de ce nom non loin de Camarmeña, donc dans les Picos. — *Cerrero* signifie *altier*, mais dans le sens figuré. — Je me permets de donner à une pointe sud-est du Cerredo, qui a 2.589 m., le nom de Torre Labrouche.

la maisonnette soit réfractaire au mouvement, sa démolition ne demande guère moins de temps qu'il ne faut pour en donner l'ordre ; mais le pliage, le paquetage et surtout le chargement à dos d'hommes, quand les hommes veulent porter très peu alors qu'on leur dit de porter beaucoup. Chacun y met du sien. Les Espagnols portent un peu la charge ; nous, nous payons de nos personnes et prenons bravement la nôtre.

« Nous montons avec une sage lenteur, accompagnée de haltes prolongées, jusqu'à une haute brèche, qui nous domine vers le sud. De légères brumes flottent encore dans l'air. Les immortelles, qui tapissent tout ce pays d'un bleu se mêlant au rose des pierres, se violacent ainsi au soleil, qui rougit les tours. L'ascension devient raide sur le contrefort oriental du pic des Oriellos, les plaques de neige se succèdent et au col (2,355 mèr.) la halte ne finit plus. Nous passons des terrasses désolées et faisons une dernière halte à un dernier col.

« Jean, philosophe, s'assoit sur une pierre, se déchausse et à notre grande joie se fait faire une opération d'un ordre peu élevé, très fréquente dans les établissements de bains. L'opérateur est Gaétan, qui joint le métier de pédicure à celui de maréchal ferrant ; et l'instrument est un énorme couteau (*nava*), plus utile à diminuer un rival qu'à émonder une protubérance. Ce spectacle extravagant nous amène à une photographie de toute la troupe, dénommée plaisamment « Les Chargeurs réunis ».

« Quelques heures plus tard, sur un emplacement détestable, la tente est de nouveau dressée. Le vent de mer chasse sur nous des brouillards épaissis ; il commence à bruiner ; et notre fin de journée s'annonce mal. Mais nos hommes ont des ressources pour tuer le temps et l'ennui. Ils ont ramassé des lichens dans les pierres et ont fait un grand feu, sur une colline proche. Nous nous asseyons au milieu d'eux, autour du brasier, que la pluie glaciale pique de grésillements. La fumée passe, lourde, à travers les nuages lourds, luttant contre eux et s'y mêlant. Là, accroupis en cercle, nous chantons les chansons de France, celles des Pyrénées de là-bas ; nos hommes chantent celles de leur pays asturien. Perdus à 2.400 mètres, dans cet humide passage où les vents engouffrent les vapeurs en faisant claquer la toile de notre abri, ce concert a quelque chose d'immensé-

ment doux. Il est, dans cette solitude désespérante du désert, un éclat de vie, où la poésie rustique se donne libre accès, en dépit des bouderies de la nature.

TORRE DE LLAMBRION. — « Le lendemain, se fit la montée du grand glacier de Llambrion. La longue côte de neige nous mena à la crête, non sans que de cruelles appréhensions vissent troubler notre dernière étape. De la mer, des brumes folles

2

3

4

5



Cliché de S. Saud

MASSIF DU LLAMBRION
Vue prise du Petit-Cerrodo

- 1 Tiro Tesorero (2493 m.) — 2 Tiro Llago (2604 m.) — 3 Tiro Tirso (2633 m.)
4 Torre de Llambrion (2639 m.) — 5 Torre Pedro Pidal (2626 m.)

arrivent à flots et s'épaississent. Nous avons cependant grimpé dans les roches, jusqu'en un point, où nous sentons le vide partout; des précipices, dont les brouillards nous cachent le fond, s'entr'ouvrant sous l'étroite corniche où nous sommes réfugiés. François est allé à la découverte et déclare que le sommet est très loin encore et à peu près inaccessible, tant les parois sont raides. Bernard, un de nos porteurs, paraît surpris de nous voir désirer davantage. Cet homme est bon montagnard, mais comme tous les chasseurs, sa notion des pointes se réduit à celles des postes; le point culminant lui est aussi indifférent

qu'il nous est cher. Nous avons mille fois protesté, nous protestons, nous protesterons. Peines et paroles perdues. Est-elle triste notre troupe, cinglée par ces nuages malsains, qui viennent du golfe, entre un Espagnol qui courbe la tête à nos reproches et un Français qui branle la sienne, ne sachant que tenter !

« Il faut descendre, faute de vivres. L'opinion est unanime, à l'exception d'un seul opposant : Labrouche, en homme né sur la grève, a senti l'odeur saline des brumes, écouté le bruit du vent et jugé de sa force aux contorsions qu'il fait décrire aux vapeurs. Il est 7 heures. Il demande trois heures de grâce : « C'est le serein de la marée ; vers 10 heures tout sera clair, ou je m'abuse ». On discute, on vote, et le oui l'emporte. L'attente est longue et désolée, dans ce dangereux nid d'aigle.

« A 9 heures trois quarts, un grand trou bleu se fait dans le ciel, et, à 10 heures, les dernières brumes se déchirent. Les gens crient au sorcier, mais le courage revient à tous. François repart, pieds nus, par l'invraisemblable corniche qu'il faut suivre. On prépare la corde ; on laisse ce qui n'est pas indispensable ; le reste est transporté avec d'infinies précautions. Le passage est si étroit qu'un chat s'y tiendrait difficilement d'aplomb ; et le vide, un vide affreux, s'ouvre au-dessous, sur des roches polies où les petites pierres roulent comme sur du marbre. Au delà, c'est une muraille sans saillie, presque en surplomb. On nous hisse, on hisse une partie des instruments, on hisse tout à la corde, même les jumelles. Nous sommes sur la dernière croupe, et nous mettons le pied sur la Torre de Llambrion (2.639 mètres) (1).

« Maintenant, les brouillards sont descendus, les crêtes sont claires, la vision bleue de la mer s'étend au delà des lignes blanches des nuages. Seule la Pène Sainte, avec son étrange

(1) Est-ce parce que c'est un Espagnol qui, le premier (accompagné de deux Français, ce que souvent on oublie d'ajouter), a gravi ce pic et que des Français seuls ne vinrent aux Picos qu'en second, qu'on a dit en Espagne que l'ascension du Llambrion était la plus périlleuse après celle du Naranjo, et sans ajouter que pour la Peña Santa sa première officielle et certaine est due à un Français, puis qu'on insinue que celle-ci avait dû être gravie avant Labrouche et que depuis on y est revenu plusieurs fois ? *Cuique suum*. Tristes sont les mesquines jalousies en questions de montagnes.

Dans le récit ci-dessus, comme dans toute première, les difficultés de l'ascension sont peut-être un peu exagérées, de bonne foi du reste.

fourreau, attire à elle d'incessantes nuées, qui l'enveloppent comme un corset, l'enlacent, dansent une farandole rose. Les cirques majestueux du massif central s'allongent en tous sens, avec leurs dentelures échevelées, leurs larges coulées de neige, Santa Ana, Cerredo, Urrieles où se joignent les trois provinces, d'autres pointes, qui sortent de la mer moutonneuse des brouillards. Saint-Saud vise, avec ses instruments, ces géants entassés, ces tours en surplomb, ces ballons dont la large panse sort d'une base étouffée, comme un buste de belle femme.

« Mais il faut repartir, et François refuse de passer par le même chemin. Il a trouvé, dit-il, une grande route. Imaginez un mur tout à fait vertical contrebouté par un second mur qui l'est presque autant et forme éperon sur le glacier. Entre les deux murs un trou étroit, qui a bien trente mètres d'aplomb : voilà la chaussée. Bernardo est descendu à la corde par notre chemin d'ascension, a pris nos bagages en détresse et arrive, en suivant le faite de la rimaye, jusqu'au pied du couloir, merveilleux d'adresse, n'usant ni des piolets ni des piques, marchant avec ses abarques sur l'extrême biseau, s'équilibrant on ne sait comme. Il est déjà en bas, et nous descendons à la corde par le précipice, Salles, debout sur la première muraille et larguant l'amarre, à mesure que nous roulons dans le vide. La corde est trop courte et nous restons dans la fente, d'où nous rejoignons tant bien que mal la glace. Notre guide jette la corde et descend à son tour. Comment ? Mystère. Toujours est-il qu'il est là, tout entier, sans écorchures, fier de son exploit. Nous chaussons nos souliers ; la neige est amollie ; la descente, charmante, et notre campement bientôt atteint après des glissades faciles, non sans que l'un de nous trouve le moyen, sous prétexte de raccourcir le trajet, de manquer se casser le cou dans une inoffensive muraille (1).

« Au retour, après déjeuner, nous levons le camp de nouveau ; en route pour la maison de mines de Liordes. Le temps est clair et frais ; nos hommes ont retrouvé leurs jambes, et nos char-

(1) La torre de Llambrion forme une crête, nettement indiquée dans la reproduction de ma photographie. Bien qu'en principe je sois hostile à l'attribution à des sommets de noms de personnes vivantes, j'ai cru devoir faire une exception en donnant celui du marquis de Villaviciosa *Pedro Pidal*, dont il est parlé souvent en ce livre, à la pointe occidentale du Llambrion, dont l'altitude est de 2.626 mètres.

ges, perdu de leur poids. Contourner la muraille du tiro Tirso par les névés et les éboulis, et gravir le col Vert (*collada Verde*) (2.375 m.), ainsi dénommé sans doute parce qu'il n'y pousse pas un brin d'herbe, cette marche s'exécute avec une rapidité étonnante. Au col, la lumière du soleil qui baisse a un singulier éclat. Sur l'immense talus de la Peña Vieja, où l'escarpement des parois n'a retenu que d'étroits filets de neige, les rayons obliques font un tableau tout blanc, avec des blancs de cinq ou six teintes : blanc du sol, blanc des pierres, blanc des vapeurs, blanc des neiges ; celles-ci, à force d'être blanches, donnent des reflets noirs, à côté des calcaires éblouissants. Une partie du col est à l'ombre, et cette resplendissante clarté, vue de cet observatoire couvert, fait foncer le ciel plus encore qu'il ne fonce quand on le regarde d'un glacier ensoleillé. Devant nous s'enfonce l'ouïe de Cedo, se dresse le tiro Llago, — notre exploit de l'an passé, — toutes ces puissantes murailles qui butent le versant est de Llambrion. Nous causons longuement de nos campagnes passées et de notre escalade du matin.

« M. Casiano de Prado est bien parvenu sur Llambrion, le 11 août 1856, en partant de Liordes, montant tout droit par le glacier de l'est. Par là, il y a une crête moins féroce peut-être que celle de l'ouest. Le géographe espagnol ne la trouva pas de son goût, et il gémit, dans sa relation, sur l'âpreté de la cime. Llambrion ne fut vaincu qu'après dix ans de campagnes plus ou moins interrompues. Cet étrange massif, crevasé d'ouïes, parsemé de glaciers plus bas que ceux des Alpes, reste perdu dans une obscure relation. La seconde de ses cimes n'a que quelques lignes d'histoire.

« Ainsi nous bavardons, de cette bonne causerie de la montagne, qui se prolonge aux heures du repos, dans les haltes tardives, où, étendus nonchalamment sur les sacs, on laisse les yeux se griser de soleil, l'imagination courir les roches et le corps jouir des paresse oubliées.

« Mais le vigilant guetteur a sonné l'alarme et nous quittons la collada Verde. L'ouïe du Cedo est telle que l'an passé ; notre mine est à la même place ; le trou de roche où il y a toujours de l'eau est définitivement sec ; la pierre est horriblement glissante, et nos sandales, qui commencent à se polir, tiennent à peine sur les marbres lisses. Comme nous arrivons à la cor-

niche du col de las Nieves, les fleurs embaument la sente. C'est un débordement de couleurs, des chardons, des campanules, des iris, des pâquerettes, des boutons d'or, des immortelles, du bleu, du jaune, du rouge, du violet. Sur l'étriot chemin, nous écrasons ce parterre, qui croît entre les roches vives.

« Nous voici dans l'oule de Liordes. Nos hommes sont derrière, et notre arrivée à la mine, dont le personnel a changé, n'est rien moins qu'un triomphe. On nous prend pour de vulgaires bandits, et c'est à peine si l'on veut nous ouvrir la porte. L'intendant, que nous surnommons sur l'heure le capitaine Fracasse, a de grands airs de matamore et, pour un rien, procéderait à notre arrestation. Mais notre convoi apparaît ; la reconnaissance s'opère. Nous dressons nos lits dans la salle, un peu plus dégradée que l'an dernier ; sur le parquet rugueux, nous passerons une nuit médiocre. Nos hommes, à côté, bousculés par les mineurs et taquinés par les rats, pleureront les bonnes veillées de la tente. Celle-ci, roulée dans un angle, révélera plus tard un trou circulaire dont seront accusés les rats de Liordes, tout aussi innocents sans doute que le lit d'Aliva en matière de dégâts œnophiles.

PEÑA REMOÑA. — « Sommes-nous inquiets le lendemain matin ? Nous grognons contre nous, contre les autres, contre les présents, contre les absents, contre la mine et contre la brume. Car celle-ci vient de faire son intempestive apparition et flotte traîtreusement sur les montagnes de Liordes. Saint-Saud veut photographier les mineurs à droite, Labrouche à gauche. Les porteurs sont maussades. Oh ! l'horrible matinée, suite d'une méchante nuit ! Après avoir geint de concert, on a photographié, expédié Gaétan et Jean à Soto, et décidé l'ascension de la Peña Remoña, grande montagne de 2.239 mètres qui, gravie, n'est qu'une éminence (1). La montée est très vite faite, mais le brouillard plus vite épaissi. Nous pataugeons sur ce rocher, étroit et escarpé comme tous les autres, au milieu d'une mer glabre et froide, qui se déchire par instants. Saint-Saud prend de rares visées entre les nuages : Cortes et la Santa ne montrent que des

(1) Voir la gravure du frontispice.

coins noirs qui disparaissent aussitôt. Cette brume est cause que nous suivons de fort mauvais rochers à la descente, et notre humeur, qui s'est peu éclaircie, nous fait trouver le déjeuner détestable, le vin affreux et la tête malade. Au surplus, la meilleure humeur aurait sans doute médiocrement amélioré le vin, et notre migraine provient peut-être bien de la qualité du liquide. Labrouche, qui porte sur son dos, depuis longtemps, un fond de bouteille de vin de France, en profite pour absorber le précieux liquide, objet jusqu'alors d'innombrables quolibets. Nous disons adieu au capitaine Fracasse et à un horrible *ranchero*, vieux, ridé et sale, qui fait des grimaces atroces chaque fois qu'on lui parle, et nous descendons dans le Valdeón. »

En 1893, je revins seul dans ces parages. D'Espinama avec Juan Suarez je voulus ascendre le pico Corriscao, mais les nuages m'obligèrent à stationner simplement sur la Mesada (1.638 m.). Le lendemain, 11 juillet, je gravis la pointe de Valdecoro (1.839 m.) (2) et allai visiter l'emplacement de l'ancienne mine de Llorosa, dont la Real Compañía Asturiana devait reprendre peu après l'exploitation et où le Roi d'Espagne devait venir accomplir des exploits cynégétiques, ayant autre chose à se mettre sous la dent que le riz et les pois chiches, que son père trouva certain soir à Aliva. Maintenant un excellent chemin muletier y conduit et même remonte plus haut jusqu'aux Fuentes de Resabao et au Tornon de la Canalona.

Dans cet hoyo Lloroso (1) (ouïe pleureuse), où l'eau cependant est rare, les Picos se montrent dans toute leur sauvage horreur, aurait-on dit il y a cent ans. Je longe le cirque de Fuente-De sur sa terrasse supérieure. Il s'engouffre à mes pieds, vertigineux de raideur ; ses escarpements et le spectacle qu'ils offrent du haut comme du bas sont certainement parmi les plus beaux du massif. Et dire que jadis le minerai de la Llorosa descendait par un cable jusqu'à Fuente-De. Par une fente, appelée la Jenduda (*fendue* en bable), les montagnards et touristes expérimentés peuvent d'ici rejoindre le sentier de Liordes et celui de la chapelle de Naranco.

(1) On écrit quelquefois *lloroço*, mais cette orthographe n'est pas castillane.

(2) Voir la gravure de la page 14.

Puis je me rapprochai de la collada Verde par celle de la Fuente Escondida (la *fontaine cachée*, ainsi dénommée d'une petite source mystérieusement enfouie dans une grotte étroite, rare bienfait en la *mala tierra*). Don Alfonso XIII s'y désaltéra, dit-on. Je doute qu'on y mette une plaque commémorative, comme j'en vis une en Autriche dans un coin banal du Tirol : « Ici s'est assis l'empereur allemand », prud'homme bochienne des touristes à l'habit, au sac et au chapeau verts ! — D'ici on gravit sans danger la Canalona ; la Peña Vieja se dresse majestueusement à pic au dessus de la Llorosa.



Cliché Victory

PEÑA VIEJA

Vue prise de l'hoyo Lloroso

BULNES et PICO LALBO. — Désirant visiter le nord du massif central, je n'hésitai pas à me rendre à Bulnes (694 à 765 m.) pauvre hameau, n'ayant point encore vu de touristes, où les Pidal, les Schulze, les Fontan, les Zabala, les Victory, une Anglaise, miss Constance Barnicot (j'en oublie et des excellents) devaient venir pour voir de près ou de loin le Naranjo.

Après le Pándebano (col, 1.240 mètr.) je descendais tranquillement vers ce petit village, quand tout-à-coup :

« Vous êtes bien le señor conde ? Je vous attends. » — « Oui, » répond Juan. — Celui qui nous interpelle ainsi, de loin, est un solide gaillard, en manches de chemise, qui fauche son foin à quelque distance du col et il se met à courir à notre rencontre en grande hâte. Un paysan nous apprend que le faucheur n'est autre que le curé de Bulnes, et le curé nous apprend que le comte qu'il attend n'est nullement nous, mais bien M. de la Vega de Sella, le tueur d'ours, rencontré deux ans avant au lac Enol. La lettre d'introduction du curé d'Espinama calme la surprise du brave homme, qui nous héberge trois jours dans son presbytère.

« D. Genaro Rosas — un des gros propriétaires de Cabrales — est le prêtre le plus enjoué de la contrée, et son intarissable verve n'est jamais à court d'histoires joyeuses. C'est un agriculteur distingué et un chasseur incorrigible. Il n'est pas seulement le père de sa paroisse où il est adoré, il l'est aussi de toute une famille qui vit dans sa cure. La maison est petite et a peine à contenir tant de monde. L'inventaire donne : une nièce du nom de Jerónima et du surnom de Chacha ; son mari Innocencio Mier, quatre enfants et un cinquième à naître, plus une armée de chiens, de chats, de puces et de fromages. Nous couchons quatre dans le même réduit, sans compter les bêtes et les microbes odorants, qui sortent du cellier placé au-dessous.

« A la différence des vallées du midi, la montagne asturienne n'a guère de routes de chars, et les chemins sont des sentes impraticables aux charges. Les foins s'engrangent sur place, dans des *horreos* ou dans les *vernales*. Pendant l'été, la majeure partie de la population campe dans ces cabanes ; pendant l'hiver, le bétail y est enfermé, et, quelque temps qu'il fasse, les propriétaires montent chaque jour pour livrer la pitance.

« A la belle saison, de leur pas leste, les femmes descendent, le matin, la crème de lait au village, et remontent, le soir, le petit-lait à la bergerie. Ce petit-lait, mélangé au maïs, forme la pâte, qui est le fond de la nourriture pastorale sur toute la chaîne des Pyrénées. Le lait sert à la fabrication d'un beurre très délicat, qui est enfermé dans de fins boyaux de cochons, s'y conserve longtemps et se vend sur les marchés de Santander et de Madrid. Il sert aussi à préparer d'excellent fromage, dont le goût rappelle à s'y méprendre celui du roquefort et qui

est dit fromage de *cabrales*, nom du municipe auquel ressort Bulnes. Le cabrales est très supérieur au fromage de Liébana, qui ressemble au camembert.

« L'abbé Rosas est un grand « éleveur », et son écurie est aussi fournie que sa cave. Chevaux, vaches, moutons, tout y est en abondance. Il touche 1.700 francs de rente, des redevances, un riche casuel, et la moindre messe est payée cinquante sous, les grand'messes le double. Pour les services funèbres, la famille solde à chaque célébrant un écu (2,50) d'honoraires et le défraie du repas. Le desservant reçoit en sus quatre tourtes et un demi-chevreau, plus neuf tourtes de deux livres et dix-huit sous pour la messe de neuvaine. Les prières annoncées au prône de la célébration sont taxées 50 francs par an, les deux redevances se réduisant à une seule pour ceux qui payent en nature. Les amis qui assistent au service annuel donnent par feu un pain de deux livres, que les femmes portent à l'église dans une corbeille, enveloppé d'un linge blanc, ouvré et gaufré.

« La plus grande confraternité règne parmi ces populations cantabres. Lorsqu'un troupeau est en dépaissance dans les pâturages élevés, chaque homme successivement doit aller le surveiller, et un inspecteur (*revisor*) est nommé par le conseil paroissial (*junta del pueblo*), que préside un recteur (*regidor*) ou adjoint de village. L'inspecteur fixe le tour de rôle et veille à l'exécution du règlement. En cas d'infraction, le coupable est frappé d'une amende, et, s'il ne la paye pas, est mis en quarantaine. Défense est faite aux voisins de s'occuper de son bétail et de lui prêter assistance.

« Telle est la loi patriarcale qui régit dans les villages perdus de la Cantabrie et des Asturies, où l'on conserve encore de bizarres prénoms : Aniseto, Canuta, Basilia, Obdulia, Nicanor, Cenin, Eleuterio, Braulio, Froilàn.

« Bulnes est le seul village de tout le grand massif. C'est une pauvre bourgade, arrosée par le torrent des Urrieles, affluent de droite du Cares. Le quartier principal s'élève sur la rive même du cours d'eau. Là se trouvent l'église et le presbytère. Le hameau est en face, sur la rive gauche, à une centaine de mètres en contre-haut de la vallée et à un quart d'heure de distance. Une vieille tour, que ses ruines semblent dater du qua-

torzième siècle, se dresse au milieu des maisons. Trente-cinq feux environ, dont une vingtaine au hameau, voilà tout ce qui vit, aime et meurt dans la chaîne centrale des pics d'Europe.

« La paroisse a une annexe, Camarmeña ; une embellie (il pleut depuis vingt heures) nous y permet une visite. La gorge qui y mène est d'une étroitesse et d'une rudesse effrayantes entre toutes. Le sentier a de tels escarpements qu'il serait par



Cliché Victory

PICS DE LALBO

Vue prise au pied du Naranjo

trop périlleux de le suivre sur sa monture. Les chevaux eux-mêmes, si habitués qu'ils soient au parcours, regardent à chaque instant le précipice, avec cet air de stupeur que les pauvres bêtes ont dans le grand danger. (Voir la gravure de la page 45).

A la sortie de Bulnes, s'enfonce une grotte habitée aux temps préhistoriques, à en juger par les nombreux ossements, entremêlés de charbon, qui jonchent le sol. Les suintements de l'eau à travers le calcaire ont fait une sorte de conglomérat de ces détritiques, ce qui a donné lieu à une de ces charmantes traditions qui animent partout la roche asturienne. Ces os sont des os de

Maures, défaits en ce lieu par les chrétiens et métamorphosés en pierres par un miracle de Dieu. La légende asturienne aime les cavernes. Les compagnons de Pélage y vivaient ; dans la grotte de Covadonga il y a eu un massacre ; il y en a eu un autre dans celle de Bulnes. Pourquoi n'y aurait-il pas quelque vérité dans ces récits ? sur lesquels nous reviendrons.

« Le lendemain de notre arrivée, le joyeux curé expédie en vingt-neuf minutes (montre en main) un service funèbre, y compris l'invitatoire, un nocturne, la grand'messe et l'absoute. Puis, accompagné de son neveu et de Raphaël Concha, dit Monchu, le plus fameux chasseur de Bulnes, il nous conduit au dernier éperon du massif, le pic Lalbo ou Albo (1), longue et pénible montée, favorisée au début par le beau temps, terminée dans le brouillard.

De cette pointe (2.417 m.), morne et âpre, projetée vers le nord, l'océan apparaît sans limites, au delà d'une ligne de vapeur. Derrière, se hérissent les puissantes crêtes des Urrieles qu'on appelle ici Oriellos, Cerredo qu'on appelle ici Cerrera, et surtout ce rocher fantastique de Bulnes qui doit son nom *Naranjo* (orangé) aux stries oranges de ses parois septentrionales : montagne plus escarpée encore sur ce versant que sur les autres, une des seules grandes cimes dont l'accès paraît interdit aux hommes, puisqu'il l'est aux isards. »

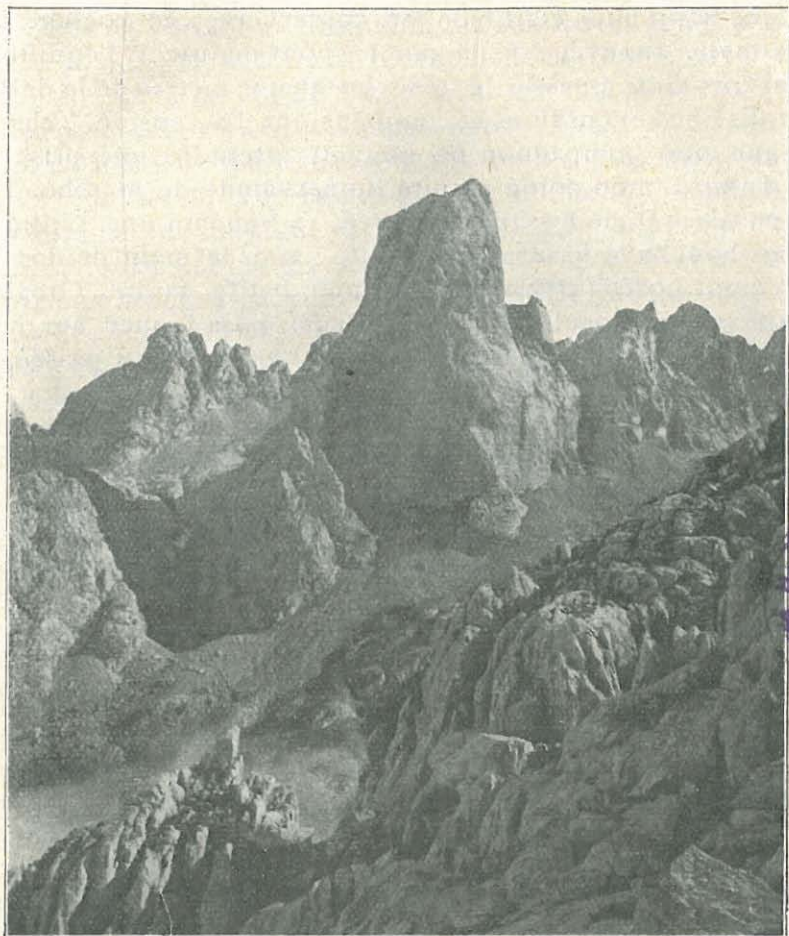
LE NARANJO DE BULNES. — Les dernières lignes ci-dessus furent écrites en 1893 ; mais depuis ?... Oui ! Depuis, D. Pedro Pidal, marquis de Villaviciosa et le D^r Gustav Schulze ont gravi le Naranjo dans des conditions émouvantes. Je dois résumer leur excursion, dont le récit en espagnol et en allemand a été traduit, comme je l'ai indiqué, dans le *Bulletin Pyrénéen*.

Le 4 août 1904, M. de Villaviciosa couchait au fond de la canal de Camburero, au pied du Naranjo (2). Lui et un chasseur

(1) On nous a dit depuis que *pico del albo* pourrait se traduire par *pic de l'aube*, bien que *aube* se dise *alba* en castillan et soit féminin, mais le genre des substantifs ne gêne pas l'Asturien ; et cela par ce que c'est le premier pic que touchent à l'aurore les rayons du soleil.

(2) Appelé quelquefois, mais absolument à tort, Oriellos, du nom du massif dont il n'est qu'une pointe secondaire (2516 m.). Le pic des Oriellos ou Urrieles est celui qui fait face au N.-E. au Llambrión et où se joignent les trois royaumes de Castille, de Léon et des Asturies. Il est au centre de la gravure de la page 20.

de Cain, Gregorio Pérez, dit *El Cainejo*, se demandaient, le lendemain, comment ils pourraient escalader ses *llambrias* et



Cliché Schulze

NARANJO DE BULNES
Vue prise du Nord

la *llambrialina* (voir au glossaire). Gregorio partit en avant sur la face nord-est (1), puis ayant appelé le marquis, celui-ci se

(1) Dans les récits et notes concernant le Naranjo les orientations données ne sont pas très rigoureusement exactes. Je le dis une fois pour toutes.

glissa le long des roches lisses, grâce à de petites prises solides. Après le passage de la llambrialina « j'allais lentement, dit-il, plaçant un pied avec précaution et n'avançant le second qu'une fois que le premier était bien en contact avec le rocher, mes deux mains appuyées sur la gauche pour maintenir l'équilibre ; je parvins ainsi à passer les trois ou quatre mètres de la dalle... Là nous nous encordions et commençons l'ascension... chaque fois que mon compagnon ne pouvait atteindre une prise ma tête d'abord, mon poing ensuite lui servaient de marche. Une fois en place il me hissait avec force... » Soudain une saillie de roches boucha la fissure ; perplexité ; mais la main de don Pedro s'étant posée furtivement sur une petite saillie, Gregorio monta sur son épaule (il était nu-pieds), posa le pied sur cette saillie et le hissa. Quand cette terrible cheminée fut passée, ils se détachèrent et le Naranjo de Bulnes fut bientôt vaincu. La descente fut plus périlleuse encore, comme l'escalade elle dura près de cinq heures ! L'année suivante, le marquis tenta, mais en vain, d'atteindre le Naranjo par le versant méridional.

Si sur le sommet de cette pyramide extraordinaire, il poussa un hurra formidable, mon hurra à moi est plus que pour une *première*, toute remarquable soit-elle, il est pour l'Espagne, incarnée dans l'énergie et la volonté ferme de Villaviciosa — me permet-il d'y ajouter celle du Cainejo ? — qui prouvent que s'il l'avait voulu l'Espagnol aurait pu ravir aux Français et aux Anglais tant de *premières* pyrénéennes en Aragon et en Catalogne.

Au point de vue difficulté l'escalade du Naranjo est de tout premier ordre. Labrouche et moi — Schulze est de notre avis — l'avons vu d'assez près pour le dire. Du reste nous ne l'avons jamais déclaré absolument inaccessible, bien qu'on en ait dit.

M. Gustav Schulze, qui s'était entraîné *seul* à la Peña Santa de Enol en août 1906, au Tiro Tirso et à la torre de Llambrion en septembre, toujours seul, et qui devait gravir la torre de Cerredo (avec Inocencio Mier) et le pic de los Cabrones, le mois suivant, accomplit seul, le 1^{er} octobre de cette année là, la grimpe du Naranjo. Il savait que le marquis de Villaviciosa y était monté, mais il ne connut les péripéties de cette ascension vertigineuse que l'année suivante chez moi (1).

(1) Quelques entêtés de Bulnes, à ce moment là, croyaient que l'ascension du marquis

Son itinéraire d'ascension fut à peu près celui de don Pedro Pidal. Voici quelques fragments de son récit, paru à Munich et traduit dans le *Bulletin Pyrénéen* de septembre 1907.

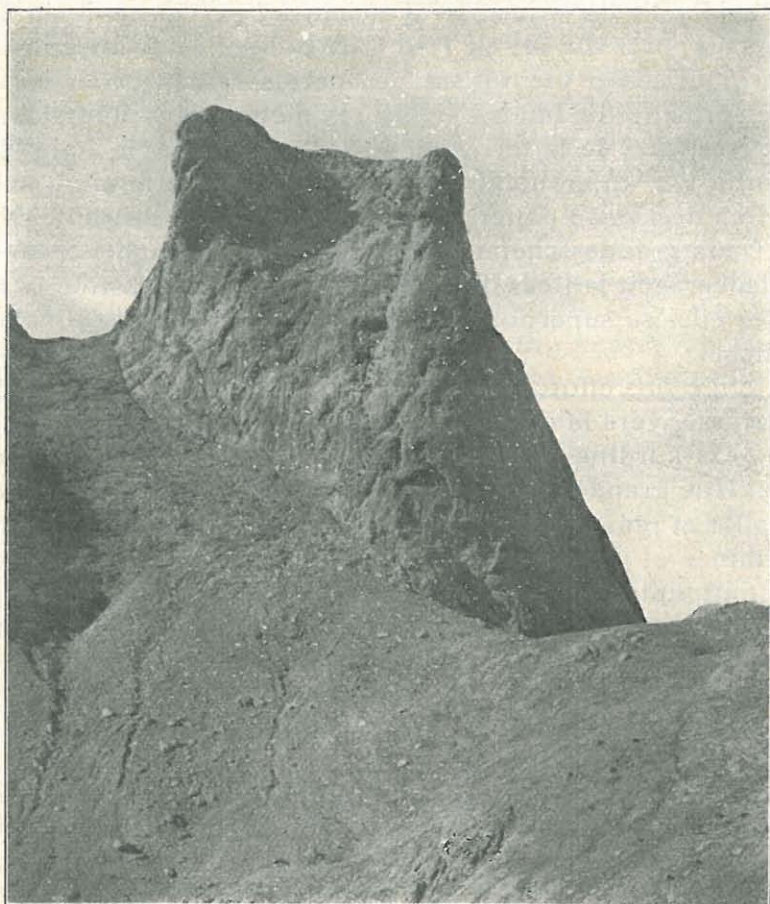
« Dans les précipices orientaux du sommet une petite corniche se détache de la terrasse d'éboulis à l'extrémité de la canal de Celada, près du col de Tiro Carnizoso. Elle se dirige vers le palier pour cesser bientôt sur des parois raides et lisses. Une large corniche de dalles s'arrête 125 mètres plus haut, dans la ligne verticale de la terrasse, puis se continue le long de la muraille Est, en montant vers le Nord : elle se termine subitement en dessus du palier, à sa jonction avec la muraille Nord-Est. Deux grandes cheminées, dont celle de gauche (Sud) sera escaladée, sont taillées dans les précipices Nord-Est de la montagne ; elles se superposent directement au point terminal de la corniche.

« Je me suis efforcé de grimper dans la direction verticale de la terrasse, vers la partie Sud de la corniche, par une muraille lisse, extraordinairement redressée et fortement striée par la pluie. Une grande dalle, profondément minée, se termine à cette muraille et plus haut se change en une étroite saillie. Une fente très mince et polie par les eaux — 40 mètres très difficiles — me fit atteindre une petite niche, après laquelle on arrive vers la droite, par un pas très dangereux, à une étroite corniche se terminant dans la fente en question. L'ascension des 30 derniers mètres s'effectua le long d'une effrayante muraille, pour aboutir à l'issue de la cheminée sans prises, dont la partie inférieure est étroite et très dure. Au-dessus de la saillie, on descend un peu sur une corniche contournant un angle de rochers — environ 3 mètres extrêmement périlleux — et on atteint bientôt la grande corniche dans sa partie méridionale.

« Puis je suivis la corniche de plus en plus étroite, jusqu'au point où elle cesse ; après 15 mètres de rochers excessivement difficiles et dangereux, on grimpe vers une fente profondément taillée. A 5 mètres à gauche, deuxième fente dans laquelle les premiers ascensionnistes ont laissé une corde. Dans le couloir

était une fable, fable aussi celle de Schulze, parce que personne n'en fut témoin et qu'il ne paraissait pas un type (une tête) à cela. « No les parecia que tuviera facha de subir y menos solo. » On m'a écrit cette double ânerie.

de droite, une escalade d'environ 15 mètres de rochers rougeâtres et glissants fait aboutir à un surplomb que l'on contourne en passant dans une fissure peu profonde (endroit le



Cliché Schulze

NARRANJO DE BULNES (VERSANT SUD-EST)

(Le pointillé indique la ligne de descente de M. Schulze)

plus difficile). La grande cheminée, gagnée en traversant des éboulis, permet d'atteindre plus commodément une saillie rocheuse, de laquelle on arrive assez facilement au sommet par quelques rochers lisses (2.516 m.), j'y restai une heure.

« La partie supérieure de la muraille sud est creusée en forme d'entonnoir, d'où partent deux arêtes descendant de la crête terminale vers le sud-est et le sud-ouest ; toute la zone de cette muraille est couverte de dalles raides. On trouve dans l'arête sud-est une petite échancrure par où je descendis facilement, mais il faut cependant user bientôt de la corde. Plus loin, faute de la moindre saillie, on descend à peu près 15 mètres dans la fente devenue extrêmement lisse, à l'aide de crampons, que je scellai, et cela jusqu'à des dalles fort inclinées. Transformée en cheminée, cette fissure oblique un peu et se termine au-dessus d'un surplomb de 8 à 10 mètres, qui ne peut être passé qu'à l'aide de la corde et sans aucun appui. Quelques pas très difficiles au début m'obligèrent de nouveau à me servir de la corde de rappel ; la fente devint plus accessible et cependant 50 mètres au-dessus du pied de la muraille méridionale elle se transforme en dalles impraticables. On doit sortir du couloir vers la gauche ; des rochers striés par les eaux conduisent à une fissure taillée en biais après s'être transformée en corniche, non loin de l'arête sud-est. Elle mène, à droite, au bas du mur. »

L'ascension du Docteur au Tiro Tirso (2.633 m.) ne fut pas non plus sans danger. Il l'exécuta par la muraille sud-est, étant parti de l'hoyo Llorosa, mais je n'ai pas à la résumer, cela sortirait du cadre que je me suis imposé. Son récit a paru dans le *Bulletin Pyrénéen* de septembre 1907.

Si je me suis un peu étendu sur les ascensions au Naranjo (un chasseur de Bulnes l'aurait gravi, dit-on, seul depuis), cet étonnant piton, d'altitude plus modeste que ses voisins (2.516 m.), c'est à cause de sa forme vraiment originale et impressionnante, et aussi à cause de la renommée qu'il a subitement prise des deux côtés des Pyrénées, à la suite de la sensationnelle escalade du marquis de Villaviciosa de Asturias.

II. — Valdeon et Cabrales

VALDEÓN. — Cette vallée triangulaire s'avance par le bas entre les massifs des Urrieles et des peñas Santas. Son nom serait-il une contraction de Val-de-León (vallée appartenant au pays — ancien royaume puis province — de León) ? Comme d'autres,

longtemps je l'ai cru. J'hésite depuis que je sais que d'anciens textes le dénomment Val-de-Ondon, d'où *valdeón* par contraction ou apocope. Mais dans *ondon* je ne suis pas très disposé à voir un nom commun bable, signifiant profond (*fundus* latin) comme on l'a dit. Je serais enclin à y lire un nom propre, un nom antique si on préfère, qui s'est conservé du reste, puisque des ports, voisins de Cain, portent ce nom de Ondon.

Géographiquement le Valdeón appartient au versant du golfe de Gascogne (*mar cantábrico*); mais qu'il est rationnel que politiquement et religieusement il n'ait pas été rattaché à la Cantabrie ou aux Asturies ! — Ethnographiquement c'est peut-être différent — Les infranchissables gorges du Sella et du Cares lui interdisaient avec ces contrées tout autre communication qu'avec la Liébana, et encore par des cols de 1.800 mètr. d'altitude. Et la Liébana n'était-elle donc pas isolée, elle aussi, dans son encerclement ? Pour aller en terre léonienne les passages de Pándetrave et de Pándervedas, celui-ci conduisant au Pontón à flanc de *monte*, dont les altitudes sont dans les 1.500 mètres, sont plus *suaves*.

La base du triangle c'est la cordillère, de Pándetrave à Pándervedas, avec les pics de la Silla (2.040 m.) et de Gildar (2.083 m.). Les côtés sont formés, à l'est, par la sierra de Remoña et les escarpements du massif central, et à l'ouest, par les hauteurs, un peu moins caractérisées qui, de Pándervedas, vont par le Samao et Dobres s'unir aux torres Bermeja, Santa-de-Castilla et aux puertos d'Arrio. On peut considérer le sommet comme étant à la Corona, en amont de Cain. Chaque côté mesure environ 10 kilomètres.

Trois villages principaux au Valdeón, dont le nom est joint au leur propre : Santa-Marina-de-V., Soto-de-V. dont les torrents se réunissent au troisième pueblo, et Posada de V. Au point de vue territorial cette vallée empiète à l'est sur la Liébana géographique, à l'ouest sur les Asturies géographiques aux ports de Vega-Baños (voir la carte). Je le redis : en montagne, les crêtes ne forment pas toujours les limites territoriales.

Cette vallée, dont la population féminine a un type assez spécial, présente, en plus grand, la même particularité orographique que les petites vallées des rios Dobra à Vegabaños et

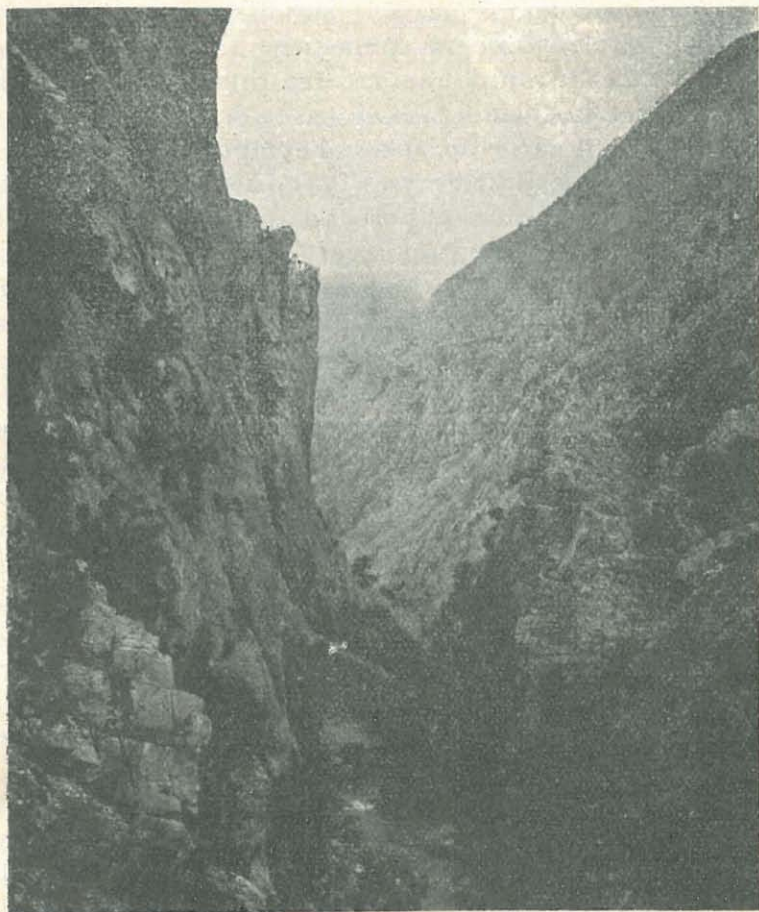
Sella au Sajambre : une vallée épanouie à sa naissance, près de chaînes élevées, et tout d'un coup absolument fermée par des murailles élevées, elles aussi, ne laissant place qu'à la sortie du torrent, formé de tous ceux venant des rayons de l'éventail.

Au Valdeón, la gorge ne commence qu'après le hameau de Cordiñanes. Prado en donne une description assez terrifiante. Je suppose que le chemin n'était pas alors ce qu'il est de nos jours, parce qu'il parle de sortes d'escaliers avec des marches taillées dans le roc, de traverses de bois de 8 mètres de long, médiocrement assemblées et posées d'une saillie sur une autre. Les loups, dit-il, s'arrêtent et regardent ces passages avec respect (*los lobos miran con respeto aquellos pasos y no se aventuran*). — Plus bas, le hameau de Corona n'occupe qu'un ressaut plat et Cain, un espace assez restreint.

CAIN. — A Cain tout est fini et l'impénétrable *garganta* (gorge étroite) commence. Pour en sortir honnêtement il faut ou bien longer les murailles de la sierra de Trave, qui vient du Cerredo, le long d'un mauvais sentier, où les vaches ne pourraient passer, où la main droite s'appuierait parfois aux rochers (il conduit aux puertos d'Amueza et redescend sur Bulnes), ou bien remonter à pic vers Arrio par les sentiers de Trea ou de Ferrera (*alias* Bufarrera), où seuls moutons et chèvres peuvent accompagner l'homme. En dehors de ces pistes dangereuses, où l'on marche des heures à la file indienne, ne cherchez pas d'autres passages.

Si ! cependant. Parfois ceux que le danger n'effraye pas, ou qui sont à la recherche de sensations émouvantes, ont suivi ou suivent encore le cours du torrent mystérieux, où plus bas a travaillé l'ouvrier, en vue d'une prise d'eau. Oh ! cette houille blanche ennemie de la nature ! Il faut lire dans le bulletin de janvier 1918 de la revue de Peñalara et aux pages 43 et suivantes du livre : *Los Picos de Europa*, la description du commencement de ces travaux et de ce qu'était, et est encore en maints endroits, ce défilé extraordinaire. La route de voitures, venant d'Arenas-de-Cabrales, construite en vue de l'établissement d'un canal de prise d'eau par la *Compañía eléctrica de Viesgo*, n'atteint pas Camarmeña ; elle arrive au petit pont de Poncebos (qu'on a démoli), où se trouve l'usine au dessous d'une chûte

de 230 mètres. Le canal a 100 tunnels ; la chute débite 6000 litres par seconde (1).



Cliché Schulze

GORGE DU CARES

Je viens de dire « suivent le cours du torrent » ; c'est une façon de parler. La trace du petit sentier s'élève parfois à plus de 100 mètres en contre-haut de l'eau. Au Sedu-Lliniabiú on se butte contre une corniche étroite terminée par une petite che-

(1) Bulletin de Peñalara de 1921, p. 236.

minée, et ceci à plus de 300 (?) mètres (1) au dessus du thalweg sur la rive droite, puis on descend à la passerelle de Culiembro. On se sert de la corde, de prises en bois pour pieds et mains scellées dans le roc, spécialement dans la variante dite de Poncebos. Les accidents mortels sont si fréquents qu'on dit des gens de Cain qu'ils ne meurent pas dans leur lit, mais en tombant des rochers. En une vingtaine d'années quatorze Cainejos se sont tués en montagne (*despeñados*).

Cela me rappelle un proverbe asturien s'appliquant aux choses dangereuses : « En Cain un muerto mató cuatro. — A Cain un mort en tua quatre. » En effet, en descendant dans ce village, d'une cabane où il était mort, le corps d'un pauvre berger, les porteurs glissèrent dans le précipice. Les sentiers y sont pleins de dangers. N'y a-t-il pas près d'Aliva une crête appelée « El cura Cain » ? Ne dit-on pas dans la Montaña, les Asturies et le León : *pasar las de Cain* (mot à mot : passer celles de Cain), c'est-à-dire prendre les directions de Cain, s'appliquant à qui suit des mauvais chemins au propre et qui, au figuré, traverse des situations difficiles ?

J'ai insisté sur tous ces points parce qu'il est matériellement impossible que des troupes armées y aient passé et repassé. Seuls des fuyards rares, isolés, ont pu s'y aventurer, s'y perdre. et *despeñarse* (s'y tuer en tombant des rochers). On lira au chapitre « l'épopée pélagienne » combien aussi paraît discutable, inadmissible même, l'idée de faire évoluer deux armées autour de Cain. Ce que je dis de Cain, je puis également le dire du cœur de la vallée de Valdeón, de Posada enserré entre les escarpements des torres de Salinas et Bermeja. L'issue la plus proche (cols de Cabeñ et de Remoña) n'est elle-même guère propice à faciliter des mouvements militaires. L'orographie est ainsi appelée parfois à expliquer l'Histoire.

Cain est le plus misérable des pueblos des Picos de Europa, si perdu, si encaissé qu'il est dans des montagnes, se dressant à plus de 2000 mètres au dessus des toits de pierre de ses *casas*, et au cœur, on peut presque le dire, du massif. « Ses maisons sont

(1) Les altitudes indiquées par le Dr Sandoval dans son article, prises seulement sur un anéroïde de Dollon, n'ont peut-être pas été calculées par interpolation, avec la méthode scientifique voulue. Ainsi il se trompe d'une cinquantaine de mètres pour Panderuedas.

des masures en pierres sèches mal jointes, noires, sales, puantes comme des porcheries qu'on ne nettoie pas. Ses ruelles tortueuses, pleines de trous, d'ornières, rampent entre des jardins embroussaillés. Toute une population grouille dans ces taudis. Les Cainejos (on les nomme aussi *caines*), réputés grands chasseurs sur la montagne, forment un clan barbare. Ils maintiennent comme tradition que leur seigneur les abandonna, renonçant à les tenir, à l'apogée de l'époque féodale.

« En y arrivant, en 1891, ne sachant où loger, nous nous décidons à demander l'hospitalité au curé, en payant comme de juste.

« Le curé est un vieillard envoyé en exil dans la plus mal réputée des paroisses du diocèse de Leon. Jadis chanoine, on se demande si le pauvre diable n'expie pas à Cain toutes sortes de forfaits, et c'est une bien mauvaise fortune que de devoir implorer son hospitalité. Il nous reçoit dans la salle du rez-de-chaussée, sorte de hangar qui sert de bûcher, de magasin et de remise, et il commence par nous mettre poliment à la porte. Nécessité fait loi, et nous tentons un retour offensif, en le priant de lire nos lettres d'introduction. Il se décide, en grommelant, à appeler sa gouvernante, honorée du prénom impérial de Teodora. Nous voulons gravir l'escalier de pierre, à marches polies par l'usure, et l'un de nous glisse. L'œil de requin du curé s'est déjà abattu sur le maladroit et il glapit d'une voix stridente : « Je pense que vous me trompez, prétendus ingénieurs des montagnes, qui ne pouvez même monter chez moi ». En haut : une petite cuisine étroite, enfumée, empestée de toutes les odeurs, y compris celle de vêtements malpropres appendus à des clous ; une pièce balayée tous les siècles où un amas désordonné de haricots, de pommes de terre, de jambons gâtés et d'os pourris s'empile au hasard de la jetée, en regard d'un lit rustique ; tout au fond, la chambre du curé, que nous ne verrons pas. C'est toute la maison. Notre hôte nous déclare qu'il n'a rien pour notre dîner. Nous expédions notre guide à la recherche d'œufs. Le curé s'y oppose, en disant que c'est peine perdue. Sur un signe, notre porteur passe outre et revient avec une chasse fructueuse.

« On veut nous faire coucher ensemble. Sur notre refus, Teodora fait une percée entre les haricots et y établit un mate-

las, où il y aura moins de vermine que dans le grand lit. Le curé met nos guides à la porte, ce qui ne les empêchera pas d'être bons amis le soir. Nous fuyons un instant cette maison inhospitalière et nous nous réfugions chez des voisins. Des filles s'assemblent : jupes bleues ou vertes bordées de rouge, corsages écossais ou rayés, croisés d'écharpes voyantes, bas bruns ou verts, sabots à redents (3 pointes isolatrices), mouchoirs de tête tombant en queue comme une tresse. Elles sont jeunes, la plupart mariées ou se disant telles. Elles ont le diable au corps et surtout à la langue ces petites Cainejas, médisant de l'univers créé, tout en se laissant photographier, et n'épargnant pas leur voisin, *el señor cura*.

« Mais celui-ci nous fait dire de venir nous mettre à table. Nous entrons dans la cuisine et l'on nous asseoit sur un gros banc de chêne, tout contre la cheminée (1). Tout-à-coup Teodora nous enjoint de baisser la tête, un peu, puis beaucoup ; nous obéissons servilement ; un vent passe sur nos fronts ; nous jetons un regard surpris, et il y a bien lieu de l'être ; c'est la table qui a passé sur nous. Dressée contre le mur et reliée au banc par deux charnières elle vient se placer sur nos genoux ou plutôt sous nos mentons ; car, selon l'usage de ce pays, elle est d'une fantastique hauteur.

« La cuisinière a trouvé des ressources inattendues, et notre dîner serait suffisant, sans le dégoût d'une ignoble malpropreté et surtout sans les assaisonnements verbaux du curé. Le vieux rustaud ne soupe pas le soir, mais il nous tient compagnie pour faire des remarques désobligeantes sur notre façon de manger, nos manières de dire, l'impiété de notre pays et sa haine pour la France (2). Nous battons en retraite aussitôt après dîner, mais l'insupportable bavard continue à causer avec nos hommes jusqu'à une heure indue, et lorsqu'il se décide à se coucher, c'est

(1) Les cheminées ne sont pas, comme en Aragon, tout au milieu de la pièce.

(2) Dans mes voyages en Espagne j'ai été généralement très bien accueilli chez les curés des villages ; je n'ai trouvé de ces sentiments un peu hostiles que chez quelques vieux prêtres âgés. Les idées de 93, l'exil en Espagne du clergé non assermenté, l'invasion napoléonienne, le siège de Sarragosse, tout cela est encore présent à leur esprit. Ils n'aiment pas les Français parcequ'ils le considèrent comme l'auteur des *malos de la patria*. Ce ne sont pas les expulsions religieuses de 1902 ni la guerre mondiale, qui ont pu modifier les sentiments du clergé espagnol à notre égard.

pour tousser la nuit entière d'un retentissant catarrhe, qui débarrassera l'année suivante le Valdeón de ce méchant homme.

« Il a plu hier ; il pleut ce matin. Après de longues hésitations, nous nous risquons à visiter la gorge du Cares, en aval de Cain. La terre maudite n'est en relations avec le monde civilisé que pendant six mois. Tant que la neige coupe les passages de la chaîne cantabrique et verglasse la gorge en amont de Cain, ce village est perdu dans son farouche isolement, et le courrier — qui d'ailleurs n'y vient jamais que par des porteurs d'occasion — laisse ignorer à la petite république les révolutions de l'Espagne. Nous suivons pendant une heure cette corniche abrupte, et, pressés de quitter la terre maudite, plus maudite que de coutume en ce jour embrumé, nous regagnons le village.

« Quel merveilleux changement de décor ! Notre curé, qui nous a fait servir, au lever, un excellent chocolat, nous a préparé un non moins bon déjeuner, et il est d'une humeur charmante. Il nous prête même son cheval pour monter dans le Valdeón. Il ne veut rien recevoir pour cette « maigre » hospitalité qu'il nous a offerte. Nous faisons ce qu'on fait en pareil cas, en Espagne, et lui demandons une série de messes pour l'âme de tous les nôtres. Lui qui, paraît-il, dit rarement la messe, pendant la semaine, nous regarde d'un œil malin, suppute le prix de nos obits, l'empoche, compte sur ses doigts et nous demande.... 7 fr. 50 pour notre « dépense ». Et quel effort pour lui faire rendre dix sous sur les huit *pesetas* qui vont rejoindre, dans une bourse énorme, un vrai trésor de doublons ! Le fait est rare en Espagne, où le curé, généralement pauvre, reçoit avec tant de bonne grâce le voyageur sans abri ; il faut aller dans la terre maudite pour trouver l'exemple du contraire. Nous en aurons une nouvelle preuve trois heures plus tard.

« Ces trois heures vont nous conduire très loin de Cain, que nous fuyons avec la hâte du frère d'Abel chassé par son père. Même route que la veille jusqu'au pied de l'Asotin, puis des mamelons ondulés qui s'évasent jusqu'aux extrêmes limites de la chaîne. Le plateau du Valdeón a presque la fraîcheur de la Liébana, quoique plus haut. De larges chemins le traversent dans tous les sens, de beaux chars sculptés le parcourent, la population est gaie, paraît aisée et se porte bien, malgré l'absence

de tout médecin à un nombre indéterminé de lieues à la ronde, et cette ronde est faite de montagnes élevées.

« Une dizaine de hameaux forment le canton, et le petit centre postal est le village appelé Posada parce qu'il a une auberge. Cette « Posada » était notre grand espoir en quittant la terre maudite. Nous rêvions déjà d'un courrier consolant et d'une plantureuse hospitalité. Triste illusion ! La poste n'a pas de lettres pour nous et l'auberge n'a qu'une seule chambre et un unique lit. Dans la cour angulaire et sous une galerie humide du fumier croupit. Une femme folle rode dans la salle déserte. Il n'y a qu'à fuir ! Où ? Le presbytère de Cain nous a été néfaste ; celui de Soto le sera-t-il ? C'est là que réside le doyen du Valdeón. Tentons l'aventure. Et dans le chemin boueux, pierreux, où les chars clapotent, entre les champs où des rustres sont à la tâche, nous gagnons le presbytère de Soto. La maison est grande, une porte cochère se dresse sur le seuil d'une vaste cour, un domestique nous reçoit et le curé s'informe. C'est un homme de haute taille, brun, à la figure douce, le plus accueillant du monde. Toutes les portes nous sont ouvertes, tout le personnel est à nos ordres, les repas sont excellents et l'obligeance sera sans bornes.

« Il faisait nuit noire et nous allions souper, quand le facteur de Posada débouche avec notre courrier. Nos noms étant inconnus, la correspondance s'était oubliée dans une poche et elle revenait à l'instant de garder les troupeaux sur la montagne. A la rentrée du berger facteur, on lui avait dit que des gens avaient demandé des lettres de France..., et il portait les lettres, retour d'une ascension *poche restante*. Dans la cuisine propre et brillante, meublée des deux bancs de chêne traditionnels bordant le foyer, beaucoup de gens viennent. Nous occupons un banc, le public occupe l'autre, et l'excellent curé est assis à cheval sur une chaise, au milieu, en face du feu. Cette assistance nous dévisage comme des curiosités de foire ; on n'a jamais vu de Français dans le Valdeón, jamais entendu parler français. Il nous faut causer entre nous, dans notre langue, à la grande joie de notre hôte et de ses invités, qui se relaient sur le fameux banc, pour prendre part à cette naïve fête. »

Dans ce pays des tilleuls, des hêtres, des chataigniers, des chênes variés, des essences résineuses, l'accueil du digne curé

de Soto est si charmant, si cordial que l'année suivante nous revenons chez lui : Labrouche pour atteindre et vaincre la Peña Santa, la grande, celle dite de Castille, pendant que, en papa prudent, je me contente d'aller faire de la goniométrie sur le pic Gildar (2.083 m.). Cette montagne est appelée Pico del Cildas dans la triangulation de Prado, qui lui donne 2.095 m. d'altitude, ce qui est excellent, vu le peu de points de rattachement dont il pouvait user. Dans les manuscrits de Coello il y a Pico Gildes, mais l'orthographe Gildar m'a été assurée dans le pays. J'insiste là-dessus pour prouver avec quelle attention scrupuleuse il faut enquêter (et savoir enquêter est encore un art), avant d'adopter un nom et de l'inscrire sur une carte ; pour éviter aussi les critiques, souvent superficielles, de ceux « qui passent après ».

De ce pic, assez isolé sur la cordillère pyrénéenne « au midi tout le plateau de Castille, au-delà des monts qui moutonnent vers Riaño, s'éclaire ensoleillé sans un nuage, mais au nord ces malencontreux brouillards, que les Picos dépassent de leurs hautes tours, forment un bandeau opaque, et rares sont les visées possibles dans les déchirures de la brume.

« En montant à la traversée de Caldevilla, annexe de Soto, grand émoi au village. Hommes et femmes, vieux et jeunes, vaches et chiens, chacun accourt, curieux et empressé, pour voir l'étranger. On sait qu'il vient avec la petite boîte dont la pareille n'a jamais été vue dans la vallée, la boîte magique qui fait toute seule les portraits des gens. Et tous de se grouper en grappes confuses et joyeuses, à entourer l'objectif et à demander qu'on les « croque » dans le tube enchanté. Le photographe a fort à faire, pour aligner tout ce monde de curieux et mettre dans sa visée la vache qui boit, le char aux jantes ouvragées et aux corbeilles en nacelle, le grenier juché sur ses quatre colonnettes de bois, couronnées de chapiteaux de pierre.

« Cette petite fête villageoise prend fin, et le convoi chemine sous bois, entre des filets d'eau qui sourdent du schiste. Les arbustes cessent et les pâturages verdissent les hautes croupes. Là se dressent les cabanes de Freñana, circulaires, couvertes de paille comme les ruches, simples et sauvages, modelées au type africain. Tout l'été, les bergers y logent. Les fortes filles de Valdeón s'y rendent matin et soir avec leurs sabots à dents

sous la semelle, portant sur le dos un petit sac en peau de chèvre où l'on met les vivres à la montée et les laitages à la descente. Parfois elles couchent en haut, sur le lit étroit où l'on s'écrase. Et les méchantes langues prétendent que, si la vertu est austère dans les vallées cantabres, elle est moins farouche dans les huttes rondes de la montagne. Florian n'a rien à voir

1 2 3 4 5 6



Cliché de S. Saud

MASSIF CENTRAL

Vu du sommet de la Peña Santa-de-Enol

1 Pics Lalbo — 2 Neveron et Cabrones — 3 Cerredo — 4 Tiro A. XII
5 Peña Vieja et Urriles — 6 Llambrion

avec ces pastorales; mais Florian n'est qu'un vulgaire Cévenol. »

Le bienveillant curé de Soto, D. Benito del Blanco, mourut quelques années plus tard. Connaissant la « plus que médiocrité » des gîtes de Santa-Marina et de Posada, quand, en 1908, je revins au Valdeón, je me demandai si le presbytère de Soto serait hospitalier, comme quinze ans plus tôt. Il le fut et grâce

en soient rendues à son jeune, intelligent et aimable pasteur, D. Teodoro Dominguez de Valdeón. J'arrivais d'Espinama, où le bon Juan Suarez, notre guide au Cerredo et au Llambrion, m'avait fait fête et m'avait demandé de m'accompagner au moins deux jours et *gratis* (et j'eus toutes les peines du monde à faire accepter par ce brave homme, non une redevance, mais une *propina*, appelée frais de retour).

La soirée fut d'autant plus instructive pour moi qu'un ami du curé, celui de Cuénabres, D. Laureano Perez, se trouvant de passage, nous en consacra une partie. Comme il est très instruit et qu'il s'intéresse beaucoup aux questions historiques et géographiques, la conversation ne languit pas : source du rio Esla, nom des pics de la cordillère (il connaissait notre étude de 1894), légendes, discussions sur Pélage et Covadonga, politique même actuelle, tout y passa. Bref on bavarda ; si bien que la nièce du curé de Soto, n'osant sans doute nous interrompre, ne vint demander qu'à 10 heures ce qu'elle pourrait bien nous préparer pour souper. Si mon estomac avait pu parler, quels gémissements ! On ne se coucha qu'après minuit. — J'ai correspondu depuis avec D. Lauerano Perez, qui, le lendemain, vint me saluer au Ponton, où je campais.

LE CABRALES. — De Panes sur le Deva jusqu'à Arenas-de-Cabrales la route est très pittoresque. Le village d'Arenas est bâti au débouché du chemin de Camarmeña. Là, le Cares, aux ondes pures et fraîches — au point que chaque matin les ménagères y viennent puiser toute l'eau potable — tourne à angle droit.

Quand, en sens inverse, on arrive de Cangas et d'Onis au pays des chèvres — pardon ! au Cabrales — on jouit, au col d'Ortiguero (354 m.) d'un coup d'œil superbe sur une partie du massif central. De ce point seulement le Naranjo donne l'impression d'une importance montagnarde supérieure à la réalité. Nous eûmes, un jour, la chance de jouir de cette vue. Le ciel était si pur, prélude des ondées du lendemain, qu'avec la lorgnette nous vîmes parfaitement la tourelle sur son sommet. « Et dire qu'on doute ! s'écria le Cainejo, qui était avec nous. »

Le petit village d'Arenas est délicieux. Il y a des gent fort accueillants, la famille Fernandez en particulier ; mais c'est un

pays perdu, par exemple pour un instituteur valencien, que nous y rencontrâmes en 1906. Il touchait 600 fr. du gouvernement, 50 fr. d'indemnité de logement et se faisait 700 fr. de rétributions scolaires. Il ne voulait pas venir, me dit-il, mais le gouverneur le menaça de ne pas lui payer les deux trimestres arriérés de son traitement.

A cette date déjà lointaine, il y avait un service de voitures régulier... quand cela plaisait au conducteur. Oui ! parfois il arrivait avec 3 heures de retard, sur celle réglementaire ; parfois il ne passait pas du tout. *Que importa !*

D'Arenas je désirais aller dans la direction de Tielve par les puertos de Corao. D. Alonso Fernandez, oncle du négociant d'Arenas, voulut bien m'accompagner. Au sortir du principal bourg de ce district de Cabrales, dont j'ai déjà parlé, nous primes comme chemin cette sorte de chaussée, voie antique, sur laquelle j'ai donné plus haut une note (voir p. 34). Nous primes aussi... bientôt la pluie, au point qu'au bout de trois heures — et nous montions à cheval, faisant au moins du 400 de différence d'altitude à l'heure (1) — presque perdus dans la brume humide sans nous arrêter à l'immense grotte de Pruvia, nous arrivions aux *brañas* de Umardo (env. 1.100 m.) et allions demander l'hospitalité à deux bergères, qui nous firent un bon feu. Si elles eussent été propres, on les aurait trouvées vraiment gentilles ; leur conversation n'était pas sans un certain piquant, puis leur beurre était exquis, assaisonnant bien nos provisions et adoucissant le célèbre fromage de Cabrales, façon parfaite du Roquefort, souvent vendu à Madrid sous ce nom... français. Je me rappelle que don Alonso prit la seule truffe de notre pâté et obligea Primitiva et Remedios à manger ce morceau de *charbon*, qu'elles déclarèrent, après hésitation, ne pas trouver trop dur pour du charbon. Ai-je regretté ma truffe en bon Périgourdin ? Peut-être.

Ici le sexe féminin porte des jupes bleues, des bas blancs,

(1) Ce cheval était à un *Pasiego*. Dans la province de Santander il y a, vers le nord, une vallée dite de Pas (d'où *pasiego* nom de ses habitants), sur laquelle courent de mystérieuses légendes : type, langage, coutumes à part ; probablement est-ce encore comme pour les Vaqueiros, les Batuecos. Des Juifs, plutôt que de périr, ayant demandé à un roi de Castille une vallée isolée, il leur aurait concédé celle de Pas. De là, dit-on, l'amour inné du commerce chez le *Pasiego*.

verts, rouges ou jaunes. On voit fort bien ces bas... de loin, car, si dans la montagne les femmes relèvent leur jupe jusqu'aux genoux, pour être plus libres dans leur marche cadencée, dès qu'elles aperçoivent un *señor*, elle s'assoient ou s'accroupissent pour ne pas montrer leurs mollets (à conférer avec la mode contraire en l'an de grâce 1921). J'ai rencontré des femmes déchaussées, vêtues de jaune, avec une sorte de suaire sur la tête, demandant la charité. On m'assura qu'elles accomplissaient un vœu.

Au point de vue orographique cette course à l'extrême limite septentrionale du massif central des Pics d'Europe ne m'avait rien appris. Labrouche de son côté se mouillait copieusement. Bien que son excursion eut porté sur la rive gauche du Cares, et par conséquent sur le massif occidental, j'en parle ici, car on peut considérer Camarmeña, où il alla coucher l'avant veille, comme étant dans la « zone d'influence » des Oriellos.

Le *puchero*, les truites, la soupe (*sic*, dans l'ordre) s'étant fait attendre pour la *comida* au détriment de notre estomac, il était assez tard, quand l'ami Paul se mit en route pour Camarmeña, avec Gregorio Perez, qui devait réintégrer Cain. Qu'est cette femme avec un enfant emmailloté et ficelé sur son dos ? Une Congolaise ? Pas même une Américaine, une simple Asturienne. Ce qu'on porte par ici sur le dos !... Voici un homme chargé de fagots de bois ; en voici un autre avec des sacs pleins de fleurs de tilleul ; puis des femmes avec des sortes d'outres bouffies de lait, qui se baratte à moitié pendant les longues marches *secouées*.

La gorge du Cares est étroite, fendue comme à la dague. Le sentier montant alors, descendait, épousant les moindres corniches, évitant les saillies trop accentuées. Maintenant... maintenant de petites autos y passent. Paraphrasons et disons :

En un beau lingot d'or le plomb vil s'est fondu.

La société électrique susnommée a métamorphosé ce sentier et le rêve de Villaviciosa commence à se réaliser.

Quel pauvre hameau que Camarmeña, où je vins en 1893, avec sa douzaine de bicoques, collées au flanc de la crête d'Ondon sur la rive gauche du Cares (500 m.) qu'il domine de

200 mètres. Sa chapelle renferme une cloche que la tradition rapporte être de l'époque arabe (naturellement). Un évêque asturien, fuyant l'invasion sarrasine, l'aurait emportée avec lui dans ce *pueblito* perdu, où il aurait passé de vie à trépas. Combien cette petite église, avec ses deux autels délabrés, ses deux cierges miséreux, sent tristement la pauvreté !

La maison de Julian, où doit loger Labrouche, est aussi difficile à se faire ouvrir qu'elle est difficile à trouver. Personne n'y est. En attendant l'arrivée du *tío* (1) Julian, admirons le Naranjo, lumineux et gigantesque, au fond de son vallon de Camburero. Il est si beau que le *señorito ingeniero* se fait dresser la table du souper (belle nape blanche) en face de l'imposant monolithe. Conversations animées. « En partant de bon matin, dit Julian, on peut aller d'ici à Potes en une journée. — Qu'appellez-vous de bon matin ? — Vers 8 ou 9 heures. — Ah !... parfaitement et par où alors ? — Mais par Aliva » (2).

Le lendemain Labrouche, à qui j'avais indiqué comme objectif une des pointes du massif de Lloroso, monte par des sentes raides sur les flancs d'un mont appelé Cerredo ; coup d'œil sur des bergères aux jupes ourlées de rouge avec liseré vert au-dessus, mais encapuchonnées de noir, aussi le coup d'œil est-il discret. Après cette rude côte, un palier conduisant aux granges d'Ondon ; halte à une cabane où la patronne fait un couvre-pieds et la servante, un corsage d'enfant ; mais partout brouillard intense et Labrouche ne va même pas visiter la petite chapelle ruinée et proche de S. Julian-de-Elienbral, dont la clocher et le missel sont chez Julian. (Encore une chapelle sur un puerto élevé et fréquenté ; qu'il serait instructif de faire la nomenclature de ces *ermitas* ! (3) Feu don Máximo, le célèbre chanoine de Covadonga, l'auteur de la route d'Enol, assez fran-

(1) Mot-à-mot *oncle*, mais pour qui fréquente les gens du peuple espagnol, il est utile de savoir que *tío* et *tía* au féminin correspondent, dans le langage familier, à nos *bonhomme*, *bonne femme*, et même à *l'ami un tel*.

(2) 2 h. 1/2 jusqu'à Pán-de-Bano. — 2 h. jusqu'à Aliva. — 1 h. 1/2 au col de Cámara. — 4 h. à Potes ; total 10 heures. C'est donc faisable malgré le proverbe : *En la montaña las horas son largas como los caminos*. En montagne l'heure s'allonge... comme le chemin. Par Aliva, Bulnes, Camarmeña et Ondon passent les Liébaniegos, qui vont en pèlerinage à Covadonga.

(3) N'y aurait-il pas là une voie antique à étudier ?

cophobe me sembla-t-il dans la visite que je lui fis, il y a 40 ans, les avait... empruntés, mais don Genaro, notre ami le curé de Bulnes, les fit rendre. Il doit s'agir de la cloche, dont j'ai parlé.

Le temps devient si mauvais que Labrouche est obligé de battre en retraite, admirant le long de la route de vrais bois de noyers et de chataigniers extraordinaires, au milieu de rochers fantastiques, en forme de pieus menaçant ruine ! En quatre heures il est redescendu à Arenas. Le soir guitares, danses, manzanilla ; cela, c'est le repos en Espagne.



NARANJO

Dessin de Saint-Saud d'après une photographie
de M. Schulze

QUATRIÈME PARTIE

MASSIF OCCIDENTAL

I. — Les Peñas Santas



VICENTON MARCOS

Gravure extraite du *Tour du Monde*, d'après une photographie de M. de Saint-Saud.

Tout d'abord pour éviter des confusions : la grande peña Santa, la plus élevée, se nomme quelquefois, à Cain spécialement, *Torre Santa* ; les gens de la région de Covadonga l'appellent *Peña Santa-de-Castilla*, pour la distinguer de la pointe élevée qui est au nord, la *Peña Santa-de-Enol*, qu'ils désignent sous le nom de *Peña Santa* tout court, ou avec *de Enol* à la suite, alors que ceux de Cain nomment celle-ci *Torre Santa-Maria*. Comme nous, les Espagnols qui s'occupent de cette région disent : *Peña Santa* pour la grande (que quelques rares chasseurs valdéonais surnomment *el Manchon*, monceau en bable) et *Peña Santa-de-Enol* pour l'autre.

Les trois massifs des Picos de Europa sont de forme assez dissemblable : l'Andara est en somme une muraille assez longue, se développant en forme de croissant allongé ; le central (Urrieles) présente une grosse masse carrée ; la forme de l'occidental est moins caractérisée. On pourrait presque dire qu'il pivote autour des deux peñas

Santas, très rapprochées en ligne droite (1 kil. 1/2) avec ramifications très escarpées. Quoique plus éloignée du double de la Peña Santa, la peña ou torre Bermeja, joue, par rapport à la grande Santa, le même rôle orographique que pour celle-ci, celle d'Enol. L'inspection de la carte fera mieux saisir cette disposition, bien que nous y ayons laissé deux honnêtes petits blancs, au milieu, et que les contours de ce massif soient imprécis, comme nous l'avons expliqué au début, il eut fallu des années, ou bien habiter dans le pays deux étés.

De nos premières excursions nous avons rapporté sur ce massif vraiment trop peu d'indications et de relevés. Deux stations de triangulation, en 1892, sur la Peña Bermeja et sur la Peña Santa de-Enol, l'ascension de la Torre Santa sans instruments par Labrousche, en 1893, ne donnaient que des idées approximatives du massif. Fallait-il se borner à le confiner au petit rayon de cimes aiguës, qui gravitent autour des deux Santas et se contenter des 10 ou 12 cotes d'altitude, que contient notre carte de 1914 ? Non. En vue d'une nouvelle édition, refondue entièrement, de notre étude des Picos d'Europe — elle nous était demandée de plusieurs côtés — nous résolûmes, Labrousche et moi, d'y revenir en 1906. C'était au début de juillet. L'inclémence, si fréquente, du temps et l'examen rapide de la *mala tierra* occidentale, au nord des Santas, nous firent vite saisir l'utilité d'une véritable campagne. J'en reparlerai.

PEÑA BERMEJA (1). — D. Casiano de Prado, qui n'a dit que quelques mots sur la Peña Santa, a une visée unissant la Bermeja à un point appelé Sueve et passant à gauche de la Peña Santa. Je doute qu'elle ait été prise sur la Bermeja, car il eut indiqué cette ascension. Je me demande ce que signifie cette visée unique (2). Il donne à ce point goniographique le nom de Carvanal, avec une altitude de 2.407 mètres; il indique la Peña Santa comme ayant 2.605 mètres. Du moment où Prado, le *découvreur* des Picos de Europa, applique ce nom de Carbanal,

(1) *Bermeja* (vermeille); c'est bien sa couleur, surtout le matin. Les auteurs de *Los Picos de Europa* écrivent, à tort *Santa Bermeja*.

(2) La sorte de carte, dont j'ai le calque, avec les lignes de visées de Prado, n'est pas très claire.

qui m'a été confirmé sur place, au massif entier de la torre Bermeja (cette dernière appellation, ne s'appliquerait en réalité qu'à son sommet principal, sa *torre*, comme on dit quelquefois), je serais un peu tenté de voir dans ce mot *carvanal* ou *carbanales* l'antique désignation par les Léonais du versant méridional et des contreforts de la Peña Santa. C'est à conférer avec le nom antique de *Ravanel*, seul inscrit à l'emplacement des monts asturo-cantabriques sur une carte italienne du XVI^e siècle (voir page 9).

De Soto-de-Valdeón, dominé par les escarpements de la Peña Bermeja, qui avait attiré nos regards, nous résolûmes d'ascendre sa torre, en septembre 1891, convaincus que nous y aurions un observatoire de premier ordre. « Au moment de partir notre patience est à une épreuve inattendue, car aux causes habituelles de retard se joint une réquisition de prestation pour tous les hommes valides du Valdeón en ce même jour. Il faut non seulement trouver un guide, il faut aussi trouver le maire et obtenir une dispense. La chose est faite tôt ou tard, disons tard.

« Par les champs et le long d'un chemin ombreux, nous atteignons un plateau où des cabanes en forme de gourbis s'élèvent sur une éminence arrosée de sources. Nous sommes en dehors des Pics d'Europe, sur leur extrême lisière, et longeons leur premier contrefort. Un col sur une croupe et un second col dans le chaînon de rattachement du massif de Covadonga aux Pyrénées Cantabriques, et nous voici dans une de ces cheminées qui s'entaillent dans le calcaire et en ouvrent l'accès. La montée est rude ; les murailles se rétrécissent et s'effilent jusqu'à une sorte de plateau, où un jeune pâtre estramadourien, gardien de mérinos, apparaît avec son élégant justaucorps en peau d'isard, son gilet lié sur le côté, ses jambières en peau de mouton protégeant l'intérieur des jambes.

« Le brouillard nous inquiète ; il danse autour de nous, nous enveloppe par moments. Au col du Porro ou Puerro Zanalla (2.145 m.), la Peña Santa, splendide et effrayante, se montre très près, au bout de la crête, avec ses escarpements qui semblent défier toutes les audaces. Elle est à gauche et la pène Vermeille, qui s'élève à droite, ne présente quelque difficulté que dans sa partie haute. Son sommet est brisé par une profonde coupure et son point culminant n'est accessible, par le

versant nord, qu'en suivant à flanc des éboulis redressés et des névés glissants.

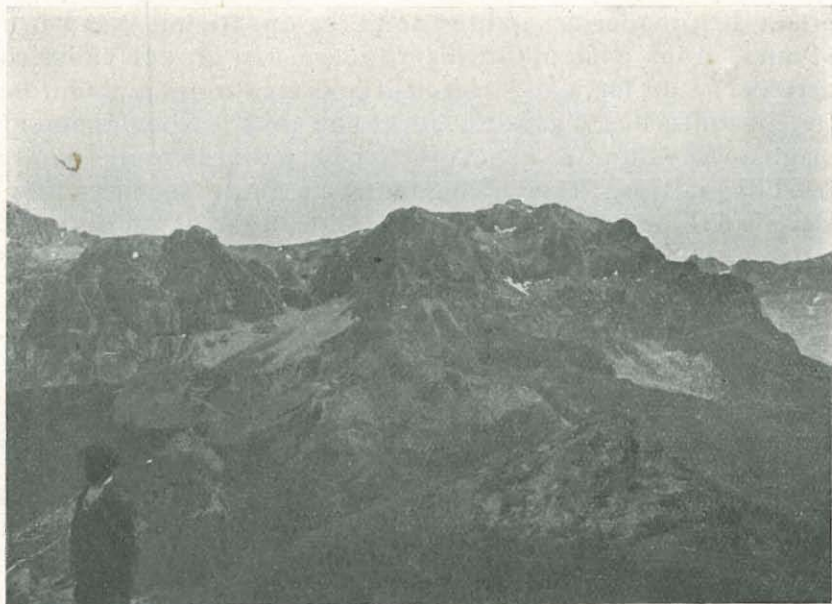
« Les heures sont utilement et agréablement remplies sur cette belle montagne. Le massif d'Andara est caché par le groupe central des Oriellos, dont les tours maîtresses s'entassent entre des écharpes flottantes de brumes. Les murailles édentées de la Bermeja rivalisent en hauteur, du côté de Cain, avec les arêtes de la Peña Santa et leurs arcs-boutants, nettoyés de toute vapeur, noirs dans un ciel très bleu, au dessus d'une mer de nuages qui cachent la vraie mer. Les plaines de Castille, éclatantes et rouges, laissent voir des villages sans nombre et des montagnes dont on devine les derniers plans grisâilles à l'extrême horizon. Le Valdeón découvre, dans les déchirures du brouillard, ses vertes cultures et quelques villages, Santa Marina, Posada, les Llanos.

« Notre homme connaît bien son terrain et il nous offre de descendre tout droit sur le Valdeón. La proposition est scabreuse, car la paroi est abrupte. Mais il y a presque toujours dans ces forteresses quelques brèches cachées, qui ouvrent un passage plus ou moins ardu, si l'on n'a peur ni des cheminées, ni des névés, ni surtout de l'étroitesse des corniches ; et notre guide nous fait faire la plus heureuse des descentes par le plus biscornu des chemins. Nous avons promptement rejoint, entre des murailles dont la brume nous cache l'aplomb, nos cabanes du matin et le chemin de montée. De là à Soto, c'est une charmante promenade, qui nous prépare à un abondant souper. »

PEÑA SANTA-DE-ENOL. — Du haut de la Peña Bermeja nous avons jugé l'ascension de la Peña Santa-de-Castilla impossible par les parois méridionales, avec les moyens dont nous disposions alors. Nous nous rendîmes à Covadonga par la route du Sella. Au lac, nous y assura-t-on, nous trouverons des bergers, des chasseurs pour nous servir de guides.

« Nous partons par une suffocante chaleur, et la montée est pénible, dans une combe découverte, le long de croupes boisées. Derrière nous la mer bleuit à l'infini. Nous rencontrons un groupe animé, un mulet encapuchonné, des hommes armés : des chasseurs de Cangas, conduits par le comte de La Vega de Sella, qui reviennent d'une battue à l'ours et rapportent une

capture. L'ours est à califourchon sur la mule que l'odeur de fauve fait trépigner, et nous avons peine à photographier la bête rétive. Encore une montée, et devant nous s'arrondit, dans un bassin verdoyant, le seul vrai lac des Pics d'Europe, le lac Enol (1) étalant à plus de 1000 mètres de hauteur son bassin



Cliché de Saint Saud

SIERRA BERMEJA

Vue prise du Pico de Samao

d'eaux claires. Une maison de chanoine, la Picota, s'élève sur un ressaut de la cuvette, à moitié démolie par l'ouragan. Tout un hameau d'estivères se cache sur un versant. Il y a du monde et du bruit dans ce délicieux endroit, que le massif de la Peña Santa domine au loin de ses hautes murailles, d'un gris presque

(1) Nous avons été frappé plus tard d'entendre les gens du peuple dire souvent *el lago Nol* (le lac Nol). Nous informant auprès d'un des *canónigos* de la collégiale de Covadonga, il nous répondit que ce devait être une prononciation défectueuse avec simple aphérèse. Or dans le livre *Llanes á Covadonga* on trouve : « *Nol*, qu'on écrit *En-Nol*, mais où l'*e* est pris à la proposition *de* ; quand on dit *lago d'Enol*, il faudrait dire *lago de Nol* ; *nol*, vieux terme, signifiant *eau sans courant*. » Le paysan asturien n'a pas donc si tort de dire : *le lac Nol*. Mais quand il dit *Lagunol* et fait songer à *laguna* (lagune), a-t-il raison ?

blanc, tacheté de neiges. Le chemin, assez rugueux, longe la rive gauche. Nos hommes souffrent de la température torride et murmurent de la charge, qu'ils trouvent excessive.

« Parmi toutes les inconnues de cette aventureuse expédition, la moindre n'est pas la découverte de Pedro Cos. Ce Cos est un berger, réputé grand chasseur d'isards, grand grimpeur de rochers et le premier des guides de la région. Il était à la battue de l'ours, nous avaient dit les veneurs. Un groupe cause sur l'autre berge du lac. Cos y serait-il ? C'est lui-même. On fait halte, on offre des cigarettes, on prend tous les ménagements d'usage au pays du Cid et surtout on perd tout le temps voulu. Cos est des nôtres. Premier incident : le guide de Covadonga déclare qu'il ne s'est engagé que jusqu'au lac et qu'il s'en retourne. On le paye et on le renvoie. Cos et ses compagnons, dont un solide gaillard, du nom de Blas, se partagent la charge. Des plateaux verts, des croupes boisées, des vallées sans issue, tout ce relief anormal des Pics d'Europe ; et nous montons toujours. Voici une cabane. Blas s'y arrête, mais nous promet de se joindre à nous le lendemain, avant le jour, car Cos, le fameux Cos, vient d'avouer qu'il n'est jamais monté à la Peña Santa, et il affirme que Blas la connaît. Encore une ascension dans les pâturages, et nous sommes à la cabane de Cos. Irons-nous nous coucher dans une grotte de la crête ? Il est bien tard, et la cabane serait trop petite, pour recevoir notre convoi. Le mieux est d'aller camper à une demi-heure plus haut, dans une autre cabane que des bergers ont quittée il y a trois jours. Heureuse inspiration : cette cabane est propre et spacieuse (1) les gens las y peuvent dormir et ronfler à l'aise. Il reste à ceux que le bruit gêne la ressource de coucher dehors.

« Nous sommes debout à 3 heures. Une lune éclatante brille sur le chemin ou plutôt sur les rochers que nous gravissons. Notre gîte est sur le dernier plateau de pâturages. A part quelques oasis, toute la région au delà est un désert de pierres pendant six mois, un champ de neiges pendant six autres, et ce champ ne fond jamais dans les couloirs d'ombre. Peu à peu, le jour pâlit, l'océan miroite, les tours se colorent. En façade, sur

(1) Cette cabane s'appelait Gustellagar. Il ne me parut pas, quand je passai en 1907 à celle de ce nom (1.470 mètr.) que ce fut la même. Fut-elle déplacée et reconstruite à neuf ?

une de ces rues, si fréquentes dans le massif où une imagination en éveil verrait partout des ruines démantelées, un château fort gigantesque se dresse, avec son donjon et ses mâchicoulis, roses au soleil levant.

« Nous voici à la neige, un long névé, très dur de la gelée nocturne, où nous taillons des pas. Nos hommes, dont les san-

1

2



Cliché Schulze

1 TORRE DEL MEDIO 2 PEÑA SANTA-DE-ENOL

dales redoutent l'humidité, préfèrent escalader de mauvais rochers. Une petite pelouse verte, égarée tout en haut, que Cos nous avait montrée de sa cabane, nous fait doubler la crête, et nous sommes sur le versant méridional. Au sud-ouest, des plaines immenses commencent à apparaître. La chaleur est lourde, des bouffées de vent tiède soufflent par intervalles, et une voix nous interpelle. C'est un de ces hardis montagnards,

qui chassent sur les sommets, couchent dans les grottes et vivent de rien, types étranges, presque héroïques, faits pour courir en un pays de légendes et pour maintenir la tradition des audaces passées. Cet homme traverse la crête au-dessus de nous, sur une paroi redressée, sautant avec ses abarques et son fusil à travers le vide, merveilleux d'agilité, dédaignant de s'arrêter et tirant bientôt un coup de feu sur un rebeco qui fuit près de nous. Il nous annonce l'arrivée de Blas, qu'il a rencontré ou aperçu de ses yeux de lynx, montant quelque croupe.

« Un col se dresse à notre gauche, et des murailles très raides encadrent un petit glacier plus raide encore, qui en descend. La neige est si mauvaise que nous grimpons par le mur, des pieds, des mains, marchant sur les épaules des guides ou nous faisant hisser par eux. Au col, Blas montre sa silhouette noire dans la fourche bleue. Nous le rejoignons et chaussons nos sandales. Après une courte montée nous foulons une minuscule terrasse fermée de tous côtés. Blas nous montre une cheminée à peu près verticale et nous engage à le suivre. Nos résolutions de sagesse nous font hésiter. On essaye la roche ; mais elle est en surplomb. En avant dans la cheminée ! En un point, le couloir avance en promontoire et forme grotte : il faut faire un bond fantastique de 3 mètres ; le premier descendu sert de marche-pied aux autres, et toute la troupe se réfugie sous le rocher, assistant à la dégringolade des corps sur la tête. Ce mauvais pàs franchi, la muraille n'est que lisse, ce qui devient habituel, et, en n'ayant peur ni du vide ni des glissades, on parvient au sommet (2.479 m.).

« L'apparence est souvent trompeuse. Cette montagne, qui, du col, nous semblait la plus basse du groupe, en est la plus haute. Blas nous conte que la poursuite d'un isard lui a fait trouver ce passage, réputé inaccessible, il y a peu de temps. Mais quand, levant les yeux sur un second groupe de crêtes, nous apercevons à l'est le terrible *Manchon*, qui nous nargue de son bonnet phrygien, notre colère est grande. La voilà, la Peña Santa, celle où d'en bas tout le monde est allé et où Blas déclare que personne n'ira jamais, celle que l'on dit avoir à son sommet une éternelle fontaine, où nul ne peut boire !

« Notre guide ne comprend pas cette recherche de l'impossible et affirme que la cime, que nous foulons, une cime vierge

aussi, s'appelle la Peña Santa. Son dire se justifie par le fait que c'est la montagne qu'on voit le mieux de toute la région de Covadonga et d'Enol, d'où la torre Santa-de-Castilla est invisible. Nous l'appellerons la Peña Santa-de-Enol ». Si nous avons su, à ce moment là, que pour les Cainejos c'est la Torre Santa-Maria !

« Quelle vue et quelle immensité autour de nous ! C'est la vision bleue, la vision sans tache de brume, que nous n'avons jamais vue encore de toute la campagne. La blanche ligne de sable, où il y a des grèves, la bordure des falaises, là où la roche plonge dans l'eau profonde, longeant les cinq pays du littoral : la Galice, les deux Asturies, la Biscaye et peut-être le Labourd, notre terre de France qui se perd dans une estompe assombrie par l'extrême éloignement. Au midi c'est la Castille, plate à l'infini, à l'ouest des mamelons étagés également à l'infini, à l'est l'entassement cyclopéen du grand massif central des Pics d'Europe, avec les deux tours superbement dédaigneuses de Cerredo et de Llambrion.

« La descente est dure. Pour éviter la cheminée et couper plus court, par le versant nord, nous prenons par une paroi tombant à pic sur un glacier. Comment nos hommes ont-ils sauté pour nous faire la courte échelle ? Mystère d'équilibre, impossible à éclaircir. Nous marchons des heures et des heures à travers la neige où l'on fait des glissades, les roches où se blessent nos pieds, les entonnoirs où un faux pas briserait nos jambes. Une fontaine qui disparaît à quelques mètres de sa source étanche notre soif ardente. Nous allons arriver à notre campement de nuit.

« Depuis un moment, nos hommes font de longs concilia-bules et il y a un complot en train. Ce complot est très simple : les bergers veulent nous abandonner avec armes et bagages. En pareil cas, le mieux est de jouer d'audace, et nous nous en acquittons. Nous interpellons brusquement Cos et Blas, qui s'avouent coupables. Alors, tout simplement, nous leur annonçons qu'ayant un Ordre de protection du commandant général de la gendarmerie — ce qui était vrai — nous les ferons emprisonner le lendemain. Ces hommes n'étaient pas de méchantes gens, mais leurs moutons les inquiétaient plus que nos personnes. Notre décision les surprend, ils se concertent et, à l'arrivée

devant la cabane de Cos, ils nous donnent un jeune homme pour nous faire conduite jusqu'à Covadonga. Nous, nous tirons d'affaire à bon marché et nous nous séparons bons amis, après cet orage. Et alors reprend l'épuisante descente dans une atmosphère torréfiée... Nous arrivons enfin à Covadonga, en pleine nuit, trébuchant dans les chemins caillouteux, sans halte depuis neuf longues heures et en ayant marché six à la montée. La leçon est dure et ne sera pas perdue. L'an prochain nous aurons un guide français, un campement pour coucher haut, des cordes pour passer la roche et des vivres pour habiter les oules sèches du grand désert ».

Le jour suivant nous allâmes en voiture à Carreña avec M. de Olavarria, puis à cheval jusqu'aux Picayos et à Panes.

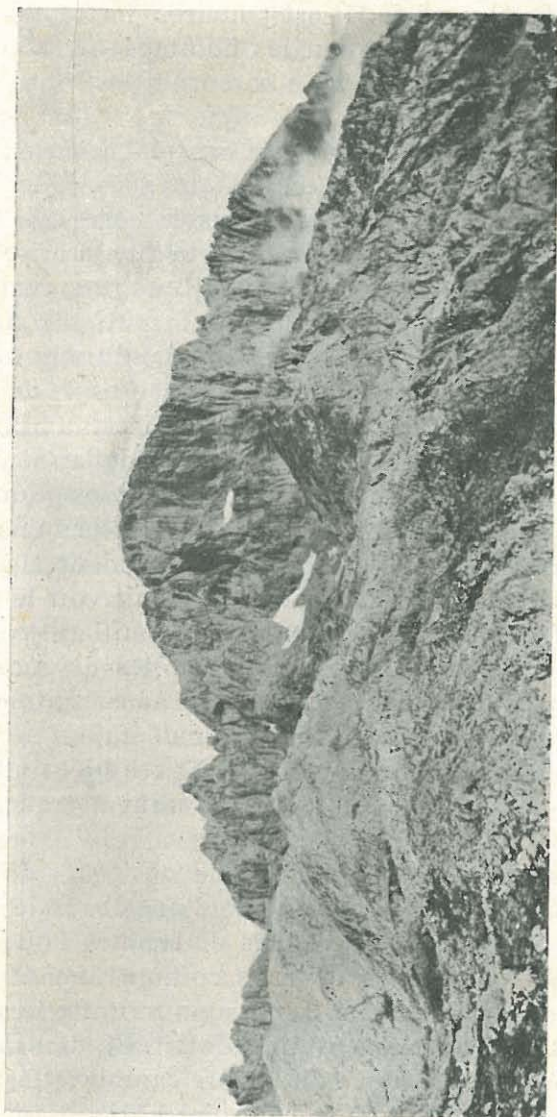
PEÑA SANTA-DE-CASTILLA. — On peut penser si nous avions la hantise de l'escalade de la grande sainte, de la Peña Santa-de-Castilla. Cette escalade fut tentée et réussie l'année suivante par Paul Labrousse, avec François Bernat-Salles, le célèbre guide de Gavarnie, et Vicente Marcos, dit Vicenton, chasseur de Soto-de-Valdeón. En voici le récit.

On a quitté Soto après les péripéties et les retards inhérents à toute expédition en montagne. Une ânesse est chargée des ustensiles, vivres, etc... On atteint, sans trop de mal, les pâturages, où sont comme l'an passé les mérinos.

« Le sentier se rétrécit et la bête faiblit ; les coups pleuvent, elle ne va plus du tout et la montée devient terrible. Que faire, ô mon Dieu ? Le procédé est simple et Vincent y excelle : cogner, toujours cogner, cogner encore, et quand ça ne réussit plus, pousser, pousser devant, pousser derrière, du museau, de la croupe. Quelle extraordinaire méthode ! Vincent tire, François tire, et nous tenons la queue, pour empêcher la bête de se coucher, procédé qui ne réussit d'ailleurs qu'à moitié ou plutôt qui est employé trop tard ; car il y a une roulade générale, qui a nécessité un déchargement complet. Enfin, après des efforts démesurés, un nombre incalculable de coups de trique et d'épaules, des pertes de temps sans fin, on a atteint la crête du Porro.

« Quelques brouillards se sont levés pendant la montée, mais, au col, tout est bleu, étincelant ; la mer scintille au fond ; les

neiges sont radieuses ; les brumes s'enfoncent dans les plaines. Une halte est requise après tant de labeurs, sur le chemin de



Cliché de S. Saud.

PEÑA SANTA-DE-CASTILLA

Vue prise en montant à la Peña Bermeja

la Peña Santa : ligne de rochers lisses, où l'on aperçoit, avec beaucoup de bonne volonté, une trace plus lisse que le reste,

des montées, des descentes à pic, une sente enfin où l'on pourrait supposer que les chèvres passent, mais où les ânes chargés ne passent que dans les Asturies. Voici enfin un plateau, où il y a une source et une prairie. Il est 3 heures. La tente est déjà dressée. L'on fait la cuisine pour les hommes qui vont partir en reconnaissance, et l'on baye aux corneilles, tout voluptueusement le reste du jour.

« La lutte des brouillards et du vent est très curieuse. Le vent du nord a chassé les nuages au sud-est des pics, et les nuages veulent revenir au nord. Ils arrivent pressés, serrés, se bousculant, et ils n'ont pas plus tôt atteint la crête que la brise les dissipe, les bouleverse, en un combat toujours renouvelé. Quel charme exquis de vivre seul, ainsi tout seul, sur une terre étrangère, au désert, sans armes et à l'aventure, à une demi-lieue de hauteur, entre des rochers immenses et deux mers immenses, l'une qui est l'océan, l'autre qui est la brume ; de rester là quelques heures à vivre tour à tour de la vie de brute et de la vie de rêve, à faire cuire de bonnes choses pour la bête et à laisser ensuite les yeux et l'esprit contempler la nature sublime dans le pieux recueillement de sa grandeur. Là, sur un âpre piton qui dominait le campement, il fallait voir le coucher de soleil. A la fraîcheur du crépuscule, les brouillards condensés s'abaissaient dans les plaines. Quelques crêtes de montagnes, très lointaines, surgissaient au-dessus, dans l'atmosphère, claire jusques aux fonds de Galice, comme autant de baleines bleues folâtrant dans une mer blanche. Et ces bleus allaient se dégradant, et des veines colorées couraient à travers leurs masses...

« Quand le soleil tomba, derrière une des tours de la Peña Santa, près d'un rocher qui a la forme d'une chapelle avec son clocheton, il y eut, dans les vagues de brumes d'où sortaient ces îlots, comme un frémissement et comme une étreinte. Il semblait qu'il y avait un contact d'amour entre le soleil qui rougissait plus bas et cette mer qui haletait. Et, de l'autre côté, la vraie mer, la mer découpée de la côte cantabrique, pâlisait, confondant le bleu perdu de son dernier horizon avec le bleu perdu du ciel qui se mêlait à elle.

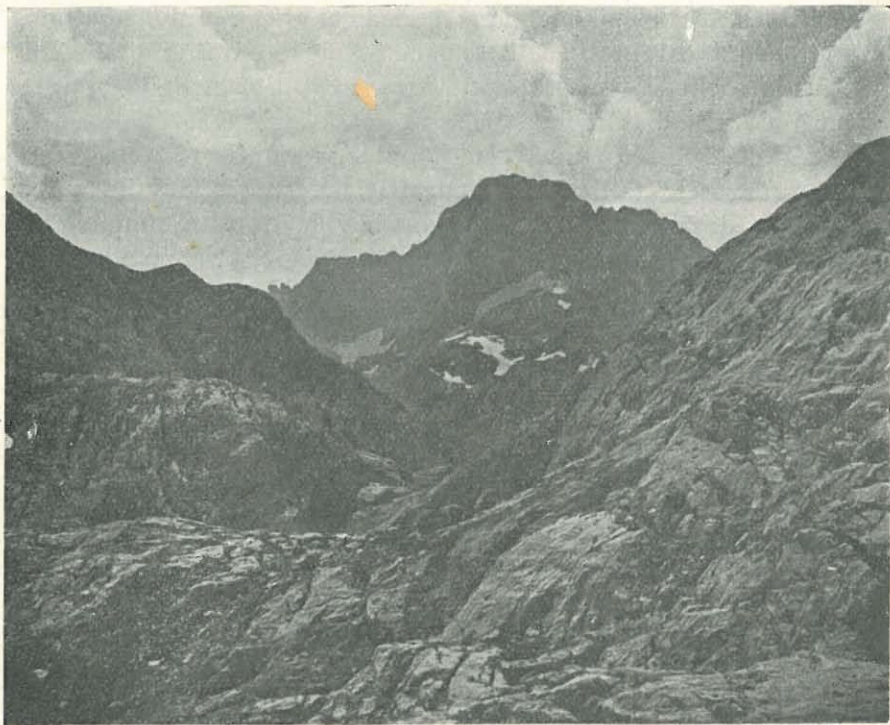
« Ce n'est pas bien joli, a dit François, hier, au retour de sa reconnaissance ; ce n'est pas bien joli, répète-t-il ce matin, en

branlant la tête. — Qu'y a-t-il donc ? — Vous verrez, c'est un mur, un grand mur, où il faut se hisser toujours dans le vide. Vicenton a refusé d'avancer ; moi-même j'ai reculé en un point. » Et, de fait, les pauvres diables étaient bien las, en descendant de ces rochers farouches. Nous partons, d'un train d'enfer, à 6 heures du matin. Il semble que la muraille de la Torre Santa est à quelques pas ; une marche au galop nous la fait atteindre assez vite. Quelle grimpée, mon Dieu ! « Ce n'est rien, dit François, rien encore ». On fait la courte échelle, on va avec des précautions sans nombre, sur des corniches imperceptibles. Ici on laisse une partie de la charge : piolets, bâtons, tout ce qui est inutile à l'escalade. Après tant de jours vécus dans la roche, ce n'est qu'un jeu, cet équilibre instable, sur la paroi coupée d'abîmes.

« Voici la crête, une crête sculptée, qu'un isard ne suivrait pas, une crête taillée en rasoir, avec des têtes, des bras, des jambes, des pieds s'avancant dans le vide, tout un monde fantastique d'êtres figés, en suspens, menaçants et rétifs, qui gardent la cime sacrée, comme des visions d'Apocalypse. Et, bien près de là, est cette petite chapelle, qui prie seule, un peu plus bas, avec son campanile et son porche, en l'air aussi sur l'extrême crête, évoquant quelque légende pie dans ses assises pleines. Au nord, la montagne que nous avons gravie l'an passé, étroite et raide, semble fermée aux hommes, du point où nous la voyons. Nous descendons quelques pas, sur l'autre face, chassés par le mur vertical et surplombant, vers d'autres murs qui le sont peut-être un peu moins.

« Bientôt, après une courte montée, arrêt subit, le balcon est sans issue. Une dalle lisse, haute de 10 mètres au moins, dominée d'un rocher droit, ferme la route. Les hommes se mettent pieds nus ; le reste de la charge est abandonné. Les jumelles seules trouvent grâce. Le pain, le vin, les vivres, les vestes, les sandales sont entassés sur le balcon. François monte sur cette rude glissoire qu'il faut gravir de biais, s'accrochant à d'invisibles aspérités, par l'adhérence des pieds, des fesses, des mains et des épaules. C'est émouvant de voir un homme qui ne tient à rien, rampant ainsi, souple et grave, prêt à la chute sur un précipice que l'aplomb cache et où un silence de mort semble attendre un bruit de corps qui roule. Mais, grâce à Dieu, il est

en haut ; on lui jette la corde ; il nous hisse sur la petite brèche atteinte. Et, dès lors, l'escalade continue, de saillie en saillie, de corniche en corniche, moins effrayante, parce que la terreur, comme les autres choses de la vie, n'est qu'un sens de comparaison et que le mauvais pas franchi tout à l'heure n'existe pas deux fois dans une montagne. Nous nous élevons, lentement, sans crainte, jouant avec le danger en grands enfants, insoucieux du mal, ou en vieux soldats sentant la victoire prochaine dans l'horrible bataille.



Cliché Schulze

PEÑA SANTA-DE-CASTILLA

Vue prise du nord

« Hurrah ! nous la tenons, la Peña Santa (2.586 m.). Nous posons le pied sur le *Manchon* comme l'appellent les chasseurs ; nous campons sur l'endroit où l'homme ne vint jamais à ce que l'on conte, sur la tour sacrée, où il y a une fontaine qui

coule toujours... et qui n'existe pas. N'est-ce point un sacrilège d'être où nous sommes ? Vincent sera peut-être maudit, pour être monté là. Cet homme a des malédictions en lui.

« Nous autres, Français, nous éprouvons comme une angoisse de nous sentir sur la montagne mystérieuse. Ce n'est point seulement la sublime impression de dominer le sommet le plus haut de l'extrême Europe, qui n'a son égal à l'ouest qu'à 4000 lieues plus loin, dans les montagnes rocheuses ; ce n'est point encore l'inoubliable beauté des horizons bleus et rouges de cette mer claire, frangée d'écume et bordée de villages blancs, des profondes plaines de Castille vermeilles et échauffées, des masses raides et empesées, qui dressent leur prodigieux amoncellement de tours et de dômes. Il y a autre chose. La Peña Santa, la torre Santa Maria, sont la synthèse d'une tradition et d'une épopée. Ces bastions aux couronnements gothiques ont fait la lutte de l'Espagne chrétienne contre l'Espagne maure ; ces cavernes ont abrité Pélage ; ces neiges, abreuvé des partisans ; ces pierres, armé des héros. Il se dégage de cette dentelle de clochetons comme un immense recueillement mystique, une pieuse légende faite d'inconnu.

« La Peña Santa est le sanctuaire des Pics d'Europe, un sanctuaire gardé des profanations et fermé à la vie des hommes. Ce massif gigantesque, qui s'avance vers la mer, dont la base s'affaisse presque à son niveau, voile une page d'histoire plus oubliée sans doute, mais peut-être plus grande, que l'épopée de Roland. Saura-t-on jamais les rapports mystérieux et légendaires qui existent, dans les traditions populaires, entre la montagne sainte qui s'élanche dans le plus sauvage des déserts, et le pèlerinage de Covadonga, temple où le patriotisme asturien révère le Dieu qui a sauvé l'Espagne ? ».

Je crois devoir ouvrir ici une parenthèse assez sérieuse, concernant les ascensions imaginaires ou réelles, qui auraient précédé ou suivi les nôtres, quand ce ne serait que par égard pour la mémoire de Labrouche, hanté, avec tristesse parfois, par la pensée qu'on discutait son ascension.

Quelques années après cette escalade à la Santa-de-Castilla, ascension aussi méritoire que flatteuse, on chuchota dans le pays que cette torre avait été gravie avant lui et que l'on y

avait même trouvé un *cuarto* (sou) à l'effigie d'Isabelle II ! De nos amis, relatant à la légère ces dires, ajoutèrent que l'ascension à la Peña Santa se faisait assez souvent, même avec des enfants (1).

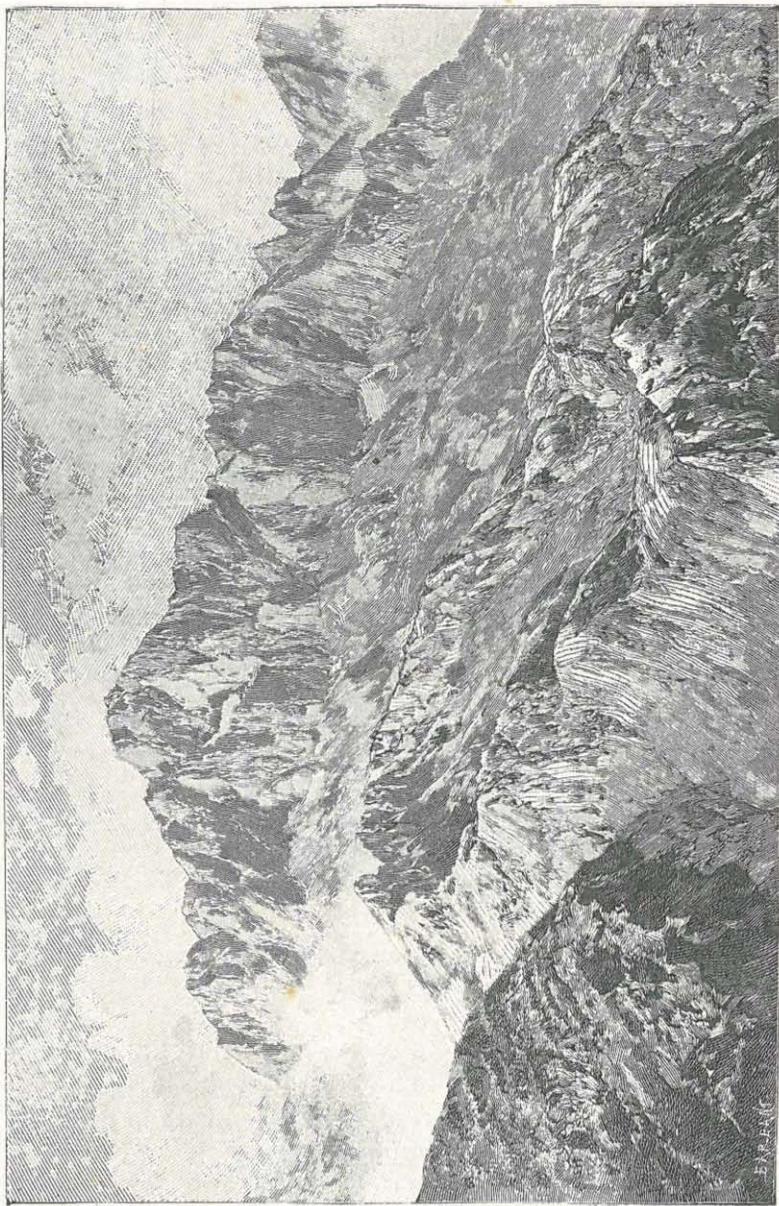
Après enquêtes sérieuses, sans faux amour propre de notre part, nous apprîmes que de l'ascension au sou, fut-il une *perra chica* plus récente, il n'y avait pas la moindre apparence. La légende ne reposait sur rien, pas même sur la fumée d'une allumette, bien que de meilleure qualité en Espagne que chez nous. Gregorio Perez nous affirma que lui, vieux *Cainejo*, il aurait bien entendu parler de l'escalade, si elle avait eu lieu. Réponse identique du reste de la part des gens sérieux du Valdeón. Gregorio avait jugé d'abord l'ascension de Labrouche une « blague » jusqu'au jour où il se la laissa conter par Vicenton Marcos. Un peu incrédule quand même, il essaya de retrouver la voie d'ascension ; il parvint par elle, ou par d'autres cheminées, au sommet et constata par notre petite tourelle de pierres sèches que Vicenton avait dit vrai.

Gregorio y revint pour y conduire le marquis de Villaviciosa. Depuis lors personne n'a mis le pied sur la Peña Santa. Fontan de Négrin, d'Ussel tournèrent autour sans trouver la voie d'accès et Bernat-Salles était cependant avec eux (2). Schulze, seul, fit une tentative infructueuse. Ils ont avoué loyalement leur échec. Quant aux tentatives par des Espagnols... passons. L'ascension du marquis n'a jamais été racontée que brièvement, paraît-il, dans un numéro introuvable de la *Epoca*. En causant avec lui j'ai essayé d'avoir quelques détails ; il m'a avoué n'avoir souvenance que d'une grimpe fort dure, mais moins scabreuse que ne la narre Labrouche. C'est tout.

Suivant ce que Gregorio, le *Cainejo*, a raconté, il rencontra à Arrio le 3 août 1904, D. Pedro Pidal, fit avec lui ce jour là

(1) La carte du livre *Picos de Europa* contient une bien grave erreur, destinée à propager cette légende et contre laquelle il est de mon devoir de protester ; elle donne à la Santa de Castilla qu'on surnomme de *Cain* la place de celle d'Enol et *vice versa* !

(2) Dans son livre *Aux Picos de Europa* Fontan s'est trompé gravement (p. 15) en disant en l'air que l'ascension à la Torre Santa a été renouvelée ; il s'en laissa conter, comme on dit, et cela cependant ne palliait pas son échec. J'affirme que jusqu'à ces temps elle n'a été gravie que trois fois au plus par : Labrouche, le *Cainejo* seul puis avec Villaviciosa. Ce livre contient d'autres inexactitudes.



PEÑA SANTA-DE-CASTILLA

Vue prise de la Peña Bermeja — Dessin de Schrader d'après une photographie de M. de Saint Sauli (*Annuaire du C. A. F.* de 1893)

l'ascension des deux peñas Santas et revint coucher à Arrio ; puis, le 4, alla avec lui poser la tente au pied du Naranjo-de-

Bulnes (voir ci-dessus p. 168). Le récit de Gregorio est par trop bref. En voici la traduction (1). En descendant de la Peña-Santa-de-Enol (on n'avait pas quitté les cabanes d'Arrio avant 7 heures, Gregorio arrivant de Cain) et revenus où ils avaient laissé corde et sacoché, « je pris la corde et nous voilà partis pour arriver au pied de la Torre Santa. Là, il fallut nous en servir. Nous franchîmes le pas (*subimos aquel paso*) (lequel ?) et nous la laissâmes, la jugeant inutile, non que ce soient de bons endroits (*no porque sea buena tierra*), mais par ce que je vis que don Pedro s'en tirerait comme moi, ou à peu près. Au point le plus élevé nous trouvâmes la tourelle, faite par le Français... Nous fîmes ensuite la descente, qui est longue mais pas mauvaise. » Ils revinrent coucher à Arrio. Très chic, marquis, ce coup double, d'un genre autre que vos prouesses de chasse et de tir aux pigeons ; mais quel par trop court récit ! Ce qui est certain, c'est que l'escalade fut faite par le versant nord et celle de Labrouche par celui du sud-ouest. L'ascension de Villaviciosa présente presque autant de mérite que celle-ci. Or, en Espagne, elle passe très au second plan. Ce n'est pas, je pense, comme le craignait Labrouche, parce que la première était à l'honneur d'un étranger.

Depuis notre ascension, la torre Santa Maria ou Peña Santa-de-Enol, la voie d'accès étant alors connue, des chasseurs, des ingénieurs, de simples touristes ont gravi cette cime — celle-là, pas l'autre —, et MM. Acebal et de Orueta y furent accompagnés par des jeunes gens de leur famille.

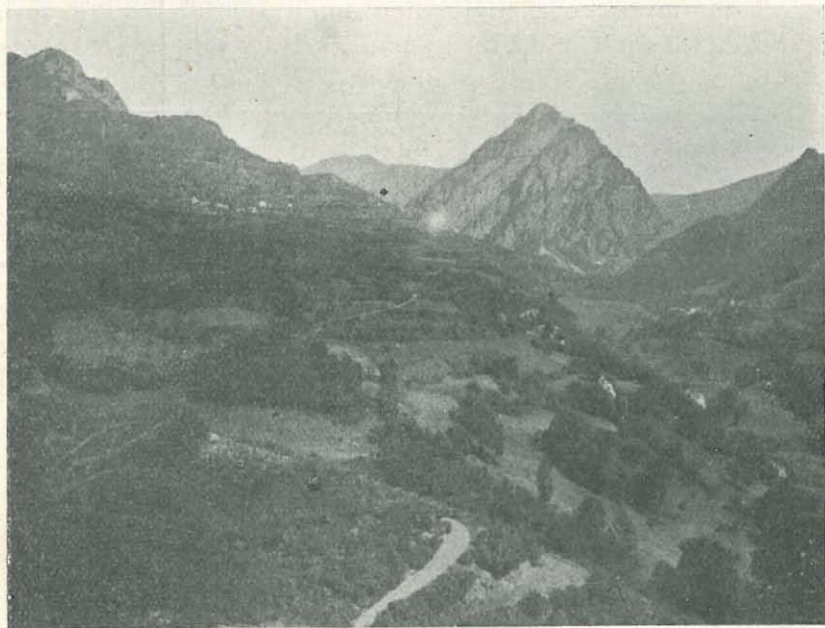
Voilà la vérité.

II. — Sajambre et Sella

Lors de ma grande tournée de 1908, je quittai l'hospitalier presbytère de Soto-de-Valdeón, le 21 juillet, et me dirigeai par le *barranco* de la Bazna vers la crête qui descend de la Bermeja au sud-ouest dans la direction des hauteurs du Sajambre. Je la passai au col de Dobres ou Dobra (1.600 m.) atteint en 2 heures, où naît le rio Dobra dans un grand éventail caractéristique,

(1) *Los Picos de Europa*, p. 67, 68.

que je contemplai mieux encore de la pointe voisine de Samao (1.867 m.), où je travaillai près de trois heures. Pour aller au Ponton je descendis à la *horcada* de Samao, à la pointe d'Argayos (1.800 m.), au collado Viejo (1.665 m.) et au grand passage de Pan-de-Ruedas (1.505 m.). La cordillère fut franchie au col de Llabariz (1.450 m.) et la tente fut dressée près de la chapelle de la Virgen del Ponton (1.230 m.), en haut du Sajambre.



Cliché de S. Saud LE SAJAMBRE (Pica de Ten au centre)

SAJAMBRE. — Plus encore que le Valdeón, appartenant comme lui au León, pour les mêmes raisons de configuration de terrain et bien qu'au nord de la ligne de partage des eaux, la vallée du Sajambre, moins grande du reste que lui, est une de ces originales cuves en forme d'éventail, perdues dans les ramifications des Pyrénées asturiennes, qu'on ne peut voir que des rebords. Au moyen âge qui venait s'y cacher était bien sûr de l'impunité. Aucune communication possible avec le reste du monde habité que par des sentiers de chèvres ou bien par le chemin, si tant est qu'il fut praticable aux charriots asturiens,

du port étroit, ouvert sur la cordillère, appelé du nom si caractéristique de Ponton (1.293 m.), sur lequel à 6 h. du matin, le 22 juillet 1908, je posai mon trépied. La veille, j'avais campé, comme je viens de le dire, à quelques mètres en contrebas au sud, près d'une petite maison, accostée d'une chapelle (toujours ces *ermitas*, placées près des passages fréquentés), où l'on vend du vin et du pain.

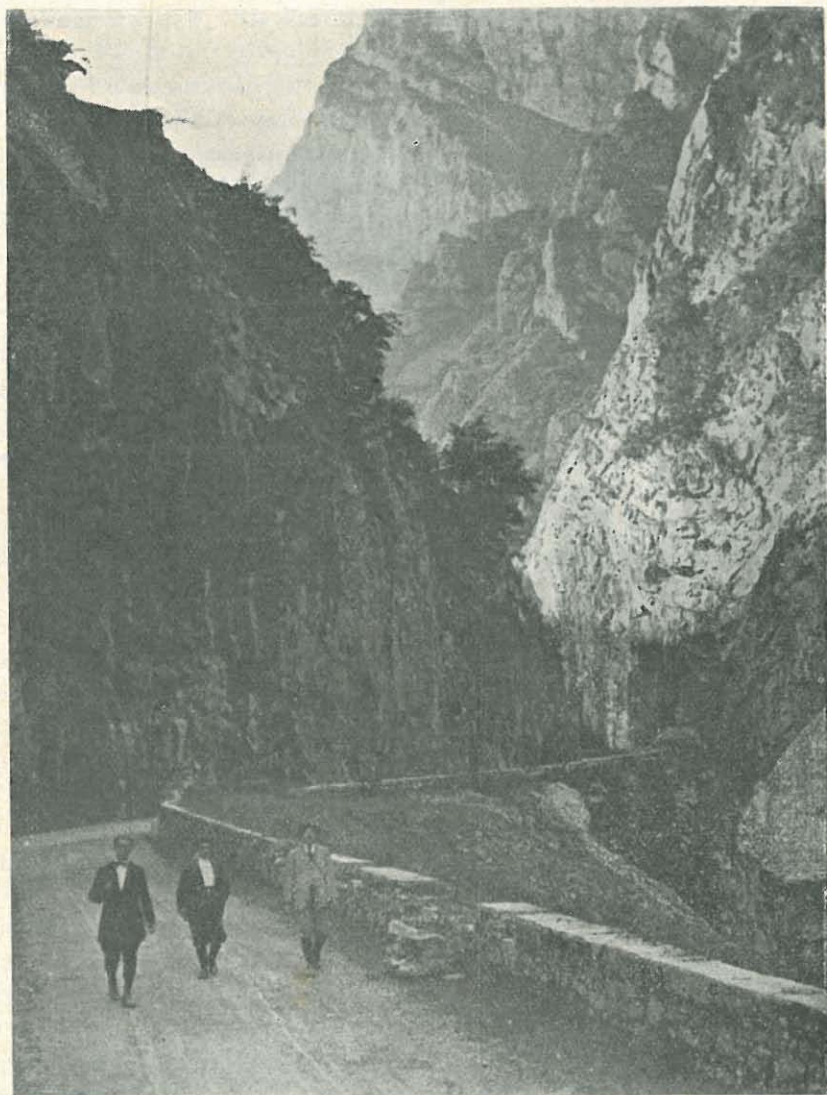
Le Sajambre, où l'on descend, est presque rond, avec, au centre, un cône rocheux majestueusement planté à côté de la route. C'est la Pica de Ten (1.650 m., *alias* Tem), qui est là et pas ailleurs, et que Prado a peut-être ascendue, parce que ses manuscrits semblent indiquer que c'est une de ses stations de triangulation. Les manuscrits de Coello appellent Ten le pic d'Arcenorio (2122 m.) que Prado dut gravir. La grande route de Riaño à Cangas était terminée depuis une douzaine d'années quand je descendis du Ponton et déjà en plusieurs endroits ses parapets étaient démolis.

Non loin du tunnel de Peñanegra (835 m.), voici, bien aéré, bien planté à mi hauteur de la montagne, Oseja-de-Sajambre (760 m. à l'église), chef-lieu de cette pittoresque vallée, dont les maisons blanches s'étagent en plein midi. En 1891, nous rendant du Valdeón à Covadonga, nous avons traversé le Sajambre dans sa longueur ; la *carretera real* n'y arrivait pas encore, elle n'était terminée que jusqu'à l'étranglement de Covarcil (1), où, comme à l'entrée des grandes gorges similaires, le vent souffle toujours avec violence (515 m.). M. de Olavarria vint nous y chercher en voiture et nous descendîmes ensemble ce cours merveilleux du Sella.

GORGE DU SELLA. — Alors que, dans leur partie supérieure, les montagnes autour de ce rio se disciplinent, que leurs ports s'ouvrent spacieux, que vues des sommets elles ne paraissent présenter rien d'anormal, c'est dans le tout bas, au fond de leurs vallons étroits que, détachées des contreforts, les crêtes s'accroissent, délitées qu'elles sont par les agents de la nature ;

(1) Contraction bable de Cueva Orcil. *Cova* (grotte enfoncement) est un vieux mot castillan (actuellement *cueva*) conservé en asturien. Il a fait *alcova*, d'où le français *alcove*, si pour *alcova* on n'admet pas l'étymologie arabe *al* (la) *kobbah* (tente).

que les escarpements prennent de l'ampleur ; que les rocs, par



Cliché Andrada

DÉFILÉ DU SELLA

ie fait des érosions, deviennent pointus, bicornus même ; que des clochetons se montrent un peu partout sous des formes

bizarres ; que les jeux de lumière sont plus impressionnants. Ce qui des hauteurs paraît peu de chose, dans les entailles où se faufilent les torrents, prend d'en bas des aspects curieux, formidables même.

La route du Sella, une des plus pittoresques de l'Espagne, peut-être même de l'Europe, appelée dans sa partie centrale défilé de Los Beyos (ou Güeyos), « se faufile à partir de Covarcil dans une rainure tellement encaissée qu'en certains points tout s'infiltré en tunnel, et la route et la rivière. Par endroits ce chemin s'enfonce en des galeries courbes. Sur ces pentes abruptes quelques prairies se suspendent ; de misérables hameaux fument sur le versant. Et en haut, tout en haut, si haut qu'il faudrait rouler sur un matelas pour jouir du spectacle sans torturer son cou, des crêtes en aiguilles et en dentelles se hérissent, avec des formes inattendues, variant à chaque coude, se déprimant à chaque angle, se colorant à chaque rayon de soleil. Le torrent bruit en cascades, se bouscule dans son lit rugueux, fait des vasques vertes, des remous blancs, des bonds comme des vagues. Les heures succèdent aux heures et cette sorte de vision fantastique finit par lasser. A force de lever la tête, les yeux et l'esprit se troublent et l'on voit remuer tout ces rochers, hauts d'une demi-lieue et rangés de front, qui vous regardent de leurs masques vivants, comme ces sagètes antiques qui s'alignent sur les palais de la Susianne. »

En 1908, n'ayant qu'un mauvais cheval je ne pus, en descendant du Ponton, arriver le soir à Cangas ; il fallut m'arrêter à la sortie du superbe défilé, à Presendi, et demander gîte à la casa Casar, auberge-moulin sur le bord du chemin, au pied d'un pic à forme étrange, appelé Corona de Castilla.

L'accueil y fut plutôt frais : mais cela ne me troubla guère. Au souper en tête-à-tête avec le patron d'abord silence ; puis : « Vous êtes Anglais ? — Non, Français (pause). — Il vient peu de Français par ici. — J'y suis déjà passé avec d'autres. — Il y a un Allemand, qui parcourt ces régions. Il est toqué ; il ne ramasse que des pierres. — C'est un Mexicain, mon ami, don Gustavo Schulze. — Ah ! vraiment, vous le connaissez ? (seconde pause). — « Tira el plato, muchacha, y trae la botellita, sables que. » (Enlève le reste, ma fille — la servante — et apporte la petite bouteille, tu sais). Vous allez aux Picos ? — Oui. —

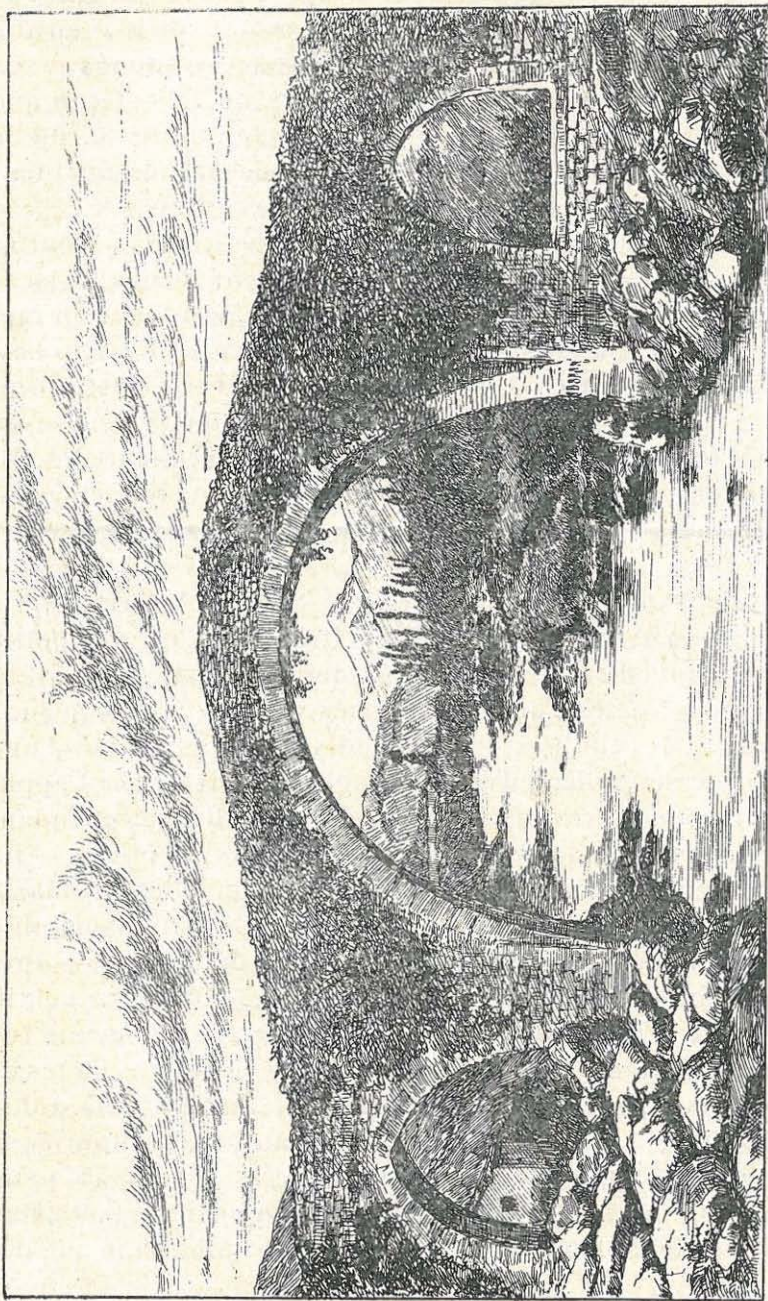
On y chasse les rebecos aux Picos. — Je le sais. Mon ami « el marques de Villaviciosa, Don Perico como se dice » en tue beaucoup. Il vient demain me rejoindre à Covadonga. » La figure du bonhomme se transforma alors de telle façon que j'eus peine à tenir mon sérieux. La *criada*, outre le flacon de *rancio*, apporta pour la fin du souper des douceurs inattendues ; puis le lit le moins mauvais de l'auberge me fut réservé.

Cette réserve est-elle plus à blâmer qu'un accueil à sourire banal, vrai rictus transformé en haussement d'épaules, si le patron de l'hôtel ne trouve pas la dépense du voyageur en rapport avec ses « apparences ? » Je ne le crois pas. L'Espagnol est très réservé au début des relations, mais quand il a « taté » son homme et que celui-ci lui plaît, on en fait ce qu'on veut, avec du doigté toutefois. — Le lendemain mon excellent ami, D. Felipe Menendez, inquiet de ne pas me voir au rendez-vous, venait me chercher en voiture, et hop ! pour Cangas.

CANGAS-DE-ONIS. — Ce nom est aimé de tout Asturien, épris de l'histoire glorieuse de sa petite patrie (1). C'est une petite ville, très mouvementée, habitée par des gens obligeants, sauf le receveur des Postes d'alors. « Pourriez-vous avoir l'obligeance de me vendre des timbres, lui demandai-je, après l'envoi d'une dépêche, sur laquelle, suivant le règlement, il en avait appliqué ? — Je ne le puis. — Je le sais ; par bienveillance cependant on en vend parfois dans de certains bureaux de poste. — La classe du mien ne tolère pas cette bienveillance. Allez à l'*estanco* (débit), où l'on en vend. — Pourriez alors me faire l'amabilité de me dire de quel côté se trouve ce bureau de tabac ? — Prenez un gamin pour vous y conduire. — Merci de votre gentillesse. — Si je vais à Paris et que je veuille aller dans une rue inconnue, je payerai quelqu'un pour m'y conduire. Faites de même ». Quand, de retour à la *fonda*, je racontai cela à don Felipe : « Parbleu ! me répondit-il, c'est un Estramadourien ».

Il y a de plus intéressantes choses à voir à Cangas qu'un receveur des Postes bourru ; mais, par exemple, il ne faut guère songer à y téléphoner. Le téléphone est installé dans une des

(1) Cangas a depuis quelques années, le titre de *ciudad* (m. à m. cité) parce qu'il fut capitale de royaume. Le titre, officiel aussi, de *villa* (m. à m. ville) lui est inférieur.



PONT DE CANGAS

Dessin de Fonrémis d'après des photographies de M.M. de S. Saud et Schulze

classes de l'école publique !... Qu'il est donc joli le vieux pont gothique, tapissé de lierre, à trois arches, celle du milieu bien plus élevée ! Rien n'est beau comme de regarder d'en bas à travers son arche centrale, les montagnes de la gorge du Sella. Elles se présentent avec un effet de perspective des plus heureux (1).

III. — Covadonga et ses Montagnes

Hâtons nous vers Covadonga, où je suis venu sept fois (2) et où je désirerais revenir avant de mourir. C'est aussi un nom cher à tout bon Espagnol. Ce nom est pour lui ce que la fondation de Rome fut pour le Romain, ce qu'Orléans avec Jeanne d'Arc est pour le Français. Ce nom est une épopée, ce nom est une histoire, ce nom est un symbole. Il a son pendant dans les Pyrénées : le Sobrarbe (Peña Montañesa, la Ainsa, S. Juan de la Peña) mais moins bien connu et surtout moins célébré.

Je n'ai pas à décrire Covadonga, où l'on arrive maintenant en chemin de fer, bientôt en funiculaire. Ce lieu célèbre, ce pèlerinage fréquenté, cette grotte sépulcrale si recueillie, derrière ce qui reste du vieux monastère et où dorment Pélage et les premiers rois des Asturies, cette basilique rose, tout cela si pittoresquement placé sur un promontoire, c'est archiconnu, comme on dit. Les eaux sourdent abondantes ; les cascades égayent le paysage, décoré d'une frondaison superbe.

Quelques souvenirs à propos de nos passages. — En 1882 je fis une visite à un chanoine, don Máximo, qui s'intéressait beaucoup à Covadonga et à son avenir. Il traça une route jusqu'au lac Enol (terminée seulement l'année dernière), où il éleva une maisonette, la Picota. En 1891, nous ne fîmes qu'y toucher barre, Labrousche et moi, quand nous étions à la recherche de la Peña Santa. J'y revins avec un de mes beaux-frères en 1894.

Le 30 juin 1906, nous débarquions à Arriondas. Arriondas !

(1) Non loin de Cangas il faut visiter l'église de S. Pedro-de-Villanueva (XI^e siècle) ; chapiteaux remarquables au portail. J'y suis allé en 1894.

(2) 1882, 1891, 1894, 1906 deux fois, 1907, 1908.

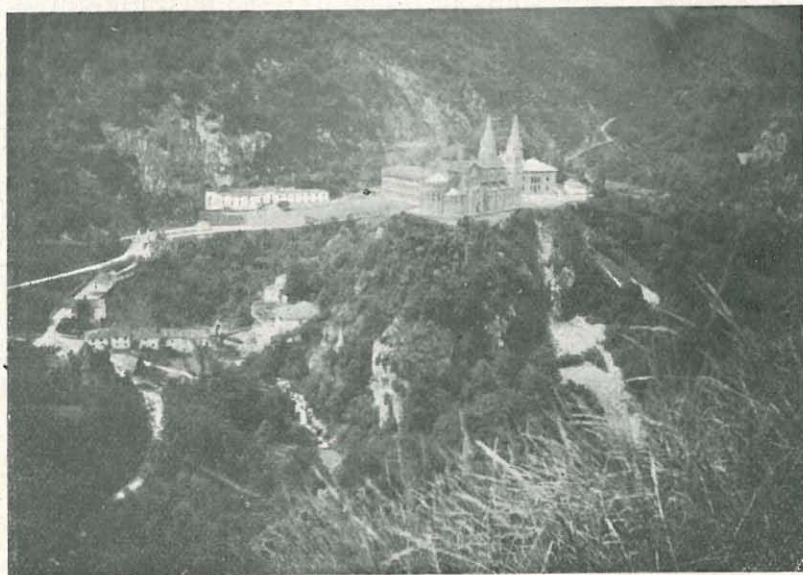
Quel joli nom, donné à une charmante petite ville asturienne que traversent les eaux cristallines du Sella ; et quelle vue sur le massif occidental des Picos de Europa et une partie du central ! On voit la Torre Blanca, le doigt de l'Altiquero, la Santa et sa chête brusque à l'ouest. Vers le haut Sella, quelle peut être cette montagne à triple sommet, escarpée, très élevée et très curieuse de forme ? La peña de Meza ou plutôt la Corona de Castilla ? Si à la descente du train la foule des *mozos*, empressés autour de nos paquets, nous eut contrariés, combien le rire des *mozetas* de la localité — c'était un dimanche — sans coiffure autre que des fleurs piquées dans des cheveux à bandeaux — nous eut vite réconciliés avec la gent asturienne. Sont-ils si empreints que cela d'une certaine gouaillerie ces rires argentins ? Il faut n'avoir pas mis les pieds *tras los montes* pour ne pas y être fait, surtout quand on se présente équipé en touriste. Notre obligeant collègue, Menendez, n'est-il pas là du reste, venu exprès de Gijón, nous pêchant, nous repêchant, je ne sais encore comment, au milieu de cette foule un peu encombrante et gentiment malicieuse ? Pour un peu l'automobile somptueuse « del excelentísimo Señor D. Pedro Pidal marques de Villaviciosa de Asturias » nous eut conduit solennellement à Covadonga. Don Perico, comme disent ses amis, ayant eu vent de notre arrivée, était venu pour nous cueillir à un train précédent, mais obligé de rentrer à Mieres, il n'avait pu différer.

Ce sera le *coche público* qui nous conduira au sanctuaire. Les chevaux sont un peu rétifs ; à Cangas on surseoit au départ. Bref il est nuit, très nuit, quand nous sommes à Covadonga. Après douze ans on ne nous aurait pas reconnus, si la présence de M. Menendez n'avait facilité les choses. Depuis notre dernier voyage la basilique est terminée ; le bel Hôtel Pelayo s'achève ; il sera inauguré en 1910. Un autre est en projet.

Notre objectif est de voir comment se présente le versant septentrional des peñas Santas. La maisonnette forestière de Fana sera parfaite pour cela, bien qu'un peu éloignée des premiers grands escarpements. L'ingénieur des montes, D. Ricardo Acebal del Cueto, ami de Menendez, l'a obligeamment mise à notre disposition. Deux de ses forestiers — dont l'un, Marceliano Carrandi, viendra avec moi les années suivantes — sont mis à notre service. Je ne saurais trop me louer des procédés

de toutes sortes si excellents, si délicats, dont a usé avec moi M. Acebal del Cueto.

Nous devons, le lendemain, quitter Covadonga d'assez bonne heure, mais quand les vivres sont prêts, les montures ne le sont pas. Toujours épiques ces départs : quand les hommes sont là, les bêtes n'y sont point, ou vice versa. Les montures !.. Ce sont généralement des ânes maigristins, mais il faut bien s'en ser-



Cliché S. Saud

COVADONGA

vir. Le montagnard cantabre ou asture ne *porte* pas, ou ne porte que peu. Ah ! s'il avait été à l'école *contrebandière*, comme celui des Pyrénées centrales ! Labrouche, après avoir déclaré sentencieusement que le chargement sur un âne *miteux* et sur un cheval, qui ne l'est guère moins, est « une œuvre immense » part, pour calmer ses nerfs, en avant par des raccourcis, si bel et si bien qu'il arrive à la *casilla* Fana... deux heures après nous. Il s'était égaré dans des hoyos, avait disparu dans la brousse et ne savait plus à quel saint se vouer (il ne songea pas à saint Antoine), lorsqu'un berger lui dit de passer sous un tunnel et de traverser une vega. Enfin le voici à Fana

(1035 m.), où le déjeuner froid remet notre ami, moins bien que la confiture, *ultima spes*.

MINES DE BUFARRERA. — Puisque nous sommes près du lac Enol, nous sommes donc peu éloignés de la célèbre mine de Bufarrera. Allons donc faire une visite aux ingénieurs anglais. Nous passons sur les bords de ce mélancolique petit lac, triste et sans horizon, dont le niveau baisse de plus en plus chaque année, à cause des besoins de la mine, et nous atteignons la crête de la Picota (1.254 m.) où la baraque de don Máximo a fait place à une maison élégante (une seconde sera terminée en 1907) élevée à quelques mètres en contrebas (1.236 m.), d'où la vue s'étend vers la cime de la Peña Santa-de-Enol et les crêtes qui en descendent.

Ce que fut la réception des ingénieurs anglais de la *The Asturiana Mines Limited*, inutile de le dire; on devine sa cordialité. La verve de Labrouche conquiert jusqu'à la cuisinière, qui l'engage à rester; mais aussi pourquoi l'avoir complimentée sur le brillant irréprochable de ses casseroles? Nous retrouvons notre berger chasseur, Cos, qui nous avait aidé à conquérir la torre Santa-Maria et qui, fier de son exploit, y conduisit depuis quelques ingénieurs et touristes.

Comme le lendemain la brume est intense et que le Cainejo, convoqué, n'est pas encore arrivé, nous allons, passant par le tunnel par où Labrouche en perdition revint la veille, visiter la grande oule de Comeya (930 m. au dépotoir), vraisemblablement la vega la plus importante des Pics d'Europe. Elle est animée par les usines trépidantes. Quel contraste entre cette civilisation bruyante et le calme de l'ambiance!

Voici quelques notes sur ces mines, dues à l'obligeance inépuisable de M. William Mckenzie, son très aimable directeur (de 1894 à 1919), avec qui j'eus de cordiales relations et qui m'offrit l'hospitalité la plus gracieuse.

La mine de Bufarrera fut exploitée tout d'abord par une société franco-belge, qui n'y recueillait qu'un peu de manganèse. Elle fut cédée à une compagnie espagnole, qui la rétrocéda, en 1893, à une anglaise. A Covadonga, en 1894, je passai la soirée avec les ingénieurs anglais, qui venaient s'installer, et l'ont toasta à « l'entente cordiale », un pied sur la table, suivant

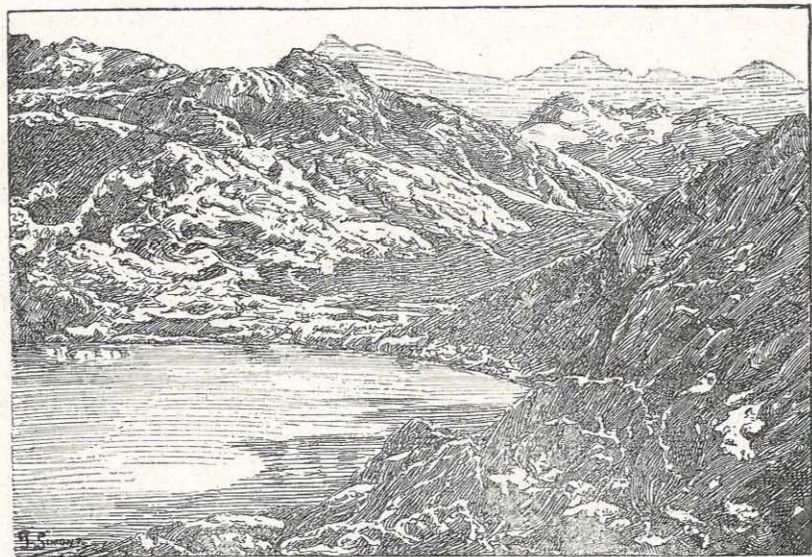
l'usage anglais ou simplement écossais. Un câble aérien fut construit en 1905 et fonctionna le 1^{er} janvier suivant, ce qui permit l'exploitation à une grande échelle, facilitée, en 1908, par un tronçon de tramway établi entre Covadonga et Arriondas. Le manganèse recueilli est une espèce de pyralusite, avec 60 % de manganèse métallique très pur. Le fer hématite contient pour plus de moitié de fer métallique. On les rencontre au milieu des couches argileuses, tantôt minces, tantôt épaisses, d'où l'exploitation à ciel ouvert ou en galeries. Il y a des petites voies, des wagonnets, comme dans toute mine. On descend tout dans le grand hoyo de Comeya, où les bassins de décantation ne sont que des dépôts verts et sales. Les eaux du lac Enol et de celui d'Encina servent à alimenter la force hydraulique, par des canalisations ouvertes, puis en tubes, qui tombent à Comeya, où se trouve une usine électrique de 500 volts.

Nombreux sont les baraquements pour l'exploitation et pour les ouvriers; ceux-ci, près de la Picota, à Bufarrera, avec magasin de comestibles, petit hôpital, chapelle (1.230 m.). L'exploitation se divise en deux époques : six mois d'hiver avec 200 ouvriers, six mois d'été avec 500. Les chûtes de neige sont assez irrégulières; elles commencent sur les pics en octobre et à la mine, en novembre, pour ne disparaître guère avant avril. Là il neige parfois en mai, mais cela fond rapidement (1).

La crête de la Picota est une moraine glaciaire; celle de la vega de Belvin, où nous passons le 3 juillet, en est une également. Nous en avons parlé dans notre note géologique (p. 26). Gregorio « el Cainejo » est arrivé et, en excellent connaisseur de la région, ce garde-chef du *coto* royal répond bien à nos questions topographiques. Nous nous rendons à Arrio. Le ciel est toujours couvert et nous n'avons pour ainsi dire aucune vue du sommet de la Cabeza del Cubo (1.734 m.) voisin des *cabañas*, que nous gravissons dans l'espoir de contempler le massif central, dont nous ne sommes séparés que par la gorge du Cares et que nous tenions tant à montrer à l'ami Menendez. Il faut se contenter de causer avec les bergers, les bergères, d'en-

(1) Le 10 février 1911 M. Mckenzie m'écrivait que la neige, tombée les 12, 13 et 14 janvier, avait atteint 5 pieds anglais (1 m. 50 c.) et que, malgré le temps, magnifique, il y en avait encore 3 pieds sur le sol.

tendre leurs chants nasillards et leurs tambourins, car Arrio est un puerto avec une réunion de cabanes et de vernaies (1.750 m.), où vit pendant tout l'été une population primitive. D'ici on dégringole, c'est le cas de le dire, sur Cain, par la canal de Valle-Estremero et par celle de Moande. Les pics, qui nous dominent au sud, portent les noms de torres Huntayo (1.987 m.), Furacao (mieux Juracado ou Huracado, 2.179 m.) — la frontière des provinces y passe —, Robriza (1) (2.261 m.), Blanca (2.309 m.) — La flore, en ces coins reculés, nous paraît des plus maigres, quelques gentianes, des chardons à fleurs jaunes, puis la rose sans épines (*rosa pirenaica*).



LAC ENOL

Gravure du Centre Excursionista de Catalunya d'après une photog. de M. de S. Saud

AU NORD DE LA SANTA-DE-ENOL. — Le 4 juillet, toujours 1906, nous nous rendons par la vega de la Cueva, par les cabanes de Camprasu (*campo raso*, 1.110 m.) et de la Rondiella (1.410 m.) au *Paso de la Cabeza de la Pared* (passage de la tête de la muraille, 1.465 m.), où nous restons quatre heures, attendant pour

(1) Ce mot, et Encina, dérivent des espèces de chênes : *Roble* (*robre* en bable) et *Encina*.

aller plus loin des éclaircies, qui furent si rares que nous ne gravissons que cette Cabeza (1.549 m.), d'où je ne puis prendre que quelques visées sur les régions inférieures, les sommets ne daignant pas se découvrir. Nous rentrons découragés à Covadonga et filons sur la Liébana par la route du Cares.

En septembre suivant, je revins seul à Covadonga, après trois jours charmants passés à Gijón, chez le plus dévoué des amis, j'ai nommé D. Felipe Menendez. J'avais une tente, un sac en peau de mouton et... la résolution de m'avancer un peu plus dans le cœur des peñas Santas. A la Picota-Bufarrera, où je fus très bien reçu, j'avais pris deux ouvriers, l'un comme cuisinier, l'autre comme ravitailleur. Gregorio, de Cain, était venu me rejoindre. Tout était parfait sauf le temps ; de mémoire d'Asturien, on n'avait vu si mauvais été. Je campai au pied de la Torre Blanca, que je gravis le 13 septembre (2.309 m.) ; d'où je me rendis sur une autre petite pointe voisine, sans nom, que je m'amusai à baptiser *Gregoriana* (2.285 m.) ce qui combla de joie ce pauvre Gregorio, le vainqueur du Naranjo, mort depuis.

Voici quelques noms relevés sur mon carnet d'excursions, car ma carte ne peut détailler toutes les pointes ; ils serviront à ceux qui entreprendront la confection d'une carte de la région à grande échelle.

De la Peña Santa-de-Enol la chaîne qui s'en détache vers l'est porte les noms de pico de los Traviesos (2372 m. ; hoyos Cañada et de la Capilla, au nord) et de Torre-Blanca. Là, bifurcation : le chaînon le plus au sud a nom Piedra-Luenga (mot-à-mot pierre longue ; sa forme fourchue est très accentuée) ; celui plus au nord, séparé par le canal de Mesones, va par le pic de la Robriza à la torre de la Cueva-Blanca (2.253 m.). Un peu au nord de la Torre-Blanca, à côté du piton Gregoriana se détache vers le nord-est un chaînon qui, par les pointes de Huracado et Huntayo, se dirige sur Arrio. Il est séparé de celui de la Robriza par le canal de Ferrera, appelée aussi Bufarrera, qui tombe droit sur Cain. C'est sur lui que passe la limite provinciale, laquelle coupe dans son milieu (1) l'oule sainte, l'Hoyo-Santo

(1) Sur la carte la ligne-limite ne coupe pas l'hoyo assez par le milieu.

(Jousantu) située entre les deux peñas Santas, au pied de la torre de la Canal-Parda (elle est assez basse cette *tour de la gorge sombre* et a une grotte en son milieu). La chaîne, très *gendarmée*, qui descend de la Peña Santa-de-Castilla vers Cain, porte le nom de sierra Maságría (mot-à-mot très abrupte), ayant, au nord, la canal de Piedra-Luenga.

En passant : légende de la Cueva-Blanca (mot-à-mot grotte blanche) ci-dessus. Toutes les nuits de la Saint-Jean une boule lumineuse éclairait la grotte et à ses côtés veillait une gentille fée, qui ensorcelait de ses regards celui qui venait pour dérober le trésor caché en la profondeur mystérieuse. Nul n'y résistait. Certaine nuit cependant deux Cainejos se décidèrent à affronter les beaux yeux de l'enchanteresse et à se servir de l'or. En vue de la grotte éclairée ils firent un triple signe de croix, en prononçant, à haute voix, les paroles liturgiques ; mais à l'instant la lumière s'éteignit et depuis lors, pas la moindre lueur ne brille à la grotte dans la nuit johanesque.

Je travaillai, le jour où je fus à la Torre-Blanca, plus de cinq heures car le temps était beau. Le lendemain, 14 septembre, mes visées à la règle à éclimètre furent prises sur des hauteurs moins importantes : à la Rasa (1.909 m.), à la Cabeza de Gustatero (1.801 m.) et à celle del Cubo (d'Arrio, 1.734 m.) que j'avais gravie le 3 juillet. En arrivant à Arrio quelle fut ma surprise d'apprendre que, le matin, y était passé un étranger, venant d'Arenas-de-Cabrales et qui s'était perdu dans les ports d'Oston. Les bergers lui parlèrent de moi, il répondit me connaître de nom et il descendit sur Cain. Quelques heures de moins c'est en pleins Picos que j'aurais connu le D^r Gustav Schulze. « Si je vous avais su campé si près d'Arrio, me dit-il quelques mois plus tard, je vous aurais cherché et que j'aurais été content de vous connaître plus tôt ! » — Le 15, randonnées autour du campement ; combien il est difficile de se reconnaître au milieu de ces petits hoyos ! Je m'arrêtai sur les mamelons, qui les dominent, appelés *Cabezas* (têtes) du Houhurtao ou Cuevo-Hurtado (1.983 m.) du Houdelagua (1.816 et 1.819 m.) et y essayai un vent terrible, présage du mauvais temps. Je n'avais plus qu'à plier bagage et revenir à Covadonga, me demandant ce que vraiment mes aimables metteurs en œuvre pourraient tirer du travail ingrat auquel je m'étais livré.

EXCURSIONS DE 1907 ET 1908. — La réponse fut nette, comme je m'en rendis compte du reste moi même en travaillant avec MM. Maury et Eydoux à Toulouse puis à Tarbes : y revenir et y revenir encore.

Au risque de me répéter et m'éloignant pour un instant du massif occidental, je dirai que, au point de vue observation de mœurs et de coutumes, escalades, découvertes, que sais-je; mon voyage de 1907 ne peut offrir rien de particulier. Je rejoignis le Dr Schulze à Unquera, le 12 juillet, et nous ne nous quittâmes qu'à Covadonga dix jours plus tard. Tout d'abord, étude de ce qui entoure la Hermida, spécialement la vega de Beges. Ne puis-je y trouver dans le nom commun *hueya*, donné à la sorte de canal qui va de Beges à la Hermida un mot se rapprochant de celui gascon *oueil*? C'est de là que j'allai à Tresviso par un sentier, décrit plus haut, qualifié sur mon carnet de *tremendo* (redoutable). Le 15 au soir, nous étions à Potes et pendant que le lendemain je gravissais la Biorna (la Cruz, 1.089 m.) (1) — nom qu'on trouve ainsi écrit au XVIII^e siècle — Schulze allait à la sierra d'Abenas, où je lui avais indiqué des affleurements schisteux. Il y gravissait le pico de la Canal de Posan. Au retour, visite à l'alcalde de Potes, D. Joaquin Fernandez, médecin apprécié de la Liébana, puis souper chez D. Manuel Bustamante Gomez.

Après quelques relevés autour de cette petite ville, descente à Unquera, et par le train, en route pour Cangas-Covadonga. Je consacrai les trois jours suivants à combler des lacunes, autour de Comeya spécialement. Du 21 au 24 je reçus à la Picota une hospitalité comme d'habitude charmante, qui me remettait, chaque soir en y rentrant, un peu de baume dans le cœur, car le temps n'était pas parfait. Conclusion de ces trois excursions aux Pics d'Europe : y revenir une quatrième fois, qui sera la dernière. Les lacunes sont inévitables ; je le répète ; impossible d'être complet. Ami lecteur, tu ne te doutes pas de ce que c'est que de voyager en montagnes espagnoles ; cependant, certes, hospitalité, recommandations, relations, rien ne me faisait défaut.

(1) Pour mes visées ce sommet était préférable au Pico Jano, pointe voisine la plus élevée (1.191 m.).

Le 8 juillet 1908, je couche à la Hermida et, le lendemain, je vais constater que les montagnes qui s'élèvent en face sur la rive droite sont bien de même constitution géologique que celles du massif central (v. page 120). En me rendant à Potes, par le



DÉFILÉ DU DEVA

superbe défilé du Deva, je fais arrêter la voiture louée partout où il y a des notes à prendre, m'enfonçant dans quelques gorges si je le juge utile. A Potes, quatre jours sont consacrés à rayonner autour et à monter avec M. Bustamante à Piedras Luengas (v. page 84). Puis je vais à Andara, reviens à Potes, file sur Espinama et sur le Valdeón (station à l'alto de Caben, 1.816 m., près du col de ce nom 1.781 m.). J'ai détaillé plus haut mes stations au Samao, au Ponton et la descente du rio Sella. Les 24 et 25 juillet je stationne autour de Covadonga, accompagné de D. Felipe Menendez, et monte à la pointe de la Cruz (770 m.) qui s'élève au nord de ce lieu saint. Il faut compter 2 heures, à pas modéré, pour atteindre par un sentier ce belvédère, d'où la vue est intéressante, bien que les Picos soient un peu éloignés.

COTALBA. — Le marquis de Villaviciosa est arrivé à Covadonga avec son matériel de campement ; joint au nôtre, ce sera parfait. Menendez ne se tient pas de joie. Où irons-nous ? Vers la Peña Santa-de-Enol, à l'ouest si possible ; je ne sais au juste « comment ça se passe par là ; faut voir ». Le 27 juillet, après un excellent déjeuner dinatoire à la Picota, chez nos amis anglais (de Comeya nous sommes montés par le cable, accroupis dans le wagonet, car le désagréable *escaleru* est laissé de côté pour une fois), nous allons camper à la Rondiella (1.410 m.) par Pomperi et Camprasu. C'est difficile d'y faire monter les ânes, et que nous mettons de temps ! Pour charmer nos loisirs, après nos récits, à nous, chasses et excursions, écoutons ce que nous raconte Pedro Cos (notre guide de 1891), qui bien entendu est venu nous voir. Il nous narre le plus sérieusement du monde que certain botaniste français, étant venu par ici à la recherche de fleurs rares — elles sont toutes rares en cette *mala tierra*, — et les ayant trouvées, passa une herbe sous le nez de son guide local, qui s'endormit aussitôt et perdit la mémoire du lieu où les plantes croissaient. Il y a aussi l'histoire du *tio* Pollo, qui donna son nom à un pic et à un col Pollo ; je ne m'en souviens guère. Et le nom du pic Cabeza del Robre, donné en souvenir d'un montagnard, fort comme le chêne dont il portait le nom ?

Le lendemain matin, brouillard intense. Don Pedro ronge son frein, moi aussi. Dans l'après midi — le campement a été dressé à Llampá Cimera (1.865 m.) près du laquet desséché appelé Cebolleda — il semble se lever ; nous allons à la pointe la plus élevée de la Llampá Cimera, mais les nuages nous entourent. A 6 h. du soir je dresse ma planchette près du col de Cebolleda (2086 m.), car la brume maudite a disparu ; mais il est difficile de « faire le point ». Nous passons ensuite à l'extrémité ouest de cette crête de la Cebolleda, à l'alto de los Argayos de Cebolleda (2.210 m.), d'où nous voyons un rebeco énorme, gros, semble-t-il, comme un ânon.

Le 29, journée passable, enfin ! Par le lac (*liago* en bable ; il n'existe plus) de Cebolleda et la traversée du torrent de Sierras Llanas (où pris cette *platitude* ?) nous gravissons, sans danger, la pointe de la haute sierra qui se détache de la Santa-de-Enol, vers le N. O., et qui se nomme Cotalba (2076 m., contraction

de *cueto* — coto féminisé — *albo* ; blanc). Bon travail, bonnes photographies ; gaieté intense. Don Felipe est dans le bonheur. Don Pedro me fait voir de tout en haut le champ immense où

1 2 3 4



Cliché de S. Saud

VUE PRISE DU COTALBA

- 1 Cuesta de Cébollela.
2 Torre del Medio et Requexon en avant. 3 Punta Schulze.
4 Sierra Mercader et Horcada de los hoyos de Corroble.

s'exerce son mérite de tireur di primo cartello, et m'enseigne *de visu* les tournées pédestres incroyables qu'il a exécutées dans la région. Nous passâmes quatre heures sur ce superbe belvédère, d'où les escarpements vertigineux et les crêtes, si rébar-

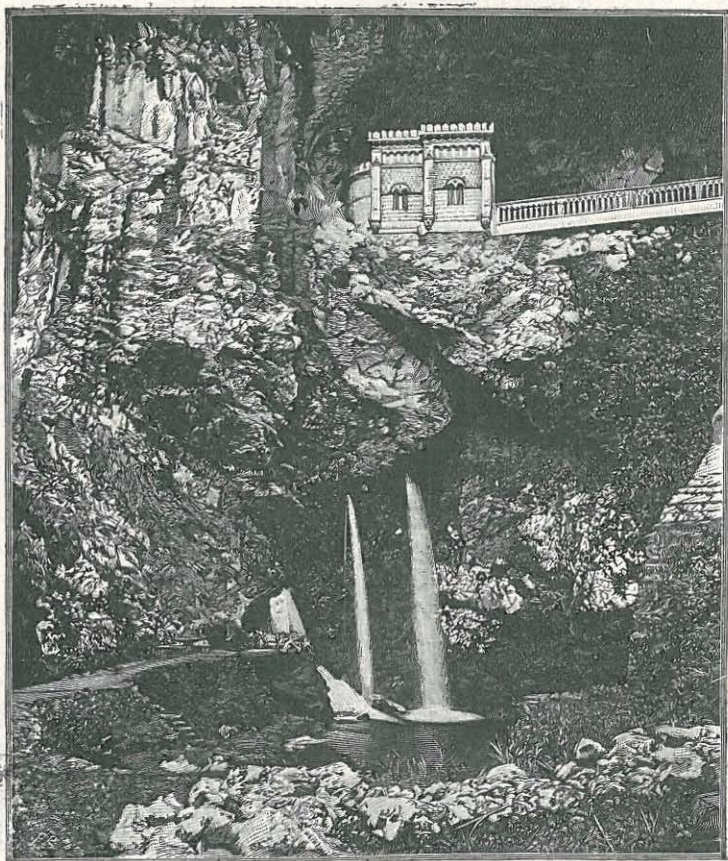
batives avec leurs tours, qui descendent de la Peña Santa-de-Enol, sont magnifiques à voir. L'œil se perd dans les Asturies.

Le lendemain, levée du campement et descente sur Covadonga, avec arrêt à la hauteur de l'Houfonfraile (1.266 m.). Cette fois j'avais exécuté une tournée fructueuse se chiffrant par 20 stations goniométriques, comportant 770 lectures d'angles, 103 photographies, 272 observations barométriques et de nombreux cheminements à la boussole.



Cliché de S. Saud

CAMPMENT A LLAMPA CIMERA



GROTTE DE COVADONGA

Dessin du *Tour du Monde* (Librairie Hachette), d'après une photographie
de M. de Saint-Saud.

CINQUIÈME PARTIE

L'ÉPOPÉE PÉLAGIENNE DANS LES PICOS DE EUROPA

Et mons Domini exercituum mons sanctificatus.

(ZACCHARIE, VIII, 3).

Comme nous l'avons déjà dit, l'étude des lieux, où se sont déroulés des événements historiques, peut aider à les expliquer, parfois même aider à relever des erreurs, car elle n'est pas faite pour étayer la légende. Nous ne croyons pas présomptueux de dire que l'épopée pélagienne peut tirer quelques éclaircissements de l'orographie des Picos de Europa, territoire de l'Espagne sacré entre tous, car ne s'étend-il pas des montagnes *saintes*, les *peñas Santas*, jusqu'à la montagne *sacrée*, la *peña Sagra*, arrosés que sont leurs pieds par les eaux *divines* des deux Deva ? (1) Nous allons présenter nos idées au point de vue géographique, simplement et brièvement. Nous n'avons ni les éléments critiques, ni la capacité scientifique, ni le droit moral de discuter cette question, qui, ces dernières années, suscita des polémiques entre savants espagnols.

Cette question porte spécialement sur la bataille livrée par Pélage aux Sarrasins, venus d'Afrique, à ces Maures qui, avec une rapidité surprenante, envahirent la Péninsule et en peu d'années détruisirent la puissance wisigothe, — bataille qui fut le premier choc donné à leur ambition démesurée, choc suivi de bien d'autres, le début de ce que l'on nomme la *Reconquista*.

(1) Le nom ancien de ces rivières est *díva*, féminin du latin *divus* (divin), et les auteurs espagnols disent que ce nom leur a été donné non sans cause.

Sans nous arrêter ici à la question de savoir si la tradition a concrété, condensé si on préfère, plusieurs batailles en une seule, rappelons que les historiens les plus anciens narrent que Pélage — peu importe qu'il soit prince wisigoth ou non — se retira dans les montagnes asturiennes et y organisa la résistance aux Maures. — Les Cantabres et les Astures, qui avaient donné tant de mal aux Romains, avant d'être conquis, n'avaient donc rien perdu, sous la domination de ceux-ci, de leur sauvage énergie et de leur esprit d'indépendance ? — Cette résistance redoutable fut telle que les Sarrasins crurent devoir envoyer une assez forte armée contre les Chrétiens. Cette armée, soit en les pourchassant, soit qu'elle ait été attirée en embuscade, s'avança dans le vallon de Covadonga, qui se termine en cul-de-sac.

Là, la lutte fut terrible ; les Asturiens, postés sur les rochers du Mont Auseva et de celui qui fait face au nord et dans des grottes inaccessibles (1), reçurent les assaillants en faisant crouler sur eux d'énormes blocs de rochers. Ils descendirent ensuite dans le ravin et combattirent avec une si grande ardeur que les Maures commencèrent à lacher pied. Leur déroute fut complète, à la suite d'un orage formidable qui éclata et fit déborder les torrents. Un certain nombre d'entre eux s'enfuirent vers l'est, vers les Pics d'Europe, mais traqués partout ils furent tous mis à mort.

Pendant ce temps les Asturiens proclamaient roi Pelayo (Pélage) et un peu en aval de Covadonga l'élevaient sur le pavois, en un lieu appelé *Repelao* (2), où se dresse une colonne commémorative de ce grand fait de l'histoire de l'Espagne, qui eut lieu en l'an de grâce 718. C'est notre prince français, le duc de Montpensier, qui la fit placer, en 1847.

Telle est la version asturienne, appuyée sur la chronique de Sebastiano, évêque de Salamanque, vivant au ix^e siècle, con-

(1) Les écrivains, qui ne croient pas à la bataille de Covadonga, s'appuient entr'autres sur la petitesse de la grotte sacrée de ce nom. Mais ont-ils observé que l'énorme éperon rocheux, que couronne la basilique, permet de cacher derrière lui des milliers de personnes ? Le simple examen du lieu détruit leur critique.

(2) On dit généralement que ce mot est une contraction bable de *rey* (roi) et de *Pelayo*. Des auteurs, tels que Foronda, n'acceptent pas cette étymologie et la cherchent dans *repeler* (repousser), *repelon* (heurt).

firmée cent ans après par El Albedense, reproduite — et même amplifiée, aux XI^e et XII^e siècles, par des écrivains *arabes* sur des documents personnels — par ce que l'on nomme la Chronique d'Alphonse III (mort en 910). Faisons la part des exagérations, telles que le nombre des Musulmans, plutôt 25.000 que 187.000, chiffre donné par Sebastiano ; le Deva coulant rouge de sang pendant plusieurs jours. Faisons aussi la part d'invéraisemblances, telles que la *poursuite* à travers les Picos (Auseva, Arrio, Cain, Amueza — la descente sur Cain et la remontée par Amueza ! — ports d'Aliva, Espinama) ; il nous paraît inadmissible que la bataille de Covadonga n'ait pas eu lieu, et avec d'importantes conséquences, en admettant qu'il n'y ait eu que ce seul combat.

Laissons de côté les suppositions suivantes : Pélage, fils ou parent des derniers rois wisigoths — sa fuite à la cour d'un émir où il fut retenu — le rapt d'une sœur, qu'il voulut venger, ce qui l'aurait amené à former des rebelles cantabres ou astures, etc... Peu importe, pour nous, qu'il soit un modeste chef wisigoth, réfugié dans l'impénétrable Liébana, où il aurait formé ses troupes, et même, ajoutent quelques uns, été proclamé roi ; ou qu'il ne soit qu'un simple partisan, réduit, après des luttes en terrain plat à se cacher « avec 30 hommes et 10 femmes » dans les replis de la Peña Santa, que certain écrivain arabe appelle la Peña de Pelayo, où il aurait alors préparé en secret sa revanche.

Mais on écrit que, poursuivi l'épée dans les reins depuis les environs de Cangas, Pélage et ses partisans ne se seraient *res-saisis* que dans la Liébana et n'auraient fait face aux Sarrasins qu'en face de Cosgaya, où ils leur auraient infligé une noble défaite. Or cette poursuite n'est topographiquement plausible que si elle n'est pas vive et que si on passe par les ports de Ondon, par Camaleño, Bulnes (1) et les ports d'Aliva. Mais vive et en ligne droite ? Je crois pouvoir hardiment le nier. C'est tout comme, pour qui connaît les grandes Pyrénées, s'il s'agissait d'organiser une poursuite entre Laruns et Gavarnie, ou entre Canfranc et Torla, *en ligne droite*.

D. Julio Somoza Garcia, dans le tome II de son important,

(1) Et encore de Camaleño à Bulnes est-ce scabreux ; à moins d'admettre le détour par Onis et Arenas et la voie, que j'appelle romaine, de Corao-Sotres.

curieux et documenté ouvrage, *Gijón... Historia de Asturias* (1), qui n'admet de bataille qu'en Liébana, reconnaît impossible la fuite, à travers les massifs central et occidental, de 60.000 Musulmans après la bataille de Covadonga. Il ajoute qu'il n'y a qu'un seul rio Deva, celui de la Liébana et que le torrent de Covadonga n'aurait changé son vrai nom, Guzana, pour celui divin de Deva, qu'à une époque moins éloignée qu'on ne suppose.

Nous nous trouvons en présence de trois hypothèses, quatre même, sur ce sujet si intéressant.

I. — Bataille à Covadonga ; défaite des Maures ; poursuite de 60.000 d'entre eux (mettons 25.000 ; 15.000 si on veut) jusqu'en Liébana à travers les puertos d'Arrio et du Valdeón. — Répondons : bataille très probable ; poursuite telle, absolument impossible.

II. — Rien à Covadonga ; tout en Liébana. Une masse hétérogène d'Hispanolatins-Wisigoths se serait réfugiée dans cette vallée, encerclée de hauts monts, où elle aurait organisé la résistance et élu Pélage comme chef. Dans le cartulaire de Santo Toribio on dit même que la maison native (*el solar* ou *casa solariega*) de Pélage est en Liébana. Et comme la bataille se serait livrée aux pieds du Mont Inviades ou Subiades (2), on aurait chanté jadis en Liébana :

*Inviades Peña fragosa
la que a los moros mató
y a los cristianos libró.
Que cosa tan milagrosa.*

Ce que je traduis :

*Inbiedes, montagne ombreuse,
Qui les Sarrasins tua
Et les Chrétiens délivra.
Oh ! chose miraculeuse.*

(1) Cet auteur, qui nous fait le grand honneur de nous citer, dit simplement (p. 439), à propos de la Sierra Nevada et des massifs pyrénéens aragonais, qu'ils dépassent 2.700 mètres. Il fait naître le Cares dans la Liébana. Il me permettra amicalement de relever cette erreur.

(2) Observer que ce serait au pied du Mont Inviades qu'aurait eu lieu la dernière et décisive victoire des Romains sur les Cantabres. (Voir ce que je dis de Vindio dans le chapitre Liébana p. 95). Un auteur appelle ce mont : Gubiedes.

Réponse : possible matériellement, mais silence absolu dans les documents les plus anciens.

III. — Contact, vers Cangas, des Chrétiens — assemblés d'abord, ou militarisés, si on peut ainsi parler, en Liébana — avec les Mahométans; recul des premiers au milieu des Pics d'Europe jusqu'en Liébana, poursuivis par une armée entière, (inadmissible ainsi présenté) ; puis bataille à Cosgaya, favorable aux Chrétiens (celle-ci plausible).

IV. — Alors a surgi récemment une quatrième hypothèse, variante de la deuxième. Elle se résume en ceci : ce ne serait ni à Covadonga ni en Liébana qu'aurait eu lieu la grande défaite des Maures, mais entre les deux, en Valdeón; Pélage avait son camp près de Cain; il divisa son armée en trois corps; il plaça l'un à la Peña Santa (*sic*), le second « en Mueño », près de la torre Bermeja, et le troisième, entre Cain et le petit hameau de la Corona. La rencontre eut lieu sur les hauts contreforts des peñas Santas « en las estribaciones altas de Torre Santa » et seul un groupe d'Arabes put fuir jusqu'à Aliva, où il fut anéanti.

On s'appuie sur l'immensité (!) des grottes naturelles et faites de main d'homme, pouvant contenir des milliers de personnes, « albergar cinco a seis mil hombres » (1). Nous ne nions pas qu'il n'y en ait et d'importantes, mais jamais on n'y aurait caché tant de gens.

Mais je reviens à cette quatrième hypothèse. A la suite de cette bataille, livrée au nord du Valdeón, là où le Cares continue son cours au milieu de parois abruptes, Pélage aurait été déclaré roi et couronné dans un petit village, voisin de Cain, appelé depuis cette époque La Corona (la couronne) (2).

(1) *El Mundo*, n° du 9 octobre 1908.

(2) Cette hypothèse est venue à la suite d'un article de D. Teodoro Dominguez de Valdeón, publié dans le *Boletín oficial del obispado de León* (4 août 1908, p. 431), dans lequel ce prêtre érudit insinue, à propos d'une procession du retour à la Corona d'une statue de la Sainte Vierge (elle se transporte à tour de rôle dans les paroisses du Valdeón, lors de certaines solennités religieuses), que, d'après un très vieux document sur parchemin, c'est dans le Valdeón que les Maures furent vaincus et Pélage, couronné à la Corona. Ce document aurait été remis, malgré la volonté du possesseur, à un chanoine, qui refusait de le rendre. Bien que ceci soit tout récent, le bon chanoine, le P. H...a, n'eut pas de peine à démontrer qu'il y avait là une légende absolue, qu'on ne lui avait rien remis du tout. Il en profita pour critiquer à fond l'hypothèse pélagienne du Valdeón (*Diario de León*; numéros des 11, 12, 14 décembre 1908; 14, 15, 18, 19 janvier 1909). Ah! s'il avait connu l'orogra-

Tout ce que nous avons dit, dans nos pages précédentes, tout ce que Labrouche et moi avons étudié, tout ce que des savants, tels que M. Somoza, — dont nous pouvons ne pas partager toutes les suppositions, mais qui est un érudit de mérite, à la science critique de qui nous nous plaisons à rendre hommage, — ont écrit sur ce sujet, ne nous permet pas en conscience d'admettre que les Chrétiens se soient laissé embouteiller dans le Valdeón, et aient attendu les Sarrasins entre Cordiñanes et Cain.

Reprenons et résumons : formation de troupes antimusulmanes dans la grande, mais très isolée et difficilement envahissable Liébana ; très plausible — Combats près d'Espinama (Cosgaya), le point le plus faible de la ceinture enserrant la vallée, avec les Sarrasins venus du León par la voie que nous appellerons classique, en tout cas la moins difficile : très plausible. — Une bataille à Covadonga, plus célèbre que les autres, parce qu'elle groupe, si nous pouvons ainsi parler, elle personnifie les premiers petits combats isolés de la *Reconquista*, en un mot parcequ'elle résume, en un nom propre unique, celui d'un fait militaire très probablement, sinon certainement, le principal ; en tout cas le dernier, donc celui dont le souvenir reste, car il est le plus facile à garder.

A la suite de cette bataille, des Musulmans fuyant éperdus vers l'est ; se perdant dans des rochers et des gorges escarpées (*per præruptum montis*), massacrés par groupes : tout ce qu'il y a de plus probable. Mais une poursuite régulière de 60.000 hommes avec bataille finale à Cosgaya en aval d'Espinama ?... Je doute fort qu'on le fasse admettre à quiconque, ayant sillonné la *mala tierra* des Picos avec quelque attention, voudra bien réfléchir (1).

phie des lieux, qu'il eut été plus sévère, D. Teodoro Dominguez ne se tint pas pour battu ; il répliqua immédiatement au chanoine augustin dans ce journal et développa plus tard sa thèse d'une façon très intéressante. Les numéros du *Diario de León* (du 3 au 14 sept. 1909) sont à consulter par ceux que cette question intéresse. Un officier, qui passa dans le Valdeón, crut, de son côté, devoir entrer en lice et attaquer à fond la légende de Covadonga, dans le numéro de *El Mundo* du 9 octobre 1908. Ses arguments en faveur d'une bataille à Cain nous laissent froid, et nous ne voulons pas, bien que nous le conseillent de nos amis asturiens, discuter sur ce sujet. Malgré les arguments, que nous aurions à faire valoir, les erreurs flagrantes et les contradictions à relever, nous tenons à rester absolument en dehors de toute discussion.

(1) Je crois devoir citer le texte le plus ancien relatant un fait qui s'est passé au centre

La Chronique d'Alphonse III dit que les Maures furent « en desorden por senderos de cabras inverosimiles y llegan a las altas praderas de Naranco (celui de Fuente De, sans nul doute) y de Aliva » pour se faire occire à Casegadia, actuellement Cosgaya. Sebastiano, lui, parle de *réserve*s que Pélage avait laissées vers Muñio ou Mueño (1) (contrefort sud-ouest de la Bermeja).

En ce qui concerne le Valdeón on ne peut que difficilement admettre qu'il y ait eu contact entre d'assez grosses troupes musulmanes, arrivées des environs de Riaño par les puertos assez faciles de la cordillère, et les partis chrétiens. Il nous paraît en tout cas impossible que Pélage ait massé ses bataillons dans les couloirs étroits qui descendent des peñas Bermeja et Santas d'un côté, et des torres de Frieria, Llambrión et Cerredo de l'autre.

Ah ! que trompés par la douceur relative des pentes du Valdeón les hordes sarrasines aient cru arriver plus facilement par là à la mer et se soient, comme je le disais, embouteillées dans la gorge infranchissable du Cares à partir de Cordiñanes ce serait possible, 1° si les Musulmans arrivaient en Asturies pour la première fois (et cela n'est pas) — 2° si... cette opinion s'appuyait sur autre chose qu'un document prétendu manuscrit

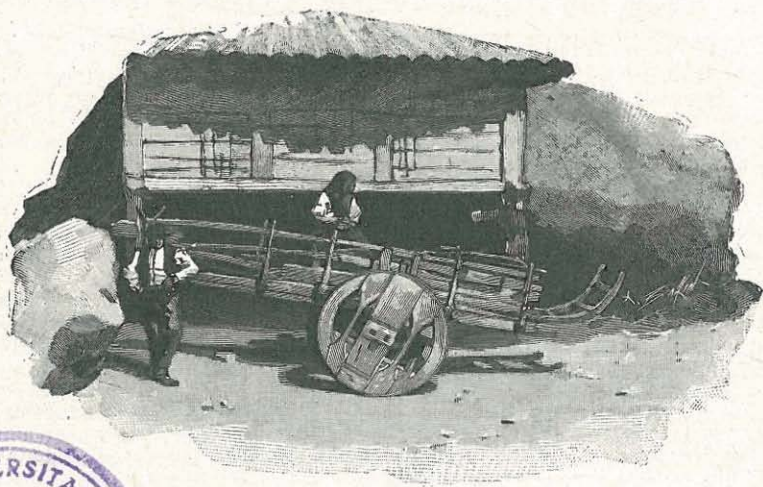
des Picos. Il concerne la fuite des Sarrasins après la défaite de Covadonga. Il est tiré de la Chronique de l'Évêque Sébastien, du ix^e siècle et est reproduit dans *España Sagrada*, XIII p. 483. « Sexaginta vero et tria millia qui remanserunt in verticem montis Ausevae (ce mont Auseba suivant les uns est celui qui domine au sud Covadonga ; suivant les autres il est plus éloigné et ne serait autre que la Peña Santa-de-Enol) ascenderunt, atque per præruptum montis, qui vulgo appellatur Amosa (on traduit ce mot par Amueza, passage scabreux entre Cain et Bulnes. Si Amosa s'appliquait par hasard à un autre point, la fuite des Maures serait plus explicable, alors qu'elle est impossible par le sentier de chèvres d'Amueza) ad territorium Liebanensum præcipites descenderunt. Sed nec ipsi Domini evaserunt vindictam ; nam cum per verticem montis, qui situs est super ripam fluminis Devae, juxta prædium, quod dicitur Casegadia (actuellement Cosgaya, village du Valdebaro au district de Camaleño) sic eviderent iudicio Domini actum est, ut ipsius montis pars se a fundamentis evovens sexaginta tria millia Chaldeorum stupenter in flumine proiecèrent atque omnes oppresserit, ubique nunc ipse fluvius dum tempore hyemali alveum suum implet, ripasque dissolvit signa armorum et ossium eorum evidentissime ostendit ».

(1) S'agit-il bien d'un contrefort Sud-Ouest de la Peña Bermeja vers le pico Samao ? — Non sans quelque surprise je lis dans la sorte de traduction de ces vieilles chroniques ce mot qu'on écrit aussi *moña* et que l'on pourrait rapprocher de *Remoño*, nom appliqué aussi souvent que celui de *Remoña* aux ports fréquentés entre la Liébana et le Valdeón. Les hautes pointes des Picos y semblent aussi dénommées *Ubríeles*, ce qui serait à conférer avec *Urrieles*. Il y a aussi une canal escarpée appelée Mueño, descendant du Llambrión sur Cain.

mais qui n'existe pas autrement... qu'en une page, imprimée parait-il, déchirée d'un livre et... qu'on ne retrouve plus.

Conclusion : une ou plusieurs batailles — mais certainement une à Covadonga auprès de la grande et célèbre grotte (Cueva longa — Covalonga — Covafonga — Covadonga) — et toutes autour de nos chers Picos de Europa. L'épopée pélagienne, qu'elle ait commencé au pied des escarpements d'Andara ou des tours gigantesques des Peñas Santas, peu importe, s'est déroulée en tout cas dans un cadre digne d'elle. Les incertitudes qui entourent l'aurore de la *Reconquista* au début du VIII^e siècle sont comme ces nuages légers qui flottent parfois autour des hautes cimes des Picos, cachant et dévoilant tour à tour leur mâle et impressionnante beauté, donnant ainsi un charme mystérieux de plus à ces rois de pierre, qui trônent si majestueux aux milieu des monts asturiens.

Nous ne pouvons mieux clore ces pages qu'en paraphrasant, pour la traduire, la citation lapidaire inscrite sur notre titre : *Fundamenta ejus in montibus sanctis* (Ps. 86), c'est dans vos montagnes saintes et sacrées entre toutes, fiers Pics d'Europe, que s'est ressaisie l'Espagne pour y fonder ses monarchies catholiques.



SIXIÈME PARTIE

NOTES SCIENTIFIQUES LISTES D'ALTITUDES

NOTE SUR LA CARTE AU 100.000^e DES « PICOS DE EUROPA »

La carte au 100.000^e, qui accompagne cet ouvrage, a pour base un canevas graphique, établi à l'aide de 74 tours d'horizon à la règle à éclimètre de M. de Saint-Saud, comprenant environ près de 2.600 visées (1).

La mise en place de ces stations a été effectuée au moyen des cinq points géodésiques espagnols de 1^{er} ordre suivants :

NOMS DES POINTS	LATITUDE	LONGITUDE OUEST de Paris (2)	ALTITUDE
Cortès	47 ^s 9827 ⁿ	7 ^s 8676 ⁿ	2.370 mètres
Espigüete	47 ^s 7161 ⁿ	7 ^s 9262 ⁿ	2.450 —
Mofrecho	48 ^s 2306 ⁿ	8 ^s 1985 ⁿ	897 — (3)
Peña Corada	47 ^s 5716 ⁿ	8 ^s 2158 ⁿ	1.831 —
Mampodre	47 ^s 8124 ⁿ	8 ^s 3654 ⁿ	2.197 —

(1) Nous ne nous étendrons pas sur les procédés de construction d'un pareil canevas. Le lecteur voudra bien se reporter au *Manuel de Topographie Alpine* de M. H. VALLOT (*Barrière*, éditeur, Paris).

(2) En prenant 6^s 6943ⁿ comme différence de longitude entre Paris et Madrid.

(3) Cette altitude, donnée en 1897 à M. Prudent, provenait de calculs provisoires ; elle a été recalculée à 903 mètres, mais la tour a été démolie.

La construction du canevas a été faite :

Par le colonel Prudent, pour les stations de 1890-1891-1892-1893 (27 stations) ;

Par MM. Maury et Eydoux, pour les stations de 1906 (10 stations) ;

Par M. Eydoux, pour les stations de 1907 (17 stations) ;

Par M. Maury, pour les stations de 1908 (20 stations).

Pour permettre de se rendre compte de la précision de ce canevas, tant en planimétrie qu'en altitude — en vertu de l'adage de M. H. Vallot : « En montagne, tant vaut la planimétrie, tant vaut l'altitude ». Nous donnons, ci-après, les écarts moyens entre les altitudes moyennes et les divers nombres obtenus pour chacun des points, d'une part, pour les stations, d'autre part, pour ceux des principaux points intersectés qui, par leur situation, ont été ou auraient pu être ultérieurement utilisés pour la mise en place d'autres stations :

	STATIONS			POINTS INTERSECTÉS		
	NOMBRE	ÉCART moyen	NOMBRE moyen de visées par point (1)	NOMBRE	ÉCART moyen	NOMBRE moyen de visées par point (1)
Observations de 1890, 1891, 1892, 1893 . . .	24	11 ^m 7	11.4	17	9 ^m 7	8.7
Observations de 1906 . . .	10	11 ^m 1	5.3	7	8 ^m 5	4.4
Observations de 1907 . . .	12	14 ^m 1	8.8	4	15 ^m 8	3.3
Observations de 1908 . . .	16	10 ^m 4	3.7	7	5 ^m 6	2.4

J'ai, ensuite, complété ce canevas :

Pour la région cotière, au moyen des cartes marines (2) ;

Pour les grandes vallées, au moyen des plans de routes, obli-

(1) Il y a lieu d'observer que le nombre des visées ayant servi à déterminer la position des points en planimétrie est généralement supérieur.

(2) La région cotière a été construite en entier entre San Vicente de la Barquera et Ribadesella, mais il n'a pas été possible de la faire figurer sur la carte, sauf dans les environs de Unquera.

geamment communiqués par le Service des *Obras Públicas* espagnoles.

Cette deuxième partie du canevas, qui part d'une base tout à fait indépendante de la première, a permis de se faire une idée de leur exactitude respective :

D'une part, le réseau routier, appuyé sur les cartes marines, est venu s'intercaler exactement dans le réseau des points provenant des visées de M. de Saint-Saud ;

D'autre part, les altitudes des stations de la région de Covadonga ont été obtenues : d'abord en partant des hauts sommets des Picos de Europa, ensuite en se basant sur celles de la route de Cangas-de-Onis à Covadonga, déterminées par nivellement direct. Ces deux séries de déterminations ont donné des résultats comparables.

J'ai effectué entièrement la mise en place des détails et le dessin du figuré du terrain, qui sont appuyés sur le canevas ainsi défini.

J'ai utilisé pour cela :

1° — 437 photographies se décomposant ainsi :

Photographies Saint-Saud :

1890.	. . .	9
1891.	. . .	23
1892.	. . .	23
1893.	. . .	46
1906.	. . .	44
1907.	. . .	56
1908	. . .	103 (dont 24 panoramiques).

TOTAL. . . 304

Photographies Schulze. . . 82

Photographies Herment . . . 4

Photographies diverses. . . 47

TOTAL. . . 437

2° — Des croquis d'itinéraire, exécutés par M. de Saint-Saud, au moyen d'un carnet décliné, les distances étant évaluées à la montre, pendant la plupart de ses excursions dans le massif ;

3° — Un plan forestier, pour la région au sud de Covadonga ;

4° — Environ 1150 observations barométriques, faites et cal-

culées par M. de Saint-Saud, qui ont été utilisées pour déterminer l'altitude de 333 points différents (1).

Grâce au grand nombre des photographies, dont la plupart ont été prises des diverses stations, et dont les autres ont pu être mises en place avec une exactitude suffisante pour le dessin du terrain, j'ai pu figurer, en courbes de niveau à l'équidistance de 50 mètres, environ 740 kilomètres carrés (2).

Sauf pour certains fragments des environs immédiats de la route de Cangas de Onis à Panes, dont le plan donnait avec assez d'exactitude le figuré du terrain, je me suis astreint à ne représenter en courbes que ce que je voyais sur les photographies. C'est ce qui explique que j'ai été obligé de laisser quelques « blancs » au milieu de régions dessinées en courbes (3).

Il eut été impossible, sans rendre la carte illisible, de faire figurer au 100.000^e toute la nomenclature d'une telle région montagneuse. Aussi, je n'y ai indiqué, pour la partie centrale, que les noms principaux. La nomenclature complète se trouve sur des schémas au 50.000^e, obtenus par agrandissement photographique du 100.000^e. Mais, pour permettre l'identification facile des points, j'ai fait figurer, sur le 100.000^e, toutes les cotes d'altitude.

La carte, terminée le 10 mai 1914, n'a pu, par suite des événements, être gravée qu'en 1920-1921. Je me suis imposé de ne lui faire subir aucune modification depuis la date à laquelle elle a été achevée. C'est pour cela que je n'ai pas pu utiliser les nombreuses photographies, faites par les membres du Club Alpin Espagnol et de la Société Peñalara, qui ont été aimablement communiquées depuis à M. de Saint-Saud.

Le résultat obtenu permet d'estimer qu'il est possible, sans avoir jamais vu une région, d'en dresser une carte complète, en courbes, à condition de disposer de documents photographiques suffisamment complets.

L. MAURY.

(1) Il a été en outre utilisé et calculé 125 observations barométriques de M. Schulze.

(2) Le nombre de points cotés est de 675, soit une moyenne de 0,91 par kilomètre carré.

(3) Les courbes sont dessinées en pointillé dans les régions privées d'écoulement.

LES LISTES D'ALTITUDE

Les éléments que j'ai rapportés de mes voyages aux Picos de Europa et qui ont été utilisés par mes si dévoués collaborateurs, consistaient :

1° En itinéraires dessinés à vue sur un carnet de papier quadrillé, portant une petite boussole-écrou, fixée à demeure de façon à donner à tous les feuillets une orientation constante (il en est question dans le 2° ci-avant). En quelques points choisis de l'itinéraire je faisais des *tours d'horizon* rudimentaires, en me servant spécialement d'un petit *déclinatoire* de 8 centimètres et, les dernières années, d'un petit instrument appelé *clisimètre*.

2° En *tours d'horizon* faits avec la *règle à éclimètre* (1) du colonel Goulier sur des points, reconnus comme propres à me servir d'observatoires ; ce sont mes *stations*. Elles sont au nombre de 75 et sur elles j'ai pris environ 2.600 visées. Bien souvent arrivé fatigué sur un sommet je devais, sans me reposer, sans manger, grignottant du pain en poche, rester debout, tournant autour du trépied pendant des heures, — dans la crainte que les nuages ne vinsent à masquer ce que je devais viser, — en notant consciencieusement les lectures d'angles et en m'attachant à reconnaître ou à deviner ce que j'avais devant moi. Et pendant ce temps mes hommes dormaient...

3° En panoramas ou parties de panoramas photographiques, pris surtout des points précédents. Le capitaine Maury a expliqué combien la photographie, grâce à une détermination précise de la distance focale de l'objectif, complète les tours d'ho-

(1) Ces lectures d'angle à l'éclimètre ont été quelquefois doublées par des lectures à l'*alidade nivellatrice*.

rizon et donne des renseignements précieux sur les formes topographiques.

4° En observations barométriques (environ 1.150) faites avec un excellent holostérique de 7 centimètres de Naudet, construit d'après les indications du colonel Goulier. Le calcul de celles-ci doit être fait avec un soin tout scrupuleux. M. J. Vallot, dans son récent volume des Annales de *l'Observatoire du Mont Blanc*, insiste là-dessus et renvoie aux indications précieuses que le colonel Goulier a données dans l'annuaire de 1879 du Club Alpin. Quelques soins qu'on apporte à ces observations, leurs résultats ne sauraient entrer en ligne de compte, comme le disait aussi si bien le colonel Prudent, avec ceux que donnent les visées de triangulation. Aussi ne les avons-nous utilisées qu'à la condition de les encadrer — nous appelons cela *interpoler* — entre des altitudes plus certaines, en faisant des graphiques de la pression observée en un observatoire scientifique ; puis d'autres graphiques pour les erreurs et de l'instrument et de celles provenant de la différence de pression donnée par l'instrument, convertie en altitude mise en regard avec l'altitude connue des points d'attache servant à l'interpolation. — J'insiste là-dessus pour recommander une réserve prudente à ceux qui, munis d'un anéroïde en poche tout bon soit-il, seraient surpris d'observer une différence d'altitude entre celle connue et celle indiquée par l'aiguille du cadran du baromètre. Même pour nous, qui savons comment éliminer le plus possible les sources d'erreurs des observations barométriques, celles-ci ne sont qu'un pis aller. Il y a cependant des exceptions, comme on peut le voir à l'article Piedras-Luengas dans la liste suivante.

Les points géodésiques espagnols de premier ordre, qui ont servi de points de rattachement, ont été mentionnés plus haut. La première liste qui suit donne l'énumération de mes *Stations de tours d'horizon*, avec le nombre des visées qui ont servi à les appuyer et le nombre de lectures d'angles, ceux-ci inscrits graphiquement pour les plans de visées et en chiffres pour les pentes. La seconde liste donne par ordre alphabétique, avec indication de la région, les points obtenus par intersection et ceux des principaux, dont l'altitude a été déduite, par interpolation, des observations barométriques.

La feuille X (S. O.) de la carte française, au 500.000^e, dite du *Dépôt des Fortifications*, dressée et dessinée par mon si regretté maître, le lieutenant-colonel Prudent, donne la côte cantabrique, presque en jonction complète avec celle du capitaine Maury, jointe à ce livre, puisque la Peña Sagra et le col de Piedras Luengas y figurent. — Il en est presque de même de la feuille 13 de la carte au 400.000^e, intitulée *Carte Vélocipédique et Touristique de France*, éditée par le Touring Club chez mon éditeur, M. Barrère (21 rue du Bac), Paris.



LISTE I

STATIONS TOPOGRAPHIQUES

Vis. indique le nombre des *visées* qui ont servi à les appuyer ; *lect. d'a.* indique le nombre de *lectures d'angles*. — La situation générale des stations est indiquée par les mots *Mas. ori., occ.* etc. signifiant *Massif oriental, occidental* etc.

- ABENAS (Sierra de). Sommet central. — Mas. ori. — 12 juillet 1893, 15 vis., 70 lect. d'a., 1873 mètr.
- ABENAS (Cumbre de la sierra de). Sommet méridional. — Mas. ori. — 12 juillet 1893, 16 vis., 52 lect. d'a., 1913 mètr.
- ALIGA (Cota del). — Liébana. — 10 juillet 1908, 4 vis., 29 lect. d'a., 611 mètr.
- ANDARA. Station au rocher appelé *Cabezon de la pared*, près du caseton. — Mas. ori. — 20 juillet 1893, 6 vis., 38 lect. d'a., 1923 mètres.
- ARADAO. — Mas. ori. — 17 juillet 1908, 66 lect. d'a., B. 1850 m. (1).
- BERMEJA (Peña). — Mas. occ. — 16 sept. 1891, 9 vis., 66 lect. d'a., 2391 mètr.
- BIORNA (Alto de la Cruz de la). — Liébana. — 16 juillet 1907, 1 vis., 48 lect. d'a., 1089 mètr.
- BUFARRERA. Place devant les maisons des mineurs. — Région de l'Enol. — 24 juillet 1907, 3 vis., 12 lect. d'a., 1238 mètr.
- CABEN (Alto de la collada de). — Mas. cent. — 20 juillet 1908, 3 vis., 25 lect. d'a., 1816 mètr.
- CALVERA. — Liébana — 19 juillet 1908, 3 vis., 25 lect. d'a., 1316 mètr.

(1) A cause du mauvais temps cette station n'a pu être appuyée.

- CARBONAL (Loma ou Liumbu del). — Mas. ori. — 17 juillet 1893, 6 vis., 31 lect. d'a., 1542 mè.
- CEBOLLEDA (Horcadina de). — Mas. occ. — 28 juillet 1908, 3 vis., 17 lect. d'a., 2086 mè.
- CERNA (Alto de la). — Liébana. — 17 juillet 1907, 8 vis., 39 lect. d'a., 756 mè.
- CERREDO (Petit). — Mas. cent. — 30 juillet 1892, 12 vis., 16 lect. d'a., 2612 mè.
- CORTES. Signal géodésique. — Mas. ori. — 28 juillet 1892, 33 lect. d'a., 2373 mè.
- COTALBA. — Mas. occ. — 29 juillet 1908, 3 vis., 42 lect. d'a., 2076 mè.
- CRUZ-DE-COVADONGA (Pico de la). — Région de Covadonga. — 26 juillet 1908. 5 vis., 61 lect. d'a., 770 mè.
- CUBO (Cabeza del). — Mas. occ. — 14 sept. 1906, 6 vis., 28 lect. d'a., 1734 mè.
- CUETO-MORO. — Mas. ori. — 13 juillet 1907, 4 vis., 15 lect. d'a., 1078 mè.
- CUETO-REDONDO. — Mas. ori. — 16 juillet 1908, 8 vis., 83 lect. d'a., 1362 mè.
- CUEVO-HURTADO (1). — Mas. occ. — 15 sept. 1906, 5 vis., 31 lect. d'a., 1893 mè.
- DEBORO (Pico de). — Mas. ori. — 18 juillet 1893, 5 vis., 92 lect. d'a., 2133 mè.
- DOBRILO. Four sur le chemin d'Andara. — 13 juillet 1908, 15 lect. d'a.; plan du chemin, 1085 mè.
- DOUA (Becerra de). — Région de Covadonga. — 24 juillet 1908, 3 vis., 23 lect. d'a., 994 mè.
- ESPIGÜETE. Signal géodésique. — Cordillère. — 6 et 7 août 1892, 31 lect. d'a., 2453 mè.
- GILDAR (Pico). — Cordillère. — 3 août 1892, 9 vis., 38 lect. d'a., 2083 mè.
- GRAJAL (Roc de). — Mas. ori. — 19 juillet 1893, 9 vis., 25 lect. d'a., 2051 mè.

(1) *Houhurtao* paraît meilleur.

- GREGORIANA (Punta). — Mas. occ. — 30 sept. 1906, 5 vis., 28 lect. d'a., 2285 mè.
- GUADALUPE (Station près de l'ermita de N. S. de). — Liébana. — 10 juillet 1908, 5 vis., 50 lect. d'a., 412 mè.
- GUSTUTERO (Cabeza de). — Mas. occ. — 14 sept. 1906, 5 vis., 23 lect. d'a., 1801 mè.
- HOU-DEL-AGUA (Cabeza del). — Mas. occ. — 15 sept. 1908, 6 vis., 32 lect. d'a., 1819 mè.
- HOU-DEL-AGUA. Seconde hauteur. — Mas. occ. — 15 sept. 1906, 3 vis., 7 lect. d'a., 1816 mè.
- HOUFONFRAILE. — Région de l'Enol. — 30 juillet 1908, 4 vis., 58 lect. d'a., 1266 mè.
- HOUHURTAO. — Voir *Cuevo-Hurtado*.
- HOUS (Los). — Région de Covadonga. — 20 juillet 1907, 2 vis., 17 lect. d'a., 1261 mè.
- INAGOTABLE (Rasa del). — Mas. or. — 19 juillet 1893, 23 vis., 80 lect. d'a., 2302 mè.
- INFANTA ISABEL (Tiro de la). — Mas. ori. — 19 juillet 1893, 19 vis., 73 lect. d'a., 2430 mè.
- LALBO (Pico). Pointe nord. — Mas. cent. — 15 juillet 1893, 11 vis., 35 lect. d'a., 2417 mè.
- LECHUGALES (Tabla de). — Mas. ori. — 7 juillet 1890, 14 vis., 45 lect. d'a., 2445 mè.
- LLAGUNA (Station à l'est du col de la). — Mas. ori. — 13 juillet 1907, 7 vis., 27 lect. d'a., 1906 mè.
- LLAMBRION (Torre de). — Mas. cent. — 1^{er} août 1892, 19 vis., 29 lect. d'a., 2639 mè.
- LLANOS (Alto de los). Sierra de Beges. — Mas. ori. — 14 juillet 1907, 2 vis., 36 lect. d'a., 820 mè.
- LLUCIA. — Région de l'Enol. — 12 septembre 1906, 4 vis., 34 lect. d'a., 1415 mè.
- LOBADA (Alto de). — Liébana. — 11 juillet 1908, 4 vis., 23 lect. d'a., 703 mè.
- MAIN (Station dans la sierra de). — Mas. cent. — 16 juillet 1893, 9 vis., 33 lect. d'a., 1480 mè.
- MESADA (Alto de la). — Cordillère, Liébana. — 10 juillet 1893, 2 vis., 11 lect. d'a., 1638 mè.

- MOSTAYARES (Porro de). — Région de l'Enol. — 22 juillet 1907, 7 vis., 52 lect. d'a., 1518 mè.
- PARED (Cabeza de la). — Mas. occ. — 4 juillet 1906 et 23 juillet 1907, 13 vis., 55 lect. d'a., 1549 mè.
- PEINOS (Porro de los). — Région de l'Enol. — 22 juillet 1907, 7 vis., 26 lect. d'a., 1413 mè.
- PEÑA MELLERA. — Mas. ori. — 10 septembre 1891, 4 lect. d'angles seulement avec l'alidade, 745 mè. Voir liste II.
- PEÑA SANTA-DE-ENOL. — Mas. cent. — 19 septembre 1891, 10 vis., 32 lect. d'a., 2479 mè.
- PEÑA VIEJA. — Mas. cent. — 9 juillet 1890, 17 vis., 18 lect. d'a., 2615 mè.
- PICOTA (La). — Région de l'Enol. — 12 septembre 1906 et 24 juillet 1907, 19 vis., 90 lect. d'a., 1254 mè.
- PICOTA. Maison des ingénieurs. — Région de l'Enol. — 22 et 24 juillet 1907, 5 vis., 65 lect. d'a., 1240 mè.
- PIEDRAS-LUENGAS. Col sur la Cordillère ; route de Unquera à Cervera. — 12 juillet 1908, 4 vis., 13 lect. d'a., 1365 mè. (1).
- PONTON. Col sur la Cordillère ; route de Riaño à Cangas. — 22 juillet 1908, 3 vis., 20 lect. d'a., 1393 mè.
- RASA (La). — Mas. occ. — 14 septembre 1906, 5 vis., 17 lect. d'a., 1909 mè.
- RASA (Cumbre de la). — Liébana. — 10 juillet 1893, 3 vis., 28 lect. d'a., 1574 mè.
- REMOÑA (Peña). — Mas. cent. — 2 août 1892, 11 vis., 20 lect. d'a., 2239 mè.
- ROBECAS (Alto de los). — Mas. occ. — 23 juillet 1907, 14 vis., 35 lect. d'a., 1705 mè.
- SAGRADO-CORAZÓN (Pico del) (2). — Mas. ori. — 16 juillet 1908, 8 vis., 38 lect. d'a., 2218 mè.
- SAMAO (Peña de). — Mas. occ. — 21 juillet 1908, 4 vis., 20 lect. d'a., 1867 mè.

(1) Rien que par mes interpolations, sérieusement faites, de 3 observations barométriques j'avais obtenu, en 1893, 1.370 mètres.

(2) Ce nom vient de l'érection récente d'une statue du Sacré-Cœur, de 1 m. de haut sur un piédestal de 1 m. 50, sur le pic appelé auparavant *Silla-Caballo*, à cause de sa forme en selle-de-cheval. Voir ci-avant p. 136.

- SAN LLANO. — Mas. ori. — 17 juillet 1893, 13 vis., 39 lect. d'a., 1406 mè.
- SAN MELAR (Pico de). — Mas. ori. — 8 juillet 1890, 14 vis., 35 lect. d'a., 2240 mè.
- SAN MIGUEL. Ermita à côté de Santo Toribio. — Liébana. — 11 juillet 1908, 4 vis., 37 lect. d'a., 493 mè.
- SILLA-CABALLO. — Voir *Sagrado-Corazón*.
- TORRE-BLANCA. — Mas. occ. — 13 septembre 1906, 7 vis., 46 lect. d'a., 2309 mè.
- TORRES (Canto de las). — Mas. ori. — 15 juillet 1908, 3 vis., 41 lect. d'a., 1501 mè.
- TRESVISO (Cueto, au haut du village de). — Mas. ori. — 15 juillet 1907, 9 vis. — 51 lect d'a., 894 mè.
- VALDECORO. Sommet occidental. — Mas. cent. — 12 juillet 1893, 13 vis., 48 lect. d'a., 1839 mè.
- VALDEÓN ou REMOÑA inférieur. Station près du col de ce nom. — Mas. cent. — 10 juillet 1890, 10 vis., 22 lect. d'a., 1839 mè.
- VAL-DE-TECHE (Alto de). — Liébana. — 17 juillet 1907, 7 vis., 12 lect. d'a., 540 mè.
- UTRE ou BUITRE (Canto del). — Région de l'Enol. — 24 juillet 1908, 4 vis., 75 lect. d'a., 1113 mè.



LISTE II

Cette liste donne, avec la situation des principaux points des Picos de Europa (massifs oriental, central, occidental, Liébana, cordillère etc.) leur altitude obtenue soit par visées à la règle à éclimètre (leur nombre est indiqué), soit par des observations barométriques (seules ou conjuguées avec des visées), interpolées comme il a été expliqué plus haut, et indiquées par B. *obs* avec un chiffre entre. En général les altitudes provenant du baromètre seul sont données arrondies.

- ABEDULAR (Pico de). — Mas. occ. — 2 vis., 1718 mèt.
- ABELLANEDO. — Village de la Liébana. — Clisim. et B., 4 obs., 665 mèt.
- ABENAS. — Mas. ori. — Sommet central, 4 vis., 1919 mèt.
» » Voir *Stations St Saud*.
- APRENTADORIOS (Pic de). — Mas. occ. — 1 vis., 1866 mèt.
- AGERO (Pic de). — Mas. ori. — 3 vis., 1327 mèt.
» (Cueto). — Mas. ori. — Sommet ouest ou central. 3 vis., 1022 mèt.
» (Cueto). — Mas. ori. — Sommet est, 1 vis., 919 mèt.
- ALFONSO XII (1) (Pic ou Tiro) 1^{re} pointe. — Mas. cent. — 7 vis., 2599 mèt.
- ALFONSO XII (Pic ou Tiro) 2^e pointe. — Mas. cent. — 6 vis., 2596 mèt.
- ALFONSO XIII (Pointe ou Tiro). — Mas. cent. — 3 vis., 2407 mèt.
- ALIGA. — Mas. ori. — Voir *Stations St Saud*.
- ALISEDA (Cueva). — Mas. occ. — 2 vis., B. 4 obs., 1858 mèt.
- ALIVA. Caseton ancien. — 3 vis., 1518 mèt.
» » nouveau. — B. 1 obs., 1613 mèt.
» Chapelle. — B. 2 obs., 2 vis., 1450 mèt.
- ALLENDE. Village. — Rio Deva. — B. 1 obs., 290 mèt.
- ALTIQUERO. — Mas. occ. — 2 vis., 2048 mèt.

(1) Appelés auparavant Tiros del Rey.



- ANDARA. Caseton de la Providencia. — Mas. ori. — B. 10 obs., 1884 mètr.
- » Porte de la chapelle. — Mas. ori. — 4 vis., 1886 mètr.
 - » Cueva. — Mas. ori. — 2 vis., B. 2 obs., 1830 mètr.
 - » Pozo (petit lac). — Mas. ori. — 2 vis., B. 2 obs., 1760 mètr.
 - » Caseton Mazarrasa. — Mas. ori. — 2 vis., B. 6 obs., 1830 mètr.
 - » Horcada de la Cueva. — Mas. ori. — 2 vis., B. 1 obs., 1840 mètr.
 - » Voir *Stations St Saud*.
- AMUEZA. Puerto. — Mas. cent. — B. 1 obs., 1425 mètr.
- ANIEZO. Village du bas. — Liébana. — B. 2 obs., 665 mètr.
- » Village du haut ou *Somoaniezo*. — B. 1 obs., 760 mètr.
- ARADAO. — Mas. ori. — Voir *Stations St Saud*.
- ARCE (Pico de) (1). — Mas. ori. — 3 vis., 2280 mètr.
- ARCENORIO (Pico) (2). — Cordillère. — 4 vis., 2122 mètr.
- ARENAS-DE-CABRALES. Village. — Route Cangas-Panes. — B. 6 obs., 165 mètr.
- ARENIZAS (Collado bajo de). — Mas. cent. — B. 1 obs., 1 vis., 2320 mètr.
- ARENIZAS (Collado alto). — Mas. cent. — B. 1 obs., 2415 mètr.
- AREÑAS. Village. — Liébana. — B. 2 obs., 3 vis., 700 mètr.
- AREÑOS. Village. — Cordillère. — B. 3 obs., 1190 mètr.
- » Hameau. — Liébana. — 4 vis., B. 3 obs., 700 mètr.
- ARGAYOS. — Sajambre. — 2 vis., 1800 mètr.
- ARGAYOS (Alto de los). — Mas. occ. — B. 1 obs., 1 vis., 2210 mètr.
- ARGOMAL (Cabane au col d'). — Région de Covadonga. — B. 2 obs., 760 mètr.
- ARGOREJO. Village. — Région de Riaño. — B. 2 obs., env. 1100 mètr.
- ARGÜEBANES. Village du haut. — Liébana. — 3 vis., 500 mètr.
- » » du bas. » 1 vis., 440 mètr.
- ARMADA OU DE VALVERDE. Col. — Région de l'Espiguete. — B. 1 obs., 1575 mètr.

(1) Il est naturel que j'aie baptisé une des pointes d'Andara, du nom du célèbre ingénieur de la Providencia.

(2) Appelé par erreur Ten, par Prado qui le triangula. Néanmoins, si c'est le pic, que l'on aperçoit en regardant par l'arche du milieu du pont de Cangas, celui-ci se nomme Ten, a-t-on assuré à M. Menendez.

ARNALDO. — Voir *Buena*.

ARRA. Col au nord de l'Espigüete. — Cordillère. — 1 vis., 2020 mè.

ARREDONDA. Sierra. Pointe ouest. — Mas. cent. — 2 vis., 1917 mè.

» » est. » 3 vis., 1904 mè.

ARRIO. Cabane du bas. — Mas. occ. — B. 4 obs., 1655 mè.

ASNOS (Cueto de los). — Cordillère. — 2 vis., et phot., 2035 mè.

ASOTIN (Vega del). — Mas. occ. — B. 1 obs., 1 vis., 1460 mè.

ASPERA. Col. — Région de Covadonga. — B. 7 obs., 1005 mè.

AURORA. Pic. — Mas. ori. — 3 vis., 1672 mè.

» Mine. » B. 1 obs., 1610 mè.

AVARIO. Col près de Pendes. — Liébana. — B. 1 obs., 530 mè.

AVE (Pico del). — Région de la Hermida. — 2 vis., 802 mè.

BALMES. Eglise du village. — Liébana. — B. 1 obs., 350 mè.

BARCENA. Village. — Liébana. — 1 vis., 616 mè.

BARNIEDO. — Cordillère. — B. 2 obs., 1195 mè.

» (Chainon à l'ouest de). — 2 vis., 1905 mè.

BARÓ. Village. — Liébana. — 3 vis., et barom., 420 mè.

» Chapelle de S. Pelayo. — Liébana. — B. 1 obs., 425 mè.

BEARES. Village. — Liébana. — B. 1 obs., 360 mè.

BEGES. Eglise du village. — Mas. ori. — B. 6 obs., 515 mè.

BEJO. Village. — Liébana. — B. 1 obs., 680 mè.

BELVIN. Cabane à la vega. — Mas. occ. — B. 2 obs., 1125 mè.

» Collada ouest. — Mas. occ. — B. 1 obs., 1230 mè.

» Collada de la Llomba. — Mas. occ. — B. 1 obs., 1183 mè.

BERDEJA (Tour ruinée au col de). — Région de la Hermida. — B. 1 obs., 435 mè.

BERMEJA. — Voir *Stations St Saud*.

» Peña. — Mas. ori. — 2 vis., 1725 mè.

» » (Pointe occid.) — Mas. occ. — B. 1 obs., 2286 mè.

BERUGAS (El Haya de). Hameau de Espinama. — Liébana. — B. 1 obs., 1190 mè.

BESoy. Village. — Liébana. — 1 vis., B. 1 obs., 695 mè.

BEZA (Peña de). Pointe nord. — Mas. occ. — 2 vis., 2044 mè.

» » sud-est » 1 vis., 1980 mè.

» » sud-ouest » 1 vis., 2015 mè.

BIFORCOS. Pointe. — Région de Covadonga. — 3 vis., 1091 mè.

BIORNA. — Voir *Stations St Saud*.

- BOCA-DE-HUÉRGANO. Village du Leon. — B. 2 obs., 1160 mè.
- BOCHES (Hoyo de los). — Mas. cent. — B. 4 obs., 2145 mè.
- » (Pico de los). » 2 vis., 2590.
- » (Col de los). » B. 1 obs., 2165 mè.
- BOQUEJÓN, ou CASTILLAR DE ALIVA. — Mas. cent. — B. 6 obs., 1365 mè.
- BORES. Village. — Liébana. — B. 1 obs., 625 mè.
- BOVIA. (Coteruco de la). — Mas. ori. — B. 1 obs., 1525 mè.
- BOVIA. — Voir *Pared*.
- BRAÑASECA. Col. — Mas. ori. — B. 1 obs., 1 vis., 1895 mè.
- BRAÑUECA. Pont. — Valdeón. — B. 1 obs., 1205 mè.
- BREZ. Village. — Liébana. — B. 4 obs., 765 mè.
- BRICIAL. Col. — Mas. occ. — B. 1 obs., 1230 mè.
- » Vega » B. 1 obs., 1175 mè.
- BUDANIERO (Fontaine de). — Mas. occ. — B. 1 obs., 1200 mè.
- BUENA (Sierra) ou Porro Arnaldo. — Mas. occ. — 3 vis., 1628 mè.
- BUENA. Col. — Mas. occ. — 1 vis., 1484 mè.
- BUFARRERA. Cantine. (Voir aussi *Stations St Saud*). — Mas. occ. — 2 vis., 1229 mè.
- BUITRE. — Voir *Utre*.
- BUITRON (Paso oriental del). — Mas. cent. — B. 1 obs., 1890 mè.
- BULNES. Village. Eglise. — Mas. cent. — B. 4 obs., 695 mè.
- » » Tour au village supér. — Mas. cent. — B. 2 obs., 765 mè.
- BUSMAEDI (Puente de). — Route du Sella. — B. 1 obs., 330 mè.
- CABALLAR (El). Col et hameau de Sotres. — Mas. ori. — B. 2 obs. 2 vis., 1255 mè.
- CABEN. Col sud. Voir aussi *Stations St Saud*. — Mas. cent. — 1 vis., B. 1 obs., 1781 mè.
- CABEZA. — Voir *Moñas, Pared*.
- CABEZA-VERDE. — Mas. occ. — 2 vis., 1736 mè.
- CABRONES (Pico de los). — Mas. cent. — 4 vis., 2566 mè.
- CADO-BLANCO. Crête nord. — Mas. ori. — 2 vis., 1086 mè.
- CADRIEGA (Col de). — Cordillère. — B. 1 obs., 1765 mè.
- CAIN. Village. — Mas. cent. — B. 9 obs., 488 mè.
- CALVERA. — Voir *Stations St Saud*.
- CALDAS. Village près la Hermida. — B. 2 obs., 215 mè.
- CAMALEÑO. Village. — Liébana. — B. 4 obs., 4 vis., 420 mè.

- CAMARA (Peña de). — Mas. ori. — 3 vis., 2002 mètr.
 » (Col de). » 2 vis., 1705 mètr.
- CAMARMEÑA. Hameau. — Mas. occi. — B. 1 obs., 500 mètr.
- CAMASOBRES. Village. — Cordillère. — B. 2 obs., 1235 mètr.
- CAMBARCO. Village. — Liébana. — B. 2 obs., 520 mètr.
- CAMPLLENGO (Col de). — Mas. occ. — B. 1 obs., 1490 mètr.
- CAMPOMAYOR (Alto de). — Rég. de l'Espigüete. — 1 vis., 1632 mètr.
 » (Paso de). » Aliva. — B. 3 obs., 1470 mètr.
- CAMPOMENOR (Collada de). — Rég. d'Aliva. — B. 3 obs., 1490 mètr.
- CAMPOYO. Village. — Liébana. — B. 1 obs., 750 mètr.
- CAMPRASU. Cabanes. — Rég. de l'Enol. — B. 4 obs., 1110 mètr.
- CANALETA (Cabane de la vega de la). — Rég. d'Enol. — B. 1 obs.,
 1240 mètr.
- CANALMAYOR (Pico de la). — Liébana. — 1 vis., 1275 mètr.
- CANALONA. Brèche. — Mas. cent. — 2 vis., B. 1 obs., 2458 mètr.
- CANALPARDA (Torre de la). — Mas. occ. — 5 vis., 2374 mètr.
- CANTALAGUARDA. Maisonnette. — Route de Tudanca. — B. 1 obs.,
 1250 mètr.
- CANTOFUERTE. — Rég. de Covadonga. — 2 vis., 1143 mètr.
- CANTU (Fontaine del). — Mas. ori. — B. 1 obs., 1180 mètr.
- CANTULIMPOO. — Mas. occ. — 1 vis., 1860 mètr.
- CARBONAL. — Voir *Stations St Saud*.
- CARDAÑO-DE-ABAJO. Village au S. E. de l'Espigüete. — B. 2 obs.,
 1330 mètr.
- CARIELDO (Sierra de). Pointe centrale. — Liébana. — 3 vis.,
 1469 mètr.
- CARNIZOSO (Pic de). — Mas. cent. — 3 vis., 2444 mètr.
- CARREÑA. Village. — Route du Cares. — B. 1 obs., 215 mètr.
- CASIANO DE PRADO (Torre). — Pointe S. dans Llambrion. —
 2 vis. et photographie, 2623 mètr.
- CASTIL (Peña). — Mas. cent. — 11 vis., 2441 mètr.
 » (Col entre la peña C. et le 2161). — Mas. cent. — B.
 1 obs., 2050 mètr.
- CASTILLO (Collado del). — Près d'Arenas. — B. 1 obs., 1460 mètr.
 » (Pico del). — Mas. ori. — 3 vis., 2241 mètr.
- CASTRO. Village. Maison du bas. — Liébana. — B. 1 obs., 235 m.
- CEACINAS (Col de las). — Mas ori. — B. 1 obs., 1125 mètr.
 » (Cueto de las). — Mas. ori. — 3 vis., 1289 mètr.

- CEBOLLEDA (Laquet desséché). — Mas. occ. — B. 2 obs., 1880 mè.
- » (Pico de). — Mas. occ. — 5 vis., 2427 mè.
- » (Pico de la cuesta de). — Mas. occ., 2 vis., 2271 mè.
- » Col. — Voir *Stations St Saud*.
- CERNA (La). — Voir *Stations St Saud*.
- CEROZA (Haut de la canal de). — Mas. ori. — B. 1 obs., 398 mè.
- CERRA (Collada de la). — Mas. occ. — Photogr., env. 2025 mè.
- CERREDO. Pic au nord ou Torre Labrouche. — Mas. cent. — 4 vis., 2587 mè.
- » Torre. — Mas. cent. — 12 vis., 2642 mè.
- » Pointe au sud. — Voir *Stations St Saud*.
- » Pointe sud-est ou Torre Coello (1). — 2 vis., 2589 mè.
- COCON. Pointe ouest de la sierra de Tresviso. — Mas. ori. — 2 vis., 1532 mè.
- COELLO (Punta). — Voir *Cerrodo*.
- COGOLLO (Loma de). — Liébana. — B. 1 obs., 1440 mè.
- COLLADA-VERDE. — Mas. occ. — B. 1 obs., 2095 mè.
- » Mas. or. — B. 2 obs., 2375 mè.
- COLLADO-VIEJO. — Valdeón. — B. 1 obs., 1665 mè.
- » (Alto del). — Valdeón. — 1 vis., B. 1 obs., 1725 m.
- COLLO. Village. — Liébana. — 2 vis., 530 mè.
- COMEYA. Décantoir. — Région d'Enol. — B. 6 obs., 940 mè.
- CONCHA-VALCAYO. — Mas. occ. — 2 vis., 2027 mè.
- CORAO. Cabaña Umardo à ces puertos. — Cabrales. — B. 1 obs., 1120 mè.
- CORDEL (Pico). — Cordillère. — Photog. et 1 vis., env. 2050 mè.
- CORDIÑANES. Pont du hameau. — Valdeón. — B. 1 obs., 875 mè.
- CORONA (La). Hameau. — Valdeón. — B. 3 obs., 655 mè.
- CORRISCAO. — Pic sur la cordillère. — 9 vis., 2240 mè.
- » Pic sur la cordillère (pointe orientale). — 3 vis., 2034 mètres.
- CORTES. Signal géodésique. — Voir *Stations St Saud*.
- » Pointe orientale. — Mas. ori. — 2 vis., 2212 mè.
- » Venta. — Liébana. — B. 5 obs. 1330.
- COSGAYA. Village. — Liébana. — 8 vis., 796 mè.

(1) Le colonel D. Francisco Coello y Quesada, président de la Société de Géographie de Madrid, ayant facilité les travaux orographiques des Français Pyrénéistes, il est du devoir de l'un d'eux de baptiser un pic de son nom.

- COSGAYA. Sommet à l'est de ce village. — 4 vis., 1466 mè.
- COTALBA. — Voir *Stations St Saud*.
- COTERAS-ROJAS (Sierra de las Moñetas). — Mas. cent. — 7 vis., 2479 mè.
- COVADONGA. — Basilique (Parvis). — Obras publicas, 262 mè.
- COVARCIL. — Sajambre. — B. 2 obs., 515 mè.
- COVAROBRES (Horcadina). — Mas. cent. — 2 vis., B. 3 obs., 1937 mè.
- CRÉMENES. Village. — Rég. de Riaño. — B. 2 obs., env. 1020 mè.
- CUANA. — Mas. ? — 2 vis., 910 mè.
- CUBIELLAS (Horcada de). — Liébana. — B. 1 obs., 1515 mè.
- CUBIL-DE-CAN. — Cordillère. — 1 vis., 2146 mè.
- CUBO (Alto de la Cabeza del). — Voir *Stations St Saud*.
- CUETO-MAÑINO. — Région de la cordillère (Palencia). — 1 vis., 2091 mètres.
- CUETO-MORO. }
 CUETO-REDONDO } Voir *Stations St-Saud*.
- CUEVA. Hameau. — Liébana. — Clisimètre, 815 mè.
- CUEVA-BLANCA (Torre de la). — Mas. occ. — 3 vis., 2253 mè.
- CUEVO-HURTADO. — Voir *Houhurtao*.
- CURABACAS. Pic sur la cordillère. — 9 vis., 2517 mè.
 » » » pointe à l'ouest. — 2 vis., 2483 m.
- CRUZ-DE-CABEZUELO (Col de la). — Haute vallée du Nansa. — B. 1 obs., 1170 mè.
- CRUZ-DE-COVADONGA (Alto de la). }
 DEBORO } Voir *Stations St Saud*.
- DOBRES ou DOBRA (Collada de). — Valdeón. — B. 2 obs., 1600-mèt.
- DOBRILLO. — Voir *Stations St Saud*.
- DOBROSENGRO (Horcada de). — Mas. cent. — 1 vis., 2332 mè.
- EMBUDOS (Pico de los). — Cordillère. — 6 vis., 2146 mè.
- ENCINA. Lac. — Région de l'Enol. — B. 1 obs., 1200 mè.
 » (Col de la). — Région de l'Enol. — B. 1 obs., 1355 mè.
- ENCINAL-DE-CABEDO ou CIAVEDO. Chemin de Tresviso. — Mas. or. — B. 1 obs., 465 mè.
- ENOL. Lac. — Mas. occ. — 1 vis., B. 10 obs., 1146 mè.
- ENTRECUESTOS (Horcada de). — Mas. ori. — B. 1 obs., 1345 mè.
- ESCARMELLADO. — Mas. cent. — 4 vis., 2136 mè.

- ESPIGÜETE. Signal géodésique. — Cordillère. — Voir *Stations St Saud*.
- ESPINA (Col à la Braña de). — Mas. ori. — B. 7 obs., 4 vis., 1298 mè.
- ESPINAMA. Village (Casa Celiz). — Liébana. — B. 13 obs., 1 vis., 870 mè.
- EVANGELISTA (Pico del). — Mas. ori. — 5 vis., 2441 mè.
» Col près du pic. — Mas. ori. — B. 1 obs., 2405 mè.
- FANA. Maison forestière. — Région de l'Enol. — B. 10 obs., 1035 mè.
- FONDELAGUA. — Région de l'Enol. — 2 vis., 1241 mè.
- FORCADIN (Pic de). — Région de l'Enol. — 2 vis., 1166 mè.
- FORMA (Cabeza de la). — Mas. occ. — 2 vis., 1724 mè.
- FRADE (Horcado del). — Mas. occ. — B. 2 obs., 1785 mè.
- FRAMA. Village. — Liébana. — B. 2 obs., 2 vis., 360 mè.
- FRECHA (Brèche ou cueña de la). — Région d'Enol. — B. 1 obs., 785 mè.
- FRESNEDO. Cabanes. — Valdeón. — B. 1 obs., 725 mè.
- FRIERA (Torre). — Mas. cent. — 6 vis., 2437 mè.
- FUENTE-ESCONDIDA (Col de la). — Mas. cent. — B. 1 obs., 2045 mè.
- FUENTE (Cantero du val de la). Sommet S. O. — Mas. ori. — B. 1 obs., 1370 mè.
- FUENTE-SANTA ou HOUSANTO (Torre de la). — Mas. occ. — 2 vis., 2436 mè.
- FUNCIANA (Cueto de la). — Mas. ori. — 6 vis., 2272 mè.
- GAMONAL. Passage. — Mas. occ. — B. 1 obs., 1510 mè.
- GAMONEDO. Village. — Région de Covadonga. — 2 vis., 645 mè.
- GILDAR (Pico)
- GRAJAL
- GREGORIANA (Punta)
- GUADALUPE (Virgen de la).)
- } Voir *Stations St Saud*.
- GUIANA (Monte de). — Cordillère. — 3 vis., 2011 mè.
- GUSTATERO. Voir *Stations St Saud*. — Mass. occ. — 5 vis., 1801 mè.
- GUSTELLAGAR (Choza de). — Mas. occ. — 1 vis., B. 4 obs., 1470 m.
» (Collada de la cueña de). — Mas. occ. — B. 1 obs., 1525 mè.

- » (Sierra de la cueña de). — Mass. occ. — B. 1 obs.,
1595 mètr.

HERMIDA (La). — Rio Deva. — Obras publicas, 92 mètr.

HERREDO. Hameau de Mogrobejo. — Liébana. — B. 1 obs., 600 m.

HIERRO. Pic principal. — Mas. ori. — 7 vis., 2438 mètr.

HIERRO-DE-BAJERO, — Mas. ori. — 1 vis., 2335 mètr.

HORCADA-BLANCA (Pico de la). — Mas. occ. — B. 2 obs., 1 vis.,
2345 mètr.

HORCADA-ROJOS (Col). — Mas. cent. — B. 1 obs. 2365 mètr.

- » (Pico de la). — Mas. cent. — 1 vis., 2465 mètr.

HORIZA OU CUÁCELLA (Horcada de la). — Mas. cent., 1 vis., B.
1 obs., 1045 mètr.

HORNAEDO (Chozas de). — Mas. occ. — 1 vis., B. 10 obs., 1335 mètr.

HOU-DEL-AGUA. — Voir *Stations St Saud*.

- » Fond de l'hoyo. — Mas. occ. — B. 1 obs., 1765 m.

HOU-FONFRAILE. }
HOUHURTADO . } Voir *Stations St Saud*.

- » Crête au nord, point 1. — Mas. occ. — 1 vis., 1860 m.

- » » » 2 » » 1762 m.

HOUOS. — Voir *Stations St Saud*.

HUELGA (Vega et cabañas de). — Mas. occ. — B. 1 obs., 1145 mètr.

HUNTAYO. — Mas. occ. — 4 vis., 1987 m.

HURCAO (Cabane de la vega de). — Région de l'Enol. — B. 1 obs.,
1595 mètr.

IGÜEDRI. Cabanes. — Chemin d'Aliva. — B. 6 obs., 2 vis.,
1285 mètr.

ILCES (Las). Hameau. — Liébana. — B. 3 obs., 2 vis., 810 mètr.

INAGOTABLE. (Rasa del). — Voir *Stations St Saud*.

- » (Col de l'). — Mas. ori. — B. 4 obs., 2210 mètr.

INFANTA ISABEL (Tiro de la). — Voir *Stations St Saud*.

INFIERNO (Haut de la canal del). — Mas. ori. — B. 1 obs., 2280 mètr.

INGUIESTA. — Mas. occ. — 2 vis., 1554 mètr.

JARRIO. Pic. — Mas. occ. — B. 1 obs., 2 vis., 1963 mètr.

JUAN-DE-LA-CUADRA (Sierra). — Mas. cent. — 3 vis., 2246 mètr.

JUANO (Pico). — Mass. occ., au N. — 4 vis., 1569 mètr.

JULAGUA OU HOULAGUA (Cabeza del). — Mas. occ. — 2 vis.,
1748 mètr.

- JURACADO OU FURACAO. — Mas. occ. — 3 vis., 2179 mè.
- LABROUCHE (Torre). — Mas. cent. ; au nord du Cerredo. — 4 vis., 2587 mè.
- LALBO. — Voir *Stations St Saud*. — Mas. cent.
- » Premier pic. — Mas. cent. — 5 vis., 2436 mè.
- » Deuxième pic. » 4 vis., 2439 mè.
- » Troisième pic. » 2 vis., 2422 mè.
- LEBEÑA. Pont. — Route du Deva. — B. 7 obs., 210 mè.
- LEZNA (Peña). Premier pic. — Cordillère. — 2 vis., 2179 mè.
- » Pic oriental. » 1 vis., 1920 mè.
- LIEZBA (Peña). — Cordillère. — 2 vis., 1824 mè.
- LIORDES. Caseton des mines. — Mas. cent. — B. 5 obs., 1 vis., 1968 mè.
- LLABARIZ (Col de). — Valdeón, cordillère. — B. 1 obs., 1450 mè.
- LLAGUNA (La). — Voir *Stations St Saud*.
- » Col. — Mas. ori. — B. 1 obs., 1865 mè.
- LLAGUIELLO. — Mas. occ. — 2 vis., 1454 mè.
- LLAMBRION. — Voir *Stations St Saud, Casiano de Prado, Pidal*.
- LLAMPA-CIMERA. — Campement près Cebolleda. — Mas. occ. — B. 4 obs., 1865 mè.
- LLANAVES. Village. — Cordillère. — B. 1 obs., 1420 mè.
- » Chaînon au sud du village. — Cordillère. — 4 vis., 2107 mè.
- LLANOS (Los). — Voir *Stations St Saud*.
- » Hameau de la Liébana. — B. 3 obs., 1 vis., 615 mè.
- » Hameau du Valdeón. — B. 1 obs., 950 mè.
- LLOMBA (Casa de la). — Rég. de Covadonga. — B. 8 obs., 680 mè.
- LLOMBA (Fontaine de la). — Rég. de l'Enol. — B. 2 obs., 1232 mè.
- LLOROSA. Ancien caseton. — Mas. cent. — B. 1 obs., env. 1865 mè.
- LLOROSO (Cabezo). Pic central. — Nord du mas. occ. — 4 vis., 1830 mè.
- » » Pic oriental. — Nord du mas. occ. — 3 vis., 1667 mè.
- » » Pic occidental. — Nord du mas. occ. — 6 vis., 1827 mè.
- LLUCIA. — Voir *Stations St Saud*.

- LLUCIA (Cabanes de la). — Région d'Enol. — B. 2 obs., 1285 mètr.
- LOBADA. — Voir *Stations St Saud*.
- LON (Roca de). — Liébana. — 1 vis., 1441 mètr.
- » Village. — Liébana. — B. 1 obs., 2 vis., 575 mètr.
- LORIÈRE (Pointe de). Sommité dans Remoña. — Mas. cent. — 3 vis., 2195 mètr.
- LURIANA-ALTA (Pic de). Sommet nord. — Cordillère. — 6 vis., 2161 mètr.
- LURIANA-ALTA (Pic de). Sommet sud. — Cordillère. — 1 vis., 2148 mètr.
- LUZ (Ermita de la). — Liébana ; Sagra. — B. 3 obs., 1340 mètr.
- MADEJUNO. — Mas. cent. — 3 vis., 2593 mètr.
- » Crête vers San Carlos. Voir *Pabiorna* — Mas. cent. — 2 vis., 2422 mètr.
- MAIN (Sierra de). — Voir *Stations St Saud*.
- » 1^{er} point. » 1 vis., 1595 mètr.
- » 2^e point. » 4 vis., 1607 mètr.
- MAJA (da) DE-PRADO. Col et puertos. — Chaînon de la Sagra. — B. 2 obs., 1500 mètr.
- MALATAS. Pic. — Mas. ori. — Photog. ; environ 2080 mètr.
- MANCONDIO. 1^{re} pointe. — Mas. ori. — 8 vis., 1997 mètr.
- » 2^e pointe. » 5 vis., 2000 mètr.
- » Col. » B. 6 obs., 1820 mètr.
- MARERES. Hameau. — Liébana. — B. 1 obs., 855 mètr.
- MATAS (Col de las). — Cordillère. — B. 1 obs., 1195 mètr.
- MAZARRASA. Pointe au S. de Deboro. — Mas. ori. — 1 vis., 2180 mètr.
- MEDIO (Torre del). — Mas. occ. — 4 vis., 2457 mètr.
- MERCADER (Sierra) 1^{re} pointe. — Mas. ori. — 1 vis., et phot., 2291 m.
- » 2^e » » 1 vis., » 2267 m.
- » 3^e » » 1 vis., » 2197 m.
- » 4^e » » 1 vis., » 2170 m.
- » 5^e isolée au nord, ou Punta Schulze. — 1 vis., 2323 mètr.
- MESADA (Alto de la). — Voir *Stations St Saud*.
- MIDIO-DE-LAS-VACAS de Collo. — Mas. ori. — B. 2 obs., 1385 mètr.
- MIER. Village. — Vallée du Cares. — B. 3 obs., 110 mètr.
- MOFEROS. Maisonnette. — Région de l'Enol. B., 1 obs., 540 mètr.

- MOGROBEJO. Village. — Liébana. — 5 vis., 669 mè.
- » Le rio Tanario au bas. — Liébana. — B. 1 obs.,
525 mè.
- MOÑAS (Cabeza de). — Mas. cent. — 5 vis., 2060 mè.
- » Pointe S.-O. — » 2 vis., 2161 mè.
- MOÑETAS (Las). — Mas. cent. — 5 vis., 2572 mè.
- MOSQUITAL. Pointe O. — Région d'Enol. — 2 vis., 1374 mè.
- » » S.-E. » 1 vis., 1379 mè.
- MOSTAYARES. — Voir *Stations St Saud*.
- NARANCO (Abadia ou chapelle). — Liébana. — 1 vis., B. 1 obs.,
1030 mè.
- NARANJO-DE-BULNES (Pico del). — Mas. cent. — 10 vis., 2516 mè.
- NARANJO. — Cordillère. — 3 vis., 2449 mè.
- NEVERON (Pico del). — Mas. cent. — 7 vis., 2564 mè.
- » Pointe méridionale. — Mas. cent. — 1 vis., 2557 mè.
- » (Horcada del). — Mas. cent. — 3 vis., 2281 mè.
- NIEVES (Collada de las). — Mas. cent. — 1 vis., B. 5 obs., 2026 m.
- OJA. Col. — Mas. ori. — B. 1 obs., 815 mè.
- OJEDO. Pont de la route en aval. — Liébana. — 2 vis., B. 2 obs.,
260 mè.
- OLAVARRIA (Torre de). (Salinas). — Mas. cent. — 4 vis., B. 1 obs.
2442 mè.
- ONIS. Village. — Rég. de Covadonga. — B. 3 obs., 190 mè.
- ORDIALES (Pico de la horcada de). — Mas. ? — 2 vis., 1862 mè.
- ORIELLOS ou URRIELES. Point de jonction des 3 provinces. —
Mas. cent. — 6 vis., 2600 mè.
- » Voir *Boches*.
- ORRIAL. Cabane. — Mas. occ. — B. 1 obs. 1400 mè.
- » (Paso del). » B. 1 obs. 1435 mè.
- ORTIGUERO. Col au *Sitio de la Campa* (1). — Route du Cares. —
B. 2 obs., 355 mè.
- OSEJA-DE-SAJAMBRE. Eglise du village. — Sajambre. — B. 4 obs.,
760 mè.
- OTERO. Hameau. — Liébana. — B. 1 obs., 285 mè.

(1) Le col de Salce ou de Llamargon, à la jonction de la route de Llanes, a sensiblement la même altitude.

- PABIORNA (Crête de la) (1). — Mas. cent. 2 vis., 2422 mèr.
- PANDA-DE-HIELO. — Cordillère. — 3 vis., 2334 mèr.
- PANDAS (Las). Pic. — Cordillère. — 1 vis., 1991 mèr.
- PANDEBANO (Col, dit). — Mas. cent. — B. 2 obs., 3 vis., 1240 mèr.
 » Vernales. » B. 1 obs., 1 vis., 1180 mèr.
- PANDECARMEN. — Région de l'Enol. — B. 2 obs., 1160 mèr.
- PANDERUEDAS. — Valdéon. — B. 3 obs., 1505 mèr.
- PANDETRAVE. — Valdéon, cordillère. — B. 5 obs., 1 vis., 1580 mèr.
- PADIERNA (Pic de la). — Mas. cent. — 2 vis., 2321 mèr.
- PANDO (Cueto del). — Mas. cent. — B. 1 obs., 610 mèr.
 » (Pico del). — Cordillère. — 5 vis., 2044 mèr.
- PANDO-DE-VIDRIEROS. — Cordillère. — B. 1 obs., env. 2160 mèr.
- PARED (2) (Cabeza de la). — Voir *Stations St Saud*.
 » (Col ou passage). — Mas. occ. — B. 7 obs., 1465 mèr.
 » (Cabanes de la vega de la). — Mas. occ. — 1 vis., B. 1 obs., 1650 mèr.
- PARED (Tres de la) (3). — Mas. ori. — 1 vis., 1864 mèr.,
- PARED DE LA BOVIA (Torre de la). — Mas. ori. — B. 1 obs., 1507 m.
- PARED-CARBEZA (Pico de la). — Mas. ori. — 3 vis., 1971 mèr.
- PEDRO PIDAL (Torre). — Mas. cent. — 2 vis., fotogr., 2626 mèr.
- PEINOS. — Voir *Stations St Saud*.
- PELEA. Cabanes. — Mas. ori. — B. 2 obs., 725 mèr.
 » Cabane la plus basse. — Mas. ori. — B. 1 obs., 680 mèr.
 » Col. — Mas. ori. — 2 vis., B. 1 obs., 951 mèr.
 » Pic. » 4 vis., 1365 mèr.
- PEMBES. Village. — Liébana. — 2 vis., 988 mèr.
- PEÑA-LABRA (4). — Cordillère. — 2 vis., et fotogr., 2010 mèr.
- PEÑA-MALA. — Cordillère. — 2 vis. — 2289 mèr.
- PEÑA-MELLERA (Pic dit) (5). — Mas. ori. — B. 1 obs., 1 vis., 745 m.
- PEÑA-NEGRA. Tunnel. — Sajambre. — B. 1 obs., 825 mèr.

(1) Ce point est désigné dans le schéma sous le nom de *Pico de Madejuno*. Le vrai Madejuno serait plus au nord.

(2) Mot-à-mot *muraille*. En gascon et en aragonais : *parets* au pluriel.

(3) *Tres* en bable a le sens de *tras*, qui signifie *au de là, derrière*. — Sommité de derrière la paroi.

(4) Voir p. 101 pour ce signal géodésique. Notre altitude a été déterminée avant l'établissement de ce signal géodésique de troisième ordre, or nous n'avons qu'un mètre de différence.

(5) Voir liste des *Stations*.

- PEÑA-PRIETA (1). Point jonction des provinces. — Cordillère. —
 11 vis., 2533 mè.
- » 2^e Point vers l'E. — Cordillère. — 2 vis., 2475 mè.
- » 3^e » » » 5 vis., 2449 mè.
- PEÑA-SAGRA (2). — 6 vis., 2020 mè.
- PEÑA-SANTA-DE-CASTILLA. — Mas. occi. — 8 vis., 2586 mè.
- PEÑA-SANTA-DE-ENOL. }
 PEÑA-VIEJA. . . . } Voir *Stations St Saud*.
- PENDES. Haut du village. — Liébana. — B. 1 obs., 2 vis., 463 m.
- PEÑUCA (Roc de la). — Liébana. — 2 vis., 864 mè.
- PEPIN. Venta. — Liébana. — B. 5 obs., 1190 mè.
- PICAYOS. Mines. — Cares infér. — B. 3 obs., 90 mè.
- PICO-CARNIZOSO. — Mas. cent. — 3 vis., 2444 mè.
- PICO-JANO. — Liébana. — 3 vis., 1199 mè.
- PICONES. Col. — Rég. de l'Espigüete. — B. 1 obs., 1380 mè.
- PICOTA (Maison et alto de la). — Voir *Stations St Saud*.
- PIDAL. Voir *Pedro*.
- PIDO. Bas du village. — Liébana. — 1 vis., B. 3 obs., 915 mè.
- » Haut » » B. 1 obs., 955 mè.
- PIEDRA (Collada de la). — Mas. ori. — 1 vis., 1108 mè.
- PIEDRA-DE-LA-TEJADURA. — Mas. occ. — 1 vis., 1219 mè.
- PIEDRA-LUENGA (Pico de la). — Mas. occ. — 2 vis., 2311 mè.
- PIEDRAS-LUENGAS (Grand col de). — Voir *Stations St Saud*.
- » Village. — Cordillère. — B. 4 obs., 1330 mè.
- PINTOS (Peña de los). — Cordillère. — 3 vis., 1979 mè.
- PIRUE (Col de). — Mas. ori. — 1 vis., 1175 mè.
- PIRUE (Sommet au N. du col). — Mas. ori. — 2 vis., 1430 mè.
- PÓMPERI. Pont. — Mas. occ. — B. 4 obs., 395 mè.
- PONTON. Col. — Voir *Stations St Saud*.
- » Ermita. — Cordillère. — B. 1 obs., et clisimèt., 1255 m.
- POO. Village. — Route du Cares. — B. 1 obs., 201 mè.
- PORRA-DE-ENOL (Sommité nommée). — Région de l'Enol. —
 3 vis., 1358 mè.
- PORRO. Pic à l'O. du Mofrecho. Sella infér. — 1 vis., 878 mè.

(1) Ou Alto de la Canaleta de las Bovias. Voir p. 106.

(2) Voir p. 90 pour ce signal géodésique. Nos calculs provenant de visées éloignées sont antérieurs à l'établissement de ce signal de deuxième ordre.

- PORRO-SEÑAL (Cabane de la vega de). — Mas. occ. — B. 2 obs., 1426 mètr.
- » Pointe. — Mas. occ. — 3 vis., 1611 mètr.
- PORTILLA-LA-REINA. Village. — Cordillère. — B. 3 obs., 1280 mètr.
- POSADA-DE-VALDEÓN. Village. — Valdeón. — B. 4 obs., 1 vis., 955 mètr.
- POTES. Arbre au S. E. de la ville. — Liébana. — 3 vis., 360 mètr.
- » Eglise. — Liébana. — Par déd. et 15 obs. barom., 320 mètr.
- POYO (Horcada del). — Mas. occ. — 1 vis., 2069 mètr.
- » (Pico de la horcada del). — Mas. occ. — 3 vis., 2128 mètr.
- PRADA. Hameau. — Valdeón. — B. 2 obs., 990 mètr.
- PRADO. — Voir *Casiano*.
- PRESENDI. Hameau. Moulin Casar. — Rio Sella. — B. 1 obs., 165 mètr.
- PRUVIA (Croix et grotte de la). — Rég. du Cabrales. — B. 1 obs., 830 mètr.
- PUERRO-ZANALLA (Col de la canal du). — Mas. occ. — B. 2 obs., 2145 mètr.
- RABANAL. Col. — Cordillère. — B. 1 obs., 1430 mètr.
- RAMAZOZA (Fontaine de la). — Mas. ori. — B. 3 obs., 1825 mètr.
- RASA. — Voir *Stations St Saud*.
- » Pointe au N. O. d'Espigüete. — 2 vis., 2081 mètr.
- RASCAL (Sierra). — Mas. occ. — 6 vis., 1776 mètr.
- » Pointe est. » 2 vis., 1752 mètr.
- RASES. Hameau. — Liébana. — B. 1 obs., 530 mètr.
- RAYA. — Limite provinciale ou Loma de Toro. — Rég. d'Aliva. — B. 2 obs., 1275 mètr.
- REBLAGAS (Passage inférieur de las). — Mas. occ. — B. 1 obs., 1380 mètr.
- » (Passage supérieur). — Mas. occ. — B. 1 obs., 1465 mètr.
- REDONDA (Cabanes du haut). — Région de l'Enol. — B. 2 obs., 1605 mètr.
- REMOÑA. — Voir *Stations St Saud* et *Lorière*.
- » Collada. — Mas. cent. — B. 1 obs., 2052 mètr.
- RENDONDIELLA. Cabane. — Mas. occ. — B. 1 obs., 1230 mètr.
- REQUEXON. Pic. — Mas. occ. — 4 vis., 2210 mètr.
- RESECO-ALTO (Vega de). — Mas. occ. — 1 vis., 1560 mètr.
- RIBOTA. Village. — Sajambre. — B. 2 obs., 515 mètr.

ROBECAS. — Voir *Stations St Saud*.

ROBLIZA (Torre de la). — Mas. occ. — 6 vis., 2261 mèt.

RONDIELLA (Chozas de la). — Rég. de l'Enol. — B. 5 obs., 1410 m.

RONDINA (Collada de la). — Rég. d'Aliva. — B. 1 obs., 1510 mèt.

SAGALLERA (Porro). — Mas. occ. — 3 vis., 1583 mèt.

SAGRA (Eperon N. O. de la). El Paraiso ? — Liébana. — B. 1 obs.,
env. 2000 mèt.

SAGRADO-CORAZON (Pico del). — Voir *Stations Saint Saud*.

SAHADURA. Col. Mas. or. — B. 1 obs., 1345 mèt.

SALINAS (Torre de). Voir *Olavarria, Verneuil*. — Mas. cent. —
13 vis., 2475 mèt.

SALTO-DE-ALISEDA (Pico del). — Mas. occ. — 3 vis., 2172 mèt.

SALOMON (Peña de). — Rég. de Riaño. — 1 vis., 1871 mèt.

SAMAŌ. Col. — Mas. occ. — B. 2 obs., 1790 mèt.

» Voir *Stations St Saud*.

SAN BENIGNO ou cueto de la Funciana. Voir ce nom.

SAN CARLOS. Pic. — Mas. cent. — 2 vis., 2373 mèt.

» » Mas. ori. — B. 2 obs., 2075 mèt.

» Col. — » — » 2060 mèt.

SAN GLORIO (Col de). — Cordillère. — B. 2 obs., 1630 mèt.

SAN LLANO. — Voir *Stations St Saud*.

SAN MARTIN (Alto de). — Liébana. — 3 vis., 1161 mèt.

SAN MELAR . }
SAN MIGUEL . } Voir *Stations St Saud*.

SAN PELAYO-DE-BARO. Pont. — Liébana. — B. 4 obs., 405 mèt.

SANTA ANA (Tiro de). — Mas. cent. — 10 vis., 2596 mèt.

» » Brèche. » 4 vis., B. 1 obs., 2502 m.

» CATALINA. Chapelle. — Liébana. — 2 vis., 520 mèt.

» LEOCADIA. » » B. 2 obs., 220 mèt.

» MARIA (Col de). — Mas. occ. — 1 vis., 1968 mèt.

» MARINA-DE-VALDEON. Village. — Valdeon. — B. 3 obs.,
1190 mèt.

SANTO TORIBIO. Ancien couvent. — Liébana. — B. 1 obs., 495 m.

SEGAREO (Alto de la collada de). — Région de l'Enol. — 1 vis.,
1096 mèt.

SIERO-DE-VILLAFREA. Village. — Cordillère. — B. 1 obs., 1245 m.

SILLA. Pic de la cordillère. — 6 vis., 2040 mèt.

SILLA-DE-CABALIO. — Voir *Stations St Saud* à Sagrado Corazon.

- SOBRIEGOS (Hoyo de). — Mas. or. — B. 1 obs., 1890 mètr.
 SOMO (Alto de). — Cordillère. — 2 vis., 1988 mètr.
 SOTO-DE-VALDEON. Village. — Valdeon — B. 6 obs., 995 mètr.
 SOTRES. Village : clocher. — Mas. cent. — 3 vis., 1070 mètr.
 » » pont. — Mas. cent. — 2 vis., B. 1 obs., 1040 mètr.
 SOTRIEGOS. Hoyo. — Mas. ori. — B. 1 obs., 1890 mètr.
- TABLA-DE-LECHUGALES. — Voir *Stations St Saud*.
- TAMA. Village. — Liébana. — 3 vis., B. 6 obs., 246 mètr.
 TANARRIO. Village. — Liébana. — Clisimètre, environ 650 mètr.
 TECHE (Val de). — Voir *Stations St Saud*.
- TEJERO (Sommité appelée el canton de). — Rég. de l'Enol. —
 2 vis., 1249 mètr.
 » Col au sud du canton. — Rég. de l'Enol. — B. 1 obs.,
 1155 mètr.
- TEJO (El). Pont. — Mas. ori. — 1 vis., B. 2 obs., 900 mètr.
 » Vernales. » B. 1 obs., 940 mètr.
- TEN (Peña de). — Sajambre. — 1 vis., 1650 mètr.
- TEXU. — Rég. de l'Enol. — 2 vis., 1463 mètr.
- TIELVE (Sierra de). Pointes de l'E. à l'O. Au N. du Mas. cent. :
- | | | |
|------------|---|--------------------|
| 1° | » | 2 vis., 1374 mètr. |
| 2° | » | 1 vis., 1253 » |
| 3° | » | 1 vis., 1170 » |
| 4° | » | 2 vis., 1303 » |
| » Village. | » | 2 vis., 774 » |
- TIRO-DE-LA-TORRE. Pic. — Mas. cent. — 6 vis., 2579 mètr.
 TIRO-DEL-OSO. » » 4 vis., 2595 »
 TIRO-DEL-HOUGON (Collada del). — Mas. occ. — B. 1 obs., 2075 m.
 TIRO-LLAGO. Pic. — Mas. cent., 3 vis., B. 1 obs., 2604 mètr.
 TIRO-TESORERO. Pic. » 1 vis., 2494 mètr.
 TIRO-TIRSO. » » 4 vis., 2633 »
 TIROS (Horcada de los). — Mas. cent. — B. 1 obs., 2485 mètr.
 » royaux. Voir *Alfonso XII et XIII*.
- TOMOS (Cueto de los). — Mas. ori. — 2 vis., 1475 mètr.
- TORRE-BLANCA. — Voir *Stations St Saud*.
 » Pointe orient. — Mas. occ. — 2 vis., 2296 mètr.
- TORRE-CORROBLE ou des LLAMBRIALONES. — Mas. occ. — 3 vis.,
 2448 mètr.
- TORRES (Canto de las). — Mas. ori. — 2 vis., 1086 mètr.

TORRES. — Voir *Stations St Saud*.

TRAMA-DE-ENOL (Fontaine de la). — Rég. de l'Enol. — B. 1 obs., 1200 mè.

TRAVE (Sierra). Pointe S. — Mas. cent. — 4 vis., 2400 mè.

» » cent. » 1 vis., 2285 »

» » N. » 5 vis., 2265 »

TRAVIESOS (Torre ou pic de los). — Mas. occ. — 6 vis., 2372 mè.

TREMOS-DE-SEÑAL. Pointe Nord. — Région de l'Enol. — 2 vis., 1479 mè.

» Pointe S. — Voir *Porro-Señal*. — Rég. de l'Enol. — 2 vis., 1590 mè.

TRENSAYA (Pont en aval de). — B. 2 obs., 1155 mè.

TRES-AGUAS (Pico de las). — Voir *Asnos*.

TRASCORES. Village. — Route de Cares. — B. 1 obs., 126 mè.

TRESVISO (Alto de). — Voir *Stations St Saud*.

» Vieille église, bas du village. — Mas. ori. — B. 1 obs., 825 mè.

» Nouvelle église, centre du village. — Mas. ori. — B. 1 obs., 850 mè.

TREVIÑO. Village. — Liébana. — 1 vis., B. 2 obs., 735 mè.

TRIALLO. Hameau. — Liébana. — B. 1 obs., 1 vis., 215 mè.

TRIZ (Casa de la mina de). — Mas. ori. — B. 1 obs., 1185 mè.

TRULLERES. — Mas. ori. — B. 1 obs., 1530 mè.

TURBINA (Pico). — Sierra de Cuera. — 2 vis., 1278 mè.

TURIENO. Village. — Liébana. — 2 vis., B. 5 obs., 330 mè.

UNCULUDRE (Peña). — Mas. ori. — 4 vis., 1355 mè.

URRIELES. — Voir *ORIELLOS*.

UTRE. — Voir *Stations St Saud*.

UVERDON. Col. — Rég. de Covadonga. — B. 9 obs., 976 mè.

VADA (I). Village. — Liébana. — B. 1 obs., 586 mè.

VAL-DE-CORO, 1^{re} pointe. — Mass. cent. — 3 vis., 1816 mè.

» 2^o » » 1 vis., 1764 »

» 3^e » Voir *Stations St Saud*.

VAL-DE-PRADO. Village. — Liébana. — B. 4 obs., 815 mè.

(I) *Vado*, *Vada*, en bable *Bao*, ont le sens de *gué*. A Camprasu il y a la fontaine de los *vados*, etc.

- VAL-DE-TECHE. — Voir *Teche à Stations St-Saud*.
- VALDEON (Alto de la collada de). Voir *Stations St Saud*.
- » (Collada de) ou de l'Arenal de Remoña. — Liébana.
— B. 1 obs., 1825 mè.
- VALDOMINGUERO (Piqueta de). — Mas. ori. — 2 vis., 2270 mè.
- » (Collada). — Mas. ori. — 1 vis., B. 1 obs. 2170 mè.
- » (Cueto Tejado. — Mas. ori. — 2 vis., 2209 mè.
- VALLE-DE-CABUÉRNIGA. Village. — Liébana. — B. 2 obs., 250 mè.
- VALLE-DE-CALDEVILLA. Hameau de Soto. — Valdeon. — B. 3 obs.,
1045 mè.
- VALLEGAL (Cueto de). — Mas. ori. — 3 vis., 1394 mè.
- » Pointe à l'est. — Mas. ori. — 2 vis., 1326 mè.
- VALLEJO. Village. — Liébana. — 2 vis., 1045 mè.
- VALLEJUCOS (Crête de). — Mas. ori. — B. 1 obs., 2255 mè.
- VALLES (Col de). — Rég. de Covadonga. — B. 7 obs., 810 mè.
- VALMEO. Village. — Liébana. — B. 1 obs., 400 mè.
- VALVERDE-DE-LA-SIERRA. Village. — Cordillère. — B. 2 obs.,
1400 mè.
- VEGA-BAÑO (Col de) (1). — Valdeon. — 1 vis., env. 1440 mè.
- » Cabanes. — Env. 1350 mè.
- VEGA-DE-CERNEJA. — Cordillère. — B. 1 obs., env. 1090 mè.
- » » (Sommet à l'E. de la). — Cordillère. — 3 vis.,
2025 mè.
- VEGA-DE-LIÉBANA. Village. — Liébana. — B. 2 obs., 460 mè.
- VEJO. Village. — Liébana. — B. 1 obs., 680 mè.
- VERNEUIL (Torre de) (Salinas). — Mas. cent. — 4 vis., 2446 mè.
- YORDAS (Pico) (2). — Région de Riaño. — 3 vis., 1969 mè.
- ZARALOZA (Pointe de la). — Voir *Cocón*.

(1) La carte inscrit par erreur *pico*.

(2) Prado a 3 visées de ou sur lui, en direction d'Espigüete, Llambrion et Arcenorio, avec altitude 1905 et 1984 mètres.



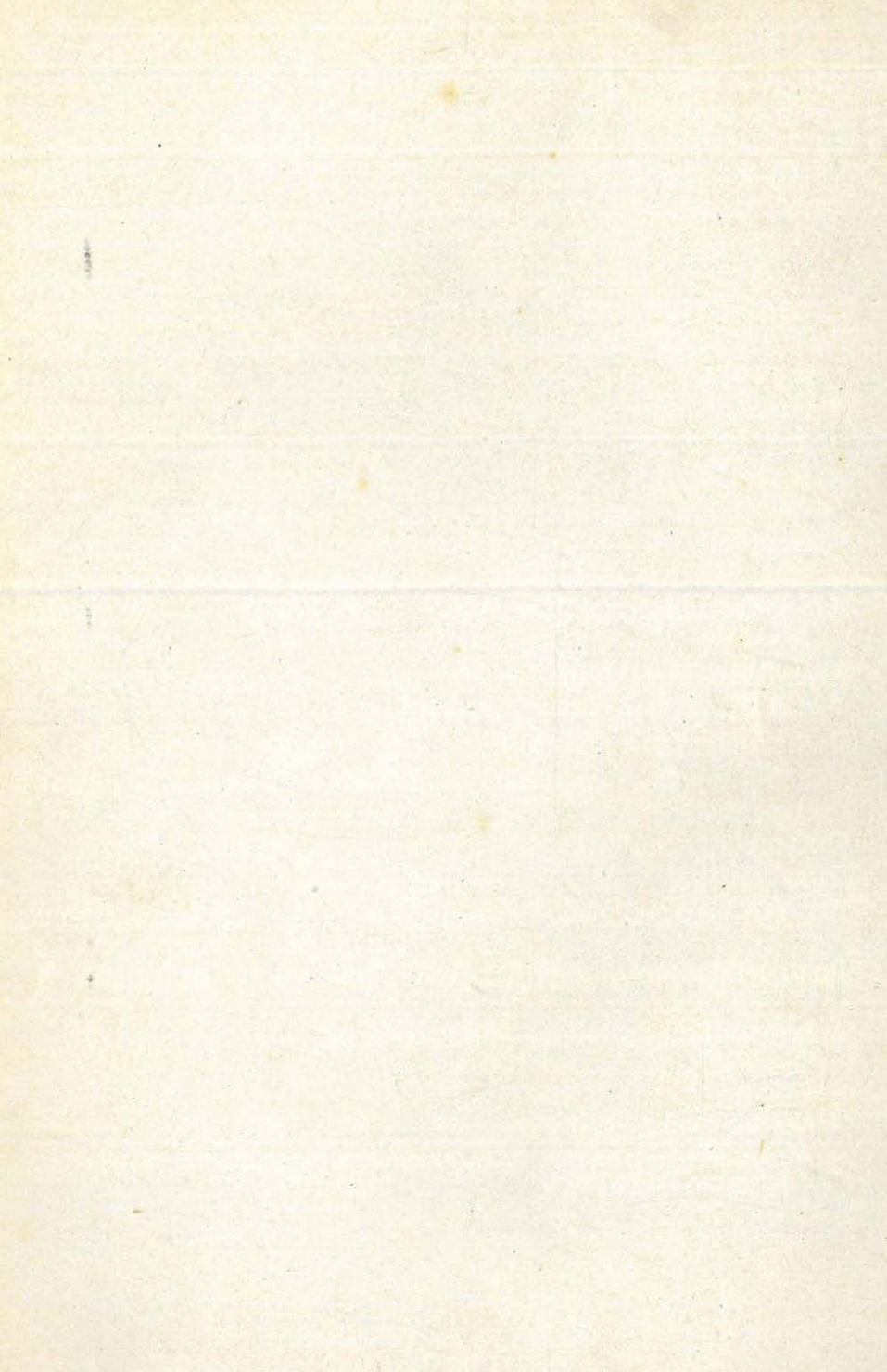


TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE par M. F. Schrader	I
AVERTISSEMENT	I

PREMIÈRE PARTIE

GÉNÉRALITÉS

Nom. — Etymologie	7
Cartographie	11
Orographie	16
Géologie.	21
Climatologie	27
Voies d'accès	28
Moyens de communication	31
Itinéraires de savants et de touristes. — Bibliographie.	36
Population	52
Langage. — Glossaire.	55
Chasses royales. — Parc National	64

DEUXIÈME PARTIE

MASSIF ORIENTAL

Les abords	71
La Liébana	85
La Cordillère. — Pic de Tres Aguas	101
L'Espigüete.	106
Les montagnes d'Andara.	119
Le signal de Cortes	136

TROISIÈME PARTIE

MASSIF CENTRAL

Aliva et Peña Vieja	141
Le Cerredo.	154
Le Llambrión	158
Bulnes et le Naranjo	164
Le Valdeon et Cain	173
Le Cabrales.	184

QUATRIÈME PARTIE

MASSIF OCCIDENTAL

Les Peñas Santas.	189
Le Sajambre et le Sella	206
Cangas et Covadonga.	211

CINQUIÈME PARTIE

L'Épopée Pélagienne.	227
------------------------------	-----

SIXIÈME PARTIE

NOTES SCIENTIFIQUES ET LISTES D'ALTITUDES

Note sur la carte des Pics d'Europe par le Capitaine Maury.	235
Listes d'altitudes	239



TABLE ALPHABÉTIQUE

de quelques-uns des principaux noms de personnes et de lieux
cités dans l'ouvrage (1)

	Pages		Pages
Aguilar-de-Campoo	81	Cerredo	154, 156
Aliva	141	Cervera-de-Pisuerga	81, 118
<i>Alphonse XII.</i>	65	CLIMATOLOGIE	27
<i>Alphonse XIII.</i>	66	Comeya	216
<i>Arce (D. Benigno de).</i>	122, 127	Corona (La)	231
Arenas-de-Cabrales	184	Cornion	10
Arenizas	154	Cortes	136, 235
Arrio (Port et cabanes)	217	Cosgaya	229, 231
Asnos (Cueto de los)	101	Cotalba	223
<i>Beraldi (Henri).</i>	11, 47	Covadonga. 70, 215, 222, 227 à 234	
Beyos (Défilé de los)	120, 210	Cuera (Sierra de)	19, 24
Biorna	94	Cueva-Blanca	220
Boches (Hoyo de los)	153	Deva (Rio)	19, 120, 222
Bufarrera	216	Dobra (Rio)	21, 25
Bulnes	165	<i>Dominguez de Valdeon (D. Teo-</i>	
<i>Bustamante (D. Manuel).</i> 84, 95, 221		<i>doro)</i>	124, 231
Bustio	76	Duje (Rio)	20
Cabrales	184	Enol (Lac)	193, 218
Cabrones (Pico de los)	163, 170	Espigüete	112, 235
Cain	175	Espinama	97, 232
Canalona	68, 145	Fontibre	72
Cangas-de-Onis	211	Fuente De	145
Camarmeña	167, 186	Gildar	182
Cardaño	115	GLACIERS	25, 156, 158
Cares (Rio)	19, 24, 175		
Cebollada	223		

(1) Les noms de personnes sont en lettres italiques.

	Pages		Pages
<i>Herment (M. M. E. et G.)</i>	103	Peña-Mellera	121
Hermida (La)	124, 222	Peña-Prieta	85, 106
Idubeda (Mont)	9	Peña-Remoña	145, 162
Inviades. <i>Voir</i> : Vindio.		Peña-Sagra	90
<i>Isabelle (S. A. R. l'Infante)</i>	65	Peña-Santa-de-Castilla	198, 231
Lalbo	168	Peña-Santa-de-Enol	192
Lebeña	88	Peña-Vieja	143
Liébana	9, 28, 85, 229 à 233	Picota (La). <i>Voir</i> : Bufarrera.	
Liordes	146, 162	<i>Pidal (D. Pedro)</i> . <i>Voir</i> : Villaviciosa.	
Llambrión	38, 158	Piedras-Luengas	82, 85
Lloroso	67, 163	Ponton	208
<i>Lorière (De)</i>	36, 148	Portilla-la-Reina	35, 105
Luz (Ermita de la)	90	Potes	92
Mampodre	235	<i>Prado (D. Casiano de)</i> . 13, 36,	40, 161
<i>Maçarrasa (D. Agustin)</i>	134	Remoña (Puertos)	29, 34, 233
<i>Mckenzie</i>	216	ROUTES ANCIENNES	31 à 36
<i>Menendez (D. Felipe)</i>	214, 222-4	Sagrado Corazon (Pico del)	135
<i>Mengaud</i>	IV, 18, 23, 97	Sajambre	207
MESTA (LA)	54	Salinas (Torre de)	37, 38, 148
MINES DIVERSES. 128, 142, 145, 216		San Carlos (Canal de)	132
Mogrobejo	96	Santo-Toribio	94
Mofrecho	235	San Vicente-de-la-Barquera	75
Nansa (Route du)	77	<i>Schultz (D. Guillermo)</i>	15
<i>Olavarria (D. Marcial de)</i> . 72,		<i>Schulze (D^c Gustav)</i> . 23, 49,	170-3, 221
76, 148		Sella (Rio)	19, 208
Oriellos. <i>Voir</i> : Urrieles.		Siero-de-Villafrea	109
<i>Ormsby (John)</i>	40	Soto-de-Valdeon	181
Ortiguero	184	Sotres	135
Padierna	47	Tabla de Lechugales	132, 138
Pandetrave	105, 108	Ten (Pica de)	208, 248
Panes	120	Tiro Llago	149
<i>Parc National</i>	69	Tiro Tirso	39, 49, 173
<i>Pélage</i>	168, 228 à 233	Torre-Blanca	47, 219, 220
Peña-Bermeja	190	Tres Aguas (Pico de las)	101
Peña-Corada	37, 235	Tresviso	33, 124, 135
Peña-Labra	101		

	Pages		Pages
Unquera	76	<i>Verneuil (De)</i>	23, 36
Urdon (Rio).	33, 123	<i>Villaviciosa (Marquis de)</i>	47,
Urrieles.	12, 20, 141, 168		50, 160, 168, 204, 223
Valdecoro.	14, 163	Vindio (Monte)	95, 230
Valdeon	173	VOIES ANCIENNES	31 à 36
Valverde	111	<i>Zabala (D. José)</i>	50
VAQUEROS	53		



ERRATA

Pages	lignes		
23,	21,	<i>au lieu de</i> sinclinaux,	<i>lire</i> : synclinaux.
24,	12,	— une longue sinclinale,	— un long synclinal.
24,	28,	— hercynien,	— hercynien.
43,	2 (note) —	3000 pieds,	— 5000 pieds.
57,	29,	— chosa,	— choza.
58, 64,	12, 16,	— chosa,	— choza.
145,	18,	— Remona,	— Remoña.
148,	note 1 —	Lorière,	— Verneuil.
152,	23,	— Anna,	— Ana.
183,	légende de la gravure, <i>au lieu de</i> Urriles,		<i>lire</i> : Urrieles.

Le lecteur espagnol voudra bien nous excuser de ne pas avoir mis des voyelles accentuées partout où il l'aurait fallu ; c'est que les *i*, les *o*, les *u* castillans surmontés d'un accent aigu sont difficiles à se procurer en caractères d'imprimerie.

Dans les listes alphabétiques les CH et les LL sont placés comme en français et non comme en espagnol, où ils forment une sorte de lettre à part, venant après le c et l'.



BERGERAC

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DU SUD-OUEST (J. CASTANET)

Place des Deux-Conils



BIBLIOTHEQUE
GEOGRAPHIQUE
DES
PICES
DE
EUROPE

XX-223